This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

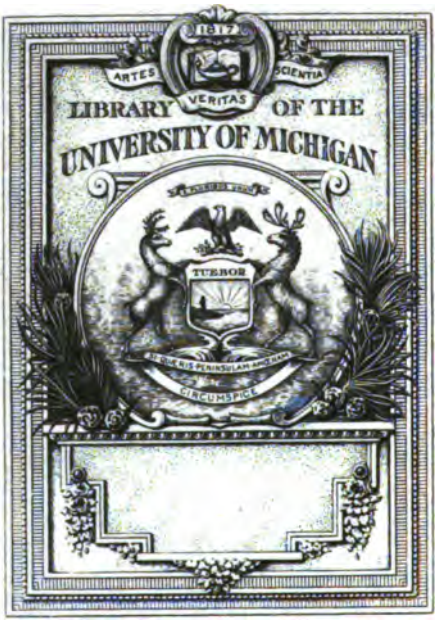
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

AP
24
.A6

Soyez libres : vivez.

ANNALES

POLITIQUES, CIVILES,

ET

LITTÉRAIRES,

DU DIX-HUITIEME SIECLE,

Par M. *LINGUET.*

TOME DIXIEMÉ.

Surrexit à mortuis.

LONDRES,
De l'Imprimerie de T. SPILSBURY, Snowhill.
M, DCC, LXXXIII.

Rom. Lang.
Guerenille
5-20-37
33983

EXPLICATION de l'ESTAMPE.

LE Courier du Bas Rhin, *c'eſt-à-dire la feuille périodique la plus eſtimée des hommes honnêtes & éclairés, des vrais Philoſophes, en annonçant ces* Mémoires, *No.* 1, 1783, *a préſenté une idée que l'on a ſaiſie, pour en faire le ſujet de cette Eſtampe.*

On y voit la Statue de Louis XVI, *avec les attributs de la Royauté, élevée au milieu des débris d'un Château à moitié ruiné, qui eſt cenſé repréſenter la* Baſtille.

*Ce Prince tend les mains avec bonté vers les Priſonniers qu'il vient de délivrer, & dont les attitudes expriment leur reconnoiſſance : ſon geſte majeſtueux & doux tout à la fois répond au demi-vers d'*Alzire, *placé au bas de la gravure. Sur le piédeſtal on lit l'inſcription très-noble indiquée par le* Courier du Bas Rhin,

A LOUIS XVI,
Sur l'Emplacement de la BASTILLE.

Dans le fonds on apperçoit l'Horloge ſcandaleux décrit page 78 *de ces* Mémoires ; *le cadran eſt frappé, & entamé par la foudre, qui, au lieu de l'inſcription inſolente rappellée à la même page, a gravé ſur le mur ces mots précieux tirés de la* Dé-

claration du 30 Août 1780, ſur les nouvelles Priſons :

" *Ces ſouffrances inconnues, & ces peines ob-*
" *ſcures, du moment qu'elles ne contribuent point*
" *au maintien de l'ordre par la publicité, & par*
" *l'exemple, deviennent inutiles à notre juſtice,*"

Phraſe qui emporte ſeule la réprobation des Baſtilles, *puiſque, comme on va le voir, leur deſtination ſpéciale eſt préciſément d'infliger, & d'infliger arbitrairement, & d'infliger bien plus ſouvent à des innocens qu'à des coupables, des* ſouffrances inconnues, & des peines obſcures.

N. B. *Une mépriſe ſingulière arrivée dans le cours de l'impreſſion, a dérangé l'ordre des ſignatures : on a été obligé d'ajouter, entre la fin de la feuille* D, *& le commencement de la ſuivante, une ſeconde feuille* D, *indiquée par le mot* bis, *dont les chiffres recommencent à* 51 *& ſuivent juſqu'à* 66, *nombres, qui par conſéquent ſe trouvent employés deux fois. On ne doit pas croire pour cela que l'exemplaire ſoit défectueux.*

De plus : ces Mémoires *étant compris dans les* Annales, *& compoſant trois Numéros, n'auroient dû ſe diſtribuer que par portions ; cependant, par égard pour l'impatience du Public, & pour ne pas ſuſpendre l'intérêt, on diſtribuera les trois Numéros à la fois. Par ce moyen le N°. LXXVI ne paroîtra que le* 30 *Mars prochain.*

AVIS
AUX SOUSCRIPTEURS
DES
Annales Politiques, Civiles, &c.
Par M. *LINGUET.*

LONDRES, *ce 1er Janvier* 1783.

LES Lecteurs qui connoiſſent les volumes précédens de cet ouvrage peuvent être ſûrs que le même eſprit dictera ceux qui vont ſuivre. Si le ſoin de n'écrire jamais que d'après une intime conviction a pu donner autrefois à ma plume quelque énergie, on la retrouvera ici toute entière : on y retrouvera de même la franchiſe, l'impartialité, dont j'ai tant de fois été la victime, & qui heureuſement ne peuvent plus me devenir funeſtes.

Dans la *Foſſe aux Lions* de la moderne *Babylone*, inacceſſible même aux meſſagers céleſtes & aux conſolations qui pénétroient quelquefois dans celle de l'ancienne, on a pu affliger mon cœur par toutes les eſpèces de privations : on a pu le déchirer par toutes les eſpèces de douleurs : on a pu compromettre ma vie par toutes les eſpèces d'attentats : on n'a pas pu dégrader

mon ame. Mes forces ſont diminuées: mon courage, mon amour pour la vérité, ne le ſont pas.

Les *Annales* n'éprouveront donc, quant au fonds, d'autre changement que celui qu'y peut opérer d'un côté une plus parfaite Indépendance, & de l'autre une plus grande maturité dans l'Auteur. Deux ans d'une ſolitude auſſi cruelle que profonde ont changé mes idées ſur bien des objets: ils les ont confirmées ſur d'autres: je me retracterai ſans honte, comme je perſiſterai ſans obſtination.

Par exemple, j'aurai certainement à me réformer en pluſieurs points ſur ce que j'ai penſé juſqu'ici de la Conſtitution *Angloiſe*. Mon retour dans l'Ile qu'elle vivifie en eſt déjà une réparation bien authentique. Une diſcuſſion approfondie achévera de juſtifier l'hommage que je lui rends. Je ne crains pas que les appréciateurs éclairés trouvent de la contradiction entre mes éloges & ma cenſure. Avec une bonne lunette on voit les aſtres tout autrement qu'ils ne paroiſſent à la vue ſimple. Or la *Baſtille* eſt un excellent téleſcope pour apprécier l'*Angleterre* & ſes Loix.

Si, après l'honneur, & l'eſtime de ſoi-même, la *Liberté perſonnelle*, la certitude de ne pouvoir la perdre que ſur des raiſons graves, & d'après des formes qui aſſurent à l'innocence les moyens de la recouvrer ſans délai, ſont les biens les plus précieux pour un homme raiſonnable, la Conſtitution qui les protège avec plus d'efficacité, eſt ſans contredit la plus parfaite. Et voilà l'avantage de celle dont les *Anglois* ont bien-

ſujet de s'applaudir. J'avois été juſqu'ici trop frappé de quelques inconvénions qui me ſembloient la déparer. Mon expérience m'a prouvé qu'il n'y en avoit aucun de comparable à une *Lettre-de-cachet*.

Ce retour ſur des mépriſes excuſables m'aſſure ſans doute le droit de ne point déſavouer ce qui continuera à me paroître fondé : le même ſcrupule qui me preſcrit de retracter des erreurs, me défend également d'abandonner des vérités : & il m'en reſte plus d'une, non-ſeulement à achever de développer, mais à reprendre de nouveau, à repréſenter avec encore plus de force.

Je traiterai ſucceſſivement de grandes queſtions très-peu approfondies, ou très-mal-adroitement diſcutées, ou, j'oſe le dire, très-mal-réſolues, par la plupart des publiciſtes, par exemple celle de l'étendue ou des bornes du pouvoir reſpectif des *Souverains ſur leurs Sujets*, & des *Sujets ſur les Souverains* ; queſtion délicate, dont il eſt important pour la ſociété en général, que la ſolution ſoit donnée, bien pleine, bien entière au moins une fois : c'eſt le ſeul moyen de prévenir les oppreſſions, comme les révoltes ; les malheurs que celles-ci peuvent produire menaçant également les auteurs des premières comme leurs victimes, on peut dire que cette matière intéreſſe autant les Rois eux-mêmes que les Peuples. Il n'eſt pas moins eſſentiel pour les uns que pour les autres que les limites de leurs droits mutuels ſoient enfin bien marquées.

Perſonne ne ſera ſurpris que cette matière ait été l'objet de mes méditations pendant deux années d'un ſéjour qui m'en rappelloit ſans ceſſe l'idée. J'ai déjà poſé en pluſieurs occaſions les baſes qui rendent facile la ſolution de ce problême : mais ces principes n'ont été ni ſaiſis, ni peut-être développés aſſez diſtinctement : il n'y aura plus ici lieu aux réticences : je tâcherai qu'il n'y en ait pas davantage aux mépriſes.

Il en eſt de même de la promulgation des Loix, des formalités qui donnent à la parole du Souverain, quelqu'il ſoit, ou *Monarque*, ou *Sénat*, ou *Peuple*, une force ſacrée, un pouvoir preſque divin, capable de lier le corps entier dont il eſt l'ame, d'enchaîner les volontés de tous les membres, de transformer la réſiſtance en crime, & de légitimer le châtiment des contraventions : c'eſt ce qu'on appelle en *France* l'*Enregiſtrement* : c'eſt en *Angleterre* l'acceſſion du Roi aux réſolutions priſes par les Repréſentans du Peuple. Ces deux Etats ſont, à ce qu'il me ſemble, les deux ſeuls en *Europe* où la Légiſlation ſe fabrique de deux pièces s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, où la Loi ſoit donnée à completter, ou par les Rois à leurs Sujets, ou par ceux-ci à leurs Monarques.*

* La nouvelle *Genève*, c'eſt à-dire la *Genève* recréée, repaîtrie d'un nouveau limon par une Trinité Militaire, ſembleroit devoir jouir à l'avenir de la même propriété : mais il eſt aiſé de voir qu'elle n'en jouira qu'en apparence. C'eſt ce que j'examinerai en rendant compte de la Révolution qui vient de pacifier cet atome, d'appaiſer la *tempête élevée* dans ce *verre d'eau*, comme l'a dit très-ingénieuſement l'Héritier d'une des plus grandes Monarchies

Mais en *Angleterre* cette formalité a un caractère précis, & des effets diſtincts, autant qu'infaillibles: en *France* c'eſt préciſément le contraire en tout ſens. Le mot qui la deſigne n'a eu juſqu'ici aucune ſignification déterminée: le *Trône* & la *Robe* lui ont ſucceſſivement donné des interprétations contradictoires, toujours dépendantes des circonſtances; & par-là il n'a été dans ce royaume qu'une ſource de déſordres, comme de calamités, tant privées que publiques: on convient de part & d'autre qu'il faut un *enregiſtrement:* mais on diſpute ſur l'efficacité de ce terme & ſur l'idée qu'il y faut attacher: il y a long-tems que je me ſuis engagé à trancher la queſtion: je tiendrai ma parole dans le courant de cette année.

Je traiterai de même la *Suppreſſion de la Mendicité*; autre article d'intérêt plus général encore, & plus preſſant: article qui mérite l'attention ſur-tout des claſſes ſociales auxquelles il ſemble le plus étranger. Si cette cruelle maladie des empires menace la vie des pauvres, elle compromet les jouiſſances des riches, auxquelles ceux-ci ſont plus attachés encore que les autres à leur exiſtence. Au moment où les

---

de l'*Europe*. Cet évènement eſt auſſi ſingulier dans ſon genre, que l'Inſurrection de l'*Amérique:* les détails en ſeront peut-être plus piquans, & au moins auſſi inſtructifs.

Aux yeux de la juſtice, & de la raiſon qui ne conſidèrent ni le nom, ni la grandeur des individus pour en apprécier les droits, les mites qui fourmilloient dans ce *verre d'eau*, en avoient d'auſſi ſacrés que les plus énormes coloſſes politiques. Il s'agira de ſavoir ſi par la pacification ils ont été anéantis, ou confirmés.

Annales ont été interrompues je venois de rendre compte d'un excellent ouvrage à ce ſujet, de l'*Offrande à l'Humanité*. L'auteur diſtrait par des chagrins, & même des infortunes, qui ſont trop ſouvent le partage des bonnes intentions comme de l'honnêteté, ſemble avoir ſuſpendu ſon travail. Il n'avoit, ainſi que je l'ai annoncé, rien de commun avec le mien : je ne tarderai pas à développer mes idées ſur cette matière.

Je reprendrai également pluſieurs morceaux de *Littérature*, & de *Phyſique*, que j'avois laiſſés en arrière ; par exemple l'Eloge Philoſophique de M. de *Voltaire*, ou plutôt l'examen vraiment *philoſophique*, c'eſt-à-dire *impartial* des ouvrages de cet homme célèbre : auſſi éloigné de la haine que de l'enthouſiaſme, je tâcherai de les apprécier avec une neutralité que la prévention de part ou d'autre a rendu juſqu'à préſent preſque impraticable. Il s'en faut bien qu'elle ſoit encore auſſi facile qu'on pourroit le croire : & même, ce qui eſt aſſez ſingulier à l'égard *d'un mort*, le zèle des panégyriſtes ſemble être déjà devenu plus raiſonnable que l'emportement des détracteurs. On a vu encore tout nouvellement paroître un ouvrage avoué,* dont l'auteur jouit de quelque réputation, où on lit que M. de *Voltaire* manquoit de *goût*, *& de ſens*, que ſes réflexions ſur l'hiſtoire ſont *niaiſes* ; où on l'appelle un *Ecrivain ridicule*. Chacun a ſon goût : cela eſt vrai : mais manifeſter ainſi le ſien, n'eſt-ce pas abuſer du

* *Intitulé* De la Manière d'écrire l'Hiſtoire.

droit qu'a tout le monde, au moins en *Littérature*, de dire ſon avis ?

Ces ſujets, & pluſieurs autres que les occaſions amèneront, me donneront le moyen de remplir mon plan entier. * J'aurai ici le loiſir, & la liberté néceſſaires : mais le peu que l'évènement du 27 Septembre 1780 m'a laiſſé de forces, & de ſanté ſuffira-t-il à ce travail pénible ? Je l'eſpère. Après une mort de vingt mois que tout hors la juſtice pouvoit faire paroître irrévocable, mon retour à la vie eſt un véritable miracle. La Providence qui a fait naître dans le cœur d'un Roi jeune & vertueux le deſir de l'opérer, voudroit-elle le rendre inutile ?

Je me flatte qu'elle applanira de même les autres difficultés qui pourront ſe rencontrer dans ma laborieuſe carrière : j'en éprouve dès le premier pas une bien eſſentielle, quant à la diſtribution des *Annales*, du moins en *France*. Ce ne ſont pas, comme on pourroit le croire, les obſtacles émanés de la part du Miniſtère ; c'eſt l'embarras de trouver un Agent exact, vigilant, & ſur-tout *fidèle*.

Je révoque formellement, & ſans retour celui qui a paru avant, & même depuis ma détention, chargé de mes pouvoirs. Je déclare que le S. *Pierre le* QUESNE, *marchand d'étoffes de ſoie, rue des Bourdonnois à Paris*, n'eſt plus, & ne ſera plus chargé en aucune manière de rien de ce qui regarde la diſtribution des *Annales*.

---

* Voyez la Lettre à M. *le C. de Vergennes*, page 49, & le premier Proſpectus de ces *Annales*.

Pour ceux qui ne le connoiſſent pas cette déclaration paroîtra le réſultat tout ſimple de la volonté libre d'un Propriétaire, qui emploie à la régie de ſes affaires qui il veut : mais ceux qui ayant vu à *Paris*, & à *Bruxelles*, & ailleurs, cet homme rare dans tous les ſens, *fondre en larmes* à mon nom, heurler comme les pleureuſes de l'antiquité, en parlant de *ſon cher Ami*, ſe donner les plus grans mouvemens en apparence pendant ma détention, & affecter depuis ma ſortie de me ſuivre par-tout, afin d'aſſiſter comme mon bienfaiteur aux viſites, aux remerciemens que j'ai cru être obligé de faire, l'ont d'après ces démonſtrations regardé, & révéré, comme un ſecond *Pilade*, ceux-là ſeront ſurpris peut-être, & même ſcandaliſés de ſa révocation : je leur répons à tous,

" Vous frémirez d'horreur, ſi je romps le ſilence."

Ce n'eſt pas aujourdhui la première fois que je ſuis obligé de lui retirer ma confiance : mais juſqu'au 27 Septembre 1780, j'avois cru n'avoir à lui reprocher que des infidélités pécuniaires ; & je les avois pardonnées.

Dès la fin de 1778 je m'étois apperçu d'un vuide de plus de *cent mille livres (argent de France)* dans ſa recette pour moi. A mes premières démarches il avoit répondu par la menace nette & écrite d'une *banqueroute*, ſi je feſois la moindre pourſuite. Il m'avoit écrit le 8 Janvier 1779, ces propres mots, *Plus un débiteur eſt gros, plus le créancier doit le ménager*. Dans une autre lettre il me marquoit, qu'il *m'attendoit en juſtice, & que les* JUGES NE SEROIENT PAS POUR MOI. En conſéquence, nanti de tout

mon bien, il avoit laiſſé proteſter mes billets ſur lui, en déclarant qu'il *n'avoit pas de fonds à moi.**

J'avois donc été forcé de le révoquer, comme je le fais aujourdhui : cette révocation a été annoncée ſur la couverture de trois Numéros des *Annales* ſucceſſivement ; des XXXIII, XXXIV, & XXXV, ſur la dernière page du XXXV, & par des avis particuliers : j'y indiquois un autre Agent, un autre Diſtributeur, un autre Chargé-de-pouvoirs.

Ces annonces ont été connues dans les pays étrangers, où ceux qui voudront vérifier ce fait en retrouveront ſans peine les preuves : A *Paris*, le S. *Le Queſne* dont j'ignorois alors tous les rapports avec la Police, & en conſéquence le crédit, avoit eu celui de ſe faire remettre les exemplaires des *Annales*, qui lui en interdiſoient la *Régie* : il avoit eu la hardieſſe de ſupprimer les *Avis particuliers* ; d'imprimer d'autres *couvertures*, une autre fin du N°. XXXV, & de ſe perpétuer ainſi malgré moi dans ſon adminiſtration.

Effrayé d'un manège ſi audacieux j'avois fait imprimer un mémoire que je deſtinois au Public, & aux Tribunaux, s'il avoit fallu y

* Ces faits ſont connus de M. *Rhomberg*, Négotiant célèbre de *Bruxelles*, par les mains de qui ont paſſé les effets proteſtés, & à qui a été rendue la réponſe. Ils le ſont du Miniſtère de *Bruxelles*, à qui ſes bontés pour moi ne m'avoient pas permis de les cacher : ils le ſont ſurtout du Miniſtère de *France*, à qui, dans l'attente d'un procès que je croyois inévitable, j'avois rendu un compte exact des procédés qui le néceſſitoient.

porter cette affaire, qui ſeroit infailliblement devenue par ſes circonſtances une des plus bruyantes ſingularités de ma vie. Je m'étois rendu à *Paris* pour le diſtribuer moi-même, & avoir raiſon de mon criminel correſpondant.

Des amis communs; la protection de cette même Police, avec qui je croyois ſes liaiſons innocentes, & même utiles pour moi; ma haine en général pour tout ce qui entraîne de l'éclat; ma crainte ici de donner priſe à des ennemis qui ne cherchoient que des prétextes; ma juſte défiance des Tribunaux; ma répugnance à perdre un homme de qui je croyois avoir reçu d'ailleurs des marques d'attachement; un homme que j'avois honoré ſi long-tems d'une confiance ſans réſerve, & rendu célèbre, en quelque ſorte, par les marques réitérées de cette confiance; un homme que je tâchois d'ailleurs de croire coupable de négligence, plus encore que de prévarication, & qui alors me demandoit grace à genoux; enfin mon indifférence en matière d'intérêt, & l'eſpoir d'une régie future plus reguliére, m'avoient déſarmé.

Je lui avois fait la remiſe entière du paſſé, c'eſt-à-dire des *cent mille livres* arriérées. Je m'étois contenté pour toute punition de réduire à moitié la rétribution énorme que je lui avois attribuée d'abord pour ſon ſalaire,* &

* Six liv. T. *argent de France*, net par *ſouſcription*. Tous les frais reſtoient à ma charge: 2000 lui feſoient un revenu annuel, & net, de 500 Louis, & il oſoit dire, faire croire qu'il me ſervoit gratuitement, par *bonne amitié*.

de preſcrire à l'avenir l'ordre, le tems des comptes. J'avois ſupprimé le mémoire, & rendu une confiance entière. En ſignant l'acte, qui, pour prix de cette réconciliation m'enlevoit à-peu-près tout le fruit réel des deux plus laborieuſes années de ma vie littéraire, je n'avois été ſenſible qu'au plaiſir de faire une action généreuſe ; d'éviter une affaire éclatante ; & de ſauver un homme ſur la reconnoiſſance de qui je croyois avoir acquis des droits déſormais inviolables.

Sans l'expérience que j'ai déjà faite de ſon audace ; ſans l'impoſſibilité de lui arracher ſa proie, c'eſt-à-dire, la régie des *Annales*, autrement qu'en le démaſquant en entier, en le mettant hors d'état de trouver des protecteurs, je me ſerois contenté de le révoquer ſimplement, ſans en dire les raiſons : mais après l'épreuve de 1779, ces ménagemens ne peuvent plus avoir lieu. Je ſuis forcé de révéler au Public, que pendant cinq ans, c'eſt-à-dire depuis ma première ſortie de *France* juſqu'au 27 Septembre 1780, le Sr. *Le Queſne* a été près de moi l'Eſpion de la *Police Pariſienne*, & que le 27 Septembre 1780, il en a été l'Agent ; qu'il étoit inſtruit depuis ſix mois de l'exiſtence de la *Lettre-de-cachet* qui me dévouoit à la *Baſtille* ; qu'en ayant reçu l'avis d'un ami fidèle qui me l'avoit auſſi communiqué, il ne s'étoit occupé dans cet intervalle qu'à écarter de mon eſprit les terreurs que cette effrayante révélation y avoit fait naître ; à m'attirer à *Paris* ; & même à me forcer d'y venir, par des ruſes multipliées :

Que j'ai été arrêté dans ſes bras, à la lettre, en allant diner à une campagne *de ſon choix*, dont le chemin paſſoit devant la *Baſtille*; dans une voiture *de ſon choix*, dont le cocher, le laquais, & tout l'équipage ſavoient que leur courſe ſe termineroit à la *Baſtille*; que les ſbirres chargés de l'ordre lui ayant permis, comme à leur Chef, ou leur Camarade, de ſuivre ſon *cher Ami*, juſques dans l'enceinte fatale, j'ai très-bien remarqué, au milieu des horreurs d'un pareil moment, qu'il s'y comportoit avec la plus ſingulière aiſance, qu'à ſes larmes près, qui couloient toujours, il avoit l'air d'un des officiers de la maiſon:

Que s'étant par-là *rendu maître de mes derniers momens*, & conſtitué mon dépoſitaire forcé, il a volé à *Bruxelles*, pour y ſeconder un *Exempt de Police*, & le *Chargé-d'Affaires de* FRANCE, qui exerçoient ſur mes effets le *Droit de ſuite* attaché à cette terrible Inquiſition, pour appuyer concurremment avec eux la demande de mes *Papiers*, & de mon *Argent*; que cette tradition éprouvant des obſtacles de la part des loix du pays, & du zèle de l'amitié, on m'a arraché, le poignard ſur la gorge, une procuration qu'il ne m'a été permis de remplir que du nom du Sr. *Le Queſne*, le Notaire ayant défenſe de recevoir un autre nom; & ordre de la faire *Générale*, *Abſolue*, quoique je vouluſſe la reſtraindre:

Qu'armé de ce pouvoir le Sr. *Le Queſne* s'eſt en effet emparé des *papiers*, du moins de ce qu'il en a pu ſurprendre, & *les a livrés à la Police de* PARIS; qu'il a profité du moment, pour *brûler*

ce qu'il a pu ſaiſir de ſes propres lettres, qui établiſſoient ſa comptabilité envers moi ; qu'éprouvant des difficultés ſur l'article des eſpèces, il a oſé ſe dire mon créancier, pour ſe fournir un prétexte de les pourſuivre juridiquement ; qu'ayant encore échoué de ce côté-là, il a employé une ruſe vraiment infernale, pour perſuader à l'amitié généreuſe & alarmée qui les lui diſputoit, que j'étois transféré à *Pierre en Ciſe* ; qu'avec une *groſſe ſomme* il étoit facile de m'en tirer ; qu'ayant en conſéquence touché la *groſſe ſomme*, c'eſt-à-dire tout ce qui me reſtoit, il eſt parti de *Bruxelles*, toujours pleurant, mais jurant publiquement qu'il alloit droit à *Pierre en Ciſe*, & qu'il apparoîtroit, dans huit jours au plus tard, avec ſon *cher Ami* ſauvé par ſes ſoins :

Que pendant ma captivité entière, n'ayant de correſpondance, ſans exception, qu'avec lui, il m'a laiſſé dans la plus entière ignorance de tout ce qui étoit relatif à cet objet ; qu'en Decembre 1781, croyant qu'enfin la nature alloit conſommer un ſacrifice deſiré ſi ardemment par mes ennemis ; & enlever par ma mort au Roi une occaſion de manifeſter ſa juſtice, plus encore que ſa clémence ; ne m'occupant plus que du projet de régler par un *Teſtament* le partage de ce qu'on ne m'auroit pas enlevé ; réduit à cet égard à cette ſeule notion, à ce ſeul renſeignement ; ſavoir que tout étoit entre les mains ou dans la diſpoſition du Sr. *Le Queſne*, j'ai épuiſé près de lui, pendant plus de deux mois, les inſtances les plus vives, les plus tendres ſollicitations, tout ce que mon état pouvoit inſpirer

d'efforts, pour apprendre de lui ce qui me reſtoit dans le monde, ou s'il m'y reſtoit quelque choſe; que quoiqu'il m'écrivit dans ce tems-là de très-longs bavardages, jamais il ne s'eſt échappé ſur l'article des eſpèces; ſon unique réponſe étoit, *Oh vous ne mourrez pas :*

Qu'au jour de ma réſurrection, ne pouvant plus garder un ſilence auſſi entier, il m'a déclaré nettement qu'il *avoit tout mis dans ſon commerce*; qu'il ne pouvoit reſtituer qu'*avec le tems*; qu'en conſéquence il ne m'a reſtitué que *du papier*, que de *ſon papier*, ſans *intérêt*, ſans *ſûreté*, & qu'il n'a reſtitué que *ce qu'il a voulu :*

Qu'enfin, ſi des mains délicates & fidelles, en lui confiant, comme je l'ai dit, mes eſpèces, n'avoient veillé à la conſervation de mes papiers les plus importans; ſi une Amie (car je ſerois coupable de diſſimuler que je n'ai trouvé de reſſources effectives que dans une femme) ſi une Amie auſſi éclairée, auſſi courageuſe qu'incorruptible, ne les avoit ſouſtraits aux recherches, aux menaces, aux promeſſes, aux ruſes multipliées des deux Agens de la Police de *Paris*, c'eſt-à-dire de l'*Exempt* en titre, & de l'Affilié *Le Queſne*; ſi du fonds d'une retraite inacceſſible elle n'avoit proclamé hautement, & ſans ſe rebuter, ce noble larcin, en menaçant ſans ceſſe d'en faire uſage; ſi en enlevant par-là à mes oppreſſeurs le principal avantage qu'ils eſpéroient de ma captivité, elle ne leur avoit laiſſé la crainte d'une réclamation qui m'auroit ſurvécu, & de plus d'une révélation qu'il leur auroit été impoſſible d'étouffer; non-ſeulement en ſortant

du tombeau je me ſerois vu dépouillé ſans reſſource du fruit de vingt ans de travaux, d'études, & de recherches ; non-ſeulement mes propriétés littéraires ſe ſeroient trouvées évanouies plus complètement que les autres ; mais il eſt plus que probable que je ne me ſerois jamais trouvé en état d'en révendiquer aucune. Qui peut aſſurer qu'on n'auroit pas conſommé ce que l'on n'a oſé qu'eſſayer, & réaliſé le bruit répandu ſi ſouvent, d'une mort que tout ſeſoit preſſentir ; d'une mort ſur laquelle on devoit compter, même ſans le ſecours du crime ; d'une mort que la juſtice du Prince n'auroit jamais penſé à venger, puiſqu'on la lui auroit préſentée comme naturelle, & qu'en effet dans ces lieux où tout eſt ſi loin de la nature, comme de la juſtice, tout doit paroître en ſuivre le cours, à ceux qui n'en approfondiſſent pas les affreux & impénétrables détails ?

Une partie de ceux que l'on vient de voir ne m'a été connue que depuis ma délivrance : j'ai dès le commencement ſoupçonné la ſeconde ; & il faut mettre la néceſſité de diſſimuler ces ſoupçons, comme bien d'autres, de careſſer des hommes pour qui je ne pouvois avoir que de l'horreur, au nombre des tourmens de la *Baſtille*. La correſpondance du S. *Le Queſne* étant le ſeul filet par lequel je tenois encore un peu au monde, je n'aurois pu être franc ſans le rompre. Il falloit dans cet enfer être ſans ceſſe à genoux devant les *Diables*, & embraſſer *Judas*.

J'ignore juſqu'à préſent par qui je pourrai le remplacer : mais comme j'ignore également

le nombre & les noms des Souſcripteurs, articles ſur leſquels il m'a toujours ou caché entièrement la vérité, ou donné des renſeignemens inſuffiſans ; comme j'ignore de même le parti que prendra le Miniſtère *François* à l'égard des *Annales*, le ſeul que je puiſſe prendre à l'égard des Souſcripteurs *François*, tant de ceux qui ont déjà des droits, que de ceux qui voudroient en acquérir, c'eſt de les prier de vouloir bien m'écrire ſous l'enveloppe de M. le *Baron d'Ogni, Intendant Gal. des Poſtes à Paris.*

Si, dans ce qui me concerne perſonnellement, la juſtice, la foi publique, les bienſéances même, peuvent une fois n'être pas violées, ſans doute on ne l'empêchera pas de me faire paſſer leurs lettres, ni moi d'y répondre comme autrefois, par le moyen de ſes couriers.

C'eſt la Poſte qui a diſtribué les *Annales* en *France*, depuis qu'elles exiſtent : chaque Numéro ſe diſtribuoit ſur un ordre exprès & formel, émané directement du Miniſtère.

Si, par cette intervention directe dans leur débit, le Gouvernement n'eſt pas cenſé en avoir adopté tous les principes, au moins eſt-il devenu évidemment caution des engagemens qui s'y prenoient, ſur ſa parole, ſous ſes yeux, &, pour ainſi dire, par ſes mains : il ne peut donc ni priver les Souſcripteurs de l'année que je leur ai promiſe *de ſon aveu*, ni moi des moyens de remplir ma promeſſe.

Je ſuis aſſurément très-jaloux du tréſor que j'ai

j'ai recouvré. Je ſuis bien décidé à ne plus m'expoſer à le perdre ſur des ordres arbitraires. Je dirai le reſte de ma vie avec *Ovide*,

" Parve, nec invideo, ſine me, liber, ibis in urbem." *

Je conſerverai ma liberté avec idolâtrie : mais je ne ſuis pas plus diſpoſé que par le paſſé à la confondre avec la licence. Je ne crois pas qu'il faille en abuſer pour en jouir : &, comme je l'ai dit autrefois, l'Inquiſition la plus rigoureuſe ne me donnera jamais de Cenſeur plus ſévère que moi-même.

Une franchiſe impartiale, autant qu'inflexible ; des vérités ſalutaires aux Princes, & aux Peuples ; des ménagemens, quand il en faudra ; de la hardieſſe, quand elle ſera néceſſaire ; une attention ſcrupuleuſe à reſpecter les Mœurs, les Loix, à réclamer en faveur des claſſes les moins autoriſées, le plus facilement écraſées de la ſociété, les droits que la Nature leur donne, & qu'une ſaine Politique doit toujours leur conſerver ; voilà ce que les *Annales* ont offert juſqu'ici, & ce qu'elles offriront toujours. Puiſque la Poſte *Françoiſe* les a voiturées dès la première année de leur exiſtence, avec ce caractère qui ne s'eſt pas démenti, on ne pourroit lui défendre de s'en charger à l'avenir, ſans déclarer que le Gouvernement a perdu de ſon amour pour la vérité ; ce qui ſeroit calomnier le Roi, & ceux des hommes employés à l'adminiſtration qui ſont dignes de la confiance dont il les honore.

* Mon cher livret, pars ſans moi pour *Paris*.

Mais, me dira-t-on peut-être, comment a-t-il pu vous entrer dans la tête que la *Poſte* ſe chargeroit, en *France*, de diſtribuer un ouvrage, qui débute par des *Mémoires ſur la Baſtille?* Vous n'y faites ſûrement pas l'apologie de ce terrible entrepôt; & comment voulez-vous que la Police qui le dirige, le Miniſtère qui le choie, en autoriſent la cenſure, ou, ce qui revient au même, la deſcription? Il y a des choſes où les hommes en place peuvent laiſſer le droit de *dire*, pourvu qu'ils conſervent celui de *faire:* mais la *Baſtille* n'eſt pas de ces choſes-là: il faut, ou la détruire, ou empêcher qu'on ſache ce que c'eſt, & croyez-vous qu'on veuille la détruire?

Mais je demande à mon tour comment on empêcheroit déſormais que le Public la connoiſſe? Mes *Mémoires* ſont imprimés. Au moment où ceci deviendra public, ils ſeront en route pour ſe répandre dans toute l'*Europe:* il n'y a pas de moyen humain capable de les anéantir, ou de les écarter même de la *France:* l'intérêt eſt trop vif, & la curioſité trop légitime. On auroit beau multiplier les *Sbirres*, les Exempts, &c. Ils tranſpireroient par tous les pores du royaume: ils ſe joueroient de la ſagacité de la Police *Pariſienne*, avec autant de ſuccès au moins, qu'elle ſe joue avec atrocité de la perſonne des infortunés qui en ont fourni la matière.

Mais de plus, ſous quel prétexte eſſayeroit-on même de l'autoriſer à les ſupprimer? Qu'on y prenne garde; ce n'eſt pas ici un libelle, une de ces déclamations anonymes, qui ſe perdent,

ou s'oublient ſans laiſſer de traces, & dont les honnêtes gens concourent à opérer la ſuppreſſion, même ſans y être forcés par le deſpotiſme qu'elles inquiètent. Je SIGNE. Ce ſont des faits dont je me déclare garant, & qui ont autant de témoins que la *Baſtille* a fait de victimes. C'eſt une tyrannie monſtrueuſe que je dénonce à l'*Europe*, au Souverain équitable dont elle compromet le nom, & le règne. Quel ſera, même dans le Miniſtère *François*, le perſonnage qui oſera s'en déclarer le protecteur, quand elle ſera bien dévoilée?

Peut-être y a-t-il des hommes aſſez lâches pour s'imaginer avoir un intérêt preſſant à la ſoutenir: mais le Roi n'en a aucun: mais ce que ſes Conſeils, & ſa Cour contiennent d'hommes honnêtes n'en ont pas davantage: mais de quel front, à quel titre les autres demanderoient-ils à un Monarque vertueux de ſe porter pour le défenſeur de leurs barbaries, à des Coadminiſtrateurs intègres & humains de s'en déclarer les complices, en aidant à en ſupprimer le tableau?

Diront-ils que ce ſont des menſonges? Je les en défie: ſans nier que ce ſoient des vérités inſinueront-ils qu'elles ſont dangereuſes? Ils n'oſeroient.

Et où eſt le danger de fournir à un Prince bienfeſant l'occaſion de faire le bien; où eſt le danger de révéler à un Roi ami de la juſtice & de ſa propre gloire, des horreurs qui ne ceſſent de violer l'une, & qui flétriroient l'autre, s'il n'étoit pas démontré qu'il les ignore? La *Baſtille*

eſt-elle un des fondemens de ſon trône ? Eſt-ce une des dépendances de ſa couronne dont il ne lui ſoit pas permis de changer la conſtitution ? Ces cachots ſont-ils *Inamovibles* comme les ſièges des Conſeillers en Parlement ? Oſeroit-on dire au modérateur ſuprême de la juſtice & des loix, qu'il ne règne que parce qu'il exiſte dans ſon Royaume, un moyen aſſuré de ſe défaire ſucceſſivement de tous ſes ſujets, ſans même qu'il le ſache ?

La *Baſtille* peut quelquefois contenir des ſecrets de l'Etat ; mais le régime abominable qui s'y perpétue n'en eſt pas un ; &, comme on le verra, c'eſt ce régime que j'attaque. Pour l'honneur des Miniſtres, j'aime à croire qu'il ne ſubſiſte que parce qu'il n'eſt pas connu, même d'eux. La publicité qu'il va recevoir ne pourroit les inquiéter qu'autant que le Gouvernement auroit pris la réſolution fixe & immuable de ne le pas réformer, même en le connoiſſant ; &, en vérité, je crois que ce ſeroit un crime de le ſuppoſer.

Les Miniſtres feront ces réflexions : quand ils ne les feroient pas, le Roi les fera : ſa Majeſté eſt trop familiariſée avec la lecture des *Annales*, pour ſuppoſer, quelque choſe qu'on lui diſe, ou quelque ſujet que je traite, qu'elles puiſſent jamais rien contenir de contraire au reſpect dû à ſa perſonne, aux loix, aux mœurs, au bien public en général.

Si l'on veut lui perſuader qu'elles ont changé de caractère, il voudra ſans doute juger par lui-même comment s'eſt opérée cette métamorphoſe ; il lira ; & s'il lit.... ah, ce ne ſont pas

les *Annales* qui courront le risque d'être supprimées.

Au reste, si l'art des courtisans l'emportoit, comme il n'est pas improbable, même sur les intentions du Prince; si, malgré l'impossibilité d'empêcher les *Annales* d'exister, & d'être recherchées, & de pénétrer par-tout où il y aura des hommes sensibles, la satisfaction de nuire à l'Auteur, l'espoir mal-fondé de le décourager, la honte de paroître vaincus par un particulier qui n'a d'autres armes que la justice & son courage, déterminoient une proscription ridicule par son inutilité, honteuse par ses motifs, les Souscripteurs *François*, au moins ceux dont le S. *Le Quesne* a reçu l'argent, devroient toujours écrire à M. le *Baron d'Ogni*. Si le Gouvernement me mettoit dans l'impuissance de remplir envers eux des engagemens dont il est le garant, ce seroit à lui à indemniser les intéressés; & par conséquent à les rembourser. Cela seroit d'autant plus juste qu'une grande partie de leurs avances est encore entre les mains du S. *Le Quesne*; & que la protection dont la Police de *Paris* l'honore ne me permet pas d'en espérer jamais le recouvrement.

Je n'ai pas besoin, je crois, de prévenir ceux qui m'écriront par cette voie, que ce ne sont pas des confidences que je leur demande, mais des adresses.

En attendant j'envoie dès ce moment à M. le *Baron d'Ogni* un nombre d'exemplaires du N°. LXXII, que je crois suffisant pour répondre aux premières demandes, & completter le Volume IX aux Souscripteurs à qui il est

dû : s'ils le reçoivent, ce ſera une preuve que les paſſages ſeront ouverts ; & alors on pourra ſouſcrire, ſoit à la *Poſte générale à Paris* ; ſoit chez les Directeurs particuliers de toutes les Poſtes, qui étant en ce cas autoriſés, & correſpondans au bureau général n'éprouveroient aucun obſtacle, pour me faire parvenir leurs envois, ou pour recevoir les miens.

Dans le cas contraire, c'eſt-à-dire ſi le N°. LXXII, & par conſéquent cet Avis-ci étoient interceptés, au moins les intéreſſés ne pourroient pas ignorer long-tems ce que j'y déclare, & ce ſeroit pour lors à eux à m'indiquer un autre moyen de le leur faire parvenir, ainſi que les ſuivans, ou à pourſuivre leur rembourſement contre le Miniſtère.

Quant aux autres pays, je fais aux Souſcripteurs la même invitation, & ne puis leur indiquer que la même voie, c'eſt-à-dire celle des *Poſtes*, pour m'inſtruire de leur déſir de ſe procurer cet ouvrage : mais je dois les prévenir qu'ici les frais des *lettres* ſont énormes, & que l'affranchiſſement, acquitté de quelque endroit que ce ſoit, n'en garantit pas. Je prie donc qu'on ne m'adreſſe point de lettres directement à *Londres*, même *en les affranchiſſant* : mais on peut m'écrire, *en payant le port*, ou ſimplement ſouſcrire, ſi on l'aime mieux, de l'*Allemagne*, chez M. *Ludwig*, Directeur des Poſtes Impériales à *Manheim* ; de tout *le Nord*, chez M. *Virchaux*, Libraire, à *Hambourg* ; de la *Hollande*, chez M. *Goſſe*, Libraire, à la *Haye*, ou M. *Changuion*, Libraire, à *Amſterdam* ; des *Pays-Bas*, & des environs, &c. chez M. *Hotgnies* à *Bruxelles*, ou M. *Dupont*, maiſon de M. *Herries*, &c. Banquiers à *Oſtende*. Je ré-

pondrai exactement aux lettres ; & l'envoi des *Annales* ſuivra exactement auſſi la route déſignée par le Souſcripteur lui-même, ou par le Correſpondant auquel il ſe ſera adreſſé.

Le prix de l'année entière, *franche de port*, compoſée de 24 Numéros, publiés le 15e. & le 30e. de chaque mois, à commencer du Numéro LXXIII, & du 15e. *Fevrier* 1783, ſera comme autrefois de deux *Guinées*, ou l'équivalent, en monnoie de chaque pays, c'eſt-à-dire deux *Louis-d'or*, ou 26 *Florins*, &c.

Il m'eſt bien difficile de ne pas dire ici un mot des *Contrefacteurs* ; mais il ſera court : mon retour à la vie littéraire va ſans doute auſſi reveiller leur voracité. Cette vermine en Littérature ne s'attache qu'aux êtres vivans : ſi les *Annales* lui ont paru autrefois à ce titre dignes de la préférence, il eſt aiſé de prévoir qu'après un ſi long jeûne elles lui offriront une proie plus tentante que jamais. Je m'ennuie de les combattre, & de multiplier contr'eux des explications mercantiles qui ne m'amuſent pas plus que mes Lecteurs : voici à quoi je me borne, & me bornerai, pour l'avenir à ce ſujet.

1°. Afin au moins d'ôter tout prétexte à ceux d'entr'eux qui ſe ſervoient de mon pavillon, comme je l'ai dit, pour me voler, & ſe diſoient mes repréſentans, mes tributaires, pour accréditer leur fraude, je déclare, que je n'approuve plus aucune édition ſecondaire : il n'exiſtera, *de mon aveu*, ſans exception, que celle de *Londres*, faite ſous mes yeux. Par la beauté du papier, & des caractères ; par l'exactitude de

la correction ; par les soins, & l'intelligence de l'Imprimeur, M. *Thomas* SPILSBURY, dont j'ai déjà parlé ailleurs, elle réunira tout ce qu'il est possible de desirer, au moins du côté de la *Typographie*.

2°. Les noms des Souscripteurs seront imprimés à la fin de chaque Volume, c'est-à-dire à la fin de celui dans l'intervalle duquel ils auront souscrit : en cela c'est leur délicatesse que je veux éclairer, & non leur vanité que je crois servir.

3°. Dans quelqu'un des Numéros de chaque huitaine, ou Volume, il se trouvera une, ou plusieurs marques, dont personne ne pourra se douter, sans en être averti ; & que par conséquent les Contrefacteurs ne pourront imiter. L'indication n'en sera donnée que dans le dernier Numéro de chaque Volume, dans celui qui contiendra les noms des Souscripteurs : ce sera *le mot de mon énigme*. Par-là chacun des Lecteurs pourra vérifier soi-même, & sans frais, s'il a en effet l'Edition de *Londres* ; & personne ne pourra être dupe d'une *Contrefaçon*, sans en être en même tems complice.

On souscrit à Londres *chez l'*AUTEUR, *Parliament-Street*, *N°* 27 ;
Ou chez M. ELMSLEY, *Libraire*, *Strand*.

MÉMOIRES

SUR

LA *BASTILLE*,

*Et la Détention de l'Auteur dans ce Château-Royal, depuis le 27 Septembre 1780, juſqu'au 19 Mai 1782.**

LONDRES, *ce 5 Decembre 1782.*

JE ſuis en *Angleterre:* il faut prouver que je n'ai pas pu me diſpenſer d'y revenir. Je ne ſuis plus à la *Baſtille*; il faut prouver que je n'ai jamais mérité d'y être.

Il faut faire plus: il faut démontrer que jamais perſonne ne l'a mérité; les innocens, parce qu'ils ſont innocens; les coupables, par-

* N. B. J'ai été obligé de faire beaucoup de Notes, & pluſieurs ſont un peu longues: j'ai pris le parti de les rejetter à la fin, en marquant exactement les renvois qui les indiquent. Cette méthode diſtrait moins le Lecteur; & elle rappellera un autre Ouvrage, où je me ſuis bien trouvé de l'avoir employée.

ce qu'ils ne doivent être convaincus, jugés, punis, que ſuivant les Loix, & qu'on n'en ſuit aucune, ou plutôt qu'on les viole toutes à la *Baſtille*; parce que, ſi ce n'eſt en *Enfer* peut-être, il n'y a pas de ſupplices qui approchent de ceux de la *Baſtille*, & que s'il eſt poſſible de juſtifier l'inſtitution de la *Baſtille*, en elle-même, dans de certains cas, il ne l'eſt dans aucun d'en juſtifier le *Régime:* il faut faire voir que ce régime auſſi honteux que cruel, répugne également à tous les principes de la juſtice & de l'humanité, aux mœurs de la Nation, à la douceur qui caractériſe la Maiſon Royale de *France*, & ſur-tout à la bonté, à l'équité du Souverain qui en occupe aujourdhui le trône.

C'eſt par cette diſcuſſion que je vais conſacrer la repriſe de mon travail, & ma rentrée dans ma pénible carrière.

Les deux premiers articles ſemblent m'être purement perſonnels, & n'intéreſſer que moi. On verra qu'ils ſont liés inſéparablement avec le troiſième, & qu'ils en ſont une partie eſſentielle. Ils forment enſemble un cours d'oppreſſions, un enchaînement d'iniquités & de douleurs, dont aſſurément il y a bien peu d'exemples depuis l'hiſtoire de *Job*.

D'ailleurs ſerois-je digne de traiter le dernier ſi je ne commençois par éclaircir les deux autres? Si je n'étois qu'un transfuge affamé de vengeance, ou un coupable flétri du pardon, quel poids auroient mes réclamations?

Mais après avoir vu les preuves de mon

innocence, on ſera plus vivement frappé du tableau des horreurs dont elle n'a pu me préſerver : l'intérêt augmentera encore ſi l'on penſe que ces horreurs il n'y a point de *François*, ni d'Etranger, de ceux qui voyagent en *France*, qui puiſſe s'aſſurer de ne les éprouver jamais. Les *Baſtilles Françoiſes* ont dévoré, elles dévorent journellement des hommes de tous les rangs, & de toutes les nations : on pourroit graver ſur les avenues de ces gouffres (1) l'avis adreſſé aux paſſans, ſur la porte de quelques cimetières, *Hodie mihi, cras tibi.*

Qui peut en effet ſe promettre d'éviter un ſort dont la qualité d'héritier préſomptif de la couronne n'a pu garantir un *Louis XII*, ni des lauriers accumulés un *Condé*,(2) un *Luxembourg* ; ni les vertus ou la ſcience un *Sacy*, & tant d'autres ; ni la morgue des compagnies de *Robe* un *Pucelle*, ni les plus importans ſervices un *La Bourdonnaie* ; ni le droit des gens tant d'*Anglois*, d'*Allemands*, d'*Italiens*, &c. dont les noms ſculptés par la rage de l'ennui ſur ces funeſtes murs y forment de toutes parts une eſpèce de géographie auſſi variée qu'effrayante, &c. ? C'eſt donc, pour ainſi dire, le caractère d'une épidémie redoutable à tout le genre humain que je vais déterminer ici.

Malgré la prodigieuſe quantité de témoins qui ont involontairement viſité ces abymes les détails intérieurs en ſont très-peu connus : les Mémoires de *La Porte*, de *Gourville*, de M^de^. *De Staal*, n'en apprennent preſque rien ; du

moins de ce qu'ils diſent il ne réſulte que la preuve d'un fait inconcevable : c'eſt que de leur tems ce *Tartare* étoit une eſpèce de *Champs Eliſées* auprès de ce qu'il eſt aujourdhui.

Alors les priſonniers recevoient des viſites : ils ſe voyoient entr'eux familièrement : ils ſe promenoient enſemble : les officiers de l'*état major* parloient, mangeoient avec eux : ils étoient pour eux des conſolateurs autant que des gardiens : *La Porte* parle en propres termes des LIBERTE'S *de la* BASTILLE ; il donne ce nom à tous les adouciſſemens que l'on vient de voir, dont jouiſſoient lui & tous ſes compagnons d'infortune.

Et *La Porte* parle du règne du *Cardinal de* RICHELIEU : *La Porte* étoit un des hommes du róyaume qui devoit être le moins ménagé : le deſpotiſme de l'impitoyable Miniſtre étoit perſonnellement intéreſſé à lui arracher un ſecret précieux dont il étoit le confident, ou ſa vengeance à le tourmenter : La *Baſtille* n'avoit donc point dans ce tems-là d'amertumes qu'il n'ait dû boire, ni de tourmens qu'il n'ait dû ſubir. Que l'on compare ſa deſcription avec la mienne (3).

Comment s'eſt opéré cet accroiſſement de barbaries ? Je l'ignore : mais une bien douloureuſe expérience ne m'en a que trop appris la réalité. Tandis que tout paroît tendre dans les mœurs générales à la molleſſe, plutôt qu'à la rigueur ; tandis que le Prince qui règne aujourdhui ſur la *France* ne manifeſte que des in-

tentions bienfeſantes; tandis que des modifications humaines ont aſſuré par ſes ordres, dans les priſons ordinaires, des ſoulagemens, même aux criminels convaincus, on ne s'occupe à la *Baſtille* qu'à multiplier les ſupplices pour l'innocence. Ses cachots ont acquis plus d'atrocités que les autres n'en ont perdu.

Révéler cette incroyable dépravation, c'eſt, ſous un Prince équitable, en néceſſiter la réforme: ainſi mes derniers adieux à ma Patrie ſont encore un ſervice que je lui rendrai: mon dernier hommage au Roi vertueux qui la gouverne ſera pour lui une occaſion de plus de faire le bien qu'il aime, & qu'il cherche.

Mais cette révélation n'y a-t-il rien qui me l'interdiſe? Tous les objets que je traite ici, puis-je les traiter ſans ſcrupule? Puis-je *en conſcience* mettre le Public dans le ſecret des terribles myſtères auxquels le 27 Septembre 1780 m'a initié?

Les gardiens de la *Baſtille* n'ont pas à la vérité à leur diſpoſition les eaux du *Léthé*, pour détruire dans la mémoire de leurs victimes le ſouvenir de leurs cruautés: mais ils eſſaient d'y ſuppléer. Le deſpotiſme qui fait du ſilence un des tourmens de la *Baſtille* quand on y eſt, tâche d'en faire un devoir religieux quand on en ſort; on force tous les *Jonas* qu'elle revomit à JURER *qu'ils ne révéleront jamais rien, ni directement, ni indirectement, de ce qu'ils ont pu y apprendre, ou y ſouffrir.*

C'eſt un Magiſtrat dans le coſtume conſacré en apparence à la juſtice ; (4) ce ſont des Militaires décorés du gage apparent d'un ſervice pur, (5) & d'une vie dévouée à la défenſe des citoyens, qui préſident à ce dernier acte d'une oppreſſion dont ils ont été les inſtrumens. On montre au demi-reſſuſcité la porte qui ſeule peut le rendre à la vie, à demi-ouverte, & prête à ſe refermer s'il héſite : on veut ne lui laiſſer de choix qu'entre le ſilence, le parjure, ou la mort.

Hommes ſenſibles de toutes les nations, caſuiſtes rigides qui ſavez ce que l'honneur & la délicateſſe preſcrivent, prononcez. Ma plume doit-elle être liée, parce que mes mains l'ont été injuſtement ? Non ſans doute ; vous me criez d'une voix unanime que l'infraction de cet engagement ignominieux n'eſt pas un parjure ; que le crime eſt de l'exiger, & non pas de le rompre.

Vous avez abſous le célèbre *Dellon* d'avoir briſé ce frein fabriqué par une inquiſition religieuſe, qui ayant préciſément les mêmes principes que celle-ci, emploie les mêmes reſſources pour en enſevelir la honte, & le ſcandale. Vous vous réuniſſez tous pour renouveller & conſacrer à jamais cet axiome précieux à la ſociété, cet axiome dont l'oubli donneroit trop d'avantage aux méchans armés du pouvoir, que le ſerment a été inſtitué pour garantir les conventions légitimes, pour aſſurer l'obſervation des Loix, & non pour défendre, pour aider à perpétuer les abus qui les enfreignent.

§. I.

On m'a fait une néceſſité de revenir en ANGLETERRE.

Après ce qui s'étoit paſſé en 1777 entre M. le Comte de *Vergennes* & moi,(6) ce Miniſtre étoit de tous les politiques de l'*Europe*, celui avec lequel je devois avoir le moins de relation. Cependant à l'approche de la rupture entre la *France* & l'*Angleterre*, en Mars 1778, comptant ſur la réputation de délicateſſe perſonnelle, & de probité privée qu'il s'eſt faite, j'ai cru pouvoir hazarder de lui écrire, pour lui communiquer ma répugnance à reſter dans un pays qui alloit devenir ennemi du mien : je lui demandois ſi, en changeant de ſéjour par un principe auſſi patriotique, je n'aurois pas à craindre de nouvelles perſécutions de la part du Miniſtère de *France:* je finiſſois par ces mots.

" Je ſens bien que les circonſtances ne me " permettent pas d'eſpérer pour le préſent des " réparations : mais mon cœur ſe contenteroit " de celle que le Public me fait, ſi en me " tranſplantant je pouvois compter ſur du " repos, & j'y compterois *ſi j'avois votre pa-* " *role pour gage* ;

" Je vous demande pardon ſi, malgré mon " innocence bien, & peut-être trop bien prou-

" vée, je crois devoir prendre des ſûretés : " mais tel eſt le malheur de ma poſition ; & " j'oſe croire que vous ne m'en ſaurez pas " mauvais grè. Si je me défie du Miniſtère, " vous voyez combien j'ai de confiance dans " le Miniſtre."

Le 20 du même mois M. le Comte de *Vergennes* m'a répondu en ces termes. " Vous me " faites part, Monſieur, &c. M. le Comte " de *Maurepas*, auquel j'en ai fait part, *ap-* " *prouve fort cette réſolution* ; & il m'AUTORISE " à vous mander que vous pouvez bannir " *toute inquiétude de ce côté-ci*. . . . . Je crois, " Monſieur, qu'avec cette aſſurance vous pou- " vez prendre le parti que vous jugerez le plus " convenable. *Je ne vous la donnerois pas, ſi je* " *ne devois la regarder moi-même comme très-* " *certaine*."

Le 7 Avril ſuivant, j'ai demandé à M. le Comte de *Vergennes* de nouveaux éclairciſſemens : j'ai fait un nouveau ſacrifice, plus pénible peut-être, &, j'oſe le dire, plus noble encore que celui de mon ſejour. (7) M. le Comte de *Vergennes* m'a répondu le 23. " J'ai " reçu, Monſieur, votre lettre, ſur laquelle " je ne puis que vous confirmer ce que je vous " ai marqué par ma précédente. Elle vous " annonce, tant de la part de M. le Comte " de *Maurepas*, que de la mienne, une SU- " RETE' ENTIÈRE POUR VOTRE PERSONNE, dans " le nouveau domicile que vous vous pro- " poſez de prendre. Je vous en renouvelle " bien volontiers l'aſſurance, & celle de *vous*

" *laiſſer le maître de continuer vos travaux lit-*
" *téraires*, étant bien perſuadé que le *Roi*, la
" *Religion*, ni l'*Etat* n'y ſeront point atta-
" qués."

Sur cette ſauve-garde bien ſolemnelle, comme on le voit, bien authentique, & ſans conditions, j'ai quitté l'*Angleterre*. Je me ſuis fixé à *Bruxelles*. J'ai fait pluſieurs voyages en *France* en 1778, en 1779 : j'ai vu les Miniſtres : les *Annales* ont continué d'avoir un cours auſſi libre qu'honorable ; la littérature, j'oſe le dire, n'a point produit d'ouvrage où le *Roi*, la *Religion*, l'*Etat*, aient été plus ſcrupuleuſement reſpectés.

Cependant, le 27 Septembre 1780, ayant été attiré à *Paris* par une ſuite de trahiſons dont j'indiquerai ailleurs quelques-unes, je me ſuis vu arrêté en plein jour, avec un opprobre réfléchi, & combiné, (8) plongé dans des cachots deſtinés uniquement, en apparence, aux ennemis du *Roi*, de la *Religion*, ou de l'*Etat*, & livré dans ma perſonne, dans mon honneur, dans ma fortune, à tout ce que des geoliers barbares, des calomniateurs ſans frein, des ſuppôts avides, & des agens infidèles peuvent ſe permettre d'indignités.

Après vingt mois paſſés ſans aucune ſorte d'adouciſſement, ni d'explication, ma captivité a paru finir le 19 Mai 1782 ; & elle n'a fait réellement que changer de forme. Le Lieutenant Général *de police* de *Paris* venu en grand appareil pour m'annoncer que je n'étois plus *priſonnier*,

m'a notifié que j'étois *exilé*. Il m'a remis un ordre qui me reléguoit dans un petit bourg à 40 lieues de *Paris*, avec défenſe d'en *déſemparer* A PEINE DE DESOBEISSANCE.

Quoiqu'on ne daignât pas plus s'expliquer ſur le motif de l'*Exil* que ſur celui de la *Priſon*; quoique j'euſſe les plus fortes raiſons de croire que ce nouveau coup partoit du Miniſtère, & non pas du Roi, je n'ai pas refuſé de me ſoumettre. J'ai demandé ſeulement deux graces bien ſimples: l'une, la permiſſion de reſter à *Paris*, au moins juſqu'à ce que j'euſſe recouvré les forces néceſſaires pour m'en éloigner, & tiré des mains plus que ſuſpectes, qui ſe trouvoient par de bien étranges manœuvres nanties de preſque tous mes fonds, ce qu'il falloit pour y vivre; l'autre, d'aller à *Bruxelles* paſſer quelques jours, pour y mettre fin à la confuſion qui depuis deux ans conſumoit le reſte de ma fortune.

Je devois d'autant plus eſpérer de la condeſcendance ſur ces deux articles, que le déſordre auquel j'avois à remédier étoit émané du Miniſtère de *France* directement. Il avoit fait requérir *miniſtériellement* à *Bruxelles*, au nom du *Roi de France*, par le Chargé-d'affaires de *France* (9), ſecondé d'un Exempt de la Police de *Paris* (10), & d'un ſubſtitut que je nommerai ailleurs (11), le tranſport non-ſeulement de *mes papiers*, mais de *mon argent*: & ce qu'on n'avoit pas emporté, on l'avoit diſſipé. On avoit payé à mes frais les courſes du Sous-miniſtre (12), de l'Exempt en Chef, de l'Exempt en Second: on avoit

payé une garde dont le ſervice conſiſtoit à piller, ſous prétexte de conſerver : on avoit payé les officiers du pays, empreſſés de diſputer ma dépouille aux officiers étrangers. L'injuſtice *Françaiſe* avoit été prodigue de mes eſpèces envers la juſtice *Brabançonne*.

De plus, n'ayant recouvré l'exiſtence qu'avec un nouveau préſent à faire à ma Patrie ; ayant à conſtater par l'expérience une invention très-précieuſe ; à réaliſer pour l'utilité publique un nouvel uſage de la lumière, imaginé dans un tems où je ne la voyois pas ; la confiance qui me feſoit eſpérer la modification, & même la révocation de mon exil, étoit aſſurément fondée.

La curioſité m'a obtenu un court délai ſur le premier point ; & je ne l'ai pas trompée. J'ai fait l'expérience : elle a réuſſi(13). Le jour même on m'a dit, *Partez pour* RETHEL, *& n'en déſemparez pas* ; quoique pour obtenir la permiſſion d'aller à *Bruxelles*, je donnaſſe verbalement, & par écrit, ma parole de revenir ſur-le-champ ; quoique depuis un mois je n'euſſe ceſſé de renouveller la promeſſe déjà offerte du fonds de mon tombeau, non pas, comme quelques gazettes ont eu la bêtiſe ou la malignité de le dire, de *ne plus écrire que d'après les vues du Miniſtère de* FRANCE, mais de ne plus écrire du-tout, ſi on l'exigeoit ; de me renfermer dans un ſilence abſolu, pourvu qu'en échange de ce ſacrifice on me rendît au moins les droits ordinaires de citoyen ;(14) pourvu qu'en me réſignant, puiſqu'on le vouloit, à ceſſer d'être utile à la ſociété, on ceſſât

de me traiter plus rigoureuſement que tant d'hommes qui lui ſont à charge. Je mettois même dans ces inſtances & ces offres une douceur, une ſoumiſſion, qui ſcandaliſoient preſque les témoins impartiaux, & ont perſuadé à quelques-uns qu'enfin mon cœur avoit flêchi, ou ma tête cédé, ſous l'excès de l'infortune.

Ils ſe trompoient : ma conduite en ce moment n'étoit pas différente de celle que j'ai tenue dans toutes les autres occaſions de ma vie : je n'ai jamais pris un parti d'éclat ſans avoir épuiſé tous les moyens imaginables de l'éviter.

Ici, ce n'eſt que quand il ne m'a plus été poſſible de douter qu'il n'y eût un plan formé de m'anéantir le reſte de mes jours, d'achever de me faire perdre ce qui me reſtoit de reſſources en tout genre, en m'éloignant également de mes amis & de mes affaires, que je me ſuis enfin déterminé à une démarche devenue indiſpenſable.

Alors même j'ai encore écouté les ſcrupules d'un ſujet ſoumis, qui reſpecte le nom de ſon Prince juſque dans l'abus que ſes Miniſtres oſent ſe permettre d'en faire. Revenu à *Bruxelles*, je n'ai point ſongé d'abord à chercher une autre retraite. Quoique effrayé de la dévaſtation de ma maiſon ; quoique indigné des baſſeſſes, des infidélités ſans nombre commiſes par les agens miniſtériels qui avoient couru y traiter mes effets comme on traitoit ma perſonne à *Paris* ; je me bornois à regretter mes pertes, à

raſſembler mes débris. Je ne voulois chercher que des diſtractions.

Je méditois un voyage de pluſieurs années: après avoir porté mon hommage aux pieds d'un Prince qui donne à tous les Princes de ſi nobles leçons par ſon exemple, & qui rend au trône des *Céſars* un éclat qu'aucun trône n'a eu depuis long-tems, mon deſſein étoit de paſſer en *Italie*, & d'aller tâcher d'oublier dans l'étude des monumens des ſiècles paſſés ce que j'ai ſouffert dans celui-ci.

Ce moyen indirect de me conformer encore aux vues du Miniſtère de *France* ne m'a pas été laiſſé. Des amis fidèles m'ont averti qu'il ne me pardonnoit pas de ne m'être point piqué d'une obéiſſance parfaitement littérale; & que, par les embûches dreſſées ſur la route, le chemin de l'*Italie* redeviendroit infailliblement pour moi celui de la *Baſtille*.

Comme cet avis me venoit de la même main qui m'avoit prévenu de la *première Lettre-de-cachet*, (car j'en avois été prévenu, mais j'avois refuſé d'y croire) je n'ai pas penſé qu'il fût ſage d'en braver une ſeconde. J'ai mis entre ces largeſſes du Miniſtère de *France* & moi une diſtance qu'elles ne franchiſſent point. Mes vrais protecteurs, ceux qui ont contribué à mon ſalut, ne ſeront pas fâchés ſans doute que j'aie pris des précautions ſûres pour conſerver le fruit de leur amitié. Si les autres en marquoient du

reſſentiment, ils acheveroient de prouver combien elles étoient néceſſaires.

Maintenant je le demande à tous les hommes honnêtes & impartiaux : Qu'ai-je pu faire que je n'aie pas fait ? Qu'ai-je fait que je n'aie pas été obligé de faire ?

Qu'on daigne réfléchir un moment ſur les circonſtances qui ont accompagné & ſuivi la reſtitution de ma liberté. Quoi ! à l'ordre de ſortir de *Paris* où j'avois les affaires les plus preſſantes, on joint la défenſe de me rendre à *Bruxelles* où des intérêts non moins précieux m'appelloient ? L'unique réponſe à mes prières, à mes offres, à mes humiliations même, pour obtenir la diſpenſe d'une de ces deux injonctions, c'en eſt une troiſième, qui me condamne, après une inaction, une mort de deux années, à continuer de végéter au fonds d'un bourg inconnu, dans une oiſiveté auſſi ruineuſe que fatiguante ! Ce ſont-là les faveurs, les graces, qui ſuccèdent à une oppreſſion ſans exemple dans toutes ſes parties !

Quel pouvoit en être l'objet ? De me punir ! Eh, de quoi ! Quel étoit mon crime ? Me l'avoit-on dit ? me le diſoit-on ? La tardive juſtice que l'on venoit enfin de me rendre prouvoit aſſez mon innocence. Qui croira que, ſi l'on avoit pu fabriquer l'ombre d'un prétexte pour motiver des chaînes éternelles, on eût briſé celles dont on m'avoit chargé ſans motif ? Un coupable convaincu, condamné,

peut bien recevoir comme une faveur la diminution de ſon ſupplice : mais un innocent !

Devois-je regarder ce caprice du Miniſtère comme une attention paternelle ? Sans doute il ne prétendoit pas me traiter comme on traite ces affamés qui ont long-tems ſouffert de la diſette. Un médecin ſage ne leur rend que peu-à-peu les alimens dont une trop grande quantité riſqueroit d'abord de les étouffer. Mais probablement on ne craignoit pas de même pour moi l'effet ſubit du grand air ; on n'avoit pas la délicateſſe de ne me remettre au régime de la liberté, qu'inſenſiblement, afin qu'il me fût plus ſalutaire.

Si cette diète politique avoit un objet, ce n'eſt pas à moi qu'on vouloit qu'elle épargnât des dangers. Ce qu'elle étoit deſtinée à prévenir, c'eſt l'exploſion de ces ſoupirs accumulés pendant deux ans de déſeſpoir ; ce ſont les premières aſpirations d'un cœur déchiré pendant cet eſpace avec un ſang-froid ſi barbare, & une injuſtice ſi tranquille. Ce ſont mes réclamations contre une violence qui a retranché deux ans de ma vie ; contre des attentats dont les ſuites en abrégeront le reſte ; contre des traitemens qui n'ont jamais eu d'exemple, qui n'en auront jamais peut-être, même à la *Baſtille.*(15) Voilà ce que l'on redoutoit.

Mais pour que cette précaution ne fût pas un nouvel outrage, & une iniquité de plus,

au moins falloit-il la concilier avec l'arrangement de mes affaires perſonnelles, & le ſoin de mes intérêts domeſtiques : je ne demandois ni penſion, ni indemnités, ni places ; je ne ſollicitois que la permiſſion de réunir les lambeaux de mes propriétés indignement attaquées, & diſſipées plus indignement encore. Sans cela, pillé par les ſubſtituts du Miniſtère *François*, de la Police *Françoiſe* ; ruiné par un agent infidèle ; ne pouvant ni faire mes recouvremens arriérés, ni remédier aux déprédations paſſées, ni prévenir les futures, comment aurois-je vécu à *Réthel Mazarin ?* Les *Lettres-de-cachet* ſont-elles donc des lettres de change ?

On a inſinué dans le public qu'en exigeant de moi cette dernière épreuve on m'avoit annoncé des récompenſes ; qu'on me préparoit des couronnes, ſi j'avois ſubi avec réſignation ce dernier acte de mon martyre ; mais que j'avois tout dédaigné, & préféré l'eſpoir aveugle de la vengeance à la jouiſſance paiſible des bienfaits qui m'auroient dédommagé de mon infortune.

Rien n'eſt plus faux :

L'unique récompenſe que l'on m'ait préſentée c'eſt l'eſpoir *d'apprendre un jour, ſi j'étois long-tems bien obéiſſant,* LE VERITABLE MOTIF DE MA DETENTION : c'eſt un homme en faveur qui m'a offert cet appas. Un homme en place s'eſt borné à me dire, *Si vous voulez vivre ici,* TACHEZ DE VOUS FAIRE OUBLIER.

J'ai

J'ai cru qu'il étoit plus facile, plus ſûr, plus néceſſaire de tâcher de m'échapper. Mais je le répète : docile encore dans ma déſobéiſſance apparente ; révérant, chériſſant encore des liens dont ceux de la *Baſtille* ne m'avoient cependant que trop affranchi, c'eſt dans le voiſinage de ma Patrie, c'eſt dans un pays qui en eſt pour ainſi dire la continuation, que je me ſerois contenté de chercher une retraite, ſi elle avoit pu être aſſurée : il a fallu l'excès de la prévarication, & du danger, pour me repouſſer dans l'aſyle inacceſſible où je ſuis, & que je n'aurois jamais dû quitter.

Ceux que ma retraite & mon indépendance actuelle allarment peut-être avec raiſon, ne manqueront pas de s'armer du ſeul prétexte apparent qui puiſſe ſervir leur malignité. Ils m'accuſeront d'*ingratitude* & de *Révolte*. Ils diront que ſi ma conduite paſſée n'offre point de *Crime d'Etat*, le choix de mon aſyle préſent en eſt un L'effort qu'ils ont rendu indiſpenſable ils le peindront comme une évaſion criminelle. Ils produiront comme une preuve de la juſteſſe des preſſentimens qu'ils oppoſoient à la reſtitution de ma liberté, l'uſage qu'ils m'ont forcé d'en faire ; & l'emploi d'une faculté *qu'on auroit pu*, diront-ils, ſe diſpenſer de me rendre.

Qu'on eût pu s'en diſpenſer, il n'y a pas de doute : quand on a la force en main, ce qu'on ravit ſans droit on eſt maître de le garder tou-

jours : rien de plus clair. Mais ce n'eſt pas-là de quoi il s'agit.

Il eſt queſtion ſeulement de ſavoir, d'un côté, ſi, parce qu'une captivité ſans cauſe n'a pas été ſans terme, j'ai dû me ſoumettre aveuglément à la continuation d'une rigueur conſtamment inique dès ſon principe ; & de l'autre, ſi ayant apprécié ce qu'elle valoit une prohibition révoltante, à laquelle il eſt impoſſible de ſuppoſer que le Roi ait eu part, j'ai pu me croire en ſûreté ailleurs qu'ici contre un deſpotiſme miniſtériel qui n'avoit pas reſpecté une ſauvegarde ſolemnelle, émanée de lui-même.

Il ne faut pas oublier cette promeſſe bien inutile, mais bien authentique, ſignée au nom du Comte de *Maurepas*, qui n'exiſte plus, par M. le Comte de *Vergennes*, qui exiſte encore ; elle me garantiſſoit comme on l'a vu *la ſûreté de ma perſonne*, non pas, comme on l'a dit, *pour un tems limité*, mais pour toujours, & ſans aucune reſtriction, ou du moins ſans autre reſtriction, même préſumée, que celle à laquelle aſſurément je n'ai pas manqué, de continuer à *reſpecter le Roi, la Religion, & l'Etat*.

A-t-on laiſſé ignorer au Roi ce motif de ma ſécurité dans ſes états ; ou bien, en me calomniant auprès de lui pour détruire l'eſtime dont il m'honoroit, pour le déterminer à une rigueur que la vérité n'auroit certainement pas motivée, lui a-t-on perſuadé que cette barrière ne devoit pas l'arrêter ? Je n'en ſais rien.

Ce que je sais c'est qu'avec ma sauvegarde & mon innocence, sous un règne équitable & doux, j'ai été traité, pendant deux ans, non pas comme un accusé, prévenu de quelque délit; (car à un tel homme on lui fait son procès; on l'instruit du grief qui en est le motif; on lui permet de se défendre); mais comme un coupable convaincu de tous les crimes de *Lèse-majesté* possibles. Or, la parole des Ministres de *France*, & la pureté de ma conduite, ne m'ayant pas garanti pour le passé, quand leur vindicative infidélité manquoit même de prétexte, que devois-je espérer pour l'avenir, en restant dans le voisinage de la *France*, après avoir par une démarche légitime, nécessaire, mais contraire à leurs volontés, fourni d'après les règles de leur implacable despotisme un prétexte apparent pour une nouvelle oppression? Je ne pouvois pas me flatter d'être plus irréprehensible: devois-je m'attendre qu'ils deviendroient plus timorés?

Dans les circonstances où je me trouvois, le choix de ma retraite étoit-il libre? Ai-je pu, ai-je dû balancer entre la *Bastille* & l'*Angleterre?* Après avoir quitté sans honte, avec gloire peut-être, cette Nation généreuse, n'ai-je pas pu sans remords revenir implorer sa protection? *

* Pour apprécier équitablement mon retour, il faut lire, après ceci, la page 521 du Tome III. des *Annales Politiques*, &c.

§. II.

Que ma détention n'a eu aucun motif fondé.

Bien juſtifié ſur le reproche d'ingratitude ou de révolte dans l'uſage de ma liberté recouvrée, il ne m'eſt pas permis de laiſſer ſubſiſter le moindre nuage ſur les cauſes qui me l'ont fait perdre, ou plutôt ſur le fait précis qu'il n'y en a eu aucune capable de motiver l'abus de pouvoir dont cette perte a été le fruit. Je dois cette courte diſcuſſion à moi-même, à mes amis, à la confiance des hommes honnêtes, qui jugeant de mon ame par la leur m'ont toujours défendu ſur la ſeule conviction de mon innocence. Il faut leur prouver que ce preſſentiment ne les trompoit pas.

Ma réputation a été trop long-tems livrée à la rage de mes ennemis, qui ne craignoient pas de réponſe ; à la licence des gazettiers, juſtifiée, il eſt vrai, par l'appareil & la rigueur de ma détention. Comment ſe perſuader que ſous un gouvernement qui n'eſt point atroce, & ſur-tout ſous un Roi dont les bonnes intentions ſont connues, un traitement ſi ſévère n'eût pas des motifs proportionnés ?

Un Miniſtre étranger, qui s'eſt intéreſſé vivement pour moi, par ſa propre inclination, &

par l'ordre de ſon Souverain, m'a dit à ma ſortie, que jamais il n'y avoit eu *d'Affaire d'Etat* plus gravement traitée que la mienne; & que, malgré ſon penchant à me croire innocent, il avoit conclu de la manière dont on lui fermoit la bouche dans ſes ſollicitations que j'étois coupable d'un crime de *Lèſe-majeſté*, dont on me feſoit grace de ne pas précipiter le châtiment.

Et tous ceux qui ont fait des démarches en ma faveur ont reçu le même accueil. Tantôt un ſilence glaçant; tantôt des marques de regret, & de pitié; quelquefois même des éloges qui ſembloient indiquer une bonne volonté devenue impuiſſante par les raiſons les plus terribles; enfin des demi-mots qui laiſſoient à l'imagination la plus vaſte, la plus lugubre carrière ſur l'énormité des délits, & la durée, comme la juſtice de la punition; voilà ce que trouvoient mes amis chez tous les gens en place, du moins chez ceux à qui l'on ne pouvoit pas ſuppoſer que les vrais motifs de ma détention fuſſent cachés.

Il eſt inconcevable, je l'avoue, que l'objet d'un ſemblable manège, non-ſeulement ſe trouve en définitif abſolument innocent, mais même qu'il n'ait jamais été inculpé; il eſt inconcevable qu'en livrant ſa perſonne à des traitemens que les plus grans crimes, les mieux prouvés, auroient à-peine juſtifiés, on livrât de ſang-froid ſon honneur à l'indiſcrétion, à la malignité publiques; qu'on autoriſât cette ma-

lignité à regarder, à donner comme une preuve de ſes attentats la rigueur injuſte dont on l'accabloit, & que les diſtributeurs de ces réticences perfides fuſſent préciſément ceux qui en connoiſſoient le mieux l'injuſtice & le danger; qu'enfin ce danger, cette injuſtice entraſſent dans les calculs de leur vengeance, dans le lucre qu'ils prétendoient tirer de leur oppreſſive impoſture.

Il eſt inconcevable qu'il exiſte un Miniſtère capable d'une cruauté auſſi ſoutenue, auſſi raffinée, d'une hypocriſie auſſi profonde; il l'eſt que des hommes occupés, ou cenſés occupés des affaires publiques les plus importantes, trouvent le tems de combiner une ſi honteuſe fraude; qu'ils ſe liguent ainſi pour en impoſer à la fois au Prince qui les honore de ſa confiance, & au public témoin de leurs démarches; qu'ils ſe confédèrent pour perdre par de ſemblables manœuvres, qui? Un ſimple particulier, un homme irréprochable, dont l'unique faute étoit d'avoir trop aimé ſa Patrie, & pris trop de confiance dans leurs paroles. Mais ce fait eſt plus vrai encore qu'étonnant.

J'ignore, je le répète, ce que l'on a pu dire au Roi; de quelles calomnies on s'eſt ſervi pour faire prévaloir dans ſon eſprit la néceſſité apparente de m'écraſer par un coup éclatant, ſur le plaiſir qu'il paroiſſoit prendre à me lire, & le penchant qu'il avoit à me protéger: jamais rien ne m'en a été communiqué: pendant les vingt mois de ma détention je n'ai pas ſubi

l'ombre d'un interrogatoire, pas l'apparence d'un examen. Je porte aux Miniſtres de *France*, à la face de l'*Europe*, le défi ſolemnel de produire un ſeul acte qui prouve que l'on ait rempli à mon égard la moindre formalité.

Ma ſortie, comme on l'a vu, a été accompagnée du même myſtère: l'ordre d'exil n'a pas été moins ſilencieux: ainſi je ne puis me juſtifier préciſément ſur rien, puiſque j'ignore abſolument de quoi l'on a pu m'accuſer.

Mais c'eſt déjà, ſans doute un grand préjugé que ce ſilence envers un homme ſur qui l'on aggravoit d'ailleurs toutes les eſpèces de cruautés qui ſuppoſent une conviction complète & foudroyante. Toutes les loix le proſcrivent; on ne peut ſe le permettre qu'à la *Baſtille*, & peut-être en ce lieu même n'a-t-on jamais oſé ſe le permettre qu'envers moi. Il ne faudroit pas d'autres preuves de la nullité, ou de la fauſſeté des accuſations.

Voici plus: voici qui achevera de lever toute eſpèce de doute; on n'a ceſſé de me dire à la *Baſtille*, que ma détention étoit émanée de la volonté directe & immédiate du Roi; que je n'étois pas un homme aſſez obſcur pour qu'on eût hazardé un coup d'autorité contre moi ſans ſon aveu: c'eſt cette barrière ſacrée que l'on n'a ceſſé d'oppoſer à mes efforts pour découvrir, pour entrevoir au moins les motifs ſi ſoigneuſement cachés de ma détention. Cet aveu, cette volonté ont donc eu pour principe

des délations quelconques, des griefs articulés, & précis.

Eh bien, calomniateurs audacieux, qui auriez réuſſi à m'enlever l'eſtime du Protecteur que la nature & la providence m'avoient donné, c'eſt à ſes pieds que je vous cite: je vous dénonce à ſon ame honnête & franche que vous avez trompée. Si vous lui avez rien dit qui ait pu rendre un inſtant ſuſpect mon amour pour ſa perſonne, mon dévouement à ſes intérêts, mon averſion, mon horreur pour toute eſpèce de manœuvre, en général, & ſur-tout pour celles qui auroient eu un but oppoſé, je le déclare en termes formels, vous avez dit autant de menſonges que de paroles.

Et ne vous flattez pas d'échapper à mes inſtances ſous ce voile ſi ſouvent profané du reſpect dû aux *Secrets de l'Etat:* ne vous abuſez pas en eſpérant qu'il cachera les reſſorts de votre deſpotiſme frauduleux comme la *Baſtille* en cache les réſultats: Non; je vous pourſuivrai juſques dans cet aſyle que vous ſouillez; je ne ceſſerai d'y faire retentir ces mots terribles pour vous, & auxquels le Monarque équitable à qui je les adreſſe, ne ſera peut-être pas inſenſible: " Vous l'avez trompé: ma conduite " & ma plume ont toujours été pures comme " mon cœur."

Vous avez laiſſé dire, aſſurer, imprimer dans toutes les gazettes, " Que j'avois tramé des " projets dangereux; que j'avois compoſé, &

« donné des mémoires capables d'attirer à la « *France* des réclamations embarraſſantes, ou « du moins d'en réveiller le deſir." C'eſt-là le bruit que j'ai trouvé le plus accrédité, en ſortant du tombeau ; c'eſt-là l'opprobre auquel vous aviez dévoué ma cendre, ſi, malgré vos efforts, une main toute puiſſante ne m'en avoit pas arraché,

Peut-être l'obſtacle que vous avez mis à mon retour à *Bruxelles*, a-t-il eu pour objet de confirmer encore, d'accréditer cette impoſture auſſi criminelle qu'abſurde. Peut-être, après avoir eu l'art de la rendre probable aux yeux que vous vouliez tromper, avez-vous eu celui d'empêcher les éclairciſſemens entre les deux Souverains qu'elle intéreſſoit, & de prévenir une explication qui m'auroit juſtifié.

Peut-être même, redoutant la protection dont m'honoroit l'auguſte & vertueuſe Princeſſe qui eſt le lien de leur union, n'avez-vous forgé cette calomnie que pour la réduire au ſilence quand il s'agiroit de moi ; épouſe de l'un, ſœur de l'autre, tant que les faits ne ſeroient pas éclaircis, elle devoit craindre de paroître s'intéreſſer pour un homme ſuſpect de leur avoir manqué également à tous deux : & comment éclaircir ces faits, puiſque dans la matière délicate ſur laquelle vous portiez les ſoupçons il étoit ſi facile d'éluder les éclairciſſemens !

Mais vous n'aurez pas le crédit d'étouffer la proteſtation que je conſigne ici. Renfermé ex-

clusivement dans mes travaux littéraires, je ne me suis permis d'autres spéculations politiques, sans exception, que celles que j'ai publiées dans les *Annales;* j'ose invoquer ici, pour détruire l'imposture que vous avez ou inventée, ou tolérée, le Souverain auguste dont elle compromettoit le nom. Loin de me livrer à la démence folle, qui auroit voulu préfager & justifier le démembrement de la *France*, c'est dans son sein que je n'ai cessé de me préparer une retraite. (16) C'est de ses prospérités que j'ai perpétuellement fait dépendre la mienne, jusqu'au moment où vous avez payé l'attachement le plus tendre par des supplices à-peine réservés à ses plus implacables ennemis, jusques-là elle n'a point eu d'enfant plus soumis, de sujet plus fidèle.

Si mon ame a conçu l'idée d'un sentiment différent à ceux que je développe ici, sans doute il en existe quelque trace. Eh bien, découvrez-les, produisez-les au jour: fouillez tous les bureaux; mettez en mouvement les espions privilégiés dont vous payez si cher l'activité clandestine; si en effet je suis coupable, la hardiesse de ma dénégation donnera autant d'indignation contre moi, aux dépositaires des preuves de mes perfidies, que ma trahison primitive leur auroit inspiré de mépris dès le commencement: ils s'empresseront de vous aider à confondre un imposteur hypocrite, qui oseroit se flatter d'abuser de leur indulgence, & s'efforceroit de concilier l'apparence de la vertu avec les manœuvres du crime. Il n'y a ni

intérêt, ni *ſecret d'Etat* qui puiſſe s'oppoſer à ces révélations qui vous ſeroient ſi précieuſes.

Mais que je ſuis loin de les craindre! Ma conduite, comme tous mes ouvrages, ſans exception, n'a ceſſé de porter l'empreinte d'un même ſentiment: c'eſt celui de l'enthouſiaſme patriotique: c'eſt celui d'une délicateſſe ſur cet article pouſſée juſqu'à l'excès. Voilà ſur quoi ma bouche, ma plume, mon cœur ont toujours invariablement été d'accord. Voilà ſur quoi il faut me démentir par des faits, ou reconnoître combien eſt odieuſe & criminelle la machination qui a pu rendre un inſtant mon innocence problématique.

Mais mes écritures privées ont-elles été auſſi intactes que mes actions publiques? N'ai-je pas commis quelque imprudence intérieure, quelque indiſcrétion ſecrète qui ait pu juſtifier l'animadverſion du Gouvernement? N'ai-je pas choqué quelque homme puiſſant, au rang de qui l'on ait cru devoir une réparation? Voilà la dernière reſſource de mes perſécuteurs: & c'eſt auſſi le dernier trait de la fatalité qui me deſtinoit à être un modèle d'oppreſſion paſſive dans tous les genres.

N'eſt-il pas étrange, après ce que j'ai ſouffert de la rage des corps, de la prévarication des hommes en place, que je ſois obligé de me juſtifier ſur un pareil ſujet; de rendre compte de tous les ſoupirs que l'indignation a pu m'arracher, de toutes les convulſions que

la douleur a pu me cauſer? Mais il faut bien me prêter à cette énumération, d'abord parce qu'elle eſt néceſſaire, & enſuite parce qu'elle achevera de dévoiler toute l'horreur, toute la lâcheté des manœuvres dont j'ai été la victime.

Le ſeul grief de l'eſpèce dont il s'agit qui m'ait été communiqué, celui qu'on m'a préſenté comme l'unique cauſe de ma détention, c'eſt une lettre à M. le *Mal. de Duras:* je ne prétens pas la juſtifier, & la diſcuſſion en ſeroit fort inutile; mais c'étoit une lettre particulière, & qui ne concernoit en lui que le particulier; une lettre provoquée, néceſſitée même, par des procédés plus repréhenſibles qu'elle n'étoit violente; une lettre ſecrète, que je n'ai jamais montrée; une lettre que je n'ai pas nié d'avoir écrite, parceque je ne ſais pas mentir, mais que M. le Maréchal de *Duras*, au moins dans le public, a toujours nié d'avoir reçue; une lettre dont il a toujours affirmé ne s'être pas plaint, dont en effet il s'eſt ſi peu plaint qu'on n'a pas pu m'en repréſenter l'original, malgré mes réquiſitions, & qui par conſéquent dans tous les cas, ne pouvoit devenir le fondement ni d'une procédure, ni d'une punition quelconque; une lettre enfin ſur laquelle ma réponſe, quand on m'a demandé ſi je l'avois écrite, auroit dû faire rougir la haine, & déſarmer la vengeance. (17)

Quelle qu'elle fût, il eſt évident que l'éclat ſeul auroit pu la rendre criminelle, & elle n'en

avoit pas eu. Quelle qu'elle fût, quand même elle auroit été publiée avec autant de ſcandale que ma détention en a produit, ce n'étoit pas *un crime d'état*. Quelle qu'elle fût, aſſurément elle n'auroit pas juſtifié vingt mois de *Baſtille*, & une continuité du traitement le plus atroce dont cette enceinte infernale ait jamais été le théatre.

On ſera curieux, je le ſens bien, de connoître cette pièce, auſſi fatale que myſtérieuſe ; &, ſi je n'étois ſenſible qu'au deſir de la vengeance je la publierois. Mais je reſpecte encore ici même les intentions du Roi ; dès que ma lettre à pu lui déplaire, je l'abandonne : j'en fais le ſacrifice au jugement qu'il en a porté, ſans attacher d'autre prix à ce dernier hommage que la ſatisfaction de l'avoir rendu. (18)

Mais il en exiſte une autre dans les bureaux miniſtériels de *France*, qui a peut-être plus contribué encore que la précédente à mon infortune : celle-là on s'eſt bien gardé de la remettre ſous les yeux du Roi ; & en effet elle m'auroit garanti de tout, ſi elle avoit pu y paroître. On ne me l'a jamais rappellée : mais, comme je ne doute pas qu'elle n'ait influé beaucoup plus que l'autre ſur la réſolution du Miniſtère ; comme il eſt évident qu'en ſe ſervant de la première pour aigrir l'eſprit du Roi, on a eu la diſcrétion de lui cacher la ſeconde, qui n'avoit pu aigrir & alarmer que ſes Miniſtres, je crois qu'il eſt de mon devoir de la conſigner ici.

Elle est du lendemain de celle à M. le Maréchal de *Duras :* elle étoit adreſſée à M. *Le Noir*, Lieutenant de Police, par les mains de qui paſſoient les *Annales* pour ſe rendre dans celles du diſtributeur.

Il faut ſe rappeller qu'en Mars 1780, les Nos. LIX. & LX. avoient été arrêtés ſucceſſivement, à la ſollicitation de M. le Maréchal de *Duras*, & du *Parlement de Paris*. J'avois enduré patiemment la première ſuppreſſion : à la ſeconde j'écrivis le 7 Avril 1780, à M. le Maréchal de *Duras* la lettre qu'il ne montre pas, ni moi non plus : & le lendemain, à M. *Le Noir*, celle que voici.

« *Bruxelles*, 8 *Avril* 1780.

« MONSIEUR,

« Après avoir donné ma lettre d'hier à une « indignation trop légitime, je vais faire en- « core quelques efforts au nom de la juſtice & « de la raiſon, quoique j'aie appris à mes « dépens combien elles ont peu de pouvoir « en *France* contre les manœuvres & le crédit. « Voici un court mémoire, que je vous prie « de remettre ſous les yeux des Miniſtres : on « ne manquera pas de dire encore, que *c'eſt* « *ma mauvaiſe tête* ; mais il me ſemble que ce « ſont mes bonnes raiſons.

« Je ne puis concevoir que M. le Maréchal « de *Duras* veuille encore de l'éclat. J'avoue

« qu'on ne peut rien ajouter à ce que M. le « Comte *Desgrée* lui a dit : mais c'est quelque « chose que de le répéter, & de faire observer « au public que M. *Le Maréchal* n'en a pas « obtenu satisfaction. Il me semble qu'à sa « place c'est sur-tout le bruit qu'il faudroit « éviter : il va en faire plus qu'il n'en a fait « de sa vie.

« Quoi qu'il en soit, je ne puis que vous ré- « péter ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous « dire plusieurs fois, sur ma répugnance à re- « tomber dans toutes les tracasseries passées, « sur le desir ardent que j'ai de n'y être plus « exposé ; mais en même tems sur le courage « avec lequel je les soutiendrai. Il m'en coû- « tera ma fortune ; mais je suis accoutumé « aux sacrifices.

« On a arrêté à *Paris* le débit des Numéros « LIX. & LX. des *Annales :* ils sont publiés, « distribués en *Angleterre*, en *Hollande*, en *Al-* « *lemagne*, dans les *Pays-Bas :* ils le font en « *France* même par les *contrefacteurs*. Arrêter « à *Paris* seulement l'édition légitime, tandis « qu'on tolère, qu'on favorise toutes les au- « tres, c'est commettre une injustice révoltante, « & encore plus inutile : on n'empêchera pas « les Numéros prohibés d'entrer à *Paris* ; on « les y rendra seulement plus remarqués, plus « courus, plus précieux : la sensation en sera « plus vive, & plus prolongée. Je ne vois « pas ce qu'il y a à gagner pour les inté- « ressés.

" Ces Numéros n'ont rien de répréhenſible
" à beaucoup près. Le LIX. pouvoit être in-
" finiment plus fort. Je ne ſuppoſe pas que
" les intérêts du très-ridicule neveu de M. de
" *Leyrit* (19) entrent pour rien dans cette ſup-
" preſſion. Il ne s'agit donc que d'épargner
" à M. le M^al. de *Duras* le déſagrément d'une
" réflexion fâcheuſe ſur ſon affaire : mais n'eſt-
" elle que dans ce Numéro, ou plutôt n'y eſt-
" elle pas adoucie, du moins à l'avantage du
" Commandant ?

" Quand deux hommes faits par leur nom
" & leur état pour donner l'exemple de la pro-
" bité dans les actions, & de la délicateſſe dans
" les paroles, s'accuſent réciproquement à la
" face de l'*Europe*, de friponnerie, de larcins
" de toute eſpèce, en articulant les mots ;
" qu'ils s'adreſſent à un tribunal réglé pour ob-
" tenir réparation, juſtice, & que ce tribunal
" laiſſe la choſe indéciſe, il commet au moins
" une prévarication, & peut-être deux. S'il
" y a un coupable, c'eſt un ſcandale qu'il ne
" ſoit pas puni ; s'il n'y en a pas, c'en eſt un
" bien plus fort que l'arrêt étende les ſoupçons
" au lieu de les détruire, & flétriſſe deux in-
" nocens au lieu de les abſoudre. Voilà tout
" ce que j'ai dit : c'eſt ſur les Juges que
" tombe ma remarque. Le Public n'eſt pas
" ſi indulgent : c'eſt l'Ecrivain de *Caſtellan*
" qu'il déſigne comme le vrai coupable, & la
" ſuppreſſion mandiée du Numéro LIX. ne le
" réhabilitera pas.

" Quant

« Quant au Numéro LX. ce ſont des faits. « Les vexations des *Parlemens*; leurs tyrannies « intérieures; le ſupport que tous les mem- « bres croient ſe devoir, & ſe donnent en effet « les uns aux autres dans les occaſions où ils « devroient le moins ſe permettre de confondre « leur caractère légal avec leurs intérêts par- « ticuliers; la corruption des *Secrétaires*, leurs « manèges, leurs infidélités, leur habitude de « ſe faire payer par les deux parties, &c. ſont « des choſes conſtantes. Puiſque l'autorité ne « veut ni punir ni réprimer ces abus, il faut « au moins que la certitude de ne pouvoir les « dérober à la cenſure publique y mette une « eſpèce de frein: c'eſt l'intérêt du Gouverne- « ment: c'eſt celui même des Compagnies que « tant d'excès aviliſſent.

« *Tant que j'ai écrit d'*Angleterre *je n'ai* « *éprouvé aucune tracaſſerie*; (20) & j'ai écrit des « choſes bien plus fortes. C'eſt cependant ſur « le plan conçu, rédigé, exécuté en *Angleterre*, « & bien connu en *France*, que les conventions « ont été formées entre le Public de *France*, les « Poſtes de *France*, & moi. C'eſt d'après ce « plan que les ſouſcriptions ont été ouvertes « & reçues; que la diſtribution de l'ouvrage « a été autoriſée; que le Roi a accepté les « exemplaires que je lui ai adreſſés directe- « ment: on n'a pas mis pour condition, que « je reſpecterois les lâchetés des *Maréchaux de* « *France*, ſi quelqu'un d'eux en commettoit, « ou les prévarications des Tribunaux. On

« n'en a mis aucune ; je n'en aurois pas accepté.

« Je n'ai jamais entendu me ſoumettre à « aucune eſpèce de Cenſure : au contraire, j'ai « proteſté hautement, j'ai imprimé pluſieurs « fois, que je n'aurois jamais d'autre Cenſeur « que ma propre délicateſſe. Je n'ai pas dit « un mot qu'elle puiſſe déſavouer. D'où vi- « ennent donc les entraves auxquelles on pré- « tend me ſoumettre ?

« En repaſſant la mer j'ai changé de lieu, « mais non pas de cœur ; j'ai fait ſans regret le « ſacrifice de ma fortune ; je ne ferai pas celui « de mon indépendance, ni des prérogatives « auxquelles un accord ſolemnel m'a donné « droit. On peut me punir de mon amour « pour la *France*, de ma confiance au Miniſ- « tère de *France*, de mon dévouement en tout « ſens pour ma Patrie : on peut me détermi- « ner, à force de dégoût, à ceſſer d'écrire ; « on ne me réduira jamais à écrire en eſclave. « De toutes les indemnités que le Gouverne- « ment de *France* me doit, la franchiſe de ma « plume eſt, ce me ſemble, la moins coû- « teuſe, &, j'oſe le dire, la plus utile pour « lui. »

Voilà, je n'en doute pas, & je n'en ai jamais douté, quoique je n'en aie jamais parlé, la véritable cauſe de mes infortunes ; voilà ce qui a décidé le Miniſtère de *France* à ſaiſir l'occaſion de ſe venger : il n'avoit pas pu refuſer à la

hauteur, à la netteté de ma conduite, lors de ma ſortie d'*Angleterre*, la parole ſolemnelle dont j'ai parlé ; il n'avoit pas pu trouver depuis même de prétexte pour la violer.

D'ailleurs, je dois à la mémoire de M. le Comte de *Maurepas* cette juſtice : il n'étoit ni vindicatif, ni implacable : occupé uniquement de perpétuer ſon repos & ſon crédit, il ne cherchoit point d'autre jouiſſance. Ce que les Annales avoient de gai, il s'en amuſoit : le ſérieux, il ne s'en inquiétoit guère. Peut-être même trouvoit-il plaiſant que ce fût lui qui eut l'air de me protéger.

Ses agens dans l'adminiſtration ne penſoient pas de même : les uns ſe ſouvenoient encore de la lettre à M. le Comte de *Vergennes*, & des portraits qu'elle contient : les autres redoutoient la franchiſe peu politique des *Annales*. Les filoux, a dit un homme ſenſé, *craignent les reverbères :* le ſuccès de cet ouvrage, les ſuffrages les plus reſpectables réunis en ſa faveur, l'empreſſement de tout ce qui ne le redoutoit pas, c'eſt-à-dire de tous les hommes vertueux & impartiaux, avoient enchaîné la mauvaiſe volonté.

Mais, quand on eut pour arracher le conſentement du vieillard la lettre du 8 Avril, que l'on ne montroit qu'à lui, & qu'il fut aiſé de lui faire prendre pour des menaces ; quand on eut pour prévenir l'eſprit du jeune Roi l'autre lettre du 7 qu'on ne montroit auſſi

qu'à lui, avec ce qu'on y a joint ſans doute, & qui ne ſe diſoit également qu'à lui, il a été facile de fabriquer l'ordre qu'on avoit déſeſpéré peut-être juſques-là de ſe procurer. On ne pourra pas douter que les choſes ne ſe ſoient ainſi paſſées, ſi l'on ſonge que la lettre à M. *Le Noir* eſt du VIII AVRIL 1780, & la *Lettre-de-cachet* du XVI du même mois.

Mais cette même date amène une bien autre conſéquence : la ſeule idée en fait encore treſſaillir ma main ; & c'eſt avec autant d'horreur que de ſaiſiſſement que je vais la développer.

Le 16 Avril 1780, je n'étois pas en *France*. J'étois le maître de n'y jamais rentrer : ſi mon aveugle fanatiſme pour ma Patrie ; ſi ma confiance, plus folle encore qu'aveugle, dans une promeſſe de Miniſtres *François*, jointe à mille trahiſons, comme on le verra plus bas, ne m'avoit fait négliger des avis trop ſûrs, je n'y ſerois jamais rentré. La *Lettre-de-cachet* n'auroit donc jamais eu d'exécution. On forgeoit donc cette foudre au hazard, & ſans ſavoir ſi jamais elle produiroit ſon effet. Le Miniſtère de *France* a donc de ces reſerves meurtrières ; il a des magaſins où il dépoſe ces inſtrumens de ſa vengeance ; & il attend paiſiblement, comme un chaſſeur à l'affût, que la proie vienne s'offrir d'elle-même au coup qu'il veut lui porter.

Il y a plus : il imite le manège de ce chaſſeur dans ſes préliminaires, comme dans ſon objet. Vingt perfidies plus lâches les unes que

les autres ont été multipliées ſucceſſivement pour me déguiſer le piège que l'on venoit de placer ſur ma route. Le ſeul cours rendu à la publicité des *Annales*, immédiatement après le 16 Avril, n'en eſt-il pas une de la plus criminelle eſpèce!

Quoi! l'on continuoit à répandre dans le public, ſous la garantie de l'autorité royale, un ouvrage dont l'auteur étoit proſcrit ſecrètement, & dévoué par les Miniſtres à l'opprobre, aux rigueurs reſervées pour les ennemis du Roi & de l'Etat! On continuoit à le recevoir pour le remettre au Roi; on le lui remettoit: on feignoit d'applaudir aux marques de ſatisfaction dont il continuoit de l'honorer: on avoit ſoin de m'en informer!

Le même organe par lequel tranſpiroient juſqu'à moi les nouvelles d'une approbation ſi flatteuſe, étoit employé à m'attirer à *Paris*. L'eſpion maſqué en ami que la police penſionnoit, à mes dépens, depuis cinq ans pour pénétrer dans mes ſecrets, inſtruit que je n'ignorois pas celui-là, ne ceſſoit de combattre l'effroi qu'il m'avoit inſpiré, par cette conſidération, qu'on n'auroit pas rendu la liberté aux *Annales* ſi on avoit voulu l'enlever à l'auteur; & que je pouvois ſans crainte venir en *France*, puiſque mes ouvrages étoient ſi bien accueillis à *Verſailles*. On feſoit ainſi ſervir un nom ſacré à faciliter le ſuccès d'une iniquité, dont ce même nom devoit être l'inſtrument!

Elle n'a eu lieu qu'au bout de ſix mois; mais au bout de ſix ans, de vingt, la *Lettre-de-cachet* qui l'ordonnoit auroit eu la même efficacité. J'étois donc pour le reſte de ma vie dévoué à ſubir, dans quelque tems que ce fût, l'atteinte de ce poignard; & dans la dernière vieilleſſe, lorſque raſſaſié de calamités, épuiſé de travaux, je ſerois venu demander à ma patrie, pour prix de tant d'efforts, de ſacrifices, la permiſſion d'y mourir en paix, je n'aurois trouvé de porte pour y rentrer que la *Baſtille*, ni d'autre tombeau que ſes cachots!

D'après ces réflexions, quel nom donner, grand Dieu, à la *Lettre-de-cachet* du 16 Avril 1780! Comment qualifier cet empreſſement à la fabriquer, & cette patience à attendre le moment d'en faire uſage!

Maintenant qu'on ſonge qu'une détention ainſi motivée, ainſi préparée, ainſi conſommée, a duré près de *Deux ans*; qu'elle a porté à mes affaires & à ma ſanté un préjudice preſque également irréparable; que ſi ma ruine abſolue au civil, & mon anéantiſſement entier au phyſique n'en ont pas été le fruit, j'en ſuis redevable à une faveur particulière de la Providence, qui me prédeſtinant apparemment au miniſtère que je remplis en ce moment, c'eſt-à-dire, à publier les horreurs de la *Baſtille*, m'a doué d'une organiſation expreſſe pour les ſupporter.

Si c'étoit à M. le M^al^ de *Duras* qu'on eut cru devoir une ſatisfaction auſſi complète, on

ne pourroit s'empêcher de répéter ce qu'a dit à cette occaſion un des plus illuſtres Souverains de l'*Europe*: " *Ce Monſieur de Duras eſt donc un bien grand Seigneur!*"

Les exemples ne ſont rien en ce genre: dans une matière où tout eſt caprice & deſpotiſme, les autorités, les comparaiſons ſont bien inutiles: je ne puis cependant m'empêcher d'en faire une.

Dans le nombre innombrable des *Embaſtillemens* qui ont eu pour objet une ſatisfaction due à des perſonnes puiſſantes, on peut compter celui de *La Beaumelle*. Cet écrivain plus qu'indiſcret avoit oſé dans ſes mémoires de M^de^. de *Maintenon* inſérer cette phraſe: *La Cour de Vienne accuſée depuis long-tems d'avoir toujours à ſes gages des empoiſonneurs*..... Certainement l'offenſe étoit grave & publique: le châtiment pouvoit ſans injuſtice être ſévère, & la réparation éclatante.

Cependant *Cinq mois* de *Baſtille* parurent ſuffiſans. *La Beaumelle* trouva même une protection efficace dans la généroſité de la Cour qu'il avoit inſultée. C'eſt à ſa ſollicitation qu'il devint libre, & point *Exilé*.

Tout homme de guerre qu'eſt M. le M^al^. de *Duras*; tout homme de lettres qu'eſt M. le M^al^. de *Duras*; tout homme d'eſprit qu'eſt M. le M^al^. de *Duras*; tout *académicien* qu'eſt M. le M^al^. de *Duras*; malgré tous ces titres, il n'eſt pas probable qu'il ait paru au Miniſtère *Fran-*

çois, lui tout ſeul, un perſonnage plus important que la Maiſon d'*Autriche* entière; quelles que violentes qu'on veuille ſuppoſer mes ſix lignes ignorées, à M. le M^al. de *Duras*, on ne peut pas imaginer de les comparer à l'inculpation publique, & auſſi atroce que fauſſe, du roman dont il s'agit.

Si donc M. le M^al. de *Duras* a bien voulu ſervir de prête-nom à la *Lettre-de-cachet* contre moi, quand on l'a enfantée, il eſt evident que ce n'eſt pas à lui que je dois en imputer la durée; il n'auroit pas demandé, on ne lui auroit pas offert, un ſi long ſacrifice. (21) Il n'a pas tenu à cette indiſcrétion, ou plutôt à cette malignité, qui me cherchoient par-tout des torts, & au Miniſtère *François* des excuſes, qu'on ne le crut exigé par une divinité terreſtre un peu plus impoſante. Elles ne ſe ſont pas bornées à compromettre à mon occaſion le nom d'un ſeul Souverain. Après avoir donné mes prétendues relations avec l'un comme le motif de l'iniquité du 27 Septembre 1780, on a voulu en rendre un autre directement complice. On a publié qu'elle avoit été accordée aux inſtances de ſa Majeſté *Pruſſienne*. Le bruit s'eſt répandu, & il ſubſiſte encore, que ce Monarque piqué de l'Epître à M. d'*Alembert*,* & des détails que j'ai cru devoir publier à l'occaſion de la célèbre affaire du *Meunier*,† & plus

* Voyez le Tome IX. des *Annales Politiques*, &c. page 79.

† Ibid. page 4 & ſuivantes.

encore aiguillonné par les inſtances des petits *Platons* de *Paris*, avoit ſollicité à *Verſailles* ma détention; que le Miniſtère de *France* n'avoit pu refuſer cette condeſcendance à un philoſophe auſſi important, & que les portes de ma geole n'avoient pas pu s'ouvrir ſans l'aveu de celui par l'ordre de qui elles s'étoient fermées.

Mais quelle apparence qu'un Légiſlateur auſſi équitable, auſſi bienfeſant chez lui, ſe fût abaiſſé juſqu'à ſolliciter une injuſtice, une oppreſſion pour ſon compte chez autrui? Quelle apparence qu'ayant fait tout récemment à l'Auteur des *Annales* l'honneur d'en adopter même les expreſſions dans une de ſes loix, ‡ il ſe fût permis un caprice de cette eſpèce contre ce même écrivain, qui ne l'avoit jamais offenſé? Quelle apparence d'ailleurs que *Verſailles* eût cru devoir un hommage auſſi cruel à *Potzdam*, qu'on eût oſé faire au Roi de *France* la propoſition de ſe rendre l'exécuteur des vengeances du Roi de *Pruſſe?*

Dans des délits publics, qui tendent à flétrir l'honneur d'une Couronne, tel que celui de *La Beaumelle* dont je viens de parler, les Princes peuvent ſans doute ſe rendre les uns aux autres le ſervice de les réprimer, quoiqu'ils n'y ſoient pas perſonnellement intéreſſés; mais dans tout

‡ Voyez le Tome VII. des *Annales Politiques*, &c. page 434.

le reſte ils portent entr'eux la jalouſie du pouvoir au point de protéger, & quelquefois au préjudice de l'ordre commun, même les coupables: comment les ſoupçonner de ſe concilier pour la proſcription d'un innocent?

Enfin ce qui achève de juſtifier le Roi de *Pruſſe*, & de démontrer que je n'ai pas été le *Calliſthène* de l'*Alexandre* du *Nord*, c'eſt la date de la *Lettre-de-cachet* dont il s'agit. Le 16 Avril 1780 eſt de beaucoup antérieur aux prétendus torts avec leſquels on auroit voulu la lier. Il eſt donc clair que ce Prince n'a point ſouillé ſa carrière philoſophique, en pourſuivant avec un pareil acharnement un écrivain qui, à la vérité, n'a point recherché ſes faveurs, mais à qui certainement il n'a pas pu refuſer ſon eſtime.

Le détail des traitemens que j'ai eſſuyés, la longueur même de ma détention, ſont encore autant de preuves qu'il n'y a eu aucune part. S'il en avoit été le véritable auteur, la perte de la liberté ne lui auroit-elle pas paru une réparation ſuffiſante? Auroit-il exigé des Miniſtres de *Verſailles* ces raffinemens de vengeance dont je parlerai tout-à-l'heure; ou ceux-ci l'auroient-ils méconnu, outragé, au point de croire s'en faire un mérite auprès de lui? Loin de ſe prêter à prolonger ma détreſſe, ſa généroſité ne l'auroit-elle pas preſſé de ſuivre l'exemple de la Cour de *Vienne* envers *La Beaumelle*? Infiniment moins fondé à ſe plaindre, auroit-il été plus implacable? Auroit-il preſ-

crit à la *Baſtille* envers un *François* des rigueurs, qu'un de ſes ſujets, vraiment criminel, n'auroit pas eu à craindre à *Spandaw !*

Il eſt bien étonnant que le nom de deux auſſi grands Princes ſe trouve ainſi mêlé dans les infortunes d'un ſimple particulier, de celui peut-être de tous les hommes qui ont cultivé la littérature, à qui ſa ſimplicité perſonnelle, ſon éloignement pour toute eſpèce d'éclat, ſon horreur pour toute eſpèce d'intrigues, ſon indifférence pour la fortune, & tous les objets de l'ambition, auroit peut-être dû le plus épargner les dangers attachés à l'honneur d'être connu des Souverains : mais enfin il eſt au moins auſſi évident que ni l'un ni l'autre de ceux dont je parle ici n'a pu y contribuer. Ma détention n'a pas plus eu pour cauſe dans ſon principe, ou dans ſa durée, de prétendues réquiſitions parties de *Berlin*, que de prétendus renſeignemens envoyés à *Vienne*.

Mais quel a donc été l'objet, le motif de cette durée ? Pour celui-là on ne me l'a pas caché : c'eſt la ſeule confidence que l'on m'ait jamais faite à la *Baſtille :* c'eſt la ſeule réponſe dont on ait jamais honoré mes ſupplications.

Au bout de quinze jours on m'a dit franchement, qu'il ne s'agiſſoit plus de M. de *Duras :* " Et de quoi s'agit-il donc ? Oh, ILS craignent " que vous ne cherchiez à vous venger : on " vous ouvriroit les portes tout-à-l'heure, S'ILS " étoient ſûrs que vous n'éclataſſiez pas contre

" eux:" car en me parlant des Dieux de ce *Tartare*, c'eſt-à-dire des Miniſtres, on ne ſe ſervoit jamais avec moi que de ce mot collectif ILS. Voilà ce qu'on n'a ceſſé de me dire pendant *Vingt mois*, & ce que le Public ſavoit bien ſans que je le lui appriſſe.

Qu'on ſe mette à ma place, & qu'on apprécie de quelle terreur, de quelle accablante indignation ces lâches aveux devoient remplir mon ame. C'étoit donc un éclat futur & incertain qui déterminoit ma ſervitude préſente! Après m'avoir immolé à une vengeance injuſte, on en éterniſoit les effets uniquement pour la tranquillité de mes oppreſſeurs? Suivant leur rituel politique je devois être captif tant que je ſerois à *craindre*, c'eſt-à-dire, tant que mon ame ne ſeroit pas avilie, ou mes organes dérangés, ou au moins mes foibles talens détruits par les glaces de l'âge, & les convulſions du déſeſpoir.

Quelle inconcevable deſtinée! Quand il s'étoit agi de m'enlever mon état, pour complaire à une troupe d'aſſaſſins en robe, un *Avocat-Général* leur complice n'avoit pas eu honte de dire en plein tribunal, en pleine audience, qu'on ne pouvoit pas me le laiſſer, à cauſe des troubles que *je ne manquerois pas d'exciter* UN JOUR,* dans je ne ſais quel ordre; & ici, où il s'agiſſoit de ma perſonne, on la

* Voyez l'*Appel à la Poſtérité*, page 35.

dévouoit froidement à un eſclavage ſans terme, en conſidération du reſſentiment *que je ne manquerois pas d'avoir* UN JOUR !

Ainſi toujours paiſible dans le fait, & redoutable en idée ; toujours irrépréhenſible au préſent, & coupable au futur, c'eſt de l'avenir qu'on me punit ! Mes ennemis n'ont jamais pu excuſer leurs iniquités que par une préſcience plus inique encore ! Ils ont toujours donné pour motif de leurs injuſtices actuelles mon reſſentiment *infaillible* contre leurs injuſtices paſſées ! Jamais on n'a voulu eſſayer ſi ce n'étoient pas ces prophéties dictées par une timidité ſtupide, ou une haine adroite, qui manquoient de fondement !

Sans doute c'en étoit bien ici l'occaſion : l'ame pure & ſenſible du Roi s'étoit émue au ſouvenir de ma détreſſe. Quand l'intrigue s'agitoit pour éblouir ſa droiture, & la calomnie pour l'égarer ; elle avoit veillé, parlé pour moi : il avoit ſenti que la punition des fautes, quelles qu'elles fuſſent, dont il me croyoit alors coupable, ne devoit pas être éternelle. Un preſſentiment ſecret de mon innocence, lui avoit peut-être, même avant ceci, déjà rendu ſuſpect l'acharnement de ſes Conſeillers : malgré leurs efforts il a prononcé le *Surge & ambula* tout puiſſant, qui a mis fin à mes infortunes.

N'étoit-ce pas-là le moment, ſi la raiſon du moins, au défaut de la juſtice ; ſi une politique

éclairée avoient pu quelque choſe ſur l'eſprit des Miniſtres, d'eſſayer ce que pourroit l'indulgence ſur le mien, ſur cette ame indomptable, dont ils prétendoient avoir été forcés de punir les écarts avec tant d'éclat? Je n'ai ceſſé de le répéter, dans les mille & un mémoires que j'ai ſoupirés du fond de la *Baſtille*: je ne connoiſſois encore ma Patrie que par ſes rigueurs; & je l'avois adorée: quelle auroit été mon idolâtrie, à l'inſtant où abjurant une prévention injuſte, & des caprices cruels, on lui auroit permis de me tendre les bras; où à ce ſentiment que ſes duretés n'avoient pas altéré, j'aurois pu joindre celui de la reconnaiſſance pour un premier bienfait; * où rentré dans tous les droits du reſte

---

* Ce mot comporte un éclairciſſement que je ne puis renvoyer aux Notes: il eſt trop important pour moi qu'on ne le perde pas de vue.

Parmi les abſurdités, & les menſonges ſans nombre dont mon infortune, comme c'eſt l'uſage, m'a rendu l'objet, on en a gliſſé une qu'il ne m'eſt pas permis de mépriſer: on a dit, on a écrit, on a imprimé que le Miniſtère de *France* avoit ſur moi des droits d'autant plus forts, que j'en recevois *une penſion de deux mille écus*.

Je ſuis obligé de déclarer, qu'il n'y a jamais eu d'impoſture plus impudente. Il eſt inconcevable qu'on l'ait hazardée, poſtérieurement au 27 Septembre 1780, après ce que j'avois dit en Août précédent, No. LXIX. des *Annales*, page 296:

" Il n'y en a qu'un ſeul (des Rois de l'*Europe*) envers " qui le reſpect, l'attachement, la fidélité, ſoient pour

de la famille, j'aurois pu me dire à moi-même : des préjugés fâcheux m'ont nui : eh bien, travaillons à les détruire : on m'a reproché de la violence, de la fougue : pouſſons la douceur, & la patience juſqu'à l'excès : tâchons de diſſiper les craintes, de déſarmer la haine, d'ôter tout prétexte à l'inquiétude.

" moi des dévoirs ; un ſeul de qui J'EUSSE PU accepter " les bienfaits ſans rougir, & ſans ſcrupule. Or, celui- " là je ne lui ai jamais demandé, je ne lui demanderai " jamais que juſtice."

Il ne s'agit pas ici de la réponſe que l'on a faite à cette demande : mais il eſt clair que l'homme qui tenoit ce langage publiquement, dans un ouvrage imprimé, n'étoit pas *penſionné*.

Les ſeules marques d'attention que j'ai reçues dans ma vie, du Miniſtère de *France*, ſont trois *Lettres-de-cachet* ; l'une de *Baſtille*, & deux d'*Exil*, dont la première étoit la punition d'avoir défendu, comme *Avocat*, M. de *Bellegarde*, condamné ſolemnellement d'abord comme coupable, & ſolemnellement reconnu innocent, trois ans après.

Les autres affaires que j'ai traitées, ſoit comme Juriſconſulte, ſoit ſimplement comme Homme de Lettres, ne m'ont pas toutes valu des diſtinctions auſſi flatteuſes : mais il n'y en a pas une dont l'ingratitude des clients que je ſauvois, les prévarications des tribunaux que je forçois d'être juſtes, la ſtupidité, ou la corruption des hommes en place que je démaſquois, n'ait empoiſonné pour moi le ſuccès. Il n'y a point d'amour-propre à dire que le Barreau & la Littérature n'ont point produit d'homme dont la vie ait été ſemée d'anecdotes plus in-

En ſortant du ſépulchre, ces diſpoſitions mon premier mouvement a été de les confirmer : *Lazare* nouveau, débaraſſé du ſuaire funèbre qui avoit pendant vingt mois intercepté tous les mouvemens de ma bouche & de mon cœur, c'eſt la ſenſibilité, c'eſt l'amour de la paix, c'eſt la *Reconnoiſſance* que j'ai annoncé : pendant cinq ſemaines entières je n'ai ceſſé de tendre vers ces deſpotes puſillanimes autant qu'implacables,

---

croyables en ce genre depuis la Défenſe de M. le Duc d'*Aiguillon*, juſqu'à mes Réflexions ſur celle de M. de *Lally*.

J'oſerai dire plus, quand on devroit m'accuſer d'amour-propre, & reveiller les anciens cris d'*égoïſme* : Il n'y a pas eu d'écrivain dont le zèle ait été plus pur, l'ame plus inacceſſible au manège, en tout genre, comme aux conſidérations perſonnelles, les faibles talens plus excluſivement dévoués à la défenſe de la juſtice, à la manifeſtation de la vérité : & il y paroît bien, aux fruits que j'en ai tirés.

Puiſque j'ai parlé ici de l'exil occaſioné par la défenſe de M. de *Bellegarde*, je dois rendre hommage à la généroſité de M. le M^al^ de *Biron*, en cette occaſion. Il étoit Chef du Conſeil de Guerre que la *Lettre-de-cachet* ſembloit venger. Il ſe donna les plus grans mouvemens pour en précipiter la révocation. A mon retour l'accueil le plus honnête, le plus flatteur, fut l'appareil qu'il mit à ma bleſſure.

Des Chevaliers *François* tel eſt le caractère :

Mais ce n'eſt pas apparemment celui des Chevaliers *Littérateurs*, ni des Maréchaux *Académiciens*.

cables, des mains encore meurtries des fers dont ils les avoient ſi long-tems chargées. Je ne leur demandois que la grace de m'éprouver, & je n'ai pu l'obtenir! ils n'ont oſé croire que mes paroles fuſſent ſincères! Indignes d'apprécier mon cœur, ils ont cru leurs *Lettres-de-cachet* un frein plus ſûr que ma délicateſſe: & quand la jouiſſance d'une liberté deſormais inaltérable, me conſole à-peine du prix qu'elle me coûte, ils s'applaudiſſent peut-être de la ſagacité qui leur ſeſoit deviner l'uſage *Infaillible* que j'en ferois.

Ecartons ces retours & ces regrets qui n'ont plus d'application: n'ayant pu être admis à convaincre les Miniſtres de *France* de ma réſignation, profitons au moins de la faculté qu'ils m'ont forcé de me donner de démaſquer aux yeux du Public leurs injuſtices, de révéler leurs barbaries. Les unes ſont déjà bien conſtantes: entrons enfin dans le détail des autres: & ſi, à la lecture de ces mémoires quelques lecteurs ſont tentés de dire que jamais oppreſſion n'a été reprochée avec tant d'énergie, forçons les de convenir également qu'il n'y en a jamais eu d'auſſi cruelle.

§. III.

Du Régime de La BASTILLE.

Je ne touche point ici pour le préſent à une queſtion délicate, dont la diſcuſſion ſeroit plus pénible que la ſolution n'en pourroit être utile. Je ne cherche point ſi les *Priſons d'Etat* ſont néceſſaires à un gouvernement; s'il faut à toutes les adminiſtrations de ces depôts ſouſtraits à l'inſpection des Loix; ſi ce reſſort violent, & toujours dangereux, peut être regardé comme indiſpenſable dans des machines qui, pour ſe conſerver, ont quelquefois beſoin d'eſſuyer des ſecouſſes extraordinaires; ſi enfin ce qu'on déſigne en *France* par le nom bizarre de *Lettre-de-cachet*, eſt une maladie particulière & propre à ce royaume, comme la *Peſte* à l'*Egypte*, la *Petite Vérole* à l'*Arabie*, les inondations de cendres brûlantes au voiſinage des *Volcans*, &c. ce problême eſt à-peu-près réſolu par les faits; ſi cette ſolution n'eſt pas celle qu'admettroit une philoſophie humaine, elle n'en eſt pas moins adoptée par une politique univerſelle.

On ne voit point de nation chez laquelle l'autorité n'ait uſé de cette reſſource, ou de quelque équivalent. *Rome* dans le tems de ſa plus pure liberté avoit des *Dictateurs*. Les ordres de ce magiſtrat ſuprême valoient bien des *Lettres-de-cachet*, puiſqu'il diſpoſoit ſans appel, & ſans ren-

dre de compte, non-ſeulement de la liberté, mais de la vie des citoyens.

A *Sparte* la *Raiſon d'état* pouſſoit le deſpotiſme encore plus loin, pour ainſi dire. Les Rois mêmes, c'eſt-à-dire les chefs de la nation, y étoient ſoumis ; les *Ephores* pouvoient les envoyer en priſon : c'étoit à la vérité le contraire d'une *Lettre-de-cachet* ; mais enfin c'en étoit une eſpèce.

Je vois que dans le lieu de l'univers où l'Adminiſtration eſt le plus ſurveillée, le plus reſtrainte, dans celui où l'on a le mieux réuſſi à garantir les particuliers ſans pouvoir des abus arbitraires du pouvoir, à *Londres* même, il exiſte une *Tour* deſtinée à renfermer les *Criminels d'état*. Le *Parlement*, ce gardien des libertés privées, autant que des franchiſes publiques, non-ſeulement ne marque pas d'effroi à l'aſpect d'une citadelle qui ſemble menacer les unes & les autres ; mais il en fait quelquefois uſage : il ne croit par-là ni violer, ni compromettre les privilèges du Peuple. (22)

A plus forte raiſon une ſemblable inſtitution pourroit-elle paroître excuſable en *France*, où les caractères étant plus impétueux, les prétentions des différens pouvoirs qui ne ceſſent de s'y choquer moins circonſcrites, & l'autorité royale ſans bornes comme ſans étendue bien conſtatées, on peut dans de certains momens s'imaginer avoir beſoin d'un frein, ou d'un épouvantail qui défende les prérogatives du

trône, ſi ce ne ſont pas celles de la nation. Mais encore une fois je n'entre point ici dans cet examen : ce n'eſt pas de la légitimité de la *Baſtille* que je m'occupe en ce moment ; c'eſt de ſon régime. Or ce régime eſt horrible : il ne reſſemble à rien de ce qui s'eſt jamais pratiqué, ou ſe pratique aujourd'hui dans le monde.(23)

Si dans les relations de ces voyages qu'une effervescence paſſagère a tant multipliés ces dernières années, nous liſions qu'aux Terres *Auſtrales*, dans quelques-unes des îles que la nature ſembloit y avoir cachées au reſte du monde, il exiſte une nation légère, douce, frivole même par eſſence ; dont le gouvernement n'eſt point ſanguinaire ; où les affaires les plus ſérieuſes prennent toujours une tournure plaiſante ; & dans la capitale de laquelle cependant on conſerve avec ſoin un abyme, où tous les citoyens ſans exception peuvent être à chaque inſtant précipités ; où en effet on en précipite journellement quelques-uns, ſur des ordres dont il n'eſt poſſible ni d'éviter le coup, ni d'eſpérer l'examen, ni ſouvent de pénétrer le motif ou le prétexte :

Que l'infortuné ainſi évanoui ſe trouve alors ſéparé du monde entier ; plus éloigné de ſes parens, de ſes amis, & ſur-tout de la juſtice, que s'il étoit tranſféré dans une autre planète ; que ſes réclamations ſont étouffées ſans reſſource, ou du moins n'ont qu'un ſeul canal pour ſe produire au dehors, & c'eſt préciſément celui qui eſt toujours intéreſſé à les ſupprimer, en raiſon de

ce que leur motif, c'eſt-à-dire l'oppreſſion qui les néceſſite, eſt plus grave & plus palpable :

Qu'il eſt abandonné, au moins très-longtems, ſans *livres*, ſans *papier*, ſans communication avec qui que ce ſoit, au tourment d'ignorer ce qui ſe paſſe au dehors, ce que deviennent ſa famille, ſa fortune, ſon honneur, & de quoi on l'a accuſé, & de quoi on l'accuſera, & quel ſort on lui réſerve ; tourment dont une ſolitude ſans aucune eſpèce de diſtraction rend à chaque minute les aiguillons plus vifs, & la ſenſation plus profonde :

Qu'il n'a d'autre caution de la ſûreté de ſa vie que la délicateſſe de ſes gardiens ; gardiens qui, malgré le ſigne d'honneur attaché à leur vêtement, étant capables pour de l'argent de s'avilir juſqu'à ſe rendre ſur un ordre arbitraire de lâches ſatellites, ne répugneroient pas ſans doute à ſe charger d'un miniſtère plus lâche encore, & plus barbare, ſi on l'exigeoit d'eux au même titre ; qu'ainſi il peut très-raiſonnablement voir la mort dans chaque aliment qu'on lui ſert ; qu'à chaque fois qu'on ouvre ſa porte, le cri lugubre des verroux qui la chargent peut lui paroître le précurſeur d'un arrêt de mort, & le ſignal de l'arrivée des muets deſtinés à l'exécuter ; ſans que le ſentiment de ſon innocence, ou l'équité du Prince, ſoient pour lui un motif de tranquillité, puiſque la première ſurpriſe faite à celle-ci peut être ſuivie d'une ſeconde ; puiſqu'on a ſur ſa vie le même droit que ſur ſa liberté ; puiſque les mêmes mains qui ſe prêtent

à l'aſſaſſiner moralement mille fois par jour en vertu d'une *Lettre-de-cachet*, ne ſe refuſeroient pas ſans doute à le tuer phyſiquement une fois, d'après la même autoriſation ; & que dans un lieu où tout eſt douleur & myſtère il n'y a pas d'attentats qui ne puiſſent être commis & cachés avec la même facilité :

Que s'il conſerve ſa ſanté, elle n'eſt qu'un ſupplice de plus, parce que ſa ſenſibilité eſt plus vive, & ſes privations plus douloureuſes ; ſi elle ſuccombe, comme il arrive preſque toujours, le régime de la maiſon qui ne change point le livre ſans ſecours, ſans conſolation, à l'idée horrible qu'il ne peut échapper ; qu'il va laiſſer ſa famille malheureuſe, ſa mémoire compromiſe ; que ſa cendre ſera privée des derniers tributs payés par la tendreſſe aux objets qu'elle a perdus ; que ſa fin ſera peut-être ignorée ; que ſa femme, ſes enfans abuſés, feront encore des vœux & des efforts pour ſa délivrance, long-tems après que le tombeau où il a été enſeveli vivant ne conſervera plus que ſes oſſemens décharnés ;

Si un pareil tableau ſe trouvoit dans les voyages de *Cooke*, ou de l'Amiral *Anſon*, quelle impreſſion produiroit-il ? Ne prendrions-nous pas le peintre pour un impoſteur ; ou bien, en nous applaudiſſant de vivre dans des contrées exemptes d'une pareille ſervitude, ne concevrions-nous pas un mépris mêlé d'horreur pour un gouvernement ſi barbare, & une nation ſi avilie ?

Helas ! c'eſt celui de la *Baſtille*, & qu'il eſt

encore au-deſſous de la vérité ! Qu'il eſt loin de rendre ces tortures de l'ame, ces convulſions prolongées, cette agonie perpétuelle qui éterniſe les douleurs de la mort, ſans jamais en amener le repos ; enfin tout ce que les geoliers de la *Baſtille* peuvent faire ſouffrir, & ce que perſonne ne peut peindre !

Le premier article de leur code c'eſt le miſtère impénétrable qui enveloppe toutes leurs opérations ; miſtère qui s'étend juſqu'à laiſſer du doute non-ſeulement ſur la *réſidence*, mais ſur la *vie* de l'homme diſparu entre leurs mains ; miſtère qui ne ſe borne pas à interdire ſans exception tout accès auprès de lui aux nouvelles qui pourroient, ou le conſoler, ou le diſtraire, mais qui empêche également qu'on ne puiſſe vérifier ni où il eſt, ni même s'il eſt encore.

L'homme qu'un officier de la *Baſtille* voit & angarie tous les jours, il ſoutient ſans rougir quand on lui en parle dans le monde, qu'il ne l'a jamais ni vu, ni connu. Quand mes vrais amis ſollicitoient auprès du Miniſtre chargé du département de ces *Oubliettes* la permiſſion de me voir, il répondoit comme un homme étonné, même qu'on put me croire à la *Baſtille*. Le Gouverneur a ſouvent juré à pluſieurs d'entre eux, ſur ſon *honneur*, & *foi de Gentil-homme*, que je n'y étois plus, que je n'y avois pas été huit jours ; car le ſcandale de ma détention, le ſoin que l'on avoit eu de l'opérer en plein jour, & en pleine rue, ne lui permettoit pas de ſoutenir, comme il l'auroit fait ſans cela, que je n'y étois jamais entré.

Un laquais ment de même à la porte de ſon maître quand il en a reçu l'ordre : mais ce n'eſt que pour écarter des viſites importunes : ſes fauſſetés ont un but utile, ou un effet agréable : il ne les appuie point par un air pénétré, ni par des ſermens : & cependant cet emploi l'avilit. Appréciez donc celui d'un Miniſtre, & d'un Gouverneur de la *Baſtille*, qui ne trompent que pour tourmenter, & dont les menſonges ne produiſent que des douleurs.

J'oſe le demander quel eſt l'objet de cette incertitude affectée où on laiſſe un public entier, des amis, une famille, ſur l'exiſtence phyſique de l'homme qu'on leur a ravi ? Ce ne peut pas être de faciliter les moyens de le convaincre, & d'aſſurer ſon châtiment : car, 1°. cette clandeſtinité n'ajoute rien à ceux que l'on a d'ailleurs, ſoit pour inſtruire ſon procès, ſoit pour conſommer ſa punition, s'il y en a une de prononcée : 2°. mon exemple prouve que la *Baſtille* recèle ſouvent des hommes à qui non-ſeulement on ne veut pas faire de procès, mais à qui l'on n'en peut pas faire ; & ce ſont préciſément ceux-là ſur le ſort de qui l'on affecte d'épaiſſir le plus le nuage : dans quel deſſein, je le répète ?

Le régime de ce Château étant expreſſément inſtitué pour déchirer les ames, pour rendre *la vie dure*, comme me l'a dit naïvement une fois, un des queſtionaires à *croix de St. Louis*, qui ne frémiſſent pas de ces fonctions, je conçois que l'iſolement abſolu, l'ignorance ſans exception où l'on tient un priſonnier de

ce que l'on a fait, de ce que l'on fait, de ce que l'on fera, pour ou contre lui, eſt un moyen parfaitement convenable au but que l'on ſe propoſe; rien n'eſt mieux imaginé pour faire paſſer un homme par toutes les gradations du déſeſpoir, ſur-tout s'il a le malheur d'avoir une de ces ames fières & actives, que le ſentiment de l'injuſtice révolte, pour qui l'occupation eſt un beſoin, & l'attente un ſupplice: mais pourquoi faut-il aſſocier à ſes tourmens ſes parens, ſes amis, que l'on feint de ne pas vouloir aſſocier à ſes infortunes?

Au moins quand il y a un procès établi, on connoît la nature de l'accuſation; on ſait juſqu'où elle doit s'étendre: on ſuit les progrès de la procédure; on ne perd point la victime de vue, juſqu'au ſacrifice, ou juſqu'au triomphe. L'inquiétude a des bornes, & la douleur des conſolations.

Mais ici, tandis que l'infortuné ſouffrait à tous les yeux accuſe ſes amis, ſa famille de l'oublier, ils tremblent qu'on ne leur faſſe un crime de ſe ſouvenir de lui: ſa captivité dépendant d'un caprice, ſes fers pouvant ou tomber à chaque moment, ou ſe perpétuer ſans fin, chaque jour eſt pour ceux qui eſpèrent de le revoir, comme pour lui, une période complette, où ils épuiſent toutes les angoiſſes de l'attente, & toutes les horreurs de la privation: le matin on pleure du ſouvenir de ce que l'on a déjà ſouffert, & le ſoir par la certitude d'avoir encore à ſouffrir, ſans qu'il ſoit

poſſible même d'entrevoir une fin à ces ſupplices ; ou ſi l'imagination eſſaie de s'en fixer une, ce n'eſt que pour ſe préparer de nouveaux déchiremens.

Dans les vues de l'inſtituteur primitif du régime de la *Baſtille*, cette effroyable politique avoit un objet : c'étoit de ſe défaire ſans bruit, & ſans éclat, des hommes pour l'aſſaſſinat de qui le bourreau lui auroit refuſé ſon miniſtère : quand il avoit proſcrit un innocent, car on ne proſcrit que ceux-là, les coupables on les juge ; quand il avoit proſcrit un innocent, il vouloit qu'on ignorât l'époque de ſa mort, afin de ne la fixer qu'au moment précis qui convenoit à ſes intérêts, ou à ſa vengeance.

Mais *Louis XVI* n'eſt pas *Louis XI :* l'un eſt auſſi humain que l'autre étoit barbare : l'un reſpecte autant la juſtice & les loix ; il en recommande auſſi ſoigneuſement l'obſervation, que l'autre ſe plaiſoit à les faire violer, & à donner l'exemple de l'infraction. Comment donc conſerve-t-on ſous l'humanité de *Louis XVI* le régime inventé par la tyrannie de *Louis XI ?* Comment ſous le Prince à qui l'équité eſt chère, & le ſang des hommes précieux, les ſujets ſont-ils expoſés aux mêmes cataſtrophes que ſous celui pour qui les exécutions étoient un ſpectacle délicieux, qui appelloit le bourreau ſon *Compère*, & ne marchoit jamais que ſous l'eſcorte d'un ſatellite, ſon compère auſſi, mais plus féroce, plus ſanguinaire que tous les bourreaux enſemble ?

Encore ſi c'étoit la gravité des délits, ou l'eſpèce des perſonnes qui déterminaſſent cet étrange & périlleux incognito; ſi l'on ne couvroit de ce voile funèbre que des hommes dévoués par l'énormité de leurs forfaits à un ſupplice prochain, ou des intriguans que leur naiſſance, ou leurs richeſſes, ou leurs relations rendiſſent redoutable, on auroit au moins une excuſe, ou un prétexte.

Mais la *Baſtille*, comme la mort, égaliſe tous ceux qu'elle engloutit: le ſacrilège qui a médité la ruine de ſa Patrie; & l'homme courageux qui n'eſt coupable que d'en avoir défendu les droits avec trop d'ardeur; & le lâche qui a traffiqué des ſecrets de l'Etat, & celui qui a dit aux Miniſtres des vérités utiles, mais contraires à leurs intérêts; & celui qu'on enchaîne de peur qu'il ne deshonore ſa famille par des crimes, & celui dont on ne redoute que les talens, ſont tous plongés dans les mêmes ténèbres.*

---

* Cela n'eſt pas tout-à-fait exact. On verra plus bas en faveur de qui, & dans quels cas ces ténèbres s'éclairciſſent. Ainſi je ne prétens pas qu'il n'y ait jamais d'exception; je parle du *régime général*, de ce que j'ai éprouvé perſonnellement, de ce que l'on m'a dit ſans ceſſe être le coſtume habituel & l'ordre commun de la maiſon. On ſent bien que c'eſt ſur-tout à l'innocence qu'il doit être funeſte. Dans des rigueurs dont le caprice diſpoſe, il n'y a que la protection qui puiſſe procurer des diſpenſes: or dès qu'un homme innocent eſt à la *Baſtille*,

Et qu'on y ſonge bien : elles ſont doubles : elles empêchent de voir, comme d'être vu : non-ſeulement elle ôtent au priſonnier la connaiſſance de ce qui peut l'intéreſſer perſonnellement, la faculté de régler ſes propres affaires ; de prévenir par des arrangemens définitifs ou proviſoires, ſa ruine, & celle quelquefois de ſes correſpondans, celle ſur-tout d'éclairer ſes protecteurs, de déſarmer ſes ennemis ; enfin, tout ce qui pourroit l'occuper utilement : mais elles lui dérobent juſqu'à l'aſpect des affaires publiques qui pourroit le diſtraire : devenu étranger à l'univers entier, on ne lui permet pas même de s'informer de ce qui s'y paſſe. Il y a peut-être dans ces cachots tel homme qui fatigue journellement de ſes prières *Louis XV* & le Duc *de la Vrillière* : il ſe croit encore enchaîné par eux : il eſt ſans ceſſe à genoux devant ces deux fantômes dont il n'exiſte plus que la mémoire : & les officiers du lieu, témoins de ſon erreur, ont la ſtupide délicateſſe, ou le ſcrupule barbare de ne pas l'en tirer.

De cette ignorance active & paſſive, il réſulte des effets infiniment funeſtes pour l'infortuné ainſi abuſé : s'il n'a été ſacrifié, par exemple, qu'à la vengeance perſonnelle d'un homme en place, il n'eſt point ſoulagé par la

---

il eſt bien clair, ou qu'il n'a pas de protecteurs ; ou que ſes protecteurs ſont moins puiſſans que ſes ennemis. C'eſt donc ſur-tout pour lui qu'eſt préparé l'abominable régime dont il eſt ici queſtion.

chûte même de ce coloſſe dont la proſpérité l'a écraſé. Il ne peut pas s'en prévaloir par lui-même, puiſqu'il n'en eſt pas inſtruit : s'il n'a pas des amis ardens ; ſi ſa famille eſt timide, ou obſcure, ou indifférente, ou éloignée, l'oppreſſion reſte la même, quoique l'oppreſſeur ſoit évanoui. Le ſucceſſeur ſonge bien plutôt à uſer de la même reſſource, qu'à redreſſer les torts qu'elle a produits. Le priſonnier reſte à la *Baſtille*, non pas parce qu'on deſire qu'il y ſoit, mais parce qu'il y eſt ; parce qu'on l'oublie ; parce que les bureaux ne ſont pas ſollicités ; & que rien n'égale la difficulté de ſortir de ce puits meurtrier, ſi ce n'eſt la facilité d'y tomber.

J'en puis citer un exemple, autre que le mien, & ſans compromettre perſonne. De mon tems la *Baſtille* recéloit un *Génevois*, nommé *Peliſſeri*. Son crime unique étoit d'avoir fait quelques remarques ſur les opérations financières de M. *Neker*. Quand un hazard très-ſingulier m'en a inſtruit, il y étoit depuis trois ans : il y eſt peut-être encore ; & ne connoit ni la ſubverſion de ſa patrie, ni celle du Miniſtre qu'il accuſe avec raiſon de la ſienne. Il ne ſortira que quand un autre hazard, ou peut-être la mention que j'en fais ici rappellera ſa mémoire aux cerveaux mobiles qui maîtriſent l'immobilité de la *Baſtille* : peut-être enfin ſentira-t-on combien il eſt affreux d'éterniſer ainſi au nom de l'*Etat* la vengeance perſonnelle d'un adminiſtrateur paſſager ; de punir un étranger, un homme honnête, d'avoir été aſſez éclairé pour preſſentir ce que le gouvernement ne

devoit pas tarder à faire lui-même; car enfin que reſte-t-il des opérations de M. *Neker?* Si M. *Peliſſeri* a été coupable en les cenſurant, que ſont donc ceux qui les ont détruites? (24)

Peut-on ne pas frémir d'horreur, en ſongeant que celles dont je trace le pénible tableau, ont été le prix d'une indiſcrétion, qui, quelques mois plus tard, eſt devenue, non-ſeulement une action prudente, mais une néceſſité. Le panégyriſte de M. *Neker* aujourdhui riſqueroit ſans contredit de ſe trouver le commenſal de ſon critique: & tandis qu'un deſpotiſme ſans pudeur multiplie arbitrairement les victimes de ces terribles inconſéquences, leurs réclamations ſe perdent dans les ténèbres inacceſſibles dont je parle.

Encore une fois, qu'on y ſonge bien, rien n'en ſort, comme rien n'y pénètre: les tentatives même qu'un priſonnier peut hazarder, auprès de ſes protecteurs, pour les intéreſſer à obtenir ou une procédure ou un pardon, on les intercepte, on les enſevelit: avertis même par ces indications indiſcrètes des côtés par leſquels il peut ſe flatter d'être ſecouru, les limiers de la Police ſe hâtent de fermer les paſſages aux efforts que l'on pourroit tenter en ſa faveur. On ne lui laiſſe le pouvoir de ſolliciter ceux qui peuvent ſolliciter pour lui, que quand il a bu juſqu'à la dernière goutte la meſure de fiel que le deſpotiſme & la haîne lui ont préparée.

Ses lettres, quand on ne lui enlève pas la faculté d'écrire, passent toutes ouvertes à la *Police:* où bien elles y sont décachetées. C'est pour les prépossés à ce triage un amusement que la lecture de ces douloureuses lamentations: ils se divertissent un moment du ton sur lequel chacun des encagés soupire: & puis on enliasse soigneusement le produit épistolaire de chaque jour, non pour en faire usage, mais pour l'enterrer dans des dépôts inconnus, ou le brûler. Ni le prisonnier qui a écrit, ni ceux à qui il écrit, n'en entendent jamais parler.

Dans les premiers tems de ma détention, j'avois imploré les bontés des Princes de la Famille Royale.(25) Instruit dès auparavant que *Monsieur*, & Mgr. le *Comte d'Artois* m'honoroient de leur estime, je m'étois flatté que dans mon malheur ils ne me refuseroient pas leur bienveillance. Je leur avois écrit: les lettres étoient cachetées: le *Lieutenant de Police* quelque tems après me dit qu'il les avoit *lues*, mais non pas *rendues:* qu'on ne le lui avoit pas permis. Et sur ce que je lui observai que puisqu'il en savoit le contenu il pouvoit en informer les Princes généreux à qui il les avoit soustraites, il me répondit, *qu'il n'approchoit pas de ces Puissances.* Et l'homme à qui l'accès de ces Puissances étoit interdit, avoit celle de décacheter leurs lettres, de les supprimer, de rendre leurs bonnes intentions, & celles du Roi inutiles, enfin d'élever autour de moi des remparts plus impénétrables que tous les châteaux magiques dont l'imagination a jamais peuplé les romans!

Entrons maintenant dans l'intérieur de ces ramparts : voyons comment s'y prennent les *Cerbères* qui en ont la garde pour completter leur abominable miniſtère, pour achever d'y rendre la *vie dure*.

Le prélude quand on leur amène une proie nouvelle, c'eſt la *Fouille*. Leur priſe de poſſeſſion de la perſonne d'un priſonnier, leur manière de conſtater la propriété infernale dans laquelle il va être compris, c'eſt de le dépouiller de toutes les ſiennes. Il eſt auſſi ſurpris qu'effrayé de ſe trouver livré aux recherches, aux tatonnemens de quatre hommes dont l'apparence ſemble démentir les fonctions, & ne les rend que plus honteuſes ; de quatre hommes décorés d'un uniforme qui autoriſe à en attendre des égards, & d'un ſigne d'honneur qui ſuppoſe, il faut le répéter, un ſervice *ſans tache*.

Ils lui enlèvent ſon *argent*, de peur qu'il ne s'en ſerve pour corrompre quelqu'un d'entr'eux ; ſes bijoux, par la même conſidération ; ſes *papiers*, de peur qu'il n'y trouve une reſſource contre l'ennui auquel on veut le dévouer ; ſes *ciſeaux*, *couteaux*, *&c.* de peur, lui dit-on, qu'il ne ſe coupe la gorge, ou qu'il n'aſſaſſine ſes geoliers : car on lui explique froidement le motif de toutes ces ſouſtractions. Après cette cérémonie qui eſt longue, ſouvent coupée par des plaiſanteries, & des gloſes ſur chaque pièce compriſe dans l'inventaire, on vous entraîne vers la loge qui vous eſt deſtinée dans cette ménagerie.

Elles ſont toutes pratiquées dans des tours dont les murs ont au moins, comme je l'ai dit, *douze* pieds d'épaiſſeur, & dans le bas *trente & quarante*. Chacune a un ſeul ſoupirail pratiqué dans le mur, mais traverſé par trois grilles de fer, l'une en *dedans*, l'autre *au milieu de la muraille*, la troiſième en *dehors*. Les barreaux ſont croiſés; ils ont un pouce quarré d'épaiſſeur: & par un raffinement qui prouve la ſupériorité du génie des inventeurs, la partie ſolide de chacune de ces étranges mailles répond juſte au vuide d'une autre, ce qui laiſſe à-peine à la vue un paſſage de deux pouces, quoique les mailles en aient à-peu-près quatre de large.

Autrefois chacun de ces caveaux avoit trois ou quatre ouvertures, toutes petites il eſt vrai, toutes décorées des mêmes réleaux: mais enfin cette multiplicité de lucarnes aidoit à la circulation de l'air; elle prévenoit l'humidité, l'infection, &c.: un Gouverneur plein d'humanité les a fait boucher: il n'en reſte qu'une: dans les plus belles journées le peu de lumière qu'elle laiſſe tranſpirer dans la chambre ne peut ſervir qu'à en faire mieux diſtinguer l'obſcurité.

Ainſi en hyver ces caves funeſtes ſont des glacières, parce qu'elles ſont aſſez élevées pour que le froid y pénètre; en été ce ſont des poêles humides, où l'on étouffe, parce que les murs en ſont trop épais pour que la chaleur puiſſe les ſécher.

Il y en a une partie, & la mienne étoit de ce nombre, qui donnent directement ſur le foſſé où ſe dégorge le grand égout de la Rue *St. Antoine*; de ſorte que quand on le nettoie, ou en été dans les jours de chaleur un peu continuée, ou après chaque inondation, accident aſſez commun au printems & en automne dans ces foſſés creuſés au-deſſous du niveau de la rivière, il s'en exhale une infection peſtilentielle. Une fois engouffrée dans ces boulins que l'on appelle des *chambres*, elle ne ſe diſſipe que très-lentement.

C'eſt dans cet atmoſphère qu'un priſonnier reſpire: c'eſt là que pour ne pas étouffer entièrement il eſt obligé de paſſer les jours, & ſouvent les nuits, collé contre la grille intérieure, qui l'écarte comme je viens de le dire, même du trou taillé en forme de *fenêtre* par laquelle coule juſqu'à lui une ombre de jour & d'air. Ses efforts pour en pomper un peu de nouveau par cette ſarbacane étroite ne ſervent ſouvent qu'à épaiſſir autour de lui la fétidité qui le ſuffoque.

En hyver malheur à l'infortuné qui ne peut pas ſe procurer l'argent néceſſaire pour ſuppléer à ce que l'on diſtribue de bois au nom *du Roi*. Autrefois il ſe délivroit ſans compte, & ſans meſure, en raiſon de la conſommation de chacun. On ne chicanoit pas des hommes d'ailleurs privés de tout, & réduits à une immobilité ſi cruelle ſur la quantité de feu qu'ils croyoient néceſſaire pour décoaguler leur ſang engourdi par l'inaction, ou volatiliſer les vapeurs condenſées ſur leurs murailles. Le Prince vouloit qu'ils

jouiſſent de ce ſoulagement, ou de cette diſtraction, ſans en reſtraindre la dépenſe.

L'intention eſt ſans doute encore la même : les procédés ſont changés. Le Gouverneur actuel a fixé la conſommation de chaque réclus à ſix bûches, *groſſes* ou *petites*. On ſait qu'à *Paris* les bûches d'appartement ne ſont que la moitié de celles du commerce, parce qu'elles ſont ſciées par le milieu. Elles n'ont qu'environ dix-huit pouces de longueur. L'économe diſtributeur a ſoin de faire choiſir dans les chantiers ce qu'il eſt poſſible de trouver de bois plus mince, &, ce qui eſt auſſi incroyable que vrai, de plus mauvais. Il fait prendre, par préférence, les fonds de piles, les reſtes de magaſins, depouillés par le tems & l'humidité de tous leurs ſels, & abandonnés par cette raiſon à bas prix aux ouvriers tels que les *braſſeurs*, les *boulangers*, à qui il faut un feu plus clair que ſubſtantiel. Six de ces allumettes compoſent la proviſion de vingt-quatre heures pour un habitant de la *Baſtille*.

On demandera ce qu'ils ſont quand elle eſt diſparue : ils ſont ce que leur conſeille en propres termes l'honnête Gouverneur : ils ſouffrent. (*Voyez ci-après la note* 29, *page* 156.)

Les meubles ſont dignes du jour qui les éclaire, & de l'habitation qu'ils doivent décorer. Il eſt bon d'avertir d'abord que par ſon forfait avec le Miniſtère le Gouverneur doit les *fournir*, & les *entretenir* à ſes dépens : c'eſt une des très-petites charges attachées à

ſon immenſe revenu, dont je parlerai bientôt. Il peut s'excuſer des incommodités du ſéjour, parce qu'il ne peut pas changer la ſituation des lieux: il peut pallier l'odieuſe leſinerie dont je viens de parler, qu'il exerce ſur la conſommation du bois, ſous prétexte qu'elle tend à épargner de la dépenſe *au Roi*. Mais ſur l'article des meubles qui ne regardent que lui, & qui lui ſont payés, il n'a ni excuſes, ni palliatifs. Ses épargnes en ce genre ſont néceſſairement tout à la fois un vol, & une cruauté.

Or deux matelats rongés des vers, un fauteuil de canne dont le ſiège ne tenoit qu'avec *des ficelles*, une table pliante, une cruche pour l'eau, deux pots de fayance, dont un pour boire; & deux pavés pour ſoutenir le feu; voilà l'inventaire, du moins des miens. Je n'ai dû qu'à la commiſération du *Porte-clef*, après pluſieurs mois, une *pincette* & une *pelle* de fer. Il ne m'a pas été poſſible d'obtenir des *chenets*: &, ſoit politique, ſoit inhumanité, ce que le Gouverneur ne veut pas fournir, il ne veut pas non plus qu'un priſonnier ſe le procure à ſes propres frais. Ce n'eſt qu'au bout de *huit mois* que j'ai pu me faire *acheter* une *tétière*: pour avoir, *avec mon argent*, un fauteuil ordinaire & ſolide, il en a fallu *douze*; & *quinze* pour remplacer par de la fayance commune la craſſeuſe & dégoûtante vaiſſelle d'*étain* qui circule ſeule dans la maiſon.

L'unique meuble qu'il m'ait été permis de me faire *acheter* dans les premiers jours, c'eſt une couverture de laine: en voici l'occaſion.

Le mois de Septembre eſt, comme on ſait, le tems où les œufs des teignes qui rongent les étoffes de laine ſe changent en papillons. A l'ouverture de l'antre qui m'étoit aſſigné il s'éleva du lit, non pas un nombre, non pas un nuage, de ces inſectes ; mais une large & épaiſſe colonne dont le développement inonda la chambre en un inſtant. Je reculai d'horreur : *Bon, bon,* me dit en ſouriant un des introducteurs, *vous n'y aurez pas couché deux nuits, qu'il n'y en aura plus un ſeul.*

Le ſoir, le *Lieutenant de Police* vint ſuivant l'uſage me ſouhaiter la *bien-venue.* Je montrai une répugnance ſi violente pour un grabat ainſi peuplé, qu'on voulut bien me laiſſer parvenir une couverture neuve, & me permettre de faire battre les *matelas,* le tout *à mes dépens.* Comme les *lits de plume* ſont interdits à la *Baſtille,* ſans doute parce que ces délicateſſes ne conviennent pas à des hommes à qui le Miniſtère veut ſur-tout donner des leçons de mortification, j'aurois voulu, au moins tous les trois mois, faire donner à mes miſérables matelas cette eſpèce de rajeuniſſement. Le Gouverneur propriétaire s'y oppoſoit tant qu'il pouvoit, quoiqu'il ne dut lui en rien coûter ; mais parce que cette façon, diſoit-il, *les uſe.*

Mde. de *Staal* raconte qu'elle fit tendre dans ſa chambre une tapiſſerie. Dut-elle cette condeſcendance à ſa qualité de favorite d'une grande Princeſſe, ou bien à ce que les mœurs du tems laiſſoient encore d'humain même à la *Baſtille,*

comme le prouvent les autres détails de sa captivité, je ne le sais pas... Ce qui est sûr c'est que les tolérances de ce genre sont un des abus que la régularité moderne a retranchés. Mes instances pour obtenir à mes dépens, ou une toile qui eût aidé à absorber l'humidité des murs, en cachant leur teinte lugubre; ou du papier qui eût produit le même effet, en me procurant de plus la diversion de le coller moi-même, ont été inutiles.

Dans ma chambre le spectacle de ces murs avoit quelque chose d'affreux. Un de mes prédécesseurs, peintre apparemment, ou amateur, & moins exclusivement sevré de tout ce qui pouvoit ou nourrir son ame, ou occuper ses mains, a obtenu la permission de barbouiller ce séjour à sa manière. C'est un octogone qui a quatre grans côtés, & quatre petits. Chacun est incrusté d'un tableau très-convenable au lieu: ce sont les détails de la *passion*.

Mais soit par goût; soit qu'on n'ait voulu lui passer qu'une couleur assortie au sujet, & à l'appartement, il n'a employé que de l'*ocre*, & n'a fait que des camayeux dont on peut imaginer la nuance. Après l'évaporation des papillons; quand mes yeux se portèrent sur ces panneaux dont l'obscurité durcissoit encore la teinte; où je ne voyois en gros que des attitudes de douleur, que des appareils de supplices, sans en distinguer le sujet; ce que l'on raconte des *Oubliettes*, ce que l'on fait des *Sambenitos*, me revint à l'imagination. Je crus fermement que

ces cadres étoient autant d'emblêmes du ſort qui m'attendoit, & qu'on ne m'avoit donné cette chambre que pour m'y préparer. Je fis à Dieu le ſacrifice de ma vie. Ames ſenſibles appréciez ce moment.

Ainſi logés, ainſi meublés, ſi du moins les captifs conſervoient la faculté qu'ils avoient autrefois, celle dont les coupables même ne ſont point privés dans les priſons ordinaires, que la juſtice ſeule dirige; c'eſt-à-dire, celle de converſer entr'eux, de ſe voir, de former de ces liaiſons que la néceſſité excuſe dans les autres depôts, même entre l'homme honnête, & celui qui ne l'eſt pas; mais qui pourroient ſouvent à la *Baſtille* être fondées ſur une eſtime réciproque; ſans oublier leur détreſſe ils en auroient plus de force pour la ſupporter. On voit de certaines liqueurs, qui chacune à part bleſſent le goût: en les mêlant elles acquierrent une ſaveur moins rebutante: il en eſt de même de l'infortune: mais c'eſt préciſément cet amalgame de ſoupirs que les *Baſtilleurs* ont grand ſoin de prévenir: ce qu'un priſonnier diminueroit de ſes amertumes ſeroit autant de retranché ſur leurs jouiſſances. Leur deviſe eſt le mot qu'adreſſoit à ſes bourreaux *Caligula*, quand il leur commandoit un aſſaſſinat; *frappes de façon qu'il ſe ſente mourir.*

Du moment où un homme leur eſt livré il eſt perdu, comme je l'ai dit, pour l'univers entier: il n'exiſte plus dans le monde que pour eux: ils ne ſont pas moins attentifs à prévenir toute

sorte de correspondance intérieure entre leurs victimes, qu'à leur interdire toute espèce d'épanchement au-dehors. *La Porte* & d'autres parlent du commerce qu'ils entretenoient avec leurs voisins par des cheminées, &c.

Encore une fois cela pouvoit être de leur tems: aujourdhui les tuyaux des cheminées sont traversés comme les fenêtres dans leur longueur de trois grilles les unes au-dessus des autres, dont la première commence à trois pieds du foyer; & leur embouchure s'élève à plusieurs pieds au-dessus de la terrasse: les *privés*, soulagement très-rare, car je crois qu'il n'y a dans tout le château que deux chambres qui en soient douées, sont pourvus de la même garniture: une grande partie des chambres est voutée; les autres ont des planchers doubles.

Quand on juge à-propos de faire descendre un captif, soit pour un interrogatoire, s'il est assez heureux pour en subir; soit pour voir le médecin, s'il n'est pas assez malade pour être obligé de l'attendre dans sa caverne; soit pour la prétendue promenade dont je parlerai tout-à-l'heure; soit par un simple caprice du Gouverneur, il ne trouve par-tout que le silence, des déserts, & l'obscurité. Un croassement funèbre du *Porte-clef* qui le guide fait disparoître tout ce qui peut le voir, ou être vu de lui. Les fenêtres du corps de logis où se recèle l'*état major*, où sont les cuisines, où sont admis les étrangers, se cuirassent à l'instant de *rideaux*, de *volets*, de *jalousies*; & l'on a la cruauté de

ne procéder à cette opération que quand il eſt à portée de s'en appercevoir. Ainſi tout lui rappelle qu'à deux pieds de lui il y a des hommes, & des hommes qu'il auroit peut-être un très-grand intérêt de voir, puiſqu'on apporte un ſi grand ſoin à les lui cacher : ce qui multiplie ſes angoiſſes en raiſon de ſes attachemens.

J'ai cru long-tems que j'avois pour commenſale une perſonne dont la conſervation pouvoit ſeule me conſoler de mes autres pertes, & par les fers de laquelle on y auroit en effet mis le comble, ſi l'on avoit pu tromper ſa vigilance. Les réponſes qu'attiroient mes queſtions à ce ſujet n'étoient propres qu'à confirmer mes allarmes : car quand ces hommes raffinés dans l'art de meurtrir les ames trouvent l'occaſion de mêler au ſilence habituel qui tourmente, une franchiſe ſimulée qui puiſſe déſeſpérer, ils ne la manquent pas : qu'ils parlent, ou qu'ils ſe taiſent ils ont grand ſoin que leur activité ſoit cruelle comme leur inaction.

C'eſt par ces manœuvres qu'un pere & un fils, un mari & une femme, des parentés entières peuvent peupler à la fois la *Baſtille*, ſans ſe douter qu'ils aient auprès d'eux des objets ſi chers ; ou y languir dans la perſuaſion qu'une détreſſe commune enveloppe toute la famille, quoiqu'une partie s'y ſoit ſouſtraite. Quand un Gouverneur de *St. Domingue* jugea à-propos, il y a quelques années, de ſe défaire un matin de toute la juſtice d'une de ſes villes, & d'emballer un tribunal entier pour le renvoyer en *France* ſur

le même vaiſſeau, on mit tout en arrivant ce Parlement *Américain* à la *Baſtille*.

Les pauvres gens y trouvèrent une bien autre ſervitude que celle de leurs *Négres*: ils y furent huit mois; ſans ſavoir ce qu'étoit devenu chacun d'eux: & cependant on leur feſoit leur procès! & en définitif ils ont été reconnus innocens! & ils n'ont eu d'autre indemnité que la permiſſion d'aller reprendre leurs places!

Mais ſi l'on eſt ſi ſoigneux d'empêcher les captifs, ſoit de correſpondre entr'eux, ſoit même de ſe connoître, on ne ſonge point du tout à leur diſſimuler qu'ils ne ſont pas ſeuls. Ces planchers doubles, ces voutes, impénétrables aux conſolations, rendent fidèlement les indices par leſquels un infortuné qui ſouffre eſt averti qu'il a au-deſſus, ou au-deſſous de lui, un autre infortuné non moins à plaindre: les portes, les clefs, ne ſont pas plus muettes, ainſi que les verroux. Le fracas des unes, le cliquetis des autres, le lourd roulement des troiſièmes retentiſſent au loin dans les volutes de pierre qui forment les eſcaliers, & ſe propagent d'une manière effrayante dans le vuide immenſe des tours. Il m'étoit facile par-là de ſupputer combien j'avois de voiſins, & c'étoit une nouvelle ſource de convulſions.

Sentir que l'on a ſur ſa tête ou ſous ſes pieds un être malheureux à qui l'on pourroit donner, ou de qui l'on pourroit recevoir du ſoulagement; l'entendre marcher, ſoupirer; penſer

qu'on n'en eſt éloigné que d'une demi-toiſe; combiner ſans ceſſe le plaiſir de franchir cet eſpace & l'impoſſibilité d'y réuſſir; avoir également à s'affliger, & du fracas qui annonce un nouveau-venu condamné à partager vos fers, ſans les alléger, & du ſilence de ces cachots, qui vous avertit qu'un des compagnons de votre misère a été plus fortuné que vous, c'eſt un ſupplice dont on ne peut pas ſe former d'idée. Ce ſont ceux de *Tantale*, d'*Ixion*, de *Siſyphe*, réunis.

Et il en occaſione quelquefois un plus horrible encore. Je ne puis douter que le camarade qui occupoit la chambre au-deſſous de moi ne ſoit mort, naturellement ou non, pendant mon ſéjour. Une nuit, vers deux heures du matin j'entendis dans l'eſcalier un grand tumulte : on montoit en grand nombre, & avec fracas : on s'arrêta à cette porte : il y eut des débats, des conteſtations, des allées, des venues : j'entendis très-diſtinctement des efforts, des gémiſſemens.

Etoit-ce une viſite ſecourable, ou une exécution ? Introduiſoit-on un médecin, ou un bourreau ? Je l'ignore : mais trois jours après, à la même heure, j'entendis à la même porte un bruit moins violent; je crus diſtinguer qu'on montoit, qu'on poſoit, qu'on rempliſſoit, qu'on accommodoit une *bierre :* à ces formalités ſuccéda une forte odeur de *genièvre*. Ailleurs ce ſeroit un évènement tout ſimple : mais à la *Baſtille*, & à une pareille heure; & à deux pas de ſoi !

Si le régime de la *Baſtille* met ainſi à la diſcrétion de ſes gardiens, par cette voie, & par une autre dont je parlerai bientôt, la vie de quiconque y eſt précipité, ils veulent auſſi qu'elle ne dépende abſolument que d'eux; ils ſavent, & c'eſt une de leurs plus précieuſes jouiſſances, que leur régime doit produire le déſeſpoir: ils ſavent qu'il y a mille momens où celles ſur-tout de leurs victimes dont aucune action repréhenſible n'a flétri le courage, ni l'habitude ſervile de l'obéiſſance énervé la ſenſibilité, ſeroient tentées de ſe ſouſtraire par un effort paſſager à cette longue ſuite d'agonies: & c'eſt préciſément ce qu'ils ne veulent pas; ils craignent encore plus qu'un de leurs captifs ne ſe dérobe aux horreurs dont ils le nouriſſent, par la mort, que par la fuite. Ces *Phalaris* redoutent ſur-tout qu'on ne ſente pas aſſez long-tems le feu de leur Taureau: & par un art qui ne peut ſe trouver qu'à la *Baſtille*, les précautions mêmes qu'ils multiplient contre ces prétendus accidens, ſont auſſi humiliantes que douloureuſes, auſſi propres à entretenir le deſir de la cataſtrophe qu'elles préviennent, qu'à en empêcher l'exécution.

J'ai dit qu'on ne laiſſoit à un priſonnier ni *ciſeaux*, ni *couteaux*, ni *raſoirs*. Ainſi, quand on lui ſert les alimens que ſes larmes arroſent, ou que ſes ſoupirs repouſſent, il faut que le *Porte-clef* lui coupe chaque fois ſes morceaux: & il ſe ſert d'un couteau arrondi par le bout, qu'il a ſoin chaque fois de remettre dans ſa poche, après la diſſection.

On ne peut pas empêcher ſes ongles de croître, ni ſes cheveux de pouſſer; mais il ne lui eſt pas permis de ſe débaraſſer de ces progrès incommodes, ſans en acheter la faculté par une humiliation; il faut qu'il prie qu'on lui prête des *ciſeaux*; le *Porte-clef* doit reſter préſent tant qu'il en fait uſage, & les remporter ſur-le-champ.

Quant à *la barbe*, le Chirurgien de la maiſon eſt chargé de la raſer: c'eſt un office dont il s'acquitte deux fois par ſemaine: lui, & le *Porte-clef*, agent ou ſur-intendant général de tout ce qui ſe paſſe dans les *Tours*, veillent ſoigneuſement à ce que la main du *Captif* n'approche pas de l'étui où ſont renfermés les formidables inſtrumens: on ne les développe, comme la hache du bourreau qui décapite, qu'au moment de s'en ſervir: on ſe ſouvient encore à la *Baſtille* du fracas qu'y occaſiona la témérité de M. *De Lally*, quoique dans un tems où il ne prévoyoit guère ſa deſtinée: il s'empara un jour d'un *raſoir*; il refuſa, en riant, de le rendre. Cela n'annonçoit pas des deſſeins bien furieux: le tocſin n'en ſonna pas moins dans tout le château. La garde étoit déjà mandée: vingt bayonnettes marchoient; on préparoit peut-être les canons, quand heureuſement la révolte finit par la réintégration du terrible outil dans ſon étui.

C'eſt une dériſion que de prétendre, comme on le fait, que cette vigilance a autant pour objet la ſûreté des gardiens que celle du captif lui-même. Quel attentat redoute-t-on d'un

homme chargé de chaînes appesanties avec tant d'art, pressé par tant de murs, entouré de tant de gardes, isolé avec tant de scrupule ? Mais quel que soit le motif qui fait craindre de laisser de si foibles ressources à sa portée, il est évident que c'est son désespoir que l'on redoute ; or on sait que ce désespoir n'est le fruit que des tortures réfléchies dont on l'accable ; & ce n'est que parce qu'on veut déchirer impunément son cœur, qu'on veut aussi que sa main soit impuissante.

J'ai beaucoup parlé jusqu'ici des *Porte-clefs*, sans en indiquer l'emploi. Ce sont les subalternes chargés de ce qu'on appelle le service des *Tours*, c'est-à-dire des prisonniers ; & il est bref : il se réduit à distribuer les alimens dans chacune des mues dont le district leur est confié. Ils y entrent trois fois par jour, à sept heures du matin, à onze, & à six du soir. Ce sont-là les heures du *déjeuner*, du *diner*, & du *souper*. On les veille pour s'assurer qu'ils ne restent que le tems à-peu-près de déposer leur fardeau : ainsi sur les 24 siècles qui composent une journée, ou plutôt une nuit à la *Bastille*, un prisonnier n'a que ces trois courtes distractions.

Les *Porte-clefs* sont dispensés même de *faire les lits*, de *balayer les chambres*. On prend encore pour prétexte que quand ils y seroient occupés on pourroit les maltraiter, les assassiner, &c. on appréciera la justesse du motif : mais la dispense est constante. Ainsi le vieillard, l'infirme, la femme délicate, l'homme de lettres étranger

à ces manipulations du ménage, l'homme opulent qui ne les connoît pas mieux, ſont tous ſoumis à la même étiquette.

A la vérité les *Porte-clefs* ne s'y aſſujettiſſent pas toujours : ils font des exceptions, & rendent quelquefois des ſervices qu'on n'a pas droit d'exiger d'eux : mais il faut qu'ils s'en cachent, comme d'une correſpondance illicite : la furie déguiſée en Gouverneur qui prend l'alarme dès qu'en paſſant devant un de ſes cachots il n'y entend pas gémir, les puniroit bien vîte des conſolations qu'ils y auroient portées.

C'eſt dans ce ſilence abſolu, dans ce dénuement général, il faut le répéter ; dans ce néant plus cruel que celui de la mort, puiſqu'il n'exclud point la douleur, ou plutôt qu'il engendre toutes les eſpèces de douleurs ; c'eſt dans cette abſtraction univerſelle, il faut ne point ſe laſſer de le redire, que ce qu'on appelle un *Priſonnier d'Etat* à la *Baſtille*, c'eſt-à-dire un homme qui a déplu à un Miniſtre, à un Commis, à un de leurs Valets, eſt livré ſans reſſource d'aucun genre, ſans autre diſtraction que ſes penſées, & ſes alarmes, au ſentiment le plus amer qui puiſſe affecter un cœur que le crime n'a point dégradé, à celui de l'innocence accablée, qui ſe voit périr ſans pouvoir ſe manifeſter ; c'eſt delà qu'il s'épuiſe à réclamer ſans fruit le ſecours des loix, la communication de ce qu'on lui impute, & l'aſſiſtance de ſes amis : non-ſeulement ſes prières, ſes gémiſſemens, ſon déſeſpoir ne ſervent à rien ; mais il ſait, on lui répète qu'ils

ſont inutiles ; c'eſt la ſeule connoiſſance qu'on lui donne. Abandonné à toute l'horreur du déſœuvrement, de l'ennui, augmentée par l'incertitude de l'avenir, il ſent journellement ſon exiſtence s'éteindre, & il ſent en même tems qu'on ne la lui conſerve que pour prolonger ſon ſupplice. La dériſion & l'inſulte ſe joignent à la cruauté, pour redoubler l'amertume des privations dont on le nourrit.

Par exemple, au bout de huit mois l'idée me vint d'éluder un peu ma nullité en me rappellant mon ancienne géométrie : je demandai un *étui de mathématiques :* j'avois eu ſoin d'en fixer la grandeur à *Trois pouces*, afin de prévenir même le prétexte d'un refus. Il fallut ſolliciter cette grace pendant deux mois ; il fallut peut-être tenir un *Conſeil d'Etat.* Enfin elle eſt accordée : l'étui arrive, ... *ſans compas.* Je me recrie : on me répond froidement que les *armes* ſont défendues à la *Baſtille.*

Il fallut ſolliciter de nouveau, ſupplier, envoyer de longs mémoires ; diſcuter ſérieuſement s'il y a quelque différence entre un étui de mathématiques, & un canon. Après un autre mois, grace à la charité, à l'imagination du Commiſſaire du château, les compas ſont venus : mais comment ? garnis en *os.* On avoit fait faire, à mes dépens, de cette matière, tout ce qui dans un étui de mathématiques doit être d'acier.

Je conſerve précieuſement cette garniture

géométrique d'un genre nouveau. Après en avoir pendant ma vie orné mon cabinet, j'aurai ſoin en mourant qu'elle ſoit conſignée dans un dépôt où elle puiſſe trouver des ſpectateurs : elle y figurera avec honneur au milieu des monumens de l'induſtrie des peuples barbares, dont nos voyageurs nous rapportent quelquefois des échantillons. Nulle part on ne trouvera d'invention de ſauvage qui mérite autant la curioſité publique.

Par une ſuite de ce principe qu'un homme ainſi mis ſous *la main du Roi*, ou plutôt du Miniſtère, doit devenir inviſible, ſans exception ; pour ne pas déroger à cet eſcamotage atroce, on a voulu que l'exiſtence des priſonniers dépendît excluſivement des mains qui ſont employées à la cacher. Le Gouverneur en entreprend la nourriture à forfait, & cette gargotte royale eſt lucrative.

Le Miniſtère a fondé à la *Baſtille* quinze places qui ſont payées, occupées ou non, ſur le pied de dix livres de *France*, ou à-peu-près cinq florins de *Brabant*, ou huit *ſhillings* d'*Angleterre*, par jour, ce qui fait au Gouverneur un revenu de près de 2500 Louis-d'or par an.

Ce n'eſt pas tout : en fabricant une *Lettre-de-cachet* qui lui donne un commenſal, on ajoute à la fondation primitive une ſomme par tête, proportionnée à ſa qualité. Ainſi un *Colporteur*, un homme du bas étage, apporte à la marmite

commune, outre la piſtole fondée, un écu* d'extraordinaire par jour; un *Bourgeois*, un *Légiſte* de la claſſe inférieure, *cent ſols* †; un *Prêtre*, un *Financier*, un *Juge* ordinaire, 10 liv. T. ‡; un *Conſeiller au Parlement*, 15 liv. T. §; un *Lieutenant Général* des armées, 24 liv. T. ‖; un *Maréchal de France*, 36 liv. T. ¶. J'ignore quel eſt dans ce cadaſtre miniſtériel le taux d'un *Prince du Sang*.

Enfin de plus on a accordé au Gouverneur le privilège de faire entrer dans ſes caves près de cent pièces de vin, franches de tous droits, ce qui fait encore un objet conſidérable, qui devroit ſans doute faciliter & aſſurer le ſervice de ſes tables.

Que fait-il? Il vend ſon droit d'entrée à un cabaretier de *Paris*, nommé *Joli*, qui lui en rend *deux mille écus*: il lui prend en échange du vin au plus bas prix pour l'uſage des priſonniers; & ce vin, comme on s'en doute bien, n'eſt que du vinaigre. Il regarde la fondation annuelle des *dix francs par jour*, comme un revenu fixe de ſa place, duquel il ne doit aucun compte, & qui n'a rien de commun avec ſes écots; il n'y emploie que cet excédent, cet extraordinaire que la libéralité du Prince n'a deſtiné qu'à les augmenter; & cet excédent même il ſe garde

---

* Une demi-couronne.
† Quatre ſhellings.
‡ Huit ſhellings.
§ Douze ſhellings.
‖ Un louis-d'or.
¶ Un louis & demi.

bien de le conſommer en entier. Les détails à ce ſujet ne ſont pas nobles ; mais ils n'en méritent pas moins d'être connus. Il y a des priſonniers à la *Baſtille*, à qui l'on ne ſert que quatre onces de viande par repas. Les portions ont été peſées plus d'une fois : c'eſt un fait connu de tous les ſubalternes, qui en gémiſſent.(26) Rien de plus facile à vérifier, dès qu'on voudra garantir du reſſentiment du Chef les inférieurs qui peuvent démaſquer ſa ſordide avarice.

Il y a des tables moins dénuées ; je l'avoue : la mienne étoit du nombre. Eſt-ce un mal, eſt-ce un bien, que cette abondance pour ceux à qui on l'accorde ? Je n'oſe le décider : ſi elle a quelque choſe de moins humiliant, elle peut auſſi cacher des pièges bien redoutables. J'ai connu des gens qui dans tout leur ſéjour à la *Baſtille* n'ont vécu que de lait : d'autres, tels que M. *de la Bourdonnaie*, ont ſollicité, & obtenu la permiſſion de ſe faire apporter des alimens de chez eux. Elle m'a été conſtamment refuſée, & même pendant huit mois celle de me faire acheter quoi que ce ſoit, ſans exception, comme je l'ai dit, quoique j'euſſe de l'argent dépoſé dans les mains des officiers du Château.

J'y ſuppléois par une attention ſcrupuleuſe à ne manger jamais que très-peu de chaque plat ; à laver dans pluſieurs eaux ce qui me paroiſſoit ſuſpect ; & je n'ai pas pu, malgré ces précautions, éviter ce que je redoutois avec trop de

raiſon. Le 8e. jour depuis mon entrée j'ai eu des coliques & des vomiſſemens de ſang qui ne m'ont preſque plus quitté, & dont les accès redoublés de tems en tems décéloient un renouvellement de cauſes.

Je ne me ſuis ni mépris, ni tû ſur ces cauſes. J'ai écrit cent fois au *Lieutenant Général de Police*, que l'on m'*empoiſonnoit*: Je l'ai dit verbalement à ſon ſubſtitut: je l'ai dit au *Médecin*, au *Chirurgien*, aux officiers de la maiſon eux-mêmes: un rire inſultant eſt la ſeule réponſe que j'aie jamais reçue.

Si l'on avoit voulu vous empoiſonner, exiſteriez-vous, m'ont déjà dit pluſieurs perſonnes, à qui j'ai parlé de cette étrange anecdote: & la même objection ſera peut-être répétée par d'autres qui la liront ici: mais ce n'eſt que faute de réflexion qu'elle peut paroître ſpécieuſe. Non, ſans doute, je n'aurois pas échappé à cette volonté meurtrière, ſi elle avoit été celle du Gouvernement: mais mon exiſtence, l'opiniâtreté vivace de ma conſtitution ne juſtifient que lui. Les mains qui ne lui refuſeroient pas une lâcheté de cette nature, s'il étoit capable de l'exiger, le ſont-elles de reſiſter à des ſollicitations lucratives qui peuvent venir d'ailleurs?

Par l'inconcevable régime dont il eſt queſtion ici, rien de ce qui ſerviroit à diſtraire, ou à conſoler un priſonnier, ne peut arriver juſqu'à lui: mais tout ce qui eſt propre à porter à ſon

ame, ou à ſa ſanté, des atteintes irréparables n'éprouve aucune difficulté. L'*Etat Major* ſupérieur eſt compoſé de quatre *Officiers*; l'inférieur de quatre *Porte-clefs*; la cuiſine de quatre *Marmitons*. Ces douze hommes ſavent tous qui ils ſervent, malgré les ridicules minauderies avec leſquelles on feint de vouloir leur en dérober le ſecret: tous ſortent, ſe répandent journellement dans *Paris*; ils y ont leurs maiſons, leurs femmes, leurs amis, leurs connaiſſances. Eſt-il donc ſi difficile de trouver un ſcélérat parmi cette troupe, dont l'état même n'eſt qu'une ſuite de fonctions criminelles? L'eſt-il davantage pour celui qu'on aura une fois gagné de diſtinguer la portion qu'il doit rendre mortelle, & dont rien ne lui défend l'accès? On ne peut pas préſumer de pareilles horreurs! mais toutes celles dont il s'agit ici les préſumeroit-on?

Le danger eſt ſi peu imaginaire qu'autrefois il y avoit toujours dans la cuiſine, auprès de la marmite & des fourneaux, un ſentinelle, chargé de tenir un compte exact de tous ceux qui en approchoient. Cette précaution ſalutaire encore plus qu'injurieuſe a été ſupprimée il y a quelques années; les attentats dont elle indiquoit évidemment la poſſibilité en ſont-ils devenus plus difficiles à commettre?

Celui dont j'étois l'objet n'a pas été conſommé! mais l'éclat de mes plaintes a pu déconcerter la main qui l'avoit promis, & mes

ſoins rendre en partie ſes efforts inutiles. Je ne pretens pas que tous ceux qui ont reçu mes triſtes confidences à ce ſujet fuſſent complices du crime qui les occaſionoit: le vrai coupable a pu craindre en vérifiant avec trop de rapidité mes preſſentimens, qu'il n'en réſultât des recherches. La langueur habituelle où j'étois; mon péril imminent à la fin de 1781, ma mort regardée alors comme inévitable; ont pu faire croire que d'autres tentatives étoient inutiles.

Et quand j'aurois pu me tromper ſur des accidens auſſi marqués, qui ne ſont pas encore ceſſés à beaucoup près; quand ces appréhenſions & ces ſymptômes n'auroient été le fruit que d'une imagination trop vivement frappée, n'eſt-ce pas déjà un véritable crime pour la *Baſtille*, que d'occaſioner de ſemblables craintes, & de produire une impuiſſance abſolue de ſe ſouſtraire aux manipulations ſecrètes qui pourroient les juſtifier?

De plus, n'eſt-ce pas dans tous les cas une vraie diſpute de mots? Je veux bien ſuppoſer que dans un lieu où l'*Italien Exili* tenoit il y a un ſiècle école de poiſon,(27) l'on n'ait pas conſervé quelques-unes de ſes recettes, & qu'un crime de plus puiſſe répugner à des hommes dont, encore une fois, la miſſion ſpéciale eſt d'en commettre; mais un ſéjour de vingt mois, avec tous ſes acceſſoires dans un lieu où la vie n'eſt qu'une ſucceſſion de morts, n'en attaque-t-il pas eſſentiellement la ſource? Près de

deux ans paſſés dans ces cachots, ſans air, ſans exercice, dans les angoiſſes de l'ennui, dans les convulſions de l'attente, ou plutôt du déſeſpoir, font-ils moins d'impreſſion ſur les organes que le venin le plus actif? Elle peut être plus lente: eſt-elle moins ſûre? Entre ces deux expédiens deſtructeurs, y a-t-il d'autre différence que le tems?

Mais eſt-on abſolument privé d'air & d'exercice, diront ceux qui ont lu les anciennes relations de la *Baſtille*, & ceux mêmes qui s'y ſont promenés par curioſité: car on y admet les curieux: le Gouverneur, quoique logé au dehors, s'y rend ſouvent pour recevoir ſes viſites: tous ſes collègues depuis le *Lieutenant de Roi*, juſqu'au dernier *Marmiton*, y recoivent les leurs: dans les jours de rejouiſſance, de feux d'artifices, d'illuminations, on reçoit ſur les tours, & même en foule le public qui s'y rend pour jouir du coup-d'œil.

Dans ces occaſions elles n'offrent que l'image du calme & de la paix: tous ces ſpéculateurs étrangers ignorent ce qui ſe paſſe, ce qui eſt renfermé ſous ces voutes impénétrables dont ils admirent les dehors: tel d'entr'eux foule aux pieds le ſepulchre de ſon ami, de ſon parent, de ſon père, qui le croit à deux cens lieues de lui, bien tranquille, occupé de ſes affaires, ou livré à ſes plaiſirs.

Mais enfin tous ceux à qui l'on permet cette

inſpection extérieure, voyant un jardin aſſez vaſte, des plattesformes très-élevées, où par conſéquent l'air eſt pur & la vue pittoreſque, & entendant aſſurer que tout cela eſt, dans les jours ordinaires, à l'uſage des priſonniers, ſortent perſuadés que ſi la vie n'eſt pas douce à la *Baſtille*, ces adouciſſemens peuvent cependant la rendre ſupportable. Cela pouvoit être autrefois : voici ce qui eſt arrivé depuis peu.

Le Gouverneur actuel, nommé *De Launay*, eſt un homme ingénieux, qui tire parti de tout : il a réfléchi que le jardin pouvoit être pour lui un objet d'économie intéreſſant ; il l'a loué à un jardinier qui en vend les légumes, & les fruits, & lui en paie une ſomme fixe par an ; mais pour n'être pas gêné dans ſon marché, il a cru qu'il falloit en exclure les priſonniers ; en conſequence il eſt venu une Lettre ſignée *Amelot*, qui défend le jardin aux priſonniers.

Quant aux plattesformes des tours, quoiqu'à l'élévation où elles ſont, il ſoit à-peu-près impoſſible d'y être reconnu, ou de reconnoître ; cependant comme elles donnent ſur la rue *St. Antoine*, dont on n'a pas encore chaſſé le public, on ne permettoit ci-devant aux priſonniers de s'y promener que ſous l'eſcorte d'un des geoliers de la maiſon, ſoit *Porte-clef*, ſoit *Officier*. Ils ont trouvé dans ces derniers tems, c'eſt-à-dire depuis environ trois ans, que ces corvées les gênoient ; d'ailleurs il en réſultoit des converſations avec le factionnaire : la vigilance de

M. *De Launay* en a pris l'alarme. En partie par condeſcendance pour la pareſſe de ſes collègues, en partie par égard pour ſes ſoupçons, il eſt venu une Lettre ſignée *Amelot*, qui interdit les plattesformes, comme le jardin.

Reſte donc pour la promenade *la cour* du château: c'eſt un carré long de ſeize toiſes ſur dix. Les murailles qui la ferment ont plus de cent pieds de haut, ſans aucune fenêtre: de ſorte que dans la réalité c'eſt un large puits, où le froid eſt inſupportable l'hyver, parce que la biſe s'y engouffre; l'été, le chaud ne l'eſt pas moins, parce que l'air n'y circulant pas, le ſoleil en fait un vrai four. C'eſt-là le *Lycée* unique où ceux des priſonniers à qui l'on en accorde la faculté (car tous ne l'ont pas) peuvent, chacun à leur tour, ſe dégorger pendant quelques momens de la journée de l'air infect de leur habitation.

Mais il ne faut pas croire que l'art de martyriſer qui les rend ſi douloureuſes ſe relâche même pendant ces courtes abſences. D'abord on conçoit quelle promenade ce peut être qu'un ſemblable eſpace, ſans abri quand il pleut; où l'on n'éprouve des élémens extérieurs que ce qu'ils ont de fâcheux; où dans l'apparence d'une ombre de liberté, les ſentinelles dont on eſt entouré, le ſilence univerſel, & l'aſpect de l'horloge à laquelle ſeule il eſt permis de le rompre, ne rappellent que trop la ſervitude.

C'eſt une remarque curieuſe. L'horloge du

château donne ſur cette cour. On y a pratiqué un beau cadran : mais devinera-t-on quel en eſt l'ornement, quelle décoration l'on y a jointe ? Des fers parfaitement ſculptés. Il a pour ſupport deux figures enchaînées par le col, par les mains, par les pieds, par le milieu du corps : les deux bouts de ces ingénieuſes guirlandes, après avoir couru tout autour du cartel, reviennent ſur le devant former un neud énorme ; & pour prouver qu'elles menacent également les deux ſexes, l'artiſte guidé par le génie du lieu, ou par des ordres précis, a eu grand ſoin de modeler un *homme* & une *femme :* voilà le ſpectacle dont les yeux d'un priſonnier qui ſe promène ſont récréés : une grande inſcription gravée en lettres d'or ſur un marbre noir, lui apprend qu'il en eſt redevable à M. *Raymond Gualbert de* SARTINES, &c. (28)

Et ne penſez pas qu'il en jouiſſe autant qu'il le voudroit. On meſure avec économie le tems où il lui eſt permis de venir y lever les yeux vers le ciel, qu'il ne découvre qu'à moitié. Cette meſure dépend du nombre des aſpirans. Comme l'un ne deſcend jamais que l'autre ne ſoit remonté ; & que, grace aux lettres ſignées *Amelot*, cet entonnoir commun eſt le ſeul qui reſte à leur partager ; ſi la *Baſtille* eſt fort peuplée, les portions ſont plus petites. Je m'appercevois de l'arrivée d'un nouvel hôte, ou d'un nouveau promeneur, par le contingent que l'on me feſoit fournir à ſes plaiſirs.

Mais gardez-vous d'imaginer encore que la

jouiſſance de ce ſoulagement ainſi modifié ſoit paiſible & complète. Cette cour eſt l'unique chemin de la cuiſine, des viſites que reçoivent les officiers du château ; c'eſt par-là que paſſent les pourvoyeurs de toute eſpèce, les *ouvriers*, &c. Or comme il faut ſur-tout qu'un priſonnier ſoit inviſible, & qu'il ne voie rien, quand il ſe préſente des étrangers, on l'oblige de s'enfuir dans ce qu'on appelle le *Cabinet :* c'eſt un boyau de douze pieds de long, ſur deux de large, pratiqué dans une ancienne voute ; c'eſt-là le *Cabinet*, où à l'approche d'une botte d'herbes il faut ſe récéler au plus vîte, avec le ſoin d'en fermer ſcrupuleuſement la porte ſur ſoi ; car au moindre ſoupçon de curioſité la moindre punition ſeroit une clôture abſolue ; & ces alternatives ſont fréquentes : j'ai ſouvent compté que ſur une heure, durée de la plus longue promenade, il y avoit trois quarts d'heure conſumés dans l'inaction humiliante & cruelle du *Cabinet*.

J'ignore ſi cette police eſt juſtifiée par une Lettre ſignée *Amelot* ; mais il eſt ſûr qu'elle eſt nouvelle. Juſqu'à ces derniers tems, paſſé neuf heures du matin aucun étranger n'étoit admis dans la cour ſans la plus preſſante néceſſité : les proviſions étoient faites ; les viſites ſe recevoient au dehors ; & le manège du *Cabinet* n'avoit lieu que pour des occaſions ſérieuſes qui ſembloient l'excuſer.

Enfin ce n'eſt pas tout : cette promenade même ſi inſuffiſante, ſi cruellement modifiée,

devenue, comme le reſte, un ſupplément de ſouffrance, plutôt qu'une conſolation, elle eſt ſuſpendue journellement, & arbitrairement. Si un curieux demande à voir la *Baſtille*; s'il y a quelques réparations qui exigent le paſſage d'un ouvrier; ſi M. le Gouverneur a un grand dîner, ce qui néceſſite l'entrée & la ſortie de ſes laquais, attendu que ſa maiſon eſt dehors, & ſa cuiſine au dedans; pour tous ces cas il n'y a *point de promenade.*

En 1781, dans les chaleurs qui ont rendu mémorable l'été de cette année, accablé de la ſaiſon, & d'un vomiſſement de ſang, d'une foibleſſe d'eſtomac qu'elle n'avoit pas cauſée, mais qu'elle entretenoit, j'ai paſſé les mois de *Juillet* & d'*Août* entiers ſans ſortir de ma chambre; le prétexte étoit un travail qui ſe feſoit ſur les plattesformes: les ouvriers auroient pu y monter par dehors, & ils y montoient: on n'avoit beſoin de faire traverſer la cour qu'aux pierres qu'il falloit leur fournir: cette opération auroit pu ſe faire, comme autrefois, tous les jours le matin avant neuf heures: M. *de Launay* avoit trouvé que cela ſeroit gênant; il lui paraiſſoit plus court de dire, *Point de promenade!* & il n'y a pas eu de *promenade.*

Pour apprécier cette privation, il faut ſonger qu'elle vient à la ſuite de toutes celles par leſquelles il eſt poſſible de bourreler des hommes, ſans exception; il faut ſonger que par-là, non-ſeulement on expoſe un priſonnier à des périls phy-

phyſiques, on néceſſite l'altération de ſa ſanté; mais que le mouvement du corps étant ſa ſeule reſſource pour endormir un peu les convulſions de ſon ame, en la lui ôtant on rend celles-ci plus poignantes; que quand il n'a pas une minute dans la journée pour changer au moins d'angoiſſe, ſon cœur toujours groſſi par les ſoupirs ſemble heurter plus douloureuſement les murs qui le preſſent de toutes parts.

Auſſi dans les priſons de la juſtice ordinaire cette rigueur eſt regardée comme la plus fâcheuſe de toutes celles qu'il lui ſoit permis d'employer contre les coupables qu'elle doit convaincre. Le *Secret*, c'eſt-à-dire une réclusion abſolue, n'a lieu que dans les courts intervalles où elle craint que des relations extérieures ne portaſſent juſqu'à l'accuſé des lumières favorables au crime: il eſt motivé par la ſituation des lieux, & plus encore par les égards pour l'humanité, qui laiſſant à tous les priſonniers une libre communication entr'eux, ne permet de la ſuſpendre envers un ſeul, qu'en l'iſolant pour le moment, en le tenant hors de la portée des autres, tant que dure le motif de la ſuſpenſion; il faut bien interdire la *promenade* à celui-là ſeul, ſi l'on ne veut pas l'enlever à tous.

Et encore cette inaction paſſagère eſt bien adoucie pour lui, ſur-tout s'il eſt innocent, par les progrès de l'inſtruction; il voit ſes juges, ſes accuſateurs, ſes témoins: il ſait ce qu'on lui objecte. Tant qu'on l'interroge,

tant qu'on le confronte, il n'eſt pas ſeul: & quand il ſort d'un de ces combats, la ſolitude qui les ſépare lui devient précieuſe, néceſſaire même, pour ſe diſpoſer à en ſoutenir un ſecond.

Mais à la *Baſtille* aucun de ces motifs, ou de ces ſoulagemens ne peut avoir lieu. Le *Secret* y eſt perpétuel: toutes les promenades ſont ſolitaires, comme la demeure: elles ne peuvent donc apporter aucun obſtacle aux ſuccès de l'inſtruction, quand il y en a une, à ſa facilité, à ſon impénétrabilité. Dans ce cas même, les prohiber arbitrairement; priver un priſonnier de la ſeule minute du jour où il puiſſe lever ſes yeux noyés de larmes vers le ſoleil qui ſemble le fuir, ce ſeroit l'excès de l'injuſtice, comme de la cruauté.

Qu'eſt-ce donc quand il n'y a pas d'inſtruction encore une fois; quand cette prohibition tombe ſur des hommes contre qui la haine & la vengeance ne peuvent même trouver le prétexte d'une procédure; quand elle eſt ſoutenue des mois entiers; quand elle dépend des caprices d'un ſatellite auſſi lâche que barbare, qui, tout fier de pouvoir impunément outrager dans ſon fort des hommes honnêtes, ne ſe croit honoré que quand il inſulte à leurs misères, & puiſſant que quand il les déchire?

On dira que ces dernières particularités tiennent au caractère des Chefs actuels plutôt qu'à la conſtitution fondamentale de la maiſon. Cela

eſt vrai : elle auroit bien aſſez de croix par elle-même, quand un caprice paſſager n'y ajouteroit pas celles-là ; mais il les y ajoute : auſſi ai-je annoncé d'avance que depuis peu d'années les barbaries de la *Baſtille* s'étoient accrues. Autrefois on s'occupoit des priſonniers : aujourdhui l'on s'en joue.

Et, ce qui paroîtra peut-être bien étrange, les additions, ou inhumaines ou honteuſes, dont on enrichit ce régime déjà ſi honteux, ſi inhumain par lui-même, s'étendent juſqu'aux mercenaires qu'il emploie : autrefois, comme je l'ai obſervé, les officiers de l'*Etat major* jouiſſoient du droit de voir chacun, ſeuls, & quand ils le jugeoient à-propos, les priſonniers confiés à leur vigilance commune. Etant réputés tous également fidèles, leurs viſites particulières n'inſpiroient ni ſoupçons ni alarmes ; & comme ils ſont quatre, il s'en trouvoit de tems en tems quelqu'un moins impitoyable, qui conſacroit quelques momens de ſa journée à des converſations toujours précieuſes pour ceux qui les partageoient.

Cette condeſcendance a déplu au Miniſtère préſent : il eſt venu une Lettre toujours ſignée *Amelot*, qui a défendu aux officiers d'entrer jamais ſeuls dans les tours : il faut qu'ils y aillent au moins deux, non compris le *Porte-clef* : les viſites du Médecin ſont ſujettes à la même formalité : il n'eſt plus permis à ces dogues de marcher qu'accouplés.

Ce régime monacal a produit l'effet qu'on en attendoit, c'eſt-à-dire la ceſſation abſolue de ces viſites. Dans une meute de cette eſpèce deux ames également compatiſſantes ſont difficiles à trouver. D'ailleurs il faudroit ſe concerter, ſe tenir prêts pour la même minute : de plus ils ne s'aiment pas entr'eux : ils ſont jaloux les uns des autres : ils ſe défient les uns des autres : flétris, même à leurs propres yeux, par leur abominable métier, ils tremblent des interprétations que pourroit donner aux choſes les plus ſimples l'adjoint, ou plutôt l'eſpion qui doit les ſuivre : enfin cette innovation étant un indice d'augmentation de dureté dans le Miniſtère, elle eſt devenue pour eux un motif d'augmentation d'inſenſibilité. Ainſi ce leger adouciſſement eſt encore banni de la *Baſtille*, & il ne l'eſt que depuis trois ans.

Voilà ce qu'y eſt la ſanté. Peut-être voudra-t-on ſavoir ce qu'y devient une maladie. Le Lieutenant de Police d'*Argenſon*, écrivant au commencement de ce ſiècle à M^de^ de *Maintenon*, au ſujet des priſons d'état, lui diſoit : " Je puis & je dois vous aſſurer que les pri- " ſonniers n'y ont rien à deſirer pour la *nourri-* " *ture* & le *vêtement*.(29) J'ajouterai que les " Commandans de la *Baſtille*, & de *Vincennes*, " ont pour les leurs des attentions CHARI- " TABLES qui vont fort au-delà de ce qu'on " pourroit leur propoſer ou leur preſcrire : à " la moindre maladie, on leur donne tous les " ſecours ſpirituels ou temporels qui con- " viennent à leur état ; mais la privation

" *de la Liberté les rend inſenſibles à tout autre* " *bien.*" . . . . .

Quoiqu'il ſoit permis de trouver un peu étrange le rapprochement de ces deux mots, la *Charité*, & la *Baſtille*; quoiqu'on puiſſe ſoupçonner par le ſang-froid de la dernière phraſe que le Lieutenant de Police d'*Argenſon* en parlant ainſi tenoit le langage d'un *Lieutenant de Police*, c'eſt-à-dire d'un homme voué par état à ces barbaries, & obligé de donner raiſon à ceux que leur profeſſion rend ſes complices néceſſaires; rien n'empêche cependant de ſuppoſer qu'il y avoit dans ſes aſſertions quelque choſe de vrai: mais en ce cas tout eſt bien changé: ce ne ſeroit qu'une preuve de plus de la dépravation introduite depuis peu dans ces lieux où dès le commencement on auroit pu la croire à ſon comble.

D'abord, pour les incommodités paſſagères, ou les attaques ſubites qui ſe guériſſent avec du ſoin, & des ſecours prompts, il ne faut plus en avoir, ou il faut y ſuccomber, ſi elles ſont ſérieuſes: il n'y a point de ſecours à attendre, du moins dans la nuit. Chaque chambre eſt fermée de deux portes épaiſſes, ferrées par dehors & par dedans; & chaque tour en a une plus épaiſſe, mieux renforcée encore. Les *Porte-clefs* couchent dans une pièce éloignée, abſolument iſolée: il n'y a point de voix qui put pénètrer juſqu'à eux.

On a la reſſource de frapper à la porte: mais

une apoplexie, un coup de ſang, en laiſſeroient-ils la force ? il eſt douteux même qu'en frappant on fût entendu, ou que ces gens une fois couchés vouluſſent entendre.

Il y a cependant pour ceux à qui le mal auroit laiſſé l'uſage de la voix & des jambes un moyen d'appeller du ſecours. Le foſſé qui enveloppe le château n'a qu'environ cent cinquante pieds de large : le revêtement du côté oppoſé eſt couronné d'une galerie qu'on appelle le *chemin des rondes*, où ſont établies des ſentinelles. Les fenêtres donnent ſur ce foſſé ; il n'eſt pas impoſſible au malade de crier à l'aide ; & ſi la grille intérieure qui bouche ſon ſoupirail, comme on l'a vu, n'eſt pas trop avancée en dedans ; s'il a la voix forte ; s'il ne fait pas de vent ; ſi le ſentinelle ne dort pas, il n'eſt pas impoſſible qu'il ſoit entendu.

Alors le ſoldat crie à ſon voiſin, qui crie plus loin. L'alarme en circulant arrive au corps-de-garde : le caporal de ſervice vient voir *ce qu'il y a* ; inſtruit de quelle fenêtre eſt parti le gémiſſement, il retourne paſſer par la porte, ce qui conſume du tems ; il entre dans l'intérieur ; il va reveiller un *Porte-clef*, qui va reveiller le laquais du *Lieutenant de Roi*, qui va reveiller ſon maître, pour avoir la clef ; car toutes, ſans exception, ſont depoſées chaque ſoir chez cet officier. Il n'y a point de place de guerre où le ſervice ſoit plus régulier que la *Baſtille* ; & à qui y fait-on la guerre ?

On cherche la clef: on la trouve. Il faut encore aller éveiller le *Chirurgien:* il faut éveiller le *Frère Chapeau* qui doit completter l'eſcorte. Il faut que tous ces gens-là s'habillent: au bout de deux heures la troupe ſe rend à grand bruit chez le malade.

On le trouve, ou baigné dans ſon ſang, s'il en vomit, & ſans connoiſſance, comme il m'eſt arrivé; ou ſuffoqué par ſon apoplexie, comme cela eſt arrivé à d'autres. J'ignore quel parti l'on prend quand il eſt mort ſans reſſource: s'il lui reſte un peu de reſpiration, ou s'il en reprend, on lui tâte le pous; on lui dit d'avoir patience, qu'on écrira le lendemain au médecin, & on lui ſouhaite le bon ſoir.

Or ce Médecin, ſans l'aveu duquel le Chirurgien-Apoticaire de la maiſon n'oſeroit pas donner une pillule, demeure aux *Thuileries*; c'eſt-à-dire à trois milles de la *Baſtille*. Il a des pratiques: il a une charge chez le *Roi*, une autre chez *Monſieur*. Il eſt ſouvent à *Verſailles* pour ſon ſervice: il faut l'attendre. Il vient enfin: mais il eſt payé à l'année, & payé également pour ne rien faire, comme pour agir: quelque honnête qu'il ſoit, il doit être porté naturellement à trouver la maladie légère, afin que les viſites ſoient moins exigibles. On eſt d'autant plus porté à le croire qu'on l'eſt auſſi à ſoupçonner de l'exagération dans les plaintes du priſonnier; que la négligence de ſa parure, l'abattement habituel de ſa perſonne, le ſerrement non moins habituel de ſon cœur ne

permettent pas de remarquer d'altération ſur ſon viſage, ni dans ſon pouls ; l'un & l'autre ſont toujours ceux d'un malade ; ainſi il a la triple douleur, 1°. de ſon mal ; 2°. de ſe voir ſoupçonné d'impoſture, & l'objet des railleries. ou des duretés des officiers, car les monſtres dans ces cas-là s'en permettent ; 3°. d'être privé de tout ſoulagement juſqu'à ce que la maladie devienne aſſez violente pour le mettre en danger.

Alors même ſi on lui donne quelques remèdes, ce n'eſt pour lui qu'un tourment de plus : il faut ſonger à la police de la maiſon : chaque priſonnier enfermé à part, ſeul jour & nuit, malade ou en ſanté, ne voit, comme je l'ai déjà dit, ſon *Porte-clef* que trois fois par jour. Lui donne-t-on un médicament ? On le poſe ſur ſa table, & l'on s'en va. C'eſt à lui à le faire chauffer, à le préparer, à ſe gouverner quand il opère, heureux ſi le Cuiſinier dérogeant à la règle a la généroſité de lui réſerver un bouillon, le Porte-clef celle de le lui porter, & le Gouverneur celle de le permettre. Voilà comme ſont traités les malades ordinaires, ceux qui conſervent aſſez de forces pour ſe trainer du lit à la cheminée.

Mais quand ils ſont à l'extrémité, accablés au point de ne pouvoir quitter la couche vermoulue où ils giſent, on leur donne une *garde*. Et qu'eſt-ce que cette garde ? Un ſoldat invalide, lourd, groſſier, brutal, incapable d'attentions, de ſoins, de rien de ce qui eſt néceſſaire

à un malade : mais il y a bien pis, c'eſt que ce ſoldat une fois attaché à vous ne peut plus vous quitter ; il devient priſonnier lui-même : ainſi il faut d'abord acheter ſon conſentement, & le déterminer à s'enfermer avec vous tant que durera votre captivité ; & ſi vous en revenez, il faut vous réſoudre à ſupporter l'humeur, le mécontentement, les reproches, l'ennui de ce compagnon qui ſe venge bien ſur votre ſanté des ſervices apparens qu'il a prêtés à votre maladie. Appréciez maintenant la ſincérité du Lieutenant de Police d'*Argenſon*, quand il parloit des ſecours temporels de la *Baſtille*, & de la *Charité* des Gouverneurs.

Quant au *Spirituel*, ſi ces hommes de fer, incapables de pudeur, ou de pitié, l'étoient au moins de remords, oſeroient-ils même prononcer ce mot ? Peut-il rappeller autre choſe que leurs outrages à la religion ? Ils ne la reſpectent pas plus que l'humanité.

D'abord ne va point qui veut à la *Meſſe*, à la *Baſtille* ; c'eſt une grace ſpéciale, une faveur exquiſe, qui n'eſt accordée qu'à un petit nombre d'élus. J'avoue qu'elle m'a été offerte : le premier jour on m'invita, on me conduiſit aux *Tribunes* où il faut être caché pour en jouir : je n'y reſtai pas long-tems. Ce que la ſervitude & les fers ont de plus horrible vous ſuit, vous accable juſqu'au pied de l'autel.

On traite la Divinité à la *Baſtille*, auſſi leſtement que ſes images. La *Chapelle* eſt le deſ-

ſous d'un colombier garni de pigeons que nourrit le *Lieutenant de Roi :* elle peut avoir ſept à huit pieds en carré. Sur une des faces on a conſtruit quatre petites cages, ou niches, qui ne peuvent contenir juſte qu'une perſonne ; elles n'ont ni jour, ni air, que quand la porte eſt ouverte, ce qui n'arrive qu'au moment où l'on y entre, & où l'on en ſort. C'eſt-là qu'on ſerre le malheureux dévot : au moment du ſacrifice on tire un petit rideau qui couvre une lucarne grillée, par laquelle il peut, comme par le tuyau d'une lunette, découvrir le célébrant. Cette manière de participer aux cérémonies de l'*Egliſe* m'a paru ſi honteuſe, & ſi affligeante, que je n'ai pas ſuccombé deux fois à la tentation d'en avoir le ſpectacle.

Pour les *Confeſſions*, &c. j'ignore comment on s'arrange ; & je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de captifs, même dévots, qui cèdent à l'envie d'uſer de cette reſſource. Le Confeſſeur fait partie de l'*Etat Major :* il eſt officier de la maiſon. On peut apprécier quelle ſûreté il y auroit à être ſincère avec lui, ſi l'on avoit des reproches ſérieux à ſe faire. Son office n'eſt donc qu'un piège, ou une dériſion. Je ne conçois pas comment on a l'audace de propoſer aux priſonniers de la *Baſtille* d'ouvrir leur ame à un lâche prévaricateur qui proſtitue ainſi la dignité de ſon caractère ; ni comment lui-même ſoudoyé par le pouvoir terreſtre qui les opprime, oſeroit leur parler au nom du Ciel qui le déſavoue.

Je ne puis pas parler de ce qui arrive quand on meurt, confeſſé ou non; j'ignore dans ce cas comment on ſe venge ſur le corps de la fuite de l'ame, & dans quel dépôt on jette ces cendres immobiles, quand on eſt bien ſûr de ne pouvoir plus les tourmenter. Ce qui eſt ſûr c'eſt qu'on ne les rend pas à leurs familles. Certainement depuis que la *Baſtille* exiſte elle a vu des funérailles: connoit-on un extrait mortuaire qui en ſoit daté, hors celui du *Maréchal de Biron?* Ces familles ſont donc impitoyablement livrées à la confuſion qui reſulte de l'abſence de leur chef: après en avoir ſouffert tant qu'il exiſte, on leur envie juſqu'au triſte remède que produiroit la certitude de ſon ſort.

Lecteurs dont cette deſcription n'a que trop ſouvent ſerré le cœur, vous croyez être au bout. L'imagination ne vous paroît pas pouvoir aller dans l'art de créer des ſupplices au-delà des raffinemens multipliés que je viens de vous dépeindre. Un aréopage de bourreaux s'indigneroit en ſongeant au ſang-froid avec lequel ces diſpoſitions ont été réfléchies, combinées; au calme avec lequel on les exécute. Eh bien, voici quelque choſe de plus fort: voici un trait qui m'eſt perſonnel, & qui paſſe tout ce que vous venez de voir.

Depuis le 27 Septembre 1780, juſqu'en Octobre 1781, c'eſt-à-dire pendant DOUZE MOIS, j'étois reſté non-ſeulement dans une privation abſolue de toute eſpèce de correſpondance au

dehors, ou avec une correſpondance pire encore que la privation, comme on le verra plus bas ; mais dans une ignorance non moins abſolue de ce qui s'y paſſoit en général, ou relativement à moi : on ne m'avoit laiſſé parvenir que les nouvelles propres à augmenter mon déſeſpoir, à m'enlever juſqu'à l'attente d'un avenir moins affreux. Pluſieurs même, par un raffinement auquel on tremble de donner une épithète, étoient fauſſes, fabriquées uniquement pour m'induire en erreur, & pour rendre cette erreur plus amère, ou plus funeſte. *(Voyez la Note 7.)*

Ainſi on me diſoit à moi-même, journellement, *& en riant*, que je ne devois plus m'inquiéter de ce qui ſe paſſoit dans le monde, parce *qu'on m'y croyoit mort* ; on pouſſoit le badinage juſqu'à me détailler les circonſtances qu'une rage forcenée, ou une horrible légèreté ajoutoit à ma prétendue fin. On m'aſſuroit que je n'avois rien à attendre de l'empreſſement & de la fidélité de mes amis, moins encore parce qu'ils étoient trompés comme les autres ſur mon exiſtence, que parce qu'ils m'avoient *trahi :* cette double impoſture avoit pour objet, non-ſeulement de me tourmenter, mais tout à la fois de me donner une confiance ſans réſerve pour le ſeul traitre que j'euſſe en effet à redouter, & qu'on me préſentoit ſans ceſſe comme le ſeul fidèle ; & de pénétrer par la maniére dont je recevrois ces inſinuations, ſi j'avois en effet quelques ſecrets qui m'expoſaſſent à des trahiſons.

En Octobre 1781, l'accouchement de la *Reine* m'avoit donné quelques lueurs d'eſpérance. On n'avoit pas pu me cacher cette nouvelle : j'avois ſur ma tête le canon chargé de la publier, & ſous les yeux les rejouiſſances qu'elle produiſoit. Ces évènemens étant toujours en *France* l'époque de la remiſſion même des crimes, l'idée me vint que celui-là pourroit être favorable à l'innocence. J'écrivis une courte lettre à M. le C. de *Maurepas:* connoiſſant ſon caractère, j'eus la force de la faire gaie, & preſque plaiſante. Il en avoit paru touché : il s'étoit montré diſpoſé à ſeconder la voix publique déterminée enfin en ma faveur. Ce changement dans ſes diſpoſitions ne me fut pas caché ; mais de peur qu'il n'en réſultât des illuſions trop conſolantes, on eut ſoin de m'apprendre en même tems *qu'il étoit mort,* & mort ſans avoir rien fait pour moi.

Enfin, en Decembre 1781, ma conſtitution cédant à tant de maux, & d'épreuves ; les manipulations phyſiques & chymiques qui depuis quinze mois ſe joignoient aux morales pour la détruire, ayant produit leur effet ; me trouvant attaqué de manière à ne pouvoir plus me flatter même de diſputer ma vie davantage ; ſentant à chaque minute approcher celle où j'allois perdre, non pas la lumière que je ne voyois point, mais la ſenſibilité qui feſoit de mon exiſtence le plus cruel des ſupplices, j'ai deſiré de faire un TESTAMENT. Il falloit pour cela une permiſſion expreſſe : je l'ai demandée :

j'ai ſupplié les Miniſtres de me permettre de voir l'officier public qui ſeul pouvoit conſtater mes dernières volontés, & le dépoſitaire de qui ſeul je pouvois tenir les connaiſſances indiſpenſables pour ne pas faire des diſpoſitions illuſoires.

J'ai réitéré journellement pendant deux mois qu'a duré mon danger, les inſtances les plus vives, les plus attendriſſantes, j'oſe le dire, à ce ſujet. Le Médecin de la *Baſtille* a eu la complaiſance de porter lui-même au *Lieutenant de Police*, organe immédiat du Miniſtère en ce genre, une atteſtation de mon état, & du péril imminent que je courois: un refus impitoyable a été l'unique réponſe: de ſorte que, traité comme mort depuis quinze mois; privé de toutes les facultés des vivans ſans exception, hors celle de ſouffrir, je perdois juſqu'à l'eſpoir de jouir, quand j'aurois en effet ceſſé de vivre, des derniers droits qu'en aucun pays on ne refuſe aux morts, du moins à ceux que des arrêts ſolemnels n'ont point dégradé.

C'eſt ainſi que j'ai paſſé les mois de Decembre 1781, & de Janvier 1782 entiers, dans la perſuaſion chaque ſoir, que je ne verrois pas le lendemain; & chaque matin que je n'entendrois pas annoncer la fin du jour, par l'horloge lugubre qui dans cette nuit éternelle marque ſeule la diviſion des tems; &, qu'on y ſonge, cette attente toujours trompée, devenoit ſans ceſſe de plus en plus douloureuſe, par le ſentiment du caprice qui m'envioit juſqu'à la

ſatisfaction de laiſſer après moi des traces de bienfeſance, & des marques de ſouvenir aux amis qui pourroient encore chérir le mien.

Voilà un fait : pourra-t-on donner un motif ?

On ne peut pas m'objecter le régime de la maiſon, les prétendues loix de cet écueil de toutes les loix : non-ſeulement le délire oppreſſif n'y eſt pas porté juſqu'à l'excès de faire du refus des actes civils une règle dont on ne puiſſe s'écarter : mais il fait quelquefois à ſes victimes une néceſſité de ces actes : la *Baſtille* a un notaire bréveté : il peut donc en général y exercer ſes fonctions : moi-même on m'avoit dans les premiers tems, non pas permis, mais forcé de l'employer.

L'*Exempt* de la Cour de *France*, quoique ſecondé par le Miniſtre Plénipotentiaire de la *Police* de *Paris*, ayant échoué dans la pourſuite de mes papiers, &c. à *Bruxelles* ; un troiſième adjoint envoyé à leur ſecours n'ayant pas d'abord mieux réuſſi, parce qu'il y a des loix dans ce pays, & qu'elles y ſont reſpectées, on m'a arraché une *procuration* notariée qui a enfin produit une partie de ce que l'on deſiroit : ſi pour pénétrer dans mes ſecrets, & me chercher des crimes, ou s'emparer de mes dépouilles, on avoit pu ſans bleſſer le Code de la *Baſtille*, emprunter le miniſtère d'un officier public, il n'y avoit pas plus d'impoſſibilité ſans doute, ou de danger, à me le permettre pour régler la diſpoſition de ce qu'on m'avoit laiſſé : un

Teſtament n'étoit pas plus illicite qu'une *Procuration.*

Quand il y auroit eu contre moi une accuſation, des indices, une procédure commencée, n'y ayant pas de jugement, le refus du pouvoir de *teſter*, & par conſéquent une confiſcation anticipée, auroit paru une atrocité ſcandaleuſe autant que criminelle : comment faut-il donc le regarder, ou le qualifier, dans la poſition où j'étois ; car on ne doit pas l'oublier, n'ayant ni juges, ni procès, ni délits, ni accuſateurs ? N'eſt-ce pas-là le dernier abus du pouvoir, & une des plus fortes preuves de la barbarie avec laquelle on ſe joue à la *Baſtille* de l'exiſtence des citoyens ?

Et qu'on ne diſe pas, je le répète, que la *Baſtille* étant excluſivement deſtinée à renfermer des *Criminels d'Etat*, le régime n'en peut être trop ſévère, ni trop miſtérieux ; qu'ainſi l'accroiſſement de rigueur que je lui reproche, ſeroit dans ſon genre une eſpèce de perfection, puiſqu'on ne peut prendre trop de meſures pour convaincre, pour déconcerter des perſonnages dangereux, dont la liberté pourroit entraîner la ſubverſion de la Patrie.

Non ; cela n'eſt pas vrai : ce n'eſt pas, dans ces derniers tems ſur-tout, aux *Criminels d'Etat* que la *Baſtille* eſt réſervée : la légèreté avec laquelle on l'ouvre, s'eſt redoublée dans la même proportion que l'inhumanité avec laquelle on la régit. Depuis un petit nombre d'années elle ſemble

ſemble être le préliminaire des *affaires civiles* les plus communes, les moins ſuſceptibles par leur objet & leur iſſue, de cet étrange & terrible début. Elle eſt devenue, en quelque ſorte, l'Anti-chambre de la *Conciergerie.*

Une femme de qualité eſt ſoupçonnée d'avoir fabriqué ou commercé de *faux billets:* on la met à la *Baſtille.*

Un fou revêtu d'une robe de Magiſtrat à *Paris*, accuſe une marchande de fayence de *Lyon*, d'avoir été la confidente pécuniaire d'une ſociété diſparue depuis long-tems: on la met à la *Baſtille.* Relâchée après l'évanouiſſement de cette ombre abſurde, elle ſe brouille, pour des diſcuſſions domeſtiques, avec un premier commis, qui a intérêt perſonnellement de la perdre: on la remet à la *Baſtille.*

Un ſubalterne eſt accuſé d'avoir commis des faux dans le maniement des affaires d'une grande maiſon; mais des faux d'une eſpèce qui aſſurément n'intéreſſoient pas la monarchie: on le met à la *Baſtille.*

Voilà le ſort qu'ont eu M^de. *de St. Vincent*, la D^e. *Roger*, le S^r. *Le Bel.* Etoient-ce-là des *Priſonniers d'Etat?* Quel étoit donc l'objet du régime funéraire auquel on les ſoumettoit?

Tous ont été renvoyés devant les Juges ordinaires: mais à l'inſtant du renvoi on n'avoit pas la preuve de leur innocence: bien loin de-

là, on doit croire qu'elle paroiſſoit plus problématique, puiſqu'on les livroit aux lenteurs diſpendieuſes de la juſtice regulière, & à une accuſation réfléchie, intentée, approfondie dans les formes. Il falloit donc que les éclairciſſemens antérieurs à leur renvoi leur fuſſent plus contraires que favorables: ils étoient donc, en ſortant de ce gouffre funeſte, plus ſuſpects qu'en y entrant: & cependant c'eſt à leur entrée qu'on les accable du régime de la maiſon! ce n'eſt que quand on a plus de droit de les préſumer coupables, qu'on les en affranchit! On leur rend une demi-liberté, quand on les abandonne à une inſtruction qui ſemble former un indice contr'eux; on la leur avoit ôtée entière, en joignant à cette perte tous les acceſſoires de la *Baſtille*, avant que de procéder même aux préliminaires de l'inſtruction.

Il y a plus: les vrais *Priſonniers d'Etat*, ceux qui arrivent à la *Baſtille* chargés de fers que le prétexte du bien public peut juſtifier, & pourſuivis par une clameur que des fautes précédentes peuvent excuſer, y trouvent des douceurs inconnues, des égards refuſés à tous les autres.

J'ignore, par exemple, quel étoit le grief qui y a conduit quelque tems avant moi un homme aſſocié clandeſtinement aux expéditions de la marine *Françoiſe*. Je ſuis fort éloigné d'affirmer qu'il méritât ce ſort: mais il n'eſt pas poſſible que le titre d'accuſation au moins, ſur lequel la *Lettre-de-cachet* a été expédiée contre lui, ne fut grave. Il avoit eu part à des opérations délicates, & dont le ſuccès n'a-

voit pas répondu aux eſpérances, peut-être à ſes promeſſes. Le Miniſtre qui l'employoit, accoutumé par ſon ancien métier à regarder l'eſpionage comme le plus beau champ du génie miniſtériel, & l'arme la plus ſûre d'un gouvernement; croyant mener la *Marine* comme la *Police*, & ſe flattant de maîtriſer les flottes *Angloiſes* comme les jeux de *Paris*, l'avoit-il créé ſon ſubſtitut dans ces flétriſſantes fonctions? Avoit-il, comme on l'a cru, commis pour doubler ſes profits une double trahiſon, toujours à craindre de la part de ces ſortes d'agens? Chargé de commiſſion par la *France* pour acheter les ſecrets de l'*Angleterre*, avoit-il vendu à l'*Angleterre* ceux de la *France?* Ou bien ſon protecteur ayant mal-entendu ſes avis; ou, comme on l'a dit auſſi, ayant eu des motifs perſonnels pour les négliger, avoit-il cru à la vue des ſuites de ſon ineptie, ou de ſa prévarication, devoir en rejetter la cauſe ſur le ſubalterne, & feindre de ſoupçonner l'intégrité de celui-ci, pour couvrir ſa propre incapacité, ou pis encore? Je n'en ſais rien.

Ce qui eſt ſûr, c'eſt que ſon ancien protégé n'a connu des ſupplices de la *Baſtille*, que la perte de la liberté: c'eſt que dès le premier moment il y a eu des livres, des correſpondances: c'eſt que tous les jours, dans le tems où un ſilence impoſteur, autant qu'effrayant, donnoit à mes amis de trop juſtes alarmes, il y recevoit des viſites; c'eſt qu'en ayant eu le ſoupçon, & m'étant permis, pour m'en aſſurer, d'en hazarder le reproche dans une des rares &

courtes entrevues que m'a accordées le *Lieutenant de Police*, ami, comme on ſait, & créature de M. de *Sartines*; il m'a répondu, en convenant du fait, & rejettant les ménagemens dont on uſoit envers le priſonnier que je lui nommois, ſur ce que le Miniſtre auteur de ſa détention étoit BON; & ſur mon obſervation toute naturelle que la différence des traitemens auroit dû dépendre de la gravité des accuſations, & non de la bonté perſonnelle de chaque Miniſtre, il m'a ajouté ces mots remarquables: *Qu'il ne pouvoit qu'y faire; parce que perſonne ne s'intéreſſoit à moi.*

De ſorte que les horreurs de ma captivité, la redondance avec laquelle on m'a noyé de toutes les horreurs de la *Baſtille*, ne ſont venues que de n'avoir pas eu le bonheur d'être mêlé dans quelque intrigue obſcure & honteuſe, vraiment relative aux intérêts de l'*Etat*; de n'avoir pas été ſacrifié à un manège adroit, qui cachât l'indulgence ſous les ſymptomes apparens de la ſévérité; de n'avoir eu parmi les Miniſtres que des ennemis directs, perſonnels, & implacables, au lieu d'y avoir des complices; elles ſont venues du malheur de n'avoir eu pour protecteurs que des hommes honnêtes; pour ſolliciteurs que des amis délicats; enfin, d'avoir eu affaire à une *Lettre-de-cachet* ſignée *Amelot*, & non pas *Sartines*.

Qui auroit jamais cru que de ces deux Miniſtres M. de *Sartines* fût le *Bon-homme?*

Le régime de la *Baſtille* n'eſt donc ni inflexible, ni uniforme : même avec cette rigidité commune il n'en ſeroit guère moins horrible, puiſqu'il exerceroit une rigueur égale ſur des délits différens ; &, ce qui eſt encore plus affreux, ſur l'innocence & ſur le crime. Mais il n'a pas même cette abominable ſtabilité : & il n'y déroge que dans le ſens contraire à celui qu'indiqueroit la juſtice.

L'exemple ſeul que je viens de citer, & le mien, prouvent qu'il eſt ſuſceptible de modification ; qu'il eſt ſubordonné uniquement à la vengeance, au deſir qu'ont les cœurs infernaux qui le dirigent de ſervir le reſſentiment ou les néceſſités de leurs patrons ; ils prouvent que de même que le Miniſtère de *France* a des magaſins de *Lettres-de-cachet*, ſignées d'avance, qu'il attend ſans bruit le moment d'appliquer, il a auſſi des réſerves de douleurs qu'il ne déploie que quand l'ordre fatal a eu ſon exécution ; ils prouvent qu'il y a à la *Baſtille* un tarif de tortures pour chaque commenſal, comme il y en a un pour leur penſion ; & qu'en fixant au lâche Cantinier qu'on charge de leur ſubſiſtance le prix des alimens deſtinés à prolonger leur vie, on détermine auſſi la meſure de fiel dont il doit l'empoiſonner.

Le régime de la *Baſtille* eſt donc inſtitué uniquement pour tourmenter ? & qui ? Des innocens reconnus, puiſque des ſoupçons fondés motivent des égards, ou un renvoi. Au nom

de qui ? Au nom du *Roi*, du magiſtrat ſuprême, du protecteur né de l'innocence, du gardien de la foibleſſe : c'eſt ſon intervention plus directe qui produit des effets plus cruels : c'eſt par ſes ordres immédiats qu'on ſe prétend autoriſé à ſoumettre un infortuné qui n'a offenſé, ni lui, ni les loix, ni rien de ce qu'elles obligent de reſpecter, à des ſupplices inconnus dans les priſons ordinaires, peuplées d'hommes coupables, ou du moins accuſés de quelques-uns de ces attentats : c'eſt de *par le Roi* qu'on lui preſſe la gorge de manière à ne pas intercepter tout-à-fait ſa reſpiration, mais à ne lui en laiſſer préciſément que ce qu'il faut pour perpétuer ſon angoiſſe ; qu'on rit de ſes convulſions ; qu'on s'applaudit de ſes gémiſſemens ; qu'on compte comme autant de victoires les ſoupirs prolongés que la douleur lui arrache : c'eſt le Roi qu'on ne frémit de donner pour auteur de ces prévarications barbares qu'il ignore, de ces vengeances miniſtérielles que ſon cœur déſavoue.

Oui, vous les ignorez, o vous que la Nature m'avoit donné pour maître, & que vos vertus m'auroient donné pour protecteur, ſi l'innocence avoit autant d'accès auprès du trône que la calomnie ; Vous dont l'eſtime étoit la plus flatteuſe récompenſe, & le plus puiſſant encouragement de mon travail ; Vous dont l'amé honnête & franche n'avoit été ni effrayée de ma promeſſe de dire toujours la vérité, ni rebutée de mon exactitude à la remplir.

Vous ne les connoiſſez pas, ces cachots qui

cependant ne s'ouvrent, & ne ſe ferment qu'à votre nom ; où l'on ne ſent que l'on exiſte que parce que l'on ſouffre ; & dont l'eſpérance même eſt ſouvent exclue : ils engloutiſſent journellement des citoyens irréprochables, des ſujets fidèles, qui reclament en vain du fonds de ces abîmes les vertus, & le nom de leur Prince : ce nom ſacré, qui eſt par-tout ailleurs le garant de l'exécution des Loix, n'eſt là que le titre en vertu duquel on les enfreint.

En ſignant un ordre pour *enfermer*, vous croyez ne faire qu'un uſage légitime de votre autorité ; un uſage conſacré par une poſſeſſion de pluſieurs ſiècles ; un uſage néceſſaire au repos public, & dont il ne réſulte aucun abus : vous ſuppoſez que l'exécution de cet ordre n'entraîne que les effets d'une précaution de ce genre.

Bienfeſant juſques dans les rigueurs que votre rang vous oblige d'autoriſer, vous avez donné mille preuves de votre penchant à ſoulager les maux que le maintien de la ſociété néceſſite. Par vos ordres les priſons deſtinées à aſſurer la conviction & le châtiment du crime ſont devenues plus douces, moins meurtrières : elles ont ceſſé d'être une punition préliminaire plus cruelle ſouvent que le dernier ſupplice. Vous avez détruit la pratique barbare qui autoriſoit les tribunaux à torturer des accuſés ſimplement ſuſpects, pour eſſayer ſi par-là on ne réuſſiroit pas à les rendre criminels.

Vous êtes donc bien loin de ſoupçonner que dans votre royaume, dans votre capitale, ſous vos yeux, il exiſte une place dévouée ſpécialement à perpétuer ſur l'innocence une queſtion mille fois plus cruelle que toutes les queſtions préparatoires proſcrites par vous ; puiſqu'enfin elles ne briſoient que les corps, au lieu que celle de la *Baſtille* ne déchire le corps, que pour pénétrer plus fructueuſement juſqu'à l'ame. Vous êtes loin de ſoupçonner que l'on ajoute encore arbitrairement à ce régime infernal ; que les agens ſubalternes, choiſis pour le maintenir trouvent de la ſatisfaction & du profit à l'outrer ; que pareils à ces chiens acharnés qui ſecouent & mordent le gibier en le rapportant, ils ſe faſſent un plaiſir d'être barbares, quand on n'exige d'eux que d'être ſoumis & fidèles.

Mais vous ne l'ignorerez plus ; le voile eſt déchiré : portez les yeux ſur ces ſouterrains funéraires, où n'eſt jamais deſcendu le jour : pour lui en procurer l'accès, il falloit deux évènemens auſſi ſinguliers l'un que l'autre, que j'y entraſſe & que j'en ſortiſſe. Le ſecond, que je ne dois qu'à vous, m'aſſure que les connoiſſances dont je ſuis redevable au premier ne ſeront pas inutiles.

Il m'en coûtera ma Patrie. La néceſſité de chercher un tombeau dans des contrées étrangères, hélas ! & ennemies, ſera le ſeul prix de tous les ſacrifices que je lui ai faits. Celui-ci

eſt le dernier: je ſerai payé de tous les autres s'il n'eſt pas infructueux.

Mais non, il ne le ſera pas: votre cœur pur & ſenſible s'émeut: vous frémiſſez: vous rougiſſez: ce ne ſera pas en vain. Dieu quand vous protégez les hommes, tout puiſſant pour opérer leur ſalut; donnez à l'*Europe*, au monde le ſpectacle d'un prodige que vous êtes digne d'opérer. Parlez: A votre voix on verra s'écrouler les murailles de cette moderne *Jéricho*, plus digne mille fois que l'ancienne des foudres du ciel, & de l'anathême des hommes. Le prix de ce noble effort ſera la gloire de votre règne; un redoublement d'amour des peuples pour votre perſonne & votre maiſon; & la bénédiction univerſelle des ſiècles les plus reculés, comme du ſiècle préſent.

NOTES.

N. B. *Les Lecteurs ſont priés de ne paſſer aux Notes, qu'après avoir bien lu, & un peu médité le Texte, s'il eſt poſſible.*

(1) PAGE 3. *Sur les avenues de ces gouffres.*] En général en *France* toutes les places fortes peuvent à volonté devenir autant de *Baſtilles:* il n'y a pas un de ces ramparts, élevés en apparence contre les ennemis de l'état, dont un caprice miniſtériel ne puiſſe à chaque inſtant faire le tombeau de ſes enfans: mais il n'y a guère qu'une vingtaine de châteaux qui aient cette deſtination ſpéciale & conſtante, tels que la *Baſtille* & *Vincennes*, aux portes de *Paris*; *Pierre en Ciſe*, à *Lyon*; les *Iles Ste. Marguerite*, en *Provence*; le *Mont St. Michel*, en *Normandie*; le *Château du Taureau*, en *Bretagne*; celui de *Saumur*, en *Anjou*; celui de *Ham*, en *Picardie*; &c. &c. &c. Et tout cela eſt rempli de *Priſonniers d'Etat!* & dans tous on ſuit le régime de la *Baſtille!* & dans tous il y a des Gouverneurs *Cantiniers*, des Etats majors *Porte-clefs*, des *Garniſons*, des *Ingénieurs*, &c.

La conſidération de cette énorme dépenſe, a

donné à quelques Miniſtres, & entr'autres à M. *Neker*, dit-on, la velléité d'une réforme; ſi elle s'opéroit jamais, il ſeroit bien honteux qu'elle n'eût point d'autre motif. *Supprimer la Baſtille par* ECONOMIE! diſoit, il y a quelques jours, avec indignation, à ce ſujet, un des plus jeunes, & des plus éloquens orateurs de l'*Angleterre!*

(2) Page 3. *Un Condé.*] A-propos de ce nom je ne puis me refuſer de placer ici une anecdote tirée des Mémoires de *Sully*, à laquelle peut-être peu de lecteurs ſont attention.

Henri IV, malgré ſa vieilleſſe & ſes vertus, avoit dans ſes derniers tems cédé à une paſſion auſſi ſcandaleuſe que ridicule: il aimoit la Princeſſe de *Condé*, femme de ſon neveu. Il la lui avoit fait épouſer dans l'eſpérance qu'étant jeune, diſſipé, & avare, on pourroit avec des plaiſirs ou de l'argent l'aveugler ſur la conduite de ſa femme. Il n'en fut rien: le jeune Prince ne voulut ni ſe diſtraire, ni s'enrichir: il emmena ſa femme à *Bruxelles*, ſans en avertir perſonne.

Cette évaſion ne pouvoit être qu'approuvée des honnêtes gens; elle fut traitée dans le Conſeil du Roi, comme une *Affaire d'Etat*. Tous les Miniſtres opinèrent gravement tour-à-tour ſur les moyens de remettre au plus vîte dans les bras du Roi une Maîtreſſe que l'incommode époux avoit oſé lui enlever. Il y avoit des opinions *Pour la guerre:* quand le tour du Duc de *Sully* fut venu, il commença ſon avis par ces mots: *Si vous m'aviez laiſſé faire, il y*

*a trois mois, j'aurois mis votre homme à la Baſtille, ou je vous en aurois bien répondu.**

C'étoit en *Plein conſeil* que ſe tenoit ce langage! celui qui le tenoit étoit un des plus vertueux Miniſtres que la *France* ait eu; celui contre qui il le tenoit, étoit un *Prince du Sang*; & le crime jugé dans ce *Prince de Sang* digne de la *Baſtille*, étoit d'avoir une jolie femme, & de ne pas vouloir qu'elle fût la maîtreſſe de ſon oncle.

Lecteurs, réfléchiſſez.

(3) Page 4. *Sa deſcription avec la mienne.*] Je ne mets pas au rang des mémoires que l'on peut conſulter ſur les détails de cet antre de *Trophonius* une hiſtoire de l'*Inquiſition Françoiſe*, par *Conſtantin de Renneville*. Ce livre devenu rare, & cher parce qu'il eſt rare, n'a d'intéreſſant & même de vrai que le titre. C'eſt un tiſſu de groſſièretés dégoûtantes, & de fables abſurdes.

On y lit, par exemple, qu'un priſonnier ayant été renfermé dans les ſouterrains d'une des tours, il arracha *avec ſes mains* tant de pierres des fondemens qu'il les ébranla, & que le Gouverneur effrayé fut forcé de loger ce nouveau *Samſon* dans le plus bel appartement du château, pour en prévenir la chûte.

---

* Je cite de mémoire: je puis me tromper ſur un ou deux mots: je ſuis ſûr de ne me tromper, ni ſur la choſe, ni même ſur la phraſe.

L'auteur de ce conte ne ſavoit donc pas que les murs de la *Baſtille* ont, aux endroits où ils ſont le plus minces, au moins *douze pieds* d'épaiſſeur, & trente, quarante, cinquante dans les autres ; qu'ils ſont de la plus ſuperbe pierre de taille, & par conſéquent auſſi ſolides que les cœurs des gardiens ſont impitoyables.

D'ailleurs *Renneville* ne parle que de mauvais traitemens phyſiques : il eſt vrai qu'on ne les épargne pas dans ce lieu où toutes les manières de rendre l'exiſtence inſupportable ſont employées ; mais, comme on l'a vu ci-devant, ce n'eſt pas ſur cette reſſource que comptent le plus les queſtionnaires à *croix de St. Louis* qui ſe chargent d'y adminiſtrer les douleurs : ce ſont les ames qu'ils torturent ; & cela eſt bien plus ingénieux.

(4) Page 6. *Conſacré en apparence à la juſtice.*] C'eſt le *Lieutenant Gal. de Police :* il eſt le véritable adminiſtrateur de la *Baſtille*, le Gouverneur en chef de ce château : c'eſt par lui que paſſent tous les ordres ; il n'a de ſupérieur dans ce diſtrict que le Miniſtre immédiat du département de *Paris*.

C'eſt une inconſéquence dont on ne peut trouver d'exemple qu'en *France* que cette aſſociation de la *Robe* avec l'*Epée*, d'un magiſtrat avec des ſtipendiaires armés, pour conſommer une oppreſſion que les Loix proſcrivent, & que la *Robe*, la *Magiſtrature* font profeſſion de déteſter. Et ce n'eſt pas pour l'adoucir que la régie en a été ainſi confiée à un *Maître des Ré-*

quêtes : c'eſt pour la légitimer, en quelque ſorte, ou du moins la légaliſer, s'il étoit poſſible.

Les troupes de la *Ferme générale*, les ſoldats de la finance ont en *France* le droit de rédiger des actes civils & juridiques ; de dreſſer des procès verbaux ; de faire ſubir de vrais interrogatoires à ceux qu'ils arrêtent, & qu'ils fouillent : les troupes du Roi, les militaires nationaux n'ont pas ce droit. Comme ce ſont eux qui gardent la *Baſtille*, il a fallu leur adjoindre un homme qui en fut doué, pour procéder à ce qu'on y appelle des *Procès verbaux*, des *Interrogatoires*, quand on daigne s'amuſer à ces formalités : c'eſt-là l'emploi du *Lieutenant de Police*, & l'occaſion du pouvoir dont on l'a inveſti.

Ce qui eſt plaiſant, ſi quelque choſe relatif à la *Baſtille* peut l'être, ce qui prouve toujours la conſéquence des idées *Françoiſes*, c'eſt que ſa robe qui devient ici pour lui un titre de ſupériorité, en eſt, pour tout autre magiſtrat, un d'excluſion. Le *Chancelier* lui-même ne ſeroit pas admis à la *Baſtille*, à moins qu'il n'y fût envoyé comme priſonnier. Quand le *Parlement*, comme il arrive quelquefois, par une autre ſuite de cette même juſteſſe d'eſprit, accepte des *Commiſſions*, pour juger des priſonniers dépoſés à la *Baſtille*, il n'eſt pas permis aux Juges d'entrer dans le château : c'eſt à la porte qu'ils tiennent leurs aſſiſes, & qu'on leur amène l'accuſé, ou plutôt la victime ; témoin M. de *Lally*, &c. de ſorte que ces magiſtrats ſupérieurs, ſi fiers, ſi deſpotiques, n'ont pas même le droit

d'inſpection ſur ces lieux où un ſubalterne exerce un empire illimité.

Et ce qui achève de réunir toutes les eſpèces de contradictions, comme de confondre toutes les idées, les actes paſſés par ce magiſtrat appellé exprès, inſtitué exprès, pour leur donner une apparence de *légalité*, ſont formellement déſavoués, proſcrits par les tribunaux dont il continue d'être membre, toutes les fois qu'ils leur ſont préſentés. Ils déclarent au *nom du Roi*, de *la part du Roi*, en feſant *parler le Roi*, illégales, & tyranniques, les procédures inſtruites, au *nom du Roi*, de la *part du Roi*, en feſant *parler le Roi*, par leur confrère dans les *Baſtilles*; & enfin le même homme ſiégeant au *Chatelet*, comme *Lieutenant de Police*, au *Parlement*, comme *Mre. des Requêtes*, rejettera le lendemain avec horreur, déclarera criminelles, les mêmes pièces qu'il aura extorquées la veille au *fauxbourg St. Antoine*, à *Vincennes*, &c. en qualité de *Commiſſaire du Roi*, & munies de ſa ſignature.

Ces abſurdités rendent la Légiſlation *Françoiſe* ridicule aux yeux des étrangers: mais malheureuſement elles la rendent encore plus accablante pour les nationaux.

(5) Page 6. *Du gage apparent d'un ſervice pur.*] Tous les officiers de l'*Etat Major* à la *Baſtille* ont la *Croix de St. Louis:* ceux même qui n'ont jamais ſervi, tels que le *Gouverneur actuel*, ou qui ont ſervi avec un titre qui n'y donne pas de droit, tels que le *Major actuel* on la leur accorde par grace, & afin de leur donner apparemment un extérieur plus impoſant.

Cela

Cela n'a rien d'étonnant après tout. On la donne bien aujourdhui, cette croix, ſi long-tems reſpectable & reſpectée, à des *Exempts de Police*. C'eſt à M. de *Sartines* qu'eſt due cette honteuſe illuſtration du plus lâche ſervice que le deſpotiſme ait jamais exigé. Si l'on prétend la juſtifier par l'utilité de ces emplois dans certains cas, il faudroit donc la rendre commune aux *Geoliers* ordinaires, & aux *Bourreaux*; car enfin ce ſont auſſi des hommes utiles; & certainement aux yeux de la raiſon ils ſont infiniment au-deſſus de leurs camarades *Baſtilleurs*; ils devroient être bien moins flétris dans l'opinion publique.

Ils ne ſont que les miniſtres d'une ſévérité indiſpenſable: ils ſont officiers, & officiers néceſſaires d'un pouvoir légitime: ils peuvent quelquefois exécuter des ordres injuſtes: mais ils obéiſſent toujours à la juſtice & aux loix. Ils ſont ſûrs que l'infortuné qui leur eſt livré, a eu, ou aura le moyen de ſe défendre: ils ſont ſûrs ou du moins doivent croire qu'un examen équitable, impartial, a précédé les déciſions rigoureuſes qui les décident. Ils ſont autoriſés à penſer qu'elles n'ont jamais pour objet que des coupables, ou au moins des hommes juſtement ſuſpects.

Mais un *Exempt de Police*, un officier de *Baſtille*, ſont ſûrs préciſément du contraire: ils ſavent qu'ils violent les loix, & que leur deſtination ſpéciale eſt de les violer: ils ſavent qu'ils ſont les inſtrumens paſſifs, criminels, d'une violence arbitraire: ils ſavent que les trois quarts des victimes qu'on leur donne à crucifier ſont in-

nocentes ; que ſi l'on avoit eu quelque prétexte fondé pour les charger de fers juridiquement, on n'auroit pas eu recours à la voie abrégée d'une *Lettre-de-cachet* ; ils ſavent enfin que, ſans les bayonnettes qui les entourent, leur procès eſt tout fait dans les rituels des tribunaux, comme dans le cœur de tous les citoyens ; & qu'un ſupplice honteux ſeroit le juſte prix de leur infame condeſcendance.

Ils le ſavent ! & ces violences, ces *Lettres-de-cachet*, ils s'en rendent les inſtrumens ! L'Exempt captureur compte ſur ſes doigts de combien de *Louis-d'or* chaque nouvelle proie lui fournira le prétexte de groſſir ſes mémoires ; le Gouverneur geolier ſuppute combien d'*Ecus* il en réſultera pour ſa cuiſine ; tous deux trouvent la capture d'autant *meilleure* qu'elle leur devient plus lucrative.

Aſſurément l'exécuteur des *hautes œuvres*, ni ſes valets ne pouſſent point juſques-là la dégradation de l'avarice, & l'oubli de toute eſpèce de pudeur comme de remords.

Si donc l'opinion étoit raiſonnable ; ſi c'étoit la réflexion que déterminât le préjugé, lequel de ces deux hommes, je le demande, devroit être le plus flétri aux yeux de la ſociété ? à qui des deux eſt dû plus de mépris & d'opprobre ?

(6) Page 7. *Entre M. le Comte de Vergennes, & moi.*] Voyez ma lettre à ce Miniſtre, imprimée en 1777. Je n'ai point mis cet écrit, ni l'éclat qu'il a fait, au nombre des cauſes de ma détention, parce que ce ſeroit accuſer nettement M. le *C. de Vergennes* d'une fourberie, d'une hypocriſie,

trop contraire à la vertu, à la franchiſe dont il fait profeſſion : mais il eſt très-vrai, cependant que depuis que j'ai eu, moi, la bon-hommie de repaſſer la mer *ſur ſa parole*, des amis éclairés n'ont ceſſé de me prédire ce qui m'eſt arrivé le 27 Septembre 1780 : ils n'ont ceſſé de me répéter que tôt ou tard M. le C. *de Vergennes* ſe ménageroit le moyen de concilier le plaiſir de ſe venger, avec la gloire d'avoir paru pardonner. Ce rapport entre leurs prophéties & l'évènement doit-il l'emporter ſur la confiance qu'inſpirent les VERTUS de M. le Comte *de Vergennes ?*

(7) Page 8. *Plus noble encore que celui de mon ſéjour.*] Révéler ici l'objet de ce ſacrifice, ce ſeroit en perdre le mérite ; il me ſeroit permis, peut-être, il ſeroit intéreſſant pour ma gloire, & ma vengeance, de revoquer ma parole, comme les Miniſtres de *France* ont violé la leur : mais je n'ai pas l'honneur d'être Miniſtre. Un ſerment tyrannique, & injuſte, ne lie jamais : une parole donnée librement lie toujours.

(8) Page 9. *Avec un opprobre réfléchi & combiné.*] C'eſt en plein jour, à midi, dans la rue de *Paris*, la plus paſſante, & la plus peuplée, que j'ai été arrêté, aux yeux de dix mille hommes raſſemblés en un inſtant, on pourroit dire convoqués. Mon cocher, mon laquais, ou plutôt ceux du S. *Le Quéſné*, & par conſéquent de la *Police*, ne cachoient mon nom à perſonne. On ſentira tout ce que cette affectation avoit de malignité, ſi l'on ſonge que dans les affaires les plus ſérieuſes, & même les plus preſſantes, c'eſt toujours la

nuit, & le ſecret que l'on choiſit pour ces opérations violentes : mais le miniſtère qui ſe vengeoit dans celle-ci, qui ſavoit bien qu'il n'en tireroit d'autre profit que l'opprobre, & les cruautés dont ma détention pourroit être accompagnée, a voulu m'en faire boire l'amertume juſqu'à la lie.

Ajoutons que le L^ant. *de Police*, à qui ſuivant mon uſage de circonſpection, & de franchiſe, chaque fois que j'allois à *Paris*, depuis 1777, j'avois rendu ma première viſite, m'avoit donné rendezvous *pour ce jour-là*, à neuf heures du ſoir ; chez lui : nous devions parler du No. LXXI. des *Annales*, qui n'étoit pas encore diſtribué ; & c'eſt le même jour qu'il me fait arrêter à midi, avec le ſcandale que l'on vient de voir ! & après cela, on me tient vingt mois dans un ſecret impénétrable : on met autant de miſtère dans les ſuites de ma détention, qu'on a mis de publicité dans la détention même ! Quel en étoit l'objet ? Faut-il le demander ? La publicité autoriſoit à tout dire à ma charge, & le miſtere à tout croire.

(9) Page 10. *Le Chargé-d'affaires de* FRANCE.] Il ne s'agit pas ici de M. le C. d'*Adhemar* Miniſtre Plénipotentiare de la Cour de *France*, à *Bruxelles* : je puis ſuppoſer qu'un homme de condition qui n'avoit jamais eu qu'à ſe louer de moi auroit en cette occaſion ſoutenu la dignité de ſon caractère, & ſenti qu'il ne lui convenoit pas de s'aſſocier à des *familiers* de la *Police de* PARIS pour conſommer une ſpoliation auſſi odieuſe qu'injuſte.

Mais il étoit abſent : les affaires ſe trouvoient

entre les mains d'un homme qui eſt tantôt ſon intendant, tantôt ſon ſecrétaire, &c. & tantôt ſon repréſentant, nommé LA GREZE, homme dont une naiſſance équivoque eſt le moindre défaut, & que ſes premiers emplois ne devoient pas naturellement conduire à figurer dans le corps *Diplomatique*.

Cet étrange Miniſtre a trouvé dans l'*Exempt de Police de Paris*, & dans ſon ſubſtitut, de dignes collègues. Il les a ſecondés de tout ſon pouvoir, & avec d'autant plus de facilité qu'il pouvoit au moins dans les premiers momens couvrir ſes trahiſons ſous les ſymptomes de l'empreſſement & de l'amitié : il avoit, je l'avoue, ſurpris ma confiance : je n'avois la refuſer à un homme que le gouvernement de mon pays ſembloit honorer de la ſienne. Il étoit chez moi tous les jours, & tout le jour.

A l'inſtant du déſaſtre il fut le conſeil préféré de la Perſonne qui en le partageant avoit encore la douleur d'être obligée de travailler à prendre des précautions pour le diminuer. On ne ſera pas fâché de trouver ici à ce ſujet une anecdote aſſez plaiſante aujourdhui, mais qui ne l'étoit pas alors.

Il s'agiſſoit ſur-tout de ſauver mes papiers ; non pas qu'ils continſſent rien de criminel : mais c'étoit ma fortune, & plus que ma fortune : d'ailleurs ils renfermoient des ſecrets importans qui ne m'appartenoient pas ; la confiance de beaucoup d'honnêtes gens m'ayant ſuivi dans ma retraite, malgré mon abjuration abſolue du barreau, le repos & l'honneur de pluſieurs familles dépendoient de la ſouſtraction de mon cabinet.

La Grèze consulté ne trouva rien de mieux que de jetter les papiers les plus précieux dans la vache de ma voiture, de les conduire à une maison de campagne que j'avois à trois lieues de *Bruxelles*, & d'y ensevelir le tout dans le foin dont les greniers étoient remplis ; il assista *déguisé*, à *minuit*, à l'exécution de son avis, répétant sans cesse *qu'il risquoit sa place, & sa fortune, pour me rendre ce service :* il travailla lui-même : il vit charger la vache : il s'assura que la voiture partiroit à l'ouverture des portes : jurant toujours d'un ton pénétré que puisqu'il étoit seul confident de ce depôt il seroit impénétrable.

La voiture étoit arrivée en effet à la campagne à sept heures du matin. A huit, l'Exempt de la Police *Parisienne* étoit dans mon grenier : il crochetoit la vache : il en brisoit les cadenas ; il y trouvoit . . . . quoi ! De la paille !

L'onction que *La Grèze* tâchoit de mettre dans ses sermens l'avoit trahi : on avoit profité du moment où il étoit allé souper, ou plutôt instruire l'Exempt, pour faire l'échange.

L'histoire est plaisante : mais la perfidie étoit affreuse. En voici une encore plus atroce, s'il est possible.

En sauvant mes papiers jugés les plus importans, on en avoit laissé dans la maison une quantité assez grande pour autoriser à nier qu'il en eut d'autres. La Police de *Bruxelles* s'étoit saisie de cette proie, tandis que l'Agent *Parisien*, mieux instruit, en poursuivoit une plus précieuse. Lui, & *La Grèze* son complice, déconcertés par la précaution que l'on vient de voir, crurent se dédommager en s'emparant de celle qui étoit

reſtée à *Bruxelles:* ils trouvèrent de la réſiſtance dans les loix du pays: on vouloit un pouvoir de moi: *Le Queſne* appellé à leur aide en avoit bien un, mais il étoit ancien: il n'étoit pas relatif à l'évènement du moment, ni à ſes ſuites: les Magiſtrats de *Bruxelles* refuſoient de le reconnoître; mes amis encore davantage.

Il fallut bien m'en demander un nouveau: car la démangeaiſon de connoître mes papiers étoit preſſante; & l'on ſe flattoit avec ce titre de faire revenir même ceux qui s'étoient échappés du filet de *La Grèze*. On me le demanda. Je le refuſai nettement: on devine quelle étoit ma raiſon. Que fit-on?

Le Sr. *La Grèze* écrivit au *Lieutenant de Police de Paris* que la juſtice de *Bruxelles* avoit *ſaiſi tous mes effets*; qu'une partie *étoit déjà vendue*, & CONFISQUÉE, en vertu de la *Joyeuſe entrée*;* que le reſte alloit avoir le même ſort; que le ſeul moyen de le ſauver, étoit un pouvoir de moi, pour s'oppoſer à ces opérations dévorantes. Dans ce lieu où l'on ne montre rien, on me montra la lettre: on me laiſſa bien m'abreuver du fiel qu'elle devoit porter dans mon ame: & l'on me préſenta le Notaire pour conſolateur.

Il fallut bien obéir à ce que je croyois néceſſaire: je voulois reſtraindre au moins la pro-

* Ce n'étoit pas la mienne à la *Baſtille*, dont il parloit, comme on le ſent bien: la *Joyeuſe entrée* eſt un droit particulier des Souverains de *Brabant*.

curation que l'on m'arrachoit ainſi: on employa la violence pour m'obliger à la ſigner *générale*.

En arrivant à *Bruxelles*, j'ai trouvé que la lettre du S. *La Grèze* étoit fauſſe dans toutes ſes parties. On n'avoit rien confiſqué; au contraire: le pillage n'étoit venu que de ſes complices, & de leur repréſentans. On avoit gémi à *Bruxelles* en voyant ma procuration; & quoiqu'on ignorât de quels artifices elle étoit le fruit, on n'y avoit heureuſement déféré que ſur les articles les moins eſſentiels pour moi, l'*argent*, & les *papiers* dont l'abandon n'avoit rien d'inquiétant.

(10) Page 10. *D'un Exempt de la Police de Paris.*] Pour ajouter à ce tableau de trahiſons & de lâchetés, il eſt bon d'obſerver que cet Exempt eſt un de ceux que j'avois, dans ma courte & orageuſe carrière du barreau, arraché à une perſécution injuſte, mais acharnée: c'eſt le trop fameux *Des Bruguières*. On l'avoit choiſi, ou bien il s'étoit offert, non pas pour me ſervir; mais parce que les obligations qu'il m'avoit étant connues, & lui s'étant toujours paré des dehors de la reconnaiſſance, il étoit plus propre qu'un autre à ſurprendre la crédulité des perſonnes dont on redoutoit les lumières, & l'attachement pour moi.

(11) Page 10. *D'un ſubſtitut que je nommerai ailleurs.*] Ce ſubſtitut n'étoit autre que le Sr. *Le Queſne*. Voyez les détails de cette inconcevable trahiſon dans l'*Avis aux Souſcripteurs*, qui précède le N°. LXXII. de ces *Annales*.

(12) Page 10. *Du Sous-Miniſtre.*] Le Sr. *La Grèze* s'eſt fait payer par *Le Queſne*, près de 500 liv. T. à ma charge, *pour ſes démarches.* Ce dernier, en me portant la ſomme en compte, m'a dit qu'il avoit payé par *des ordres ſupérieurs.*

(13) Page 11. *Elle a réuſſi.*] On ſe rappellera peut-être que l'objet en étoit de tranſmettre aux diſtances les plus éloignées, des nouvelles, de quelque eſpèce qu'elles fuſſent, de quelque longueur que fuſſent les avis, avec une rapidité preſque égale à celle de l'imagination.

La ſeule objection fondée que l'on m'ait faite, c'eſt que les *Brouillards* & la *Neige* interromproient cette poſte aérienne. Je l'avoue: mais la *Neige* ne dure que quelques heures dans l'année: les *Brouillards* que quelques jours, au moins dans le Continent: des rivières débordées, des ponts rompus, une chûte de cheval, peuvent également retarder, intercepter pendant quelques momens les communications ordinaires.

Je conſignerai un jour ici mes idées à ce ſujet. L'invention eſt certainement ſuſceptible encore d'être perfectionnée, & je ne doute pas qu'elle ne le ſoit. Je ſuis perſuadé qu'elle deviendra avec le tems le plus utile inſtrument du commerce, & de toutes les relations de ce genre; comme l'*électricité* ſera l'agent le plus efficace de la médecine; comme la *pompe-à-feu* ſera le principe de tous les mécaniſmes qui exigent, ou doivent donner de grandes forces.

(14) Page 11. *Les droits ordinaires de citoyen.*] Pourvu! Je ſuis obligé d'inſiſter ſur

cette reſtriction. On s'eſt déjà permis de publier que j'avois indiſtinctement promis *de ne plus écrire*; que cette condition avoit été le prix de ma liberté. Cela n'eſt pas vrai. Ce qui eſt vrai, c'eſt que de moi-même, épuiſé de cette lutte perpétuelle, de ce combat inégal où il falloit choquer ſans ceſſe, ſans autres armes que la raiſon & la juſtice, des ennemis armés du pouvoir, & de l'intrigue, je n'aſpirois plus qu'à une paiſible obſcurité. Encore une fois, quoique je fuſſe bien éloigné de m'attendre à voir deux ans de *Baſtille*, remplacés par un exil ſans terme, j'aurois été attendre patiemment à *Rethel* la fin de ce nouveau caprice: j'aurois travaillé de bonne foi à me taire, ou du moins à me *Laiſſer oublier*, ſi cette indifférence pour mon exiſtence littéraire, on n'avoit pas prétendu m'obliger de la pouſſer juſqu'à mon exiſtence civile. C'eſt bien à regret, mais aſſurément bien ſans remords, que je ſuis rentré dans mon orageuſe carrière.

(15) Page 15. *Qui n'en auront jamais peut-être, même à la Baſtille.*] J'en ai ſupprimé pluſieurs dont le récit ne ſeroit pas aujourdhui auſſi frappant qu'ils ont dû me paroître douloureux dans le tems: les conjonctures font quelque choſe, même dans les ſouffrances; un coup qui n'eſt rien pour un homme en ſanté, devient inſupportable, il peut cauſer la mort, s'il porte ſur un membre déjà caſſé. Mais je ne puis m'empêcher d'inſiſter ſur le refus ſoutenu juſqu'au bout, de me permettre de

faire un teſtament, *par le miniſtère d'un officier public.*

S'il n'a pas eu pour motif le caprice le plus barbare dont jamais Miniſtre ait pu ſe donner la licence, il a donc eu pour objet une prévarication encore plus lâche : on vouloit donc, en me mettant dans l'impuiſſance de diſpoſer du reſte de mon bien, favoriſer le Sr. *Le Queſne* qui avoit tout en ſa poſſeſſion ; on vouloit donc, ſi j'étois mort, lui ménager le moyen de ne faire à ma famille que la part qu'il auroit voulu, & payer ainſi ſes trahiſons non-ſeulement à mes dépens, mais à ceux de mes héritiers. Ne m'ayant rendu aucun compte ; ayant en main tous mes titres, & tous mes effets ſans exception ; étant aſſuré par ſes relations avec la *Police*, &c. qu'un teſtament *Olographe* de moi ne ſortiroit de mon tombeau que de ſon aveu, il devoit s'oppoſer à tout acte notarié, dont il auroit été plus difficile de maîtriſer les diſpoſitions, ou de ſupprimer la trace.

Laquelle de ces deux cauſes a motivé le refus du teſtament ? Je l'ignore : toutes deux peut-être ont concouru : mais quand il n'y en auroit qu'une, n'ai-je pas eu raiſon de dire que ce refus ſeroit un exemple unique, même dans l'hiſtoire des crimes de la *Baſtille ?*

(16) Page 26. *De me préparer une retraite.*] Il ne falloit peut-être pas moins que cette dernière infortune, pour me guérir de ce patriotiſme extravagant : le topique a été cuiſant ; mais auſſi la cure eſt radicale.

A préſent que je ris, j'ai trouvé aſſez plaiſante une naïveté échappée à ce ſujet, à un homme qui joue aujourdhui un rôle important dans le Miniſtère. On lui parloit de ma retraite à *Londres*, & de mon intention de publier ces Mémoires-ci. *Mais il veut donc*, dit-il, *ſe fermer pour toujours les portes de la France!* Mais ces Meſſieurs auroient-ils donc encore quelques *Lettres-de-cachet* à placer, & ſongeroient-ils à m'honorer de la préférence?

(17) Page 28. *Et déſarmer la vengeance.*] Le hazard on m'a fait conſerver une copie de cette réponſe; je ne puis me défendre d'en conſigner ici au moins la fin. Après avoir détaillé d'une manière attendriſſante les raiſons qui m'avoient arraché cette lettre, j'ajoutois: " Il eſpère que le Roi voudra bien conſidérer " que c'eſt une affaire particulière, une affaire " ſecrette, ignorée, ..., que cette lettre ne " doit être réputée que la ſuite d'un premier " mouvement que les loix ne puniſſent nulle " part, & que la ſimple humanité excuſe; " qu'enfin de quelque manière qu'on l'en- " viſage, elle ne doit pas effacer le ſouvenir " des ſervices que le répondant s'eſt efforcé de " rendre toute ſa vie aux particuliers nombreux " qu'il a défendus, & ſauvés dans les tribunaux; " au public qu'il s'eſt efforcé d'éclairer par ſes " écrits; à la religion, aux loix, aux mœurs " qu'il a toujours ſcrupuleuſement reſpectées; " ni de la délicateſſe qui lui a fait ſacrifier à la " ſeule apparence de la rupture, un établiſſe-

" ment tout formé en *Angleterre*, pour ſe rap-
" procher de la *France*; ni de la fermeté avec
" laquelle il a publié par-tout les louanges, &
" ſoutenu les intérêts de ſon Prince & de ſa
" Patrie, même au milieu de leurs ennemis
" comme le prouvent ſur-tout ſes *Annales*; ni
" du deſſein qu'il a toujours eu, & annoncé de
" rentrer en *France*, de s'y fixer, d'y rapporter
" ſa fortune, & d'y vivre ſous les loix du
" Souverain à qui la Providence l'a ſoumis;
" deſſein qui étoit un des principaux ob-
" jets du préſent voyage, & ſans lequel il ne
" ſeroit pas tombé dans l'infortune où il ſe
" trouve.

" Il n'ajoutera plus qu'un mot; c'eſt qu'en
" développant ainſi les conſidérations qui peu-
" vent rendre ſa faute plus légère, il ne penſe
" pas néanmoins à l'excuſer entièrement: il
" ne ſe propoſe que de fournir des motifs à la
" clémence du Roi pour en abréger la peine;
" & à la généroſité de M. le M^al. de *Duras*
" pour en ſolliciter le pardon."

Depuis cette réponſe je n'ai plus entendu parler de rien: j'ai ſeulement appris depuis ma ſortie, qu'elle avoit été un ſujet de plaiſanterie pour les bureaux de M. le C. de *Vergennes*. Le S. *Moreau*, entr'autres, un de ſes Secrétaires favoris, s'eſt permis, en la liſant à ſes amis, de dire à cette fin, *Ah, ah, à préſent il fait le capon.*

O *Louis XVI*, ô Roi juſte & bienfeſant, eſt-ce donc ainſi que les agens mercenaires des Miniſtres qui vous trompent, inſultent aux douleurs de vos ſujets qu'ils oppriment! Eſt-

ce ainſi qu'ils oſent traveſtir des retours reſpectueux de confiance & de ſoumiſſion envers vous ! Eſt-ce d'une inculpation ainſi reconnue, & diſcutée, que vingt mois de barbaries ont été le fruit ?

(18) Page 23. *Que la ſatisfaction de l'avoir rendu.*] On m'a aſſuré depuis ma ſortie qu'on avoit fait courir de prétendues copies de cette lettre. Je déclare ici, qu'il n'eſt pas poſſible qu'il en exiſte : on ne peut pas ſuppoſer que le *Lieutenant de Police* l'ait livrée à la curioſité publique. Aſſurément M. le *Mal. de Duras* ne la montrera pas plus à l'avenir que par le paſſé : les mains qui ont ſouſtrait mes papiers aux recherches ardentes de ſes vengeurs ont eu la même diſcrétion : ainſi ce petit ſecret eſt un de ceux ſur leſquels la malignité publique ne ſera jamais ſatisfaite.

(19) Page 32. *Du très-ridicule neveu de M. de Leyrit.*] Pour apprendre quel eſt ce perſonnage, voyez les Tomes VIII & IX des *Annales*, mais ſur-tout le IX, page 217 & ſuivantes. Peu d'affaires ont été plus atroces, & aucune, même en *France*, n'a jamais eu des détails & des ſuites plus inconçevables que tout ce procès de M. de *Lally*. Le *Parlement* de *Paris* après avoir eu la baſſeſſe inconſéquente d'accepter une *commiſſion* pour le juger ; & la cruauté horrible de punir par un arrêt de mort, des fougues excuſables peut-être en tout ſens, des écarts aux quelles l'arrêt même n'a pas oſé adapter le nom de crime, a eu la baſſeſſe & la cruauté tout à la fois, de traverſer ſourdement un fils qui de-

mandoit la réhabilitation de la mémoire de ſon père.

Le *Parlement* de *Rouen*, conſtitué reviſeur d'un jugement déjà reconnu irrégulier dans la forme, déjà anéanti en conſéquence, & démontré au moins auſſi inique dans la forme, n'a pas, à la vérité, prévariqué au point d'oſer le conſacrer de nouveau; mais pour éluder la néceſſité de ſe décider entre la juſtice, & un corps de ſon ordre, il a mieux aimé violer une des règles les plus ſolemnelles de la procédure *Françoiſe*, & admettre une *intervention* auſſi folle par ſes acceſſoires, auſſi abſurde en elle-même, qu'inſoutenable en juriſprudence. D'où réſultent de nouveaux combats, de nouvelles queſtions, un nouveau renvoi à un autre Parlement, celui de *Dijon*, où M. de *Lally* aura à eſſuyer les mêmes préjugés, les mêmes déférences pour l'eſprit de Corps, les mêmes fureurs.

Il ne faut point ſe laſſer de le redire: le reſte de l'univers n'offre point de pareils exemples: ils n'ont lieu; ils ne peuvent avoir lieu qu'en *France*.

Sic vivitur illic.

Mais auſſi on y a l'*Opera Comique*, le Grand *Opera*, les *Boulevards*, les *Champs Eliſées*, le *Mercure*, &c. &c. &c.

(20) Page 33. *Tant que j'ai écrit d'Angleterre, je n'ai eſſuyé aucune tracaſſerie.*] Cette remarque eſt auſſi vraie que ſingulière; & elle tient à une anecdote plus ſingulière encore, s'il eſt poſſible, que tout ce qui a précédé: mais que je ſupprime par deux raiſons; 1°. par

reſpect pour un nom auguſte, qui s'y trouve mêlé; 2°. parce qu'elle eſt plus curieuſe, plus piquante qu'utile. Tout ce qu'elle prouveroit, c'eſt la ſupériorité que donne même aux ſimples particuliers l'influence d'un atmoſphère épuré par la Liberté, tel que celui de la *Grande Bretagne*, ſur la fange du deſpotiſme, qui ſouille, énerve preſque également, & ſes agens, & ſes victimes: or cela a-t-il beſoin de preuves?

(21) Page 40. *Un ſi long ſacrifice.*] Je ſuis bien fâché pour M. le M^al. de *Duras*, de le tenir ſi long-tems ſur une ſcène où il ne fait pas une bien honorable figure: mais encore une fois ce n'eſt pas ma faute. Pour me réduire à un ſilence éternel, il n'auroit eu beſoin d'être généreux qu'un moment.

(22) Page 51. *Les privilèges du peuple.*] En citant la *Tour de Londres* à l'occaſion de la *Baſtille*, je commettrois une réticence injuſte, & même criminelle, ſi je n'obſervois que ces deux ſéjours ont entr'eux bien plus de différences réelles que de reſſemblances apparentes. Les Commandans de la Tour, la garniſon qui exécute leurs ordres, ſont ſoumis à l'inſpection du *Parlement*, comme les autres ſujets de l'Etat. Un priſonnier maltraité par eux a mille moyens de faire parvenir ſes plaintes aux ſupérieurs qui peuvent y faire droit, & aux amis, aux parens intéreſſés à les faire valoir. Ce priſonnier eſt ſûr *qu'on lui fera ſon procès*, & *publiquement*. Il a des conſeils, des Avocats; tout ce qu'il doit éclaircir, ou détruire, lui eſt communiqué dans

le

le plus grand détail. L'accuſation de *Crime d'Etat* n'influe que ſur le depôt auquel eſt confié l'accuſé; elle ne change abſolument rien à la forme de la procédure qui doit décider de ſon ſort. Enfin, dans les délais même, & la ſévérité qu'elle comporte, il n'y a jamais l'ombre d'incertitude, non-ſeulement ſur ſon exiſtence; mais même ſur l'état de ſa ſanté, ni ſur le lieu où il eſt détenu: eſt-ce-là la *Baſtille?*

(23) Page 52. *Ou ſe pratique aujourdhui dans le monde.*] Peut-être quelques cenſeurs pointilleux, ou quelques membres de l'adminiſtration m'accuſeroient-ils ici d'uſer d'hyperbole; peut-être prétendroient-ils qu'il y a peu de pays où l'on ne trouvât, quant au fonds, l'équivalent de la *Baſtille*, &, quant à la forme, des uſages, ou des abus encore plus horribles: ils eſſayeroient par ce parallelle de juſtifier au moins indirectement l'abominable régime que je dénonce ici à toutes les ames honnêtes, & que les plus déterminés partiſans du deſpotiſme n'oſeroient ſonger à excuſer que par de ſemblables ſubterfuges.

Otons-leur encore cette reſſource. Je ſuis convenu que dans preſque tous les pays, le *Bien Public* paroiſſoit quelquefois un motif capable de légitimer des rigueurs extraordinaires; mais il n'eſt pas vrai que nulle part les loix, ou même un uſage conſtant aient rien conſacré d'approchant du régime de la *Baſtille*. Quelque répugnance que m'inſpire ce triſte & honteux ſujet, quelque dégoût que j'éprouve à la

ſeule idée de prolonger la néceſſité de m'en occuper, dépouillons les annales de la tyrannie: parcourons le globe, & cherchons dans l'hiſtoire des crimes du pouvoir arbitraire, s'il y en a aucun que l'on puiſſe comparer à l'inſtitution du Château qui écraſe la Rue *St. Antoine* à *Paris*.

Ce court réſumé des misères paſſées, ou étrangères, fera peut-être plus d'impreſſion que la peinture la plus énergique des nôtres. En voyant quels ont été dans tous les tems les fruits des *Lettres-de-cachet*; en les comparant à ceux qu'elles produiſent encore de nos jours, les *Titus* modernes décideront plus aiſément ſi c'eſt à eux qu'il convient de continuer de ſe ſervir d'une ſemblable reſſource, & de ſe piquer d'une ſemblable rivalité avec les *Phalaris*, & les *Nérons*.

Je le répète donc, & je vais le prouver par les faits: dans l'univers entier il n'y a jamais eu, il n'y a rien qui reſſemble au *Régime* de la *Baſtille*. On ne connoît point de nation flétrie par l'opprobre & l'atrocité d'une *Baſtille* toujours exiſtante; d'un gouffre ſans ceſſe ouvert, pour recevoir des hommes, non pas à PUNIR, qu'on y prenne bien garde, mais à TOURMENTER; d'un Purgatoire politique, où les fautes les plus légères, ſouvent l'innocence, ſoient arbitrairement ſoumiſes aux ſupplices de l'Enfer.

Dans toute l'antiquité vous ne trouvez de priſon d'*état* que chez les plus abominables tyrans, & même pendant leur règne. C'étoient, comme le fer & le poiſon, des fléaux paſſagers dont ces oppreſſeurs exécrés feſoient uſage tant

que duroit leur uſurpation, & qui diſparoiſſoient avec eux : elles n'étoient pas liées à la conſtitution du pays : ce n'étoit pas un des reſſorts favoris du gouvernement, ni la reſſource habituelle de l'autorité. Ce qu'on connoît de leur police ne permet, en aucun ſens, de les comparer à la *Baſtille.*

On lit, par exemple, que le premier *Denys* en avoit une dans ſon palais à *Syracuſe :* il y avoit même, dit l'hiſtoire, pratiqué un raffinement dont il eſt peut-être étonnant qu'aucun des *Denys* ſubalternes qui ont marché ſur ſes traces avec tant de ſuccès pour la perfection du régime de la *Baſtille* ne ſe ſoit aviſé. Les voûtes des cachots y étoient ondulées avec un tel art que tout ce qui s'y diſoit, retentiſſoit, & s'entendoit diſtinctement dans un cabinet qui ſervoit de réceptacle à ces ſons ramaſſés. C'étoit-là l'obſervatoire, ou ſi l'on veut le confeſſional où le tyran ſe plaçoit pour intercepter les converſations & les ſecrets des priſonniers : on appelloit ce cabinet ingénieux l'*Oreille.*

Cependant il falloit que l'*Oreille* ne rendît pas tout : car on ajoute qu'un philoſophe y ayant été enfermé par *Lettre-de-cachet,* & en étant ſorti, le tyran fut curieux de ſavoir de lui à quoi on s'y occupoit : *À ſouhaiter ta mort,* répondit le captif ſincère. L'*Oreille* n'avoit donc pas révélé ce ſecret-là, dont le fruit fut, s'il faut toujours en croire l'hiſtoire, une autre *Lettre-de-cachet,* portant ordre d'égorger tous les priſonniers.

Quoi qu'il en ſoit de ce dernier trait, puiſque l'*Oreille* avoit été conſtruite pour épier les converſations des priſonniers, ils converſoient donc entr'eux : ils ſe voyoient donc : ils n'étoient

donc pas abandonnés à une solitude absolue : ce n'étoit donc pas la *Bastille*.

Chez les *Romains* il n'y avoit ni *Oreille* ni *Bastille*. Du tems de la république les citoyens, même coupables, ne pouvant être arrêtés qu'après la condamnation, la prévenoient ordinairement par un exil volontaire : à plus forte raison l'innocence n'avoit-elle pas à redouter des cachots arbitraires.

Sous les Empereurs elle ne fut pas à l'abri des assassinats ordonnés au nom du Prince : mais alors c'étoit dans la maison même des victimes que se consommoient les sacrifices. La *Lettre-de-cachet* contre-signée *Sejan*, *Narcisse*, *Tigellinus*, &c. qui ordonnoit de mourir, étoit notifiée par un *Tribun*, un *Centurion*, à la tête d'une escouade de soldats ; car par-tout ce sont les militaires qui se chargent de ces fonctions, comme ce sont les chiens qui lancent & déchirent le gibier.

A la vue de l'ordre ministériel les uns prenoient du poison : les autres se perçoient d'un poignard : d'autres se faisoient ouvrir les veines ; la troupe environnoit la maison jusqu'à ce que l'affaire fut faite, & puis elle s'en retournoit froidement aux casernes, comme si elle venoit de monter la garde.

On ne manquera pas de se récrier que cela est encore plus dur que la *Bastille* : je n'en sais rien ; il n'y a guère que ceux qui y sont qui pourroient décider cet étrange problême. Si je m'en rapportois à moi-même, à ce que j'ai éprouvé dans le tems, la méthode expéditive du despotisme *Romain* me paroîtroit infiniment préférable. J'ai demandé mille fois verbalement, &

par écrit, une *Procédure*, ou la *Mort*: & alors le bain de *Seneque*, ou le poignard de *Traſea*, m'auroit paru une faveur.

Mais ſans prononcer ſur cette queſtion, au moins eſt-il ſûr que les *Narciſſes* n'envioient pas à ceux dont la vie les importunoit, la conſolation de *faire leur teſtament* avant de la quitter. Au contraire ils récompenſoient par cette tolérance leur promptitude à obéir; la faculté de rédiger ſes dernières diſpoſitions, & la certitude qu'elles ſeroient exécutées, étoient, ſuivant *Tacite*, *pretium feſtinandi*. Or on a vu qu'à la *Baſtille*, la même réſignation, la proximité d'une mort que je hâtois par mes vœux, ne m'a pas valu la même indemnité. Il y a donc quelque choſe de plus d'un côté que de l'autre: à *Rome*, dans ces ſortes de cas, la mort étoit plus infaillible; en *France* on ſait en rendre les approches plus douloureuſes.

Ce n'eſt pas tout: cette précipitation meurtrière n'étoit à craindre que pour les grans. Les monſtres qui l'avoient exigée échappoient rarement à la vengeance publique. *Sejan* fut déchiré par le peuple: *Neron* proſcrit par des arrêts, auroit péri d'un ſupplice ignominieux s'il ne ſe fut lui-même arraché la vie: d'ailleurs les *Trajans*, les *Antonins* venoient de tems en tems délivrer *Rome* de cet opprobre, & empêcher la preſcription qui en auroit fait avec le tems une des prérogatives de la couronne.

Sous les plus mauvais Princes même on voit que les *Criminels d'Etat*, ou plutôt les *Accuſés d'Etat* ordinaires, n'étoient aſſujettis qu'à une gêne incommode, & non à une captivité horrible. On leur attachoit une main à celle d'un ſoldat

qui ne pouvoit ainſi les quitter. C'étoit un déſagrément ſans doute que cette ſociété ; mais elle n'empêchoit ni *Agrippa* de dormir paiſiblement chez lui ſous *Tibère*, ni St. *Paul* de prêcher publiquement ſous *Neron*. Etoit-ce-là la *Baſtille* ?

La ſeule eſpèce de *Priſon d'Etat* rigoureuſe que l'on trouve conſtamment maintenue dans l'ancienne *Rome*, c'étoit ce que l'on appelloit la *Tranſportation*. On avoit de petites îles inhabitées, où l'on dépoſoit les perſonnages devenus ſuſpects à la cour. On les y abandonnoit avec défenſe de *déſemparer*, ſous peine de mort. J'avoue qu'on ne voit pas qu'aucune procédure juſtifiât ordinairement *ces Lettres-de-cachet :* mais les infortunés ainſi dégradés conſervoient cependant la vue du jour, & la faculté de reſpirer l'air : ils jouiſſoient d'une partie de leurs revenus : ils pouvoient ſe faire accompagner de quelques-uns de leurs domeſtiques : ils recevoient, ils écrivoient des lettres ; enfin, ſi l'ennui devenoit trop fort, s'ils préféroient l'expatriation à cette honteuſe reſignation, ils pouvoient s'échapper, & ils s'échappoient. On voit bien que ce n'étoit pas encore-là la *Baſtille*.

L'hiſtoire du *Bas Empire* n'étant rien moins qu'exacte, il eſt impoſſible d'y ſuivre bien en détail la juriſprudence des *Lettres-de-cachet :* les prétendus Empereurs étant ſouvent faits & défaits avec auſſi peu de cérémonie que les DEYS d'*Alger*, leurs Miniſtres n'auroient guère eu le tems de faire ſervir les *Priſons d'Etat* à leurs vengeances ; au lieu de mettre les ſujets en mue, ils leur coupoient la gorge ſur-le-champ, & cette

politique fut ſouvent adoptée par ceux mêmes qui jouiſſoient quelquefois d'un règne brillant & heureux.

Conſtantin avoit une méthode à lui : il feſoit étouffer dans des bains chauds les perſonnes dont il vouloit ſe défaire ſans bruit, & ſans ſcandale, telles que ſa *Femme*, ſon *Fils*, &c. Pour ſon *Beau-père* il le feſoit étrangler, & décapiter ſon *Beau-frère:* il ne ménageoit guère que les *Evêques*; il ſe contentoit de les exiler : mais il paroît qu'il n'enfermoit perſonne.

On pourroit ſoupçonner que ſous ſon fils *Conſtantius* on commençoit à jetter les fondemens d'une *Baſtille :* car y ayant eu quelques troubles dans un concile tenu par ſes ordres ; les Pères s'y étant diviſés, & les choſes ayant été juſqu'à la violence, des *Commandans de Province*, porteurs de *Lettres-de-cachet*, en firent enfermer quelques-uns : un d'entr'eux, nommé *Lucifer*, écrivit à l'Empereur lui-même en ces termes : . . . . . " Parce que nous nous ſommes ſéparés de votre " concile d'iniquité, nous languiſſons en pri- " ſon, privés de la vue du ſoleil ; gardés avec " ſoin dans les ténèbres ; & on ne laiſſe entrer " perſonne pour nous voir. . . ." Voilà bien la peinture d'une *Baſtille*.

Cependant d'un côté on voit que le Prélat avoit la permiſſion de s'adreſſer directement au Prince, & de ſe plaindre à lui des rigueurs de ſa détention, ce qui eſt préciſément un des points le plus formellement interdits par le Code des *Baſtilles* ; de l'autre, il eſt probable que ſi une invention auſſi admirable s'étoit une fois introduite dans l'Empire, elle s'y ſeroit perpétuée :

il n'auroit pas fallu attendre juſqu'à *Louis XI.* pour la reſſuſciter: or on n'en revoit plus de traces à *Conſtantinople.* Quand on voulut ſe défaire de St. *Jean Chryſoſtome* on l'envoya à *Cucuſe*; au lieu de le tuer par l'immobilité d'un cachot on le fit périr par des courſes violentes: mais on n'eut pas même l'idée de l'enſevelir dans une citadelle, où il fut cenſé mort de ſon vivant.

Dans l'empire *Grec* les Secrétaires d'Etat & leurs commis ſentirent de bonne heure combien il leur étoit important de priver de la lumière les hommes qu'ils jugeoient dignes de leur attention & de leur reſſentiment; mais ils n'imaginèrent pas des caveaux pratiqués dans des murailles de vingt, de trente pieds d'épaiſſeur; ils attaquèrent les yeux même, au lieu d'en enlever l'uſage: on les arrachoit, on les rôtiſſoit avec des lames d'argent ou de cuivre ardentes; on les étuvoit quelquefois avec du vinaigre bouillant, le tout en vertu d'une *Lettre-de-cachet.*

Ces *Criminels d'Etat* devenoient aveugles, je l'avoue: mais enfin le deſpotiſme qui les martyriſoit ainſi n'étoit pas une *Loi de l'Etat:* il n'y avoit pas à la cour de Miniſtre qui eut le diſtrict particulier des *aveuglemens.* Le *Lieutenant de Police* de *Conſtantinople* n'étoit pas créé par un brevet exprès Commiſſaire Impérial à l'application du vinaigre enflammé, ou des eſtampilles brûlantes.

Dans la *Conſtantinople* moderne, ce ſcandale de notre prétendue philoſophie, & en apparence de l'humanité; il y a une fortereſſe qui ſemble avoir quelque affinité avec la *Baſtille:* ce ſont les

Sept Tours : nos voyageurs l'appellent une *priſon d'Etat ;* mais d'après leurs relations même on voit que c'eſt un depôt plutôt qu'une priſon. On n'y conſigne guère que les Ambaſſadeurs Chrétiens des Puiſſances qui rompent avec la Porte ; & ils continuent non-ſeulement d'y voir qui ils veulent, mais d'être ſervis par leurs propres domeſtiques.

Les eſclaves dont la rançon eſt ſtipulée, mais non payée, ſont quelquefois obligés d'aller y attendre l'exécution de ce marché : alors c'eſt un aſyle pour eux, autant qu'une ſûreté pour leurs maîtres. Oiſifs, bien nourris, ſouvent viſités, c'eſt une anticipation de la liberté qu'ils goûtent, & non pas des fers qu'ils ſupportent.

Mais jamais on ne s'eſt aviſé d'enfermer aux *Sept Tours* uniquement pour y languir, pour y être ſéqueſtrés plus rigoureuſement que les plus abominables ſcélérats, des hommes à qui l'on n'impute point de crimes. Jamais ni *Sultan*, ni *Viſir*, ni *Cadi*, ni *Janiſſaire* n'a penſé à donner, ou à ſolliciter, ou à exécuter une *Lettre-de-cachet* contre un Bourgeois de *Conſtantinople*, d'*Erzerum*, ou de *Salonique*, pour avoir trouvé l'aigrette du *Grand Viſir* moins brillante qu'à l'ordinaire, ou la pabouche du *Seliktar* mal-brodée.

Si un blaſphémateur a outragé le Prophète, on le circoncit, ou on l'empale : la loi étoit préciſe, & au moins il a le choix. Si un *Viſir* a abuſé de ſon pouvoir, on l'exile, on le dépouille ; quelquefois on l'étrangle : pourquoi ſe feſoit-il Viſir ? pourquoi étoit-il avide ? Si un boulanger vend à faux poids, & vole ainſi le public, il eſt puni comme un voleur : la punition eſt prompte,

& quelquefois terrible : mais le délit & la conviction l'ont toujours précédée. Tous les habitans de ce vaſte empire, *Grecs*, *Arméniens*, *Francs*, *Aſiatiques*, *Européens*, *Tartares*, *Catholiques*, *Schiſmatiques*, *Cophtes*, *Juifs*, *Muſulmans*, &c. paſſent leurs jours dans la plus paiſible, la plus heureuſe ſécurité, s'ils obſervent les loix, s'ils ont ſurtout le bonheur d'être inconnus au Serrail : ils n'ont pas même d'idée d'une *Baſtille*, & d'une *Lettre-de-cachet*.

En *Perſe*, dans ſes tems de gloire & de calme, c'eſt-à-dire juſqu'aux guerres civiles qui la dévaſtent depuis un demi-ſiècle, non-ſeulement ces reſſources de la vengeance miniſtérielle étoient également inconnues ; mais la juſtice ordinaire même, avoit trouvé moyen d'épargner aux accuſés vraiment ſuſpects l'humiliation & l'horreur des cachots. Les priſons y étoient mobiles. L'homme dont l'ordre public exigeoit que l'on s'aſſurât ne perdoit de ſa liberté que ce qu'il falloit lui en ôter pour qu'il ne pût ni ſe ſouſtraire au châtiment, ni ſe rendre plus criminel. Une induſtrie plus compatiſſante que ſévère y avoit imaginé la *Cangue*, eſpèce de triangle de bois portatif, qui étant fixé au col, & prenant une des mains de l'accuſé, ne pouvoit ni ſe cacher, ni ſe détacher, ſans cependant lui ôter aucune de ſes facultés. Portant ainſi avec lui une garde peu diſpendieuſe, il conſervoit la jouiſſance du jour, celle de la vie, l'adminiſtration de ſes affaires, toutes les facilités néceſſaires pour éclaircir ſon innocence, ſans ceſſer d'être ſoumis à la puiſſance civile chargée de la vérifier.

On nous parle des exécutions ſanglantes or-

données par des monarques yvres: mais ces horreurs étoient renfermées dans les harems; & l'inſtitution ſeule de la *Cangue* prouve que l'eſprit général de la nation, ſans excepter le gouvernement, avoit autant de douceur que d'équité.

C'eſt la même choſe au *Mogol*, dans toutes les *Indes*, à la *Chine*, au *Japon*. Dans ce dernier pays, d'où notre inquiétude nous a juſtement fait bannir, les relations qui nous en viennent aſſurent que les mœurs ſont cruelles, & les ſupplices auſſi prompts qu'affreux. Cela ſe peut; mais au moins d'un côté la rapidité compenſe la barbarie: on ne connoît point ces longues détentions qui éterniſent le plus horrible des ſupplices, le déſeſpoir produit par l'incertitude de la fin des maux.

L'homme que l'on éventre, qu'on précipite ſur des crocs; qu'on hache en dix mille morceaux, qu'on pile vivant dans un mortier, s'il eſt vrai que ces peines raffinées ſoient communes, cet homme a été jugé; il a pu ſe défendre, ſe juſtifier; c'eſt le magiſtrat; c'eſt la loi, & non pas le caprice qui l'ont condamné.

Nos miſſionaires ont quelquefois habité des priſons dans l'*Inde*. Etrangers, inconnus, prêchant des nouveautés qui devoient paroître biſarres, même aux appréciateurs les plus indifférens, & dangereuſes, criminelles aux magiſtrats, & ſur-tout aux prêtres dont ils ſe déclaroient les ennemis, il n'y avoit point d'hommes contre qui la ſévérité fût plus légitime, & les *Lettres-de-cachet* plus excuſables: cependant ils ſont obligés de rendre juſtice à

l'humanité des juges qui les détenoient, des geoliers qui les gardoient, des naturels du pays qui les viſitoient, les conſoloient, les nourriſſoient.

Nous ne voyons d'exemple approchant de nos châteaux royaux & des ordres qui les peuplent, que dans l'aventure des princes du ſang baptiſés par les *Jéſuites*, exilés d'abord, & enſuite renfermés ſous l'Empereur *Jontching*. Les miſſionaires qui nous ont inſtruits de cette cataſtrophe ne nous en ont point révélé la cauſe : mais quelle qu'elle ſoit, leur récit conſtate bien qu'il n'y a point de *Baſtille* à la *Chine*, puiſqu'on fut obligé d'en conſtruire une exprès pour chacun des princes deſtinés à en ſubir le ſéjour.

Et alors même ce ne fut pas une ſouſtraction clandeſtine, opérée ſourdement par des *Exempts de Police*, qui laiſſât une égale incertitude ſur la vie des priſonniers, & leur crime, ou leur innocence. Ces priſons momentanées furent conſtruites avec appareil ; on eut ſoin de les rendre viſibles, comme l'exemple d'un grand châtiment, & ſans doute dans le pays perſonne n'en ignoroit le ſujet.

Mais au milieu de cette rigueur effrayante, les patiens recevoient encore des adouciſſemens : ils voyoient quelquefois leurs domeſtiques : ils faiſoient demander les ſecours ſpirituels des guides auteurs de leur infortune : on leur portoit de chez eux des habillemens, de la nourriture, des nouvelles, enfin tout ce qui eſt ſcrupuleuſement exclus de la *Baſtille*.

Dans l'*Aſie* entière il eſt impoſſible de dé-

couvrir une *Priſon d'Etat* conſtante, admiſe au nombre des principes du gouvernement, ailleurs qu'à *Ceylan*. " Le Roi y a, dit un voyageur, " quantité de priſonniers, qui ſont enchaînés, " les uns dans les priſons ordinaires, les autres " ſous la garde des grans. On n'oſeroit s'in- " former pourquoi, ni depuis quel tems ils y " ſont; on les tient ainſi durant cinq ou ſix " années: quand on les empriſonne, c'eſt par " l'ordre du Roi."....

Voilà bien quelque choſe de la *Baſtille*: les *Miſtères d'Etat* de *Ceylan* ſe rapprochent un peu de ceux de la *Rue St. Antoine*: mais obſervez cependant qu'il n'y eſt pas queſtion de ces cachots ſpécialement deſtinés à enſevelir les infortunés ſur le crime, ou la cataſtrophe desquels le ſilence eſt ſi impérieuſement preſcrit. Ils ſont dépoſés dans les *Priſons ordinaires*, ou confiés a la *Garde des Grans*.

Dans le premier cas ils n'eſſuient donc qu'un malheur commun à tous les accuſés: dans le ſecond ils doivent trouver dans ces *Chartres privées*, quoique *Royales*, des ſoulagemens de toute eſpèce. On ne peut pas ſuppoſer que toute la nobleſſe de *Columbo*, ou de *Candi*, prenne le cœur d'un Gouverneur de la *Baſtille*, parce qu'un deſpote en exige d'elle paſſagèrement les fonctions. Il eſt évident d'ailleurs qu'aucun de ces gentils-hommes baſanés, ne peut avoir chez lui, ni ces fenêtres, & ces cheminées à dentelle de fer, ni ces murs de trente pieds d'épaiſſeur, ni ces *Cabinets* qui ſont une priſon dans une priſon, & qui varient à chaque inſtant les douleurs, comme l'ignominie.

L'*Aſie* entière eſt donc évidemment exempte de cette peſte qui conſume chez nous tant de citoyens.

En *Amérique* il y a bien d'autres ſortes d'oppreſſions, & en *Afrique* auſſi ; mais on n'y connoît pas celle-là. Les *Indiens* dans le nouveau monde ſont écraſés par des maîtres impitoyables, qui ſont eux-mêmes avilis par la ſuperſtition ; une partie des côtes de l'*Afrique* eſt ſoumiſe à un gouvernement arbitraire, qui n'a que les abus, & les dangers de celui qui règne en *Aſie*. Le reſte n'eſt guère dévaſté que par notre commerce : ce ſont des marchans d'*Europe* qui portent des chaînes aux habitans de *Congo*, ou de *Juida*, & non leurs Princes qui les en accablent : on les vend, on les dévoue à une vie active : mais aucun Miniſtre n'a le droit de les condamner pour ſon *bon plaiſir* à une inaction meurtrière : certainement ils ſont très-malheureux dans les caſes des *Antilles* : mais c'eſt d'un autre malheur, & d'un malheur qui admet des adouciſſemens, des conſolations. Ils ont leurs femmes, leurs enfans : l'exactitude à remplir leurs devoirs, peut les ſauver du fouet des *Commandeurs* : mais elle ne ſauve perſonne d'une *Lettre-de-cachet*, & du régime qui s'enſuit.

C'eſt donc dans l'*Europe* ſeule qu'on peut redouter ces terribles fléaux, & encore dans quelles parties de l'*Europe* ſont-ils à craindre ? Ce n'eſt pas, comme on le ſait, dans toute la *Grande-Bretagne*. Une détention arbitraire y ſeroit un crime de *Lèſe Peuple*, preſque auſſi rigoureuſement pourſuivi qu'un de *Lèſe Majeſté* : & j'ai rendu ci-deſſus hommage à la vérité

non moins connue, que dans les détentions même que des intérêts ſupérieurs, & des ordres relatifs au ſervice public, autoriſoient, l'accuſé, le priſonnier, même coupable, ne perdoient aucun des droits de l'innocence, ni aucune de ſes reſſources.

En *Allemagne* les Princes ſont en général aſſez deſpotiques, dans le ſens que l'uſage ordinaire attache à ce mot; c'eſt-à-dire qu'aucune barrière effective ne gêne ni l'emploi, ni l'abus de leur pouvoir: cependant ils n'ont ni *Baſtille*, ni équivalent. Rien ne les empêcheroit de ſe donner cet amuſement: mais ſoit que l'idée n'en vienne qu'aux Miniſtres des grans états; ſoit que le recours à l'*Empereur*, ou aux Tribunaux exiſtens, & la crainte de donner trop d'influence à ces épouvantails qui ne manqueroient pas l'occaſion de ſe ſignaler, s'ils la trouvoient, contiennent les propriétaires de ces grans fiefs; ſoit que le peuple encore docile, patient, & en général peu inſtruit, comme peu paſſionné, obéiſſe aſſez ſans qu'on l'aſſujettiſſe à ce joug, il me ſemble qu'il n'exiſte de *Baſtille* depuis le *Rhin*, juſqu'à l'*Oder*, que *Spandaw*.

Mais, 1°. *Spandaw* exiſte dans une monarchie toute militaire. Ce coloſſe né de nos jours, & parvenu par la force à un développement auſſi étonnant que rapide, doit conſerver dans ſa conſtitution, quelque choſe de ſon origine; 2°. c'eſt même aux *Militaires* que la *Baſtille Brandebourgeoiſe* eſt ſpécialement deſtinée. Il eſt très-rare que les *Citadins* en partagent le funeſte honneur: & des ſoldats, qui ne

reconnoiſſent d'autres truchemens que la baïonnette & le canon, pourroient-ils ſe plaindre qu'on leur parlât quelquefois avec des *Lettres-de-cachet?*

En *Danemarck* depuis l'abominable *Chriſtiern* je ne vois pas que les Rois, ni leurs Miniſtres, aient eu la tentation d'en décocher, ni que le *Jutland*, ou la *Fionie*, gémiſſent ſous des maſſes auſſi peu utiles, auſſi meurtrières que la *Baſtille*. En *Suède* aucun Roi n'a ſouillé ſon règne par l'ordre d'en conſtruire, ou d'en faire uſage.

Enfin en *Ruſſie*, celui de tous les pays du monde, où les anciennes mœurs auroient été les plus compatibles avec la *Baſtillerie* & ſes dépendances, elles ont conſacré préciſément des uſages contraires: les *Lettres-de-cachet* y ſont dans toute leur vigueur: mais les ſuites en ſont toutes différentes: c'eſt une province entière qui eſt devenue une priſon d'état. En *France* un des tourmens des captifs, c'eſt la petiteſſe de leur cachot: en *Sibérie*, ils ne gémiſſent que de ſon immenſité. Les uns ſont enſevelis dans de vrais tombeaux: les autres ſont perdus dans de vaſtes déſerts. Quelque infortunés que ſoient ceux-ci, il eſt évident qu'ils ſont cependant moins à plaindre. Ils ont des diſtractions & des dédommagemens. Leurs familles les ſuivent, les accompagnent: ſi leurs cœurs ſont déchirés ſouvent, en ſe rappellant les uns aux autres ce qu'ils ont perdu, ils peuvent ſe conſoler, en s'occupant de ce qui leur reſte: au moins ils pleurent enſemble, & les ſeules larmes vraiment amères ſont celles qui ſe verſent dans la ſolitude.

D'ailleurs

D'ailleurs l'activité de la vie qu'ils ſont forcés de mener les préſerve de l'ennui, du tourment de ſe reporter ſans ceſſe ſur le paſſé ; de trembler d'avance de ce que prépare l'avenir. Ils ſont bien malheureux ſans doute : mais ils ne croiroient pas l'être, s'ils connoiſſoient la *Sibérie Françoiſe.*

En *Eſpagne* il y a, je crois, deux ou trois tours miſes auſſi par le Miniſtère au nombre des reſſorts du Gouvernement & des beſoins de l'Etat : mais elles ſont peu remplies, parce qu'elles ont eu juſqu'ici pour rivales les priſons de l'*Inquiſition :* un peuple qui porte ce dernier joug, & le porte paiſiblement, ne peut entrer comme terme de comparaiſon dans aucun calcul de politique, relativement au premier.

En *Italie*, comme en *Allemagne*, ce dernier eſt très-peu connu. A *Rome* & à *Veniſe* il exiſte cependant des indices d'un pouvoir redoutable, & d'un *Baſtillage* très-caractériſé. Il exiſte dans l'une un château, & dans l'autre un tribunal, qui ſont également des outrages à la juſtice, & des armes toujours prêtes pour le deſpotiſme. Cependant la multitude d'étrangers qui ne ceſſent de traverſer ces contrées célèbres, prouve que l'uſage en eſt moins fréquent, que l'appareil n'en eſt terrible. Quand un *Anglois*, un *Hambourgeois* s'embarquent pour aller à *Rome*, entendre des *Oratorio*, & admirer *St. Pierre*, ou danſer en maſque à *Veniſe*, leur famille ne les conjure pas en tremblant de ſe garder de l'ancien château d'*Adrien*, ou de l'*Inquiſition d'Etat*; & il n'y a point d'étranger annonçant qu'il va

en *France*, à qui l'on ne diſe de ſe défier de la *Baſtille*.

D'après les faits & l'opinion la *Baſtille* eſt donc un monument *Incomparable*, C. Q. F. D.

(24) Page 62. *Que ſont donc ceux qui les ont détruites?*] Je n'apprécie pas ici les manipulations de M. *Neker*: j'ai eu beaucoup à me plaindre de lui, & plus encore de ſa femme, qui étoit plus miniſtérielle que lui: mais ces foibleſſes privées ne doivent point influer ſur le jugement qu'un écrivain impartial peut porter des opérations des hommes en place. M. *Neker* conſerve encore de nombreux partiſans: il a fait entrevoir en *France*, ce qui n'eſt pas un petit mérite, l'eſpoir d'une ombre de reſtauration. S'il n'avoit pas été contrarié par une guerre ruineuſe, ou plutôt par l'ineptie dépenſière qui dirigeoit malheureuſement de ſon tems les forces *Navales* du Royaume, on peut croire qu'il auroit vraiment fait le bien.

Ce qu'on peut lui reprocher ſeulement, d'après les faits, c'eſt de s'être donné trop d'éloges par la bouche du Prince, dans les préambules des édits qu'il dictoit; c'eſt d'y avoir trop adopté la méthode verbeuſe & emphatique de ſon prédéceſſeur: c'eſt ſur-tout d'avoir, comme ſon prédéceſſeur encore, préféré les petits moyens aux grans; c'eſt de ne s'être occupé dans ſes réformes que des abus particuliers, qui ſe ſeroient diſſipés d'eux-mêmes après la régénération générale, s'il avoit eu le cou-

rage de l'entreprendre ; c'eſt de n'avoir fait que des tentatives molles, imparfaites, comme M. *de St. Germain* ; de n'avoir oſé, par exemple, propoſer des *Etats* pour toutes les provinces, & d'en avoir inutilement établi l'ombre dans les *Aſſemblées Provinciales*, & d'avoir ainſi eſſayé de concilier les principes du deſpotiſme avec ceux de la liberté ; enfin, c'eſt de s'être amuſé à panſer des abcès, tandis qu'il avoit à traiter une gangrène univerſelle, de les avoir traités en manipulateur obſcur plutôt qu'en phyſicien élevé, d'avoir fait dans toutes ſes opérations des viremens de banque, & non des diſpoſitions politiques, &c.

(25) Page 51^lin. *Des Princes de la Famille Royale.*] J'ai eu aſſez promptement la permiſſion d'*écrire :* il ſemble que ce ſoit une grande marque de bienveillance, & un ſoulagement inappréciable : qui pourroit deviner, ce qui n'eſt cependant que trop vrai, que c'étoit pour moi une torture de plus ?

1°. Le papier, on ne me le donnoit que par compte, ſur un *reçu* en règle, avec l'aſſujettiſſement, pour en obtenir de nouveau, d'indiquer l'emploi de l'ancien ; eſpèce de ſervitude qu'il faut avoir éprouvée pour apprécier tout ce qu'elle a de poignant.

2°. On ſe doute bien que je ne pouvois être tenté d'employer ce papier qu'à des lettres, à des mémoires relatifs à ma liberté. Or à qui les adreſſer ? Aux Miniſtres ! Ils ne répondoient point : & ma ſituation ſeule prouvoit aſſez que ce n'étoit pas d'eux que je pouvois

attendre des ſecours! A mes amis, à mes protecteurs! J'étois prévenu que rien ne paſſoit, que rien ne paſſeroit juſqu'à eux. Je l'étois qu'ils *me croyoient mort*; que ceux à qui l'on ne pouvoit pas en impoſer ſur cet article ne montroient que de l'indifférence? Au bout de huit mois on m'accorda la correſpondance du S. *Le Queſne* dont on ne ceſſoit de me vanter le zèle, & la probité. Or pour ſavoir ce que c'étoit que le S. *Le Queſne*, conſultez, Lecteur, l'Avis qui précède le N°. LXXII de ces *Annales*, lequel ſera réimprimé, & diſtribué avec ces *Mémoires*, à la fin du N°. LXXV.

(26) Page 71. *Qui en gémiſſent.*] Ils en ont une double raiſon: d'abord, comme ils ſont les ſeuls intermédiaires qui approchent des reclus; ils en ſont néceſſairement auſſi les confidens; ils en reçoivent les plaintes, & quelquefois les humeurs. Mal-payés, traités avec dédain par les ſupérieurs, attendant quelques gratifications des priſonniers que le deſpotiſme n'a pas dévoués à une captivité éternelle, ne ſachant jamais ſi elle aboutira à l'*échaffaud*, ou au *miniſtère*; ſi leur commenſal finira par être aſſaſſiné juridiquement comme *Lally*, ou *Mal. de France* comme *Belle-iſle*, & tant d'autres, ils ne ſont pas fâchés de trouver quelquefois l'occaſion de montrer un peu de zèle.

L'humanité peut quelquefois auſſi agir ſur ces cœurs ruſtiques, que l'opulence n'a point endurcis. Je dois même cette juſtice à ceux de la *Baſtille*, de publier qu'ils en ſont les ſeuls agens ſur qui ce ſentiment paroiſſe avoir quel-

que priſe. Les ſimples ſoldats y ſont, comme ailleurs, une meute ſtupide que le fouet dirige, & qui ne connoiſſent dans, ou hors leur chenil, que la ſoupe, & l'ordre des piqueurs. L'*Etat major* ſupérieur joint à cette baſſeſſe obéiſſante l'inſolence, & la dureté que donne l'habitude du commandement: L'*Etat major* des *Porte-clefs*, ſe trouvant entre les deux, eſt par cela même le ſeul auprès duquel la commiſération puiſſe avoir accès.

Mais ils ont de plus une forte raiſon de s'oppoſer aux retranchemens qu'opère ſur la table des priſonniers, la léſine du Gouverneur, ou du moins de ſouhaiter qu'elle ſoit reprimée: c'eſt que la deſſerte leur en appartient: & l'on ne peut pas imaginer combien l'honnête M. *De Launay* en eſt jaloux. Pour peu que lui & ſon Miniſtre conſervent leurs places, je ne doute pas qu'il ne vienne bientôt quelque lettre ſignée *Amelot*, qui mette ordre à cet horrible déſordre.

Au reſte, ſi ces grans dépoſitaires des *Secrets de l'Etat* n'avoient pas auſſi leurs petits ſecrets particuliers; ſi le ſilence qui couvre leurs barbaries envers les priſonniers n'étoit également néceſſaire pour dérober la honte, & l'iniquité de leurs conventions privées entr'eux, il ſeroit facile au Gouverneur actuel de motiver l'avarice qui préſide aux approviſionnemens de ſa taverne.

Il regarde comme ſon bien propre, comme un vrai patrimoine, les *ſoixante mille livres de rente* attachées à ſon emploi; & il en a quelque raiſon, car il les a *achetées*, & même aſſez chèrement.

1°. Il en a obtenu la *ſurvivance* du tems du Comte de *Jumilhac*; mais celui-ci, pour ſe déterminer à accepter un coadjuteur, a exigé cent mille écus comptant, qui lui ont été payées; & de plus le mariage de ſon fils avec la fille de M. *de Launay*, regardée comme une riche héritière, ce qui a eu lieu.

2°. M. *de Launay*, malgré cet accord, n'ayant pour lui, ni nom, ni ſervices, ni agrémens, ni même de protections, auroit encore pu eſſuyer un refus: heureuſement il avoit un frère au ſervice de M. le *Prince de Conti*: le frère a obtenu l'intervention du Prince, qui a obtenu le conſentement du Miniſtre, dont les Commis ont expédié les patentes, ſignées *Amelot*; & pour payer la recommandation de ſon cadet, l'heureux ainé lui a aſſuré une penſion de *dix mille francs* par an, ſur les revenus de ſa place.

Ce marché eſt tout public à la *Baſtille*: il n'y a pas un des Marmitons qui n'en ſoit inſtruit: & pourquoi s'en ſcandaliſeroit-on? Tous les emplois qui y exiſtent en occaſionnent de ſemblables. Celui de *Lieutenant de Roi* vaut environ 8000 liv. T. par an; le poſſeſſeur actuel en a donné à ſon prédéceſſeur une ſomme comptant dont j'ignore la quotité; & il lui fait une penſion annuelle de mille écus, dont je ſuis très-certain.

Ceux de *Porte-clefs* valent à-peu-près 900 liv. T. par an: ils ſont ordinairement remplis par d'anciens *Laquais* du Gouverneur; ainſi c'eſt pour les récompenſer qu'on les fait bourreaux: mais ils n'obtiennent pas encore gratuitement ce prix honteux de leurs fatigues paſſées. Il n'y

en a pas un qui ne ſoit obligé de faire en entrant, ou un préſent, ou une rente à quelque protégé ou protégée.

Enfin le *blanchiſſage* même eſt l'objet d'un tripotage de cette eſpèce: la *blanchiſſeuſe* en titre reçoit du Roi environ trois ſols par *chemiſe:* elle afferme ſon brevet à un ſouſtraitant qui lui en laiſſe le tiers, & gratte le linge des réclus à deux ſols par pièce.

Voilà comme ſe fait *le ſervice du Roi*, & celui des *priſonniers:* voilà comment ſe maquignonnent ces emplois de *confiance.* Voilà à la diſcrétion de qui eſt remiſe la vie d'un homme innocent, qui n'a à ſe reprocher que le malheur plus ſouvent attaché à la vertu qu'au crime, d'avoir des ennemis nombreux & puiſſans.

(27) Page 74. *Ecole de Poiſon.*] On ſait que les crimes de la fameuſe *Brinvilliers*, au ſiècle dernier, vinrent de l'éducation que ſon amant avoit reçue en ce genre à la *Baſtille.* Un *Italien*, nommé *Exili*, qu'on lui avoit donné pour compagnon de chambre, fut ſon précepteur: ce qui prouve, pour l'obſerver en paſſant, auſſi bien que les mémoires que j'ai cités ailleurs, que dans ce tems-là on ne connoiſſoit à la *Baſtille*, ni la ſolitude, ni les privations de toute eſpèce qui en forment aujourdhui la conſtitution caractériſtique; mais ce n'eſt pas ſans doute le danger de cette éducation criminelle qui a amené la réforme d'aujourdhui.

Au reſte, il ne s'agit pas ici de la funeſte théorie d'*Exili*; je ne parle que de la facilité d'en imiter la pratique. Or il eſt ſûr qu'elle eſt entière à la *Baſtille*, ainſi que l'impuiſſance abſo-

lue pour un priſonnier de s'y ſouſtraire, ſi c'étoit le Gouvernement qui voulut attaquer ſa vie par cette voie, & l'impuiſſance non moins abſolue, je ne dis pas d'acquérir la preuve de ce crime, s'il étoit commis par d'autres inſinuations, & qu'on put y échapper, mais même d'en recueillir le moindre indice. Si, dans ce ſecond cas, ce n'eſt pas directement à l'adminiſtration qu'on peut le reprocher, elle en eſt toujours complice par la facilité qu'elle donne à le commettre: un paſſant eſt aſſaſſiné par deux brigands dans un bois; celui qui ſe ſeroit contenté de lui tenir les bras, tandis que ſon camarade l'égorgeoit, ſeroit-il reçu à ſoutenir qu'il n'a pas concouru au meurtre?

Princes vertueux & bienfaiſans, cette ſeule idée ne vous fera-t-elle pas horreur? Par le régime de la *Baſtille* votre nom peut devenir journellement tout à la fois l'inſtrument du plus lâche de tous les crimes, & un voile impénétrable pour le couvrir. Vous enverriez au ſupplice quiconque oſeroit vous propoſer de ſervir de votre main ſacrée, aux victimes de la tyrannie de vos Miniſtres, un breuvage mortel, & par ce régime infernal la *Lettre-de-cachet* qu'ils vous ſurprennent leur aſſure le moyen de le verſer impunément eux-mêmes!

Les geoliers qu'ils emploient ſe recrieront que ce ſoupçon ſeul eſt une inſulte à leur délicateſſe! Mais encore une fois les loix qui interdiſent les *Chartres privées*, celles qui ordonnent de reſpecter la liberté des hommes, ſont-elles moins authentiques, moins ſacrées que celles qui protègent leur vie? Celui qu'un ſordide intérêt engage à violer les premières, non-ſeule-

ment ſans ſcrupule, mais avec joie, héſitera-t-il à enfreindre les ſecondes quand il ſera ſollicité par un intérêt plus vif, par une amorce plus ſéduiſante? Et qu'eſt-ce qu'une vertu qui dépend du prix qu'on en voudra donner? Quand les chefs ſeroient ſuſceptibles de ce ſcrupule, les ſubalternes le ſeront-ils? & s'ils ſuccombent, le *Secret* de la *Baſtille*, n'aſſure-t-il pas leur impunité comme leur ſuccès? Tous achètent leurs places; je l'ai fait voir ci-deſſus. Or des hommes capables de donner de l'argent pour acquérir le droit de ſe ſouiller de cet infame ſervice, parce qu'il eſt lucratif, reſiſteront-ils bien courageuſement à la tentation de le rendre plus lucratif encore, par des complaiſances bien payées?

J'inſiſte ſur cette idée, parce qu'elle m'a bien long-tems, bien cruellement occupé, ou plutôt déchiré; parce que dans le nombre innombrable des raiſons qui preſcrivent l'abolition de la *Baſtille*, ou du moins de ſon régime, c'eſt la plus frappante. On peut tromper un Souverain même bien-intentionné, au point de lui perſuader que les *Priſons d'Etat* en général, & les ordres arbitraires qui les peuplent, ſont un acceſſoire inſéparable du Gouvernement, & néceſſaires au maintien de l'ordre public, comme à celui de la Couronne: mais il n'y en a point à qui l'on put perſuader qu'il lui importe de donner aux plus mépriſables ſatellites ſur la vie de tous ſes ſujets, ſans diſtinction, un droit qu'il frémiroit de s'arroger à lui-même: & il eſt démontré cependant que c'eſt-là le fruit néceſſaire du *Régime* de la *Baſtille*.

(28) Page 78. *A M. Raymond Gualbert de Sartines.*] Ce n'eſt pas, à la vérité, l'horloge ſeul que M. *Raymond Gualbert de Sartines*, &c. a ſi ingénieuſement reconſtruit. L'inſcription apprend qu'il a été auſſi l'ordonnateur du bâtiment où cette machine eſt placée; bâtiment qui comprend la *Cuiſine*, les *Bains* de M^de. la *Gouvernante*, le *Chenil* des *Porte-clefs*, & du reſte de la *Harde* qu'on appelle l'*Etat major*, excepté le Gouverneur, qui, comme je l'ai obſervé, loge au dehors, quoique ſa cuiſine ſoit au dedans, & que Madame s'y baigne; & ces bains ont des particularités au moins auſſi remarquables que l'horloge.

Q'une femme de Gouverneur ſe lave dans un lieu, ou dans un autre, rien ne ſemble plus indifférent, & rien en effet ne devroit l'être davantage: mais à la *Baſtille* tout a des conſéquences, & elles ſont toujours douloureuſes.

La *baignoire* de *Madame* étant placée dans l'intérieur du Château, pour y parvenir il faut traverſer la cour, & par conſéquent le ſeul eſpace qu'aient les priſonniers, comme je l'ai dit, pour ſe promener. Mais ce ſont ſes Laquais qui portent l'eau: il faut qu'ils entrent, & qu'ils ſortent; par conſéquent chaque voie entraîne pour le promeneur, comme on l'a vu, un ordre de *cabinet*. (*Voyez page* 79.)

Enſuite viennent *les Femmes de Chambre:* il faut porter les *chemiſes*, les *ſerviettes*, les *pantoufles* de *Madame:* tout ſeroit perdu, ſi le reclus appercevoit le moindre de ces *Secrets de l'Etat*; chaque importation produit donc encore un *cabinet*.

Enfin arrive *Madame* elle-même : elle n'eſt pas légère : ſa marche eſt un peu lente : l'eſpace à parcourir eſt aſſez long : le Sentinelle, pour faire ſa cour, & prouver ſon exactitude, crie *Au cabinet* dès qu'il l'apperçoit ; il faut fuir : il faut reſter *au cabinet*, juſqu'à ce qu'elle ſoit rendue à ſa baignoire : & quand elle ſort, ſa retraite eſt accompagnée des mêmes formalités en ſens contraire. Le reclus a de même à ſupporter, dans *le cabinet*, la Maîtreſſe, les Femmes de chambre, & les Laquais.

De mon tems le Sentinelle dans un de ces paſſages ayant oublié de heurler le ſignal de la fuite, la moderne *Diane* fut vue dans ſon déshabillé : j'étois l'*Actæon* du jour : je n'eſſuyai point de métamorphoſe ; mais le malheureux Soldat fut mis en priſon pour huit jours : je ne pûs l'ignorer, puiſque j'en entendis donner l'ordre.

Ailleurs les bains donnent de la ſanté, ou préparent des plaiſirs. Une Gouvernante de *Baſtille* n'a point de criſe de propreté qui n'en entraîne pluſieurs de déſeſpoir.

(29) Page 84. *Pour la nourriture & le vêtement.*] On a vu dans le texte ce que c'eſt que la *Nourriture*. Quant au *Vêtement* M. le Gouverneur m'a ſouvent parlé de ſes largeſſes en ce genre : je ne crois pas qu'il m'ait jamais honoré de ſes viſites ſans me parler des *culottes* qu'il diſtribuoit libéralement à ſes *priſonniers* ; car en parlant des malheureux reclus il emploie toujours le terme poſſeſſif. Voici ce qui m'eſt arrivé à moi-même.

J'ai été arrêté le 27 Septembre, allant diner à la campagne ; & par conſéquent avec la

garde-robe que l'on emporte pour un pareil voyage, dans cette ſaiſon. Il ne m'a pas été poſſible de me procurer quoi que ce ſoit de plus, ni en linge, ni en habits, juſqu'à la fin de Novembre ſuivant; dans ce mois qui a été rigoureux en 1780, il falloit, ou me condamner moi-même à ne pas ſortir de ma chambre, ou aller nud, littéralement nud, braver dans la promenade la violence du froid: & j'avois de l'argent, comme je l'ai dit, dépoſé dans les mains des officiers; & je ne demandois que la permiſſion d'*acheter* ces culottes, que l'on *donnoit*, me diſoit-on, aux autres.

Il y a plus: dans les derniers jours de Novembre, on m'envoya enfin de chez le S. *Le Queſne* un convoi d'hyver; il contenoit des bas qu'un enfant de ſix ans n'auroit pas pu mettre, & le ſurplus de l'habillement taillé ſur les mêmes proportions. Sans doute on avoit calculé que je devois être prodigieuſement maigri. Cela ne paroîtra puérile qu'à ceux qui ne réfléchiront pas aux circonſtances: mais voici qui ne le paroîtra à perſonne.

J'élevai douloureuſement la voix ſur une expédition auſſi dériſoire; je priai le Gouverneur de renvoyer cette layette, & de s'intéreſſer pour m'obtenir un ſuplement, ou de me le laiſſer acheter: il me répondit nettement, en préſence de ſes Collègues & d'un *Porte-clef*, QUE JE POUVOIS M'ALLER FAIRE ..... QU'IL SE F.... BIEN DE MES CULOTTES; QU'IL FALLOIT NE PAS SE METTRE DANS LE CAS D'ETRE A LA BASTILLE, OU SAVOIR SOUFFRIR QUAND ON Y ETOIT.

J'avoue que ſes camarades baiſſèrent les yeux ; & que huit jours après j'eus une *Robe-de-chambre* & des *Culottes*.

Si ces inconcevables atrocités n'étoient pas ordonnées, il faut les publier, afin de les épargner à mes ſucceſſeurs : ſi elles étoient autoriſées, ſi elles entrent, ou dans le régime de la maiſon, ou dans le traitement particulier qui m'étoit préparé, il faut les publier encore, afin d'aſſurer au ſcrupuleux Gouverneur les récompenſes que mérite ſon exactitude.

CONCLUSION.

Je me laſſe de tenir cette palette lugubre ; quoique je ſois loin de l'avoir épuiſée. Je n'ai dit ici que ce qui m'eſt arrivé à moi-même, ou ce dont j'ai pu parler ſans riſque de compromettre les ſources auxquelles j'en ai dû la connoiſſance. Que ſeroit-ce donc ſi je révélois tout ce que j'ai appris, ou par des confidences, ou par des indiſcrétions, ou par la ſagacité que donne à l'eſprit d'un reclus l'impuiſſance de ſe diſtraire autrement que par ſes efforts pour pénétrer les ſecrets qui l'entourent, & qu'on veut lui cacher ?

Tandis qu'on imprimoit ces *Mémoires*, on m'a envoyé un livre ſur la même matière, intitulé *des Lettres-de-cachet, &c.* Je ſuis fâché que cet ouvrage ſoit anonyme, parce qu'il ſem-

ble par-là en avoir moins d'autenticité. Il met au jour les myſtères du Donjon de *Vincennes*, comme celui-ci dévoile ceux des Tours de la *Baſtille*. On pourra les comparer : peut-être avec le tems aurons-nous ainſi des hiſtoires des vingt & tant de *Baſtilles* que la *France* renferme, ou plutôt qui renferment la *France*.

Toutes juſtifieront la réflexion par laquelle commence ce triſte tableau, *(voyez page 55 ci-deſſus)* réflexion que l'on ne peut trop ſouvent rappeller à un gouvernement équitable, qui n'a ni l'intérêt, ni l'intention d'être cruel. Quel eſt l'objet de ce ſecret, de cette impénétrabilité, de cette barbarie qui caractériſent ces prétendues priſons *royales ?* N'eſt-ce pas, préciſément parce que tout s'y fait au nom immédiat *du Roi*, que tout devroit y porter une empreinte plus ſpéciale de clémence, ou du moins de juſtice ? Les rigueurs n'y ſont aſſujetties à aucune formalité préliminaire ; les adouciſſemens ne devroient donc pas y être plus reſtraints.

Quand elles ne contiendroient en effet que de vrais *Criminels d'Etat*, ou des hommes réellement ſoupçonnés d'avoir participé à des complots nuiſibles, encore faudroit-il, au moins juſqu'à leur conviction, avoir pour eux les égards dûs à l'humanité. Ne perdons point de vue l'axiome précieux conſigné dans la Déclaration du 30 Août 1780 ; n'oublions point cet hommage rendu à la vérité par la bienfeſance. Toute *peine* infligée *dans l'obſcurité*, même à

des coupables, eſt au moins *inutile*, & dans l'idiome de la juſtice, qu'eſt-ce qu'une *peine inutile?* & quel nom donner à ces *peines inutiles* quand il ſe trouve qu'elles ne tombent que ſur des innocens?

Or, encore une fois, rien de plus rare dans ces *Priſons d'Etat*, dans ces *Tortures d'Etat*, dans ces *Supplices d'Etat*, que des *Criminels d'Etat*. Si les 20 ou 30 geoles qui portent en *France* cet horrible nom; ſi la pluie de *Lettres-de-cachet* qui les peuple, ne ſervoient en effet jamais qu'à punir des factieux, à déconcerter des rebellions, il faudroit donc que la *France* ne fût remplie que de *Catilinas*. Le pays de l'univers où le joug ſe porte avec plus de docilité, ſeroit donc par eſſence la patrie des conjurations, & un repaire de conſpirateurs; ce qui eſt auſſi abſurde que honteux à ſuppoſer.

Mais ſi ce ne ſont pas des coupables que l'on entaſſe dans les *Baſtilles*, de qui donc regorgent-elles? Contre qui donc eſt dreſſé l'appareil qui les rend ſi formidables? A qui ſont reſervés ces cachots dont le ſilence n'eſt interrompu que par des gémiſſemens, où la terreur veille à écarter tout ce qui pourroit écarter le déſeſpoir? Hélas! faut-il le dire? A des peres de famille paiſibles, à des citoyens irréprochables, à des actions honnêtes, auxquelles le Gouvernement peut-être devroit des récompenſes.

En veut-on un exemple entre mille? Citons celui de *S. de Bure*, déjà conſigné dans ces *An-*

nales, Tome III, page 239. Le *S. de Bure* étoit un libraire diſtingué dans ſa profeſſion : ſa famille exerce avec honneur depuis cent ans de pere en fils, ce commerce utile, & digne d'encouragement quand le ſcrupule s'y joint à l'intelligence : il étoit chef de ſa communauté.

Le Souverain juge à-propos d'introduire dans ce corps une police nouvelle ; une loi ordonne que certains livres ſeront *eſtampillés* ; c'eſt-à-dire marqués d'un certain ſigne, qui devoit leur donner de certains droits. Juſques-là tout alloit bien, au moins pour ceux à qui l'*eſtampillage* devoit valoir beaucoup d'argent.

Mais un ordre particulier enjoint au *S. de Bure* d'appliquer lui-même l'*eſtampille* ; de ſe rendre le miniſtre manuel, l'exécuteur de cette opération : il y voit la ruine infaillible de pluſieurs familles, de la communauté dont il eſt le chef : il croit ſa conſcience intéreſſée, ainſi que ſon honneur à s'excuſer : il offre ſa démiſſion, afin que l'emploi qui lui répugne paſſe ſans bruit dans des mains plus dociles.

On ne reçoit point ſa démiſſion : on lui répète deux fois, trois fois, l'ordre fatal, *Eſtampillés ; ou bien* ..... Il perſiſte à ſe défendre : on accomplit l'alternative : on le met à la *Baſtille*. Et voilà un *Criminel d'Etat*.

EXAMEN
DES OEUVRES
De M. de *VOLTAIRE.*

LA *Littérature*, les *Sciences*, & la *Philoſophie*, ont perdu en Mai 1778 cet homme célèbre, dont la vie entière leur a été conſacrée. Quoiqu'il fut dans un âge déjà très-avancé, ſa mort a pu paroître prématurée: par une deſtinée auſſi ſingulière, auſſi rare que ſes talens, parvenu au-delà de 80 ans, il n'éprouvoit aucune des infirmités de la vieilleſſe. Son eſprit & ſon corps étoient également éloignés de la décrépitude.

Une amitié indiſcrette, ou des intérêts déguiſés ſous ce nom, l'ont conduit à des imprudences qui ont accéléré ſa mort. Après 25 ans de la retraite la plus paiſible, de la vie la plus réglée, d'un calme auſſi profond que ſon tempérament plein de feu lui permettoit de le goûter, on l'a tranſporté ſubitement dans le centre de la diſſipation. Là ſon ame a été agitée non moins violemment que ſon corps: l'entouſiaſme public, accru par des particularités ſecrettes, & des manœuvres cachées, l'a en quelque ſorte accablé de couronnes trop

peſantes pour ſon âge : ſa ſanté inaltérable au travail, & dans la ſolitude, n'a pu réſiſter aux fatigues, à l'ivreſſe d'un triomphe renouvellé tous les jours, à tous les inſtans. Par un malheur dont il n'eſt pas commun d'entendre les vieillards ſe plaindre, c'eſt réellement l'excès du plaiſir qui l'a conduit au tombeau. Ainſi depuis le commencement juſqu'à la fin il a toujours, & en tout, été un homme extraordinaire.

Je ne me propoſe de parler ici que de ſes productions. J'écarte tout ce qui ne touche que ſa perſonne, tout ce qui ne concerne que ſa vie privée. Ne fourniſſons point d'alimens à cette curioſité perfide qui recherche les anecdotes relatives à un homme célèbre, bien plus pour ſe conſoler de ſa gloire, que pour la juſtifier. La *vie d'un écrivain ſédentaire*, comme l'a très-bien dit M. de *Voltaire* lui-même, *eſt dans ſes ouvrages*. Il n'y a que cette partie de ſon exiſtence qui puiſſe intéreſſer vraiment les contemporains honnêtes, & la poſtérité. C'eſt même la ſeule ſur laquelle ceux qui ne l'ont pas connu perſonnellement peuvent aſſeoir un jugement certain.

Il eſt vrai que M. de *Voltaire* paroît avoir été d'une exceſſive ſenſibilité. Son imagination impétueuſe s'affectoit avec violence de l'injuſtice & de la méchanceté : cette diſpoſition fatale peut l'avoir rendu quelquefois imprudent, & même injuſte à ſon tour. Pendant ſon ſéjour à *Cirey* M^de^. la Marquiſe *Du Chatelet* étoit dans l'uſage d'envoyer, les jours de poſte, au devant

du meſſager qui apportoit les lettres au château; elle & un autre ami s'enfermoient: ils ouvroient toutes les lettres de M. de *Voltaire*, & ne lui laiſſoient parvenir que celles où ils ne voyoient rien qui put l'affliger.

Il faut plaindre peut-être plus que blâmer l'homme dont une amitié adroite & compatiſſante étoit obligée d'éluder ainſi la ſuſceptibilité. Cette organiſation tient au talent; mais elle peut entraîner à des démarches qui fourniſſent dans le tems des armes à la haine: pour les apprécier aujourdhui il faudroit des éclairciſſemens qu'il eſt impoſſible de raſſembler; & quand on pourroit ſe les procurer, quelle en ſeroit l'utilité?

J'avoue que M. de *Voltaire* a donné quelquefois dans un excès tout oppoſé: ſatirique impitoyable quand ſa bile étoit allumée, il eſt trop ſouvent deſcendu juſqu'à l'adulation quand il la croyoit utile. Ses hyperboles flatteuſes ont embraſſé tous les rangs de la ſociété: il a décerné des brevets d'immortalité dans toutes les claſſes, depuis le trône juſqu'à la plus baſſe littérature: ſoit qu'une politique intéreſſée lui fît chercher à deſarmer par des éloges peu ſincères des deſpotes dangereux que la franchiſe de ſes autres écrits auroit pu épouvanter; ſoit qu'une coquetterie inſatiable ne lui laiſſât omettre aucun des moyens capables de groſſir le nom de ſes adorateurs, il n'a que trop multiplié les monumens de ſa facilité à prodiguer ſon encens. Il auroit voulu ne pas manquer un

ſuffrage : il ſe prêtoit ſans ſcrupule à exalter des hommes qui ne pouvoient recevoir d'éloges que de lui, pour paroître lui-même en recevoir de tout le monde.

Quoi qu'il en ſoit de cet article, & peut-être de quelques autres, je ne vois aucune néceſſité à les approfondir. M. de *Voltaire* a eu des défauts, parce qu'il étoit homme ; laiſſons-les dans l'oubli, comme ceux de tant de millions de particuliers qui en ont eu de plus grans encore, de plus funeſtes, dont pourtant la mémoire eſt éteinte pour jamais. Ecartons des détails ſecrets & ſuſpects qui ne pourroient tendre qu'à compromettre la gloire de la littérature, ſans avoir même le triſte mérite de la certitude : il vaudroit encore mieux dans l'impoſſibilité de l'apprécier sûrement, quant à ce qui concerne ſa conduite intérieure, lui ſuppoſer des vertus que des vices. Contentons-nous d'examiner ſes ouvrages, puiſque c'eſt, comme je l'ai dit, la ſeule partie de lui-même dont il nous ſoit déſormais poſſible de juger.

Ce qui frappe d'abord dans cette immenſe collection, c'eſt le nombre & la variété : 24 *Tragédies* ; 12 *Comédies* au moins ; des *Opéras*, des *Diſcours en vers*, des *Odes*, des *Epitres* ſur toutes ſortes de ſujets, des *Contes* ; une quantité incroyable de petites *pièces de ſociété*, telles que celles qui ſeules ont fait la réputation des *Voitures*, des *Chapelles*, des *Chaulieux* ; deux *Poèmes Epiques* ; des *Hiſtoires* qui auroient ſuffi pour remplir & honorer la vie de tout autre homme.

de lettres; un Abrégé de la Théorie *Aſtronomique* & *Phyſique* de *Newton*, trop dédaigné peut-être dans le tems par le préjugé, parce qu'il venoit d'un poète, inutile aujourdhui parce que ce ſujet a été plus approfondi par d'autres, mais qui a cependant le mérite d'avoir précédé tout ce qui a été dit en *France* ſur cette matière; des *Romans* où la gaieté, la philoſophie, la fineſſe de la critique, l'élégance du ſtyle, remplacent l'imagination qui avoit règné juſques-là dans ce département de la littérature; des *Diſſertations* ſans nombre ſur une infinité de points d'*Hiſtoire*, de *Belles-lettres*, de *Sciences*, de *Philoſophie*, de *Juriſprudence* même, où ſans l'embarras, la peſanteur, l'obſcurité de l'érudition, éclatent des connoiſſances univerſelles, & un deſir ardent du bonheur des hommes; deſir pouſſé malheureuſement juſqu'à l'indiſcrétion ſur un article délicat, où le ſilence vaut mieux que la diſcuſſion; un *Commentaire* plein de goût, de recherches & d'impartialité ſur le premier, & le plus fécond des Poètes tragiques: enfin une Correſpondance *Epiſtolaire* plus étendue qu'aucun homme, d'aucun état, d'aucun pays peut-être n'en a jamais entretenue: correſpondance, autant qu'on en peut juger par ce qui en a déjà tranſpiré, toujours ingénieuſe, toujours agréable, preſque toujours inſtructive de ſa part: voilà une idée des travaux littéraires de M. de *Voltaire*.

Aſſurément on pourroit lui appliquer avec plus de juſtice qu'à *Leibnitz* le mot de *Fontenelle*, que de ce philoſophe ſeul on auroit pu

faire plusieurs philosophes, & plusieurs hommes de lettres.

Si l'on pense après cela qu'il a beaucoup voyagé dans sa jeunesse; qu'il a vécu trente ans dans la dissipation des cours, & des sociétés les plus brillantes; qu'il savoit l'*Italien*, l'*Espagnol*, & l'*Anglois*; qu'il avoit lu, à ce qu'il paroît, avec attention, dans les originaux, les meilleurs auteurs de chacune de ces langues; qu'au milieu de ces distractions, ou de ces occupations, il n'étoit rien moins qu'indifférent sur l'arrangement de sa fortune, & qu'il y entretenoit un ordre dû à sa vigilance, à sa régularité personnelle; qu'il revoyoit lui-même ses registres, arrêtoit ses comptes, avec autant d'exactitude qu'un homme qui n'auroit pas eu d'autre occupation, l'étonnement d'une si prodigieuse fécondité augmentera sans doute encore.

Mais je dois faire ici deux observations qui donnent en partie le mot de cet énigme.

D'abord la jeunesse de presque tous les écrivains célèbres se consume ordinairement, ou dans les angoisses du mal-aise, ou dans les embarras attachés à ce qu'on appelle le *choix d'un état*; ils sont tyrannisés, ou du moins distraits long-tems par leurs familles, si ce n'est par leurs besoins: il n'y en a presque pas un chez qui le premier effor du talent n'ait été combattu comme un délire qu'il falloit réprimer, ou retardé, affoibli par la détresse plus acca-

blante encore que les contradictions. C'eſt même en ſe partageant entre des travaux ingrats, bien différens de ceux auxquels leur goût les portoit, que la plupart d'entr'eux ont enfanté les ouvrages par lesquels a commencé leur réputation.

Il y a donc bien peu d'entr'eux dont le public puiſſe ſe flatter de connoître les talens en entier. Dans l'âge où la culture, l'exercice, la liberté ſeroient néceſſaires pour les nourrir, les développer, & les accroître, le ſouci les deſſeche, & l'eſclavage les étouffe. Plus tard, quand la réputation eſt faite, le repos, l'abondance les énervent. Jeunes, les gens de lettres ſont éloignés du monde dont le commerce modéré, recherché ſans un aviliſſement d'un côté, accordé ſans l'orgueil de la protection de l'autre, ſerviroit infiniment à les former. Dans un âge plus avancé ils y ſont portés, fêtés, abſorbés, de manière qu'il ne leur reſte plus de tems pour l'étude, ou le travail.

Il n'en a pas été ainſi de M. de *Voltaire*. Tout parut concourir à favoriſer, à ſeconder en lui le goût ardent qu'il avoit reçu de la nature pour la gloire, & pour les arts. Une fortune aſſurée, échue de bonne heure, lui permit de n'avoir dans toute ſa jeuneſſe d'autre affaire que de ſe livrer à ce goût, & le garantit des oppoſitions qu'une famille craintive n'auroit pas manqué d'y former.

Son enfance fut confiée aux *Jéſuites* à qui l'on ne peut refuſer au moins d'avoir eu le dif-

cernement des eſprits, & le ſoin d'exciter l'émulation dans le cœur de leurs élèves. A *treize ans* ils annonçoient celui-ci comme un prodige qui devoit produire une révolution dans la littérature. Ainſi, grace à eux, à cet âge il avoit déjà une eſpèce de célébrité.

Alors *Ninon* mourante, *Ninon* parvenue à la renommée par une voie qui ne conduit les autres femmes qu'à l'opprobre; *Ninon* vénérée des jeunes gens du commencement de ce ſiècle, après avoir été adorée des vieillards de l'autre; *Ninon*, regardée comme un des arbitres du bon goût en tout genre, le nomme, le diſtingue dans ſon teſtament: elle lui fait un legs dont la nature même étoit un hommage rendu à des talens précoces. C'étoit une ſomme d'argent *pour acheter des livres.*

Les amis de *Ninon* le portent dans la ſociété des *Vendômes*, des *Chaulieux*, de la Ducheſſe du *Maine*, & de ſes courtiſans, philoſophes voluptueux, peut-être un peu frondeurs, mais éclairés; qui avoient conſervé toute la fleur, toute l'urbanité du ſiècle de *Louis XIV*, & l'allioient à la liberté de penſer qui avoit ſuivi ſa mort. Il y avoit auprès d'eux infiniment à gagner pour un jeune homme, au moins dans ce qui concerne le goût.

Ainſi annoncé dans le monde ſes premiers eſſais fixent les yeux de toute la *France:* ſa jeuneſſe lui concilie les femmes & la cour: il reçoit encore plus d'encouragemens que de dé-

goûts. Si ſes premiers ſuccès lui attirent dans la baſſe littérature des ennemis acharnés, ils lui valent auſſi parmi les gens d'un rang plus élevé des protecteurs d'autant plus chauds qu'étant par ſa fortune au-deſſus de tout autre bienfait, & paroiſſant ne ſolliciter alors ſes amis que de coopérer à ſa gloire, ils ne pouvoient lui montrer leur attachement à meilleur marché.

Pour comble de bonheur, au moment où il paroît il ne trouve point de rivaux qu'il ne puiſſe & ne doive ſe flatter d'éclipſer. *Rouſſeau* étoit accablé par l'infortune. *Crébillon*, la *Motte*, n'annonçoient pas une concurrence bien redoutable : il ne falloit pas beaucoup de pénétration ni d'amour-propre dans l'auteur d'*Œdipe*, pour ſentir que le théatre, & même la poéſie *Françoiſe* alloient bientôt n'avoir que lui pour ſoutien.

Ajoutez à une poſition ſi favorable tous les avantages naturels ; une mémoire prodigieuſe, une conception rapide, une ſanté aſſez robuſte pour réſiſter au travail le plus opiniâtre, & aſſez délicate pour ſoutenir difficilement tout autre excès ; une facilité qui ôtant à ce travail ſes épines rendoit les diſtractions moins néceſſaires, & les triomphes à la fois plus prompts, comme plus multipliés : vous pourrez commencer à concevoir que, même avec moins de diſpoſitions naturelles qu'il n'en avoit, M. de *Voltaire* auroit encore effacé tous ſes contemporains.

Enfin ſongez qu'ayant paſſé dans les ſociétés les plus brillantes, les plus capables de perfec-

tionner ſon goût, de polir ſon ſtyle, les deux tiers de ſa vie, c'eſt-à-dire le tems que les autres écrivains perdent, comme je viens de l'obſerver, à lutter contre les rigueurs de la fortune, celui qu'ils partagent entre le deſir de ſe faire un nom, & le beſoin de s'aſſurer un ſort, il a au contraire conſacré à la retraite, à l'étude la plus aſſidue, celui qu'ils emploient preſque tous à jouir d'une aiſance enfin péniblement acquiſe; ſongez qu'ayant eu dès ſa jeuneſſe, à volonté, des livres, des ſecrétaires, des copiſtes; n'ayant par conſéquent jamais dû manquer une occaſion de s'inſtruire, ni perdre une idée, il a pu épargner beaucoup de tems, qui étant encore employé de même doubloit en quelque ſorte ſes richeſſes & ſes facultés littéraires; qu'ainſi il eſt arrivé dans ſa laborieuſe retraite avec des proviſions immenſes, ſi l'on peut ainſi parler, tant dans ſa tête que dans ſes portefeuilles; alors vous acheverez de comprendre avec moins de peine comment il a pu multiplier des productions agréables, piquantes, dignes ſouvent d'être compriſes parmi les modèles de notre littérature, avec cette abondance qui avoit paru juſqu'à lui le partage exclûſif des romanciers, ou des théologiens.

Ce n'eſt pas tout. Peut-être attachons-nous trop l'idée d'extraordinaire à la réunion de pluſieurs talens dans le même homme: peut-être n'eſt-elle ſi rare, que parce qu'il y a un préjugé qui la fait regarder comme impoſſible. Nous nous mocquons des légiſlateurs *Egyptiens* qui ne permettoient à leurs peuples de cultiver non-ſeulement qu'un art, mais qu'une partie

de chaque art : nous trouvons ce procédé ridicule, & nous l'imitons, ſur-tout dans les arts de l'eſprit.

Qu'un *Médecin*, qu'un *Avocat* même, montre du goût pour la littérature, c'en eſt aſſez pour être décrédité dans ſa profeſſion, ſuſpect à ſes confrères, & peu eſtimé du public : qu'un *Poète* ſe hazarde à écrire quelque choſe de ſérieux en proſe, à donner par exemple des *hiſtoires*, des diſſertations ſur la *géometrie*, ou la légiſlation, on eſt tout étonné ; le ſuccès même de ces extravaſions n'augmente point ſa première célébrité, il peut y nuire : qu'un *Militaire* riſque quelques rimes, ſi en faveur de ſes agrémens perſonnels, ou de ſon nom, ou de ſon manège, il obtient quelques applaudiſſemens, ſoyez sûr qu'il n'en ſera pas plus eſtimé dans ſon corps ; ſes talens guerriers y ſeront à coup sûr moins conſidérés ; heureux ſi l'on ne murmure pas ſourdement qu'avec ſes gentilleſſes poétiques il fait peu d'honneur au régiment.

Cependant on devroit être bien plus ſurpris de rencontrer un homme borné à un ſeul talent, que d'en voir qui en réuniſſent pluſieurs : en général les talens ſe touchent tous, & peut-être y en a-t-il bien peu, s'il y en a, qui ſoient incompatibles entr'eux.

Qu'eſt-ce que le talent ? C'eſt la facilité à concevoir des idées, & l'aptitude à les réaliſer, ſoit par les actions, ſoit par les paroles. Cette facilité, cette aptitude n'auroient-elles donc

qu'une application? Seroient-elles abſorbées par le premier emploi que le hazard, ou la réflexion en font faire? C'eſt comme ſi l'on diſoit que le pinceau avec lequel *le Titien* peignoit ſes *Venus* n'auroit pu ſervir à *Jules Romain* pour créer ſes *Titans*.

Que les qualités turbulentes qui font les héros ne ſe rencontraſſent pas avec les diſpoſitions paiſibles qui font les bons écrivains, & les grans orateurs, cela pourroit paroître naturel; & cependant des exemples ſans nombre prouvent qu'elles ne ſont rien moins qu'inconciliables. *Thucydide*, *Xenophon*, *Céſar*, *Ciceron* même, & bien d'autres les ont réunies: ſi dans nos ſiècles modernes elles ne vont plus enſemble, c'eſt l'effet du préjugé dont je parle. Il a diviſé, ſéparé ſans reſſource les différens états; il a élevé entr'eux des barrières que n'y avoit pas miſes la nature.

Mais au moins ceux qui ne s'occupent que du département tranquille des arts, n'ont, même de nos jours, ou ne devroient avoir aucune incompatibilité: cependant quand un poète veut parler *phyſique*, *aſtronomie*, *&c.* nous nous recrions comme s'il feſoit une uſurpation téméraire, & indiſcrète: mais dans les collèges ne nous ſoutient-on pas qu'*Homère* ſavoit tout, juſqu'aux détails de la méchanique la plus groſſière? *Platon*, dont la proſe eſt plus poétique que les vers d'une infinité de poètes, n'étoit-il pas *géometre?* N'a-t-il pas même trop donné à la ſpéculation de cette ſcience dans la rédaction de ſes idées philoſophiques? *Ariſtote*

n'a-t-il pas traité indifféremment l'*hiſtoire naturelle*, la *politique*, l'art du *raiſonnement*, la *poétique*, la *morale ? Ciceron* n'eſt-il pas auſſi bon moraliſte, auſſi profond diſſertateur dans cette partie intéreſſante de la philoſophie, qu'orateur éloquent ?

Si l'on veut d'autres exemples, a-t-on vu un ſeul peintre célèbre, au moins de ceux qui ont oſé donner une libre carrière à leur génie, qui ſe ſoit borné au ſeul pinceau ? *Michel Ange* étoit grand *peintre*, & encore meilleur *ſculpteur*, & non moins bon *architecte*. *Leonard de Vinci* feſoit de bons tableaux, en cultivant la muſique, en traçant des plans de canaux, en déployant toute la hardieſſe, & la ſagacité d'un excellent ingénieur. *Raphaël* étoit auſſi poète & muſicien.

Encore une fois, ſi ces exemples ſont rares de nos jours, il faut s'en prendre, 1°. au préjugé qui en fait des eſpèces de prodiges, & ôte aux hommes aſſez heureuſement nés pour les renouveller, l'idée même de la tentative. 2°. A ces diſtractions, à ces ſoins accablans, qui, comme je l'ai dit, aſſiègent aujourdhui la jeuneſſe de preſque tous les artiſtes, & leur ôtent la poſſibilité comme l'envie de parcourir les différentes diviſions de leur carrière commune : quoique toutes les branches en ſoient contigues ; quoiqu'elles ſe rencontrent & ſe coupent ſouvent ; quoique le génie qui fait un *Virgile*, & un *Racine*, ſoit le même que celui qui fait un *Raphaël* ; quoiqu'un *Hippocrate* eût pu être un *Tacite*, ſi de bonne heure il s'étoit appliqué

à tracer des caractères hiſtoriques, au lieu de recueillir des aphoriſmes ſalutaires ; & qu'il n'y ait peut-être entr'eux d'autre différence que celle des habitudes contractées dans leur premier âge, ces habitudes les enchaînent pour le reſte de leur vie ; ils meurent ſans avoir développé toutes leurs facultés, ſans même les avoir ſoupçonnées.

M. de *Voltaire* ayant été dès ſes premiers pas débaraſſé de ces entraves, a joui de toute ſa puiſſance, & comme elle étoit grande par la prodigalité de la nature envers lui, elle s'eſt encore accrue par un exercice non interrompu. Il étoit parvenu à multiplier ſans peine des productions variées, en luttant ſouvent avec avantage dans chaque genre, contre ceux qui s'en ſont occupés excluſivement.

Cette conſidération ne lui ôte rien de ſon mérite : mais elle peut épargner des regrets au public en inſpirant de l'émulation aux autres hommes. Il étoit même néceſſaire de la développer ici, pour ſauver à ſa mémoire le reproche trop ſouvent répété pendant ſa vie, de légèreté, ou d'indiſcrétion, fondé ſur la variété de ſes travaux.

D'après cette variété l'examen de ſes productions doit être diviſé comme elles, & les ſuivre ſucceſſivement dans chaque genre : il a été *poète*, & de toutes les eſpèces de *poéſies* : il a été *proſateur*, & s'eſt diſtingué par toutes les eſpèces de *proſe* : il a cultivé la *philoſophie*, les *ſciences exactes* : mais c'eſt ſur-tout à la *mo-*

rale, à la partie du raiſonnement qui *embraſſe la politique*, & principalement la *religion*, qu'il s'eſt livré. Delà réſulte la diviſion naturelle de cet examen.

Commençons par les *poéſies*: non pas que je veuille accorder à l'un de ces genres de littérature la préférence ſur l'autre, ni même que je croie que M. de *Voltaire* ſe ſoit diſtingué plus avantageuſement dans le premier que dans le ſecond: au contraire, j'ai entendu des hommes éclairés, dont je me fais gloire d'adopter l'opinion, regretter amèrement qu'il n'ait pas après *Tancrède* abandonné la poéſie en général, & ſur-tout celle du théatre, pour ſe livrer uniquement à la proſe *hiſtorique*, ou *philoſophique*, en conſervant tout au plus pour s'amuſer la *poéſie légère*, qui, d'après l'habitude méchanique de la rime, n'étoit plus pour lui un travail dans aucun ſens. Ils prétendoient que cet écrivain auroit beaucoup plus fait pour ſa propre renommée, s'il avoit pris ce parti, s'il avoit ſeulement augmenté ſa proſe d'autant d'excellens ouvrages, qu'il a groſſi la liſte de ſes *tragédies* de pièces foibles, enfantées avec moins de peine, il eſt vrai, mais auſſi moins honorables à ſa mémoire.

Je dis que ce travail qu'il a trop préféré, lui a moins coûté: rien n'eſt ſi vrai. Je ne veux pas entrer ici dans une diſcuſſion en regle ſur l'infériorité, ou les avantages d'un de ces genrès à l'égard de l'autre; ni approfondir longuement lequel eſt plus pénible de s'aſſujettir au rithme cadencé de la *poéſie*, qui gêne quelquefois la

marche d'un écrivain, mais qui ſouvent auſſi le ſoutient, & l'aide à déguiſer ſa foibleſſe ; ou de s'en créer un à ſoi-même, dans lequel ne pouvant avoir d'autres guides que le goût, & l'oreille, on trouve des juges d'autant plus ſévères, qu'une harmonie recherchée ne leur cauſe aucune diſtraction, & qu'on ne peut leur donner pour dédommagement la difficulté vaincue, ou pour excuſe la difficulté de la vaincre. Il ne ſeroit peut-être pas ſi difficile qu'on le penſe communément de prouver que la liberté apparente de l'un n'eſt pas plus compatible avec la médiocrité que la ſervitude réelle de l'autre.

D'abord les excellens *Proſateurs* ſont au moins auſſi rares que les excellens *Poëtes*. En *Grèce* on donnoit ce dernier titre aux *Homères*, aux *Héſiodes*, aux *Pindares*, aux *Simonides*, aux *Anacréons*, aux *Théocrites*, aux *Eſchiles*, aux *Sophocles*, aux *Euripides*, aux *Ariſtophanes*, aux *Ménandres*, aux *Crateſipolis*, & à bien d'autres : vous ne trouvez honorés du premier qu'*Hérodote*, *Thucidide*, *Xenophon*, *Platon*, *Ariſtote*, *Demoſthène* ; & dans des tems bien poſtérieurs *Polybe*, & *Plutarque*. Encore dans pluſieurs d'entre ceux-ci eſt-ce le ſujet qu'on eſtime, plutôt que le ſtyle : ce ſont des écrivains judicieux, mais non pas des modèles dans l'art d'écrire.

Le ſiècle d'*Auguſte* vous offre les *Lucrèces*, les *Terences*, les *Plautes*, les *Virgiles*, les *Horaces*, les *Ovides*, les *Catulles*, les *Tibulles*, les *Martials*, les *Juvenals*, les *Lucains*, &c. regardés, quoiqu'avec

qu'avec des dégrés de mérite différens, comme l'honneur de la poéſie *Latine*. Pour la proſe de cette langue vous n'avez que *Tite-Live*, *Ciceron*, *Salluſte*, *Tacite*, les deux *Plines*, *Senèque*; ce qui ne fait pas, du moins quant au nombre, une balance égale.

Cherchez de même dans la littérature de toutes les autres nations, qui ont cultivé les Beaux-Arts, & peuvent avoir quelque prétention à la gloire, ſoit de la poéſie, ſoit de l'éloquence, vous trouverez par-tout la même ſingularité; le nombre de ceux qui ſe ſont diſtingués dans le genre où le développement du talent ſemble plus difficile, eſt toujours au moins égal, & ſouvent ſupérieur à celui des écrivains qui paroiſſent s'être bornés à la carrière la plus aiſée. Il faut donc bien que les apparences ſoient trompeuſes ſur cette matière, & que l'uſage de l'un de ces idiomes ſoit ſujet pour le moins à autant de difficultés que celui de l'autre.

Il y a plus: ne pourroit-on pas dire que la poéſie eſt en quelque ſorte le langage de l'enfance de l'eſprit humain? C'eſt en vers que ſa foibleſſe bégaie; il ne s'exprime bien en proſe que quand il eſt formé; quand il a déjà acquis toute ſa force. Cherchez dans l'hiſtoire les origines de tous les peuples, de toutes les légiſlations, de toutes les philoſophies, vous trouvez dès la première lueur de civiliſation des poètes, & des vers.

Homère a précédé *Hérodote* ; & *Orphée*, *Linus*, bien d'autres poètes avoient encore précédé *Homère*. *Ennius* écrivit les Annales de *Rome* en vers hexamètres, avant que perſonne eut ſongé à les rédiger en diſcours ordinaire. *Moyſe* le premier proſateur de ſa nation a conſigné dans ſes livres des cantiques, des hymnes compoſés par lui-même, ſur une meſure dont il n'étoit pas l'inventeur. Les *Hébreux* avoient donc eu auſſi leurs *Orphées* avant leur *Hérodote*.

Chez nous de même des *Romances* groſſières, des pièces compoſées de vers barbares, mais meſurés, aſſervis au retour des rimes, & à la ſupputation des ſyllabes, n'ont-elles pas compoſé long-tems toute notre littérature ? Enfin chez les ſauvages récemment découverts, chez ceux qui avoient à-peine une langue, une ſociété, & point d'écriture, il y avoit des *Jongleurs*, des *Devins*, & des *Poètes*.

Ne ſeroit-on pas en droit d'en conclure que la *Poéſie* eſt l'expreſſion la plus naturelle de l'homme, par conſéquent la plus facile ; & que la *Proſe* noble, polie, élevée, comme eſt néceſſairement celle des grans écrivains, en eſt réellement la perfection, puiſqu'on n'arrive à l'une qu'après la perfection de l'autre ? Quoi qu'il en ſoit, nous ſuivrons cette gradation dans l'examen des ouvrages de celui de tous les écrivains qui a le mieux réuſſi, juſqu'au aujourdhui, à allier enſemble ce que les graces de la première ont de piquant, avec ce que la ſolidité de la ſeconde a d'énergique.

§. II.

DES TRAGÉDIES

De M. de *VOLTAIRE.*

C'EST une choſe remarquable que ſes premiers & ſes derniers pas aient été pour le théatre : il eſt mort avec *Irène,* comme il étoit né avec *Œdipe :* cette carrière orageuſe & brillante étoit en effet celle qui devoit d'abord le plus vivement tenter un jeune homme rempli de cet enthouſiaſme du premier âge, de cette effervescence qu'allume dans une ame ſenſible la vue des grans modèles : l'impatience de produire eſt alors auſſi vive au moral qu'au phyſique dans tous les hommes heureuſement organiſés : & le ſuccès a prouvé qu'en lui ce n'étoit pas un deſir aveugle, ou paſſager, qui ſe méprend ſur ſa force ou ſa deſtination.

A la vérité il ne faut pas chercher dans ſes tragédies ces développemens du cœur humain, ſi vrais, ſi délicats, ſi attendriſſans, qui ſont le charme des pièces de *Racine ;* ni cette force de génie, cette profondeur, cette ſuite de raiſonnemens, cette ſubtilité, s'il eſt permis de le

dire, qui caractériſent *Corneille*; ni même l'art du dialogue, porté par ces deux auteurs à ſa perfection; c'eſt-à-dire ce jeu d'attaques, de défenſes, ces reſſources imprévues, & cependant naturelles, qui nourriſſent la ſcène, & ſurprennent l'auditeur par la juſteſſe, comme par la rapidité des répliques.

Alzire, *Mérope*, *Tancrède*, ſont de belles tragédies. Dans le *Duc de Foix*, ou plutôt dans le rôle de *Liſois*, la politique, la magnanimité, la délicateſſe héroïque d'un brave chevalier, qui aime, plaint, & ſuit ſon prince, ſans en approuver les écarts, ſont très-bien traitées: *Mahomet*, *Semiramis*, ont également leur mérite: mais ces pièces ont-elles rien de comparable pour l'invention aux trois premiers actes des *Horaces*; à cet édifice élevé par le génie de *Corneille* ſur un ſeul mot trouvé dans *Tite-Live*; à ces contraſtes d'un jeune républicain effréné qui pouſſe l'héroïſme juſqu'à la barbarie, & d'un véritable héros qui concilie l'amour de ſon pays avec les autres vertus, avec les penchans naturellement chers aux ames honnêtes; à ces nuances ſi délicates & ſi ſavamment ménagées entre l'attachement conjugal d'une épouſe, la paſſion violente d'une maîtreſſe, & l'affection tendre, mais mâle, d'un pere vieilli dans la perſuaſion que tous les liens domeſtiques doivent être ſacrifiés aux intérêts de la patrie; à cette mépriſe ſi ingénieuſe, ſi vraiſemblable, de laquelle réſulte le rapport infidèle qui arrache au vieillard ce mot ſi beau, ſi ſimple, ſi naturel, pour un *Romain*, & en même tems ſi terrible, ſi ſublime, *qu'il mourut?*

Ces trois premiers actes me ſemblent atteindre, peut-être paſſer, les bornes de la capacité humaine en ce genre : aucun théatre, dans aucun ſiècle ne me paroît avoir rien produit qui en approche : *Corneille* lui-même après cet effort n'a pas pu s'élever depuis à la même hauteur : mais dans les endroits où il ne donne pas dans l'extrémité oppoſée, il conſerve encore ſa ſupériorité ſur M. de *Voltaire*, comme ſur les autres poètes dramatiques.

La réſignation de *Guſman* dans *Alzire* eſt ſans doute un magnifique tableau ; ce n'eſt pas à tort qu'on célèbre le couplet où elle eſt conſignée :

" De nos religions, &c."

Mais le pardon accordé par *Auguſte* dans *Cinna* n'eſt-il pas encore plus ſublime ? *Guſman* ne fait réellement qu'obéir à ſa religion ; & à-peine en a-t-il le mérite : près d'expirer il ne peut guère ſe conduire autrement. Les exemples des cœurs durs, féroces même qui montrent de la douceur au lit de la mort ne ſont pas rares : on eſt alors moins jaloux d'une vengeance dont on ne jouira pas, & de l'exercice d'un pouvoir que l'on ſent s'évanouir : d'ailleurs combien l'*Eſpagnol* expirant n'a-t-il pas à ſe reprocher de torts envers ſon rival ?

Mais *Auguſte*, c'eſt en pleine ſanté ; c'eſt lors qu'il eſt le maître abſolu de la vie de ſes ennemis ; c'eſt avec la facilité de ſe venger, & la certitude d'en goûter la douceur, qu'il par-

donne : & à qui ? A des ingrats, à des traîtres, à des conſpirateurs qui ont réuni pour le perdre la méconnoiſſance la plus odieuſe, & la perfidie la plus lâche. Dans ces circonſtances c'eſt la liberté, c'eſt la générosité du ſacrifice qui en fait la grandeur. Les hommes ordinaires admirent le couplet de *Guſman* ; mais les héros pleurent à celui d'*Auguſte*.

On pourroit en dire autant du rôle de *Pauline* dans *Polieucte* : rôle malheureuſement affoibli, dégradé même par ce qui l'entoure ; rôle d'autant plus admirable qu'il eſt comme les trois premiers actes des *Horaces*, tout entier de l'invention de l'auteur, & qu'il n'avoit pas pu en trouver la moindre idée chez les anciens, ni chez les modernes.

Racine lui-même n'a point de ces éclairs : mais auſſi comme il eſt ſoutenu ; comme il eſt égal par-tout ; comme il eſt parfait & dans tous les genres ! *Burrhus*, *Agrippine*, *Acomat*, prouvent bien que s'il avoit voulu traiter plus ſouvent d'autres paſſions que l'amour, il auroit été, quoique par une route différente, auſſi loin que *Corneille*, même dans la carrière de celui-ci. Si le public s'obſtine à ne lui ſuppoſer que le talent d'avoir ſu peindre la tendreſſe, c'eſt par une de ces mépriſes ſi communes dans la littérature & ailleurs, qu'il eſt impoſſible d'expliquer & de réformer. On s'eſt accoutumé à ne louer en lui que le talent dont il a donné le plus de preuves ; & de ce que pour trouver en lui un grand homme il n'étoit pas

néceſſaire de lui en chercher un autre, on en a conclu tacitement qu'il n'en avoit pas.

Celui-là ſeul ne permet pas plus d'établir en ce genre une égalité entre M. de *Voltaire* & lui, que nous n'en avons trouvé entre *Corneille* & M. de *Voltaire* dans l'autre. *Zaïre* eſt la ſeule pièce où celui-ci ait eſſayé de peindre les combats & les tranſports de l'amour. Mais *Zaïre* eſt toute entière d'emprunt: *Oroſmane* n'eſt autre choſe que la *Roxane* de *Bajazet* métamorphoſée en homme. Des cenſeurs ſévères trouveroient peut-être que ce rôle a perdu dans le changement beaucoup de ſa fineſſe, ſans y avoir gagné de vigueur; que les acceſſoires en ſont encore plus dégradés, parce que l'auteur les a tirés de ſon propre fonds; & que, malgré ſa réputation, cette pièce eſt une des plus foibles de ſon théatre; mais par cela ſeul que le perſonnage eſſentiel n'eſt qu'une imitation, elle ne donne point à M. de *Voltaire* le droit d'être regardé comme le rival de *Racine* dans la lice où cet admirable poète s'eſt développé avec tant de ſuccès.

Et il l'a bien ſenti: c'eſt la ſeule tentative qu'il ait faite dans ce genre. Il ne ſe diſſimuloit pas, ce qui eſt prouvé tant par ſon théatre que par ſes autres productions, qu'avec toutes les reſſources imaginables du côté de l'eſprit, il manquoit de cette éloquence du cœur, de cette préciſion, de cette abondance flexible, tantôt douce, tantôt impétueuſe, qui eſt néceſſaire

pour bien exprimer les combats, les délicateſſes, les fureurs de l'amour; éloquence, préciſion, abondance qui n'ont été données en vers, chez les *Romains* qu'à *Virgile*, chez les *Italiens* qu'à l'*Arioſte*, & au *Taſſe*; chez nous qu'à l'auteur de *Phèdre*, & chez les autres peuples a perſonne.

M. de *Voltaire* s'eſt borné, comme *Corneille*, à faire de cette paſſion un reſſort ſecondaire, qui ne lui ſert qu'à donner à ſes pièces une juſte étendue. Dans *Semiramis*, dans *Mahomet*, dans *Rome ſauvée*, elle n'a point d'autre uſage. Dans *Tancrède*, ce n'eſt pas l'amour qui émeut le ſpectateur; c'eſt la généroſité, c'eſt la grandeur d'ame dont cette pièce étincelle. Dans l'*Orphelin de la Chine*, l'amour ſauvage & réfléchi de *Gengiſkan* n'a aucun des caractères qui rendent cette paſſion tragique: au contraire: il eſt preſque toujours par ſa ſituation, & même par ſes expreſſions, très-voiſin du genre oppoſé.

M. de *Voltaire* a cependant très-bien obſervé le tort qu'avoit eu *Corneille* d'affoiblir ſes pièces par le mêlange d'une paſſion qui nuit à l'intérêt, quand elle ne l'excite pas ſeule; & il l'a imité. C'eſt un tribut qu'il a payé à l'uſage, à la commodité, à la conſtitution en quelque ſorte de notre théatre, dont il n'eſt pas permis d'exclure les femmes; & où il ſeroit ſouvent très-difficile de les employer, ſi on ne les occupoit à faire, ou à recevoir des déclarations.

Il ne faut pas non plus s'attendre à trouver dans les pièces de M. de *Voltaire* cette conduite, cet art de préparer, d'expoſer, de nouer une intrigue, de diriger les ſcènes, d'accroître le trouble & l'intérêt; de ne laiſſer jamais le théâtre vuide, ou occupé par des perſonnages amenés uniquement pour le remplir; art qui parmi tous les poètes tragiques, ſans exception, n'a été connu parfaitement que du ſeul *Racine*, & dont il n'a même pas fait uſage dans toutes ſes pièces.

Enfin il ne faut point demander à M. de *Voltaire* cette élégance, cette pureté, cette harmonie, cette ſimplicité noble, cette élévation ſans enflure, cette poéſie de ſentiment plus encore que de ſtyle, qui exprime avec une égale facilité, une égale richeſſe, & toujours avec le *mot propre*, ſans que la gêne de la rime ou de la meſure coûte rien à la juſteſſe de l'expreſſion, les orages de l'amour, les fureurs de l'ambition, les détours de la politique; autres qualités qui, dans notre langue, & je crois dans toutes les langues, n'ont été données qu'à un ſeul homme encore, & toujours au même, à cet inimitable *Racine*, retiré de ſi-bonne heure, enlevé ſi tôt, médiocrement honoré en *France* pendant ſa vie, meſquinement récompenſé par la Cour des ſervices rendus à la langue, & à la poéſie; puni d'une action honnête & louable par une diſgrace qui lui a cauſé la mort; enfin aſſez légèrement apprécié même encore aujourdhui par ſes compatriotes; & à qui en *Italie*, en *Allemagne*, en *Angleterre*, s'il étoit né dans un de ces pays,

on auroit élevé des ſtatues pendant ſa vie, & des temples après ſa mort.

La perfection de ſon langage eſt ſi grande, qu'il en échappe la moitié à la repréſentation. Ses pièces ſont des tableaux de chevalet, admirablement finis, qu'il faut voir de près, & détailler à loiſir, avec réflexion, pour en ſentir tout le mérite.

D'ailleurs les nuances de ſon enchantereſſe poéſie ſont ſi délicates, qu'il eſt très-difficile de trouver des acteurs propres à les ſaiſir, & à les rendre ſenſibles. On a reproché durement à M^de^ de *Sevigné* l'arrêt qu'elle ſembloit prononcer ſur les deux auteurs qui partageoient la ſcène de ſon tems; & la préférence qu'elle donnoit à *Corneille*, en comparant *Racine* à un goût de mode, au *Caffé*, qui, diſoit-elle, *ne ſe ſoutiendroit pas.*

M^de^ de *Sevigné* dans cette erreur même donnoit, ce me ſemble, une marque de jugement. Elle diſoit ce que pouvoit dire de mieux une femme répandue dans le monde, diſſipée, qui connoiſſoit les productions dramatiques par le théatre bien plus que par la lecture; qui ſe déterminoit dans ſon choix par l'émotion que la repréſentation lui cauſoit, & conſervoit, même dans le cabinet, l'impreſſion récente des effets de la ſcène. Sans doute les traits heurtés à la *Michel Ange* de *Corneille*, devoient au ſpectacle affecter bien plus vivement & elle, & tout ſon

ſiècle que les teintes douces, faciles, naturelles, quoique ſi ſavantes, du *Raphaël* de la poéſie. Il n'y a point de troupe de comédie où l'on ne joue paſſablement les *Horaces*, *Cinna*, *Polieucte*, &c. Mais où trouver des acteurs pour déclamer ſans monotonie la déclaration d'amour d'*Hippolyte*, ou les tendres remontrances d'*Iphigénie*; pour varier les tons dans le rôle de *Phèdre*, comme le changement des paſſions l'exige; pour ne mettre dans celui de *Roxane* que le dégré précis, tantôt de confiance, tantôt de fureur, tantôt d'attendriſſement, tantôt d'amertume qu'il comporte; pour concilier dans celui d'*Achille* la colère du fils de *Pélée* avec la dignité, la nobleſſe que *Racine* a ſu lui conſerver, au milieu de ſa violence?

Il avoit inſtruit lui-même la célèbre *Champmeſlé*: la manière dont elle jouoit ſes pièces la fit paſſer pour la meilleure comédienne de ſon ſiècle: on crut qu'elle feſoit valoir l'auteur; & au contraire tout ſon mérite étoit d'avoir appris de l'auteur à ne lui rien faire perdre. Auſſi M^de^. de *Sevigné* diſoit encore que pour trouver belle la tragédie de *Bajazet* il en falloit voir l'actrice. Elle jugeoit là encore en femme d'eſprit, qui liſoit peu, mais qui voyoit bien. Son tort n'étoit que de juger trop vîte; de ne ſe pas donner le tems de chercher ſi elle ne trouveroit pas à la lecture dans *Bajazet* ce qu'elle y avoit admiré au théatre; & elle y auroit trouvé encore plus. Mais elle n'avoit pas le tems d'être juſte; & dans des matières plus ſérieuſes il y a ſi peu d'hommes qui prennent ce tems, qu'on peut

bien pardonner à une femme d'y avoir manqué ſur un point de littérature.

Quoi qu'il en ſoit, ce n'eſt donc point encore dans cette partie que M. de *Voltaire* peut être conſidéré comme ayant un mérite perſonnel qui le diſtingue de ſes prédéceſſeurs : infiniment ſupérieur à *Corneille*, je ne dis pas quant à quelques traits particuliers, où *Corneille* n'a pas même d'égaux ; mais par le goût en général, par la correction & l'élégance du ſtyle, il s'en faut bien qu'il ait à cet égard ni effacé, ni égalé *Racine*.

Jamais le mot propre ne manque à *Racine*. Rarement M. *de Voltaire* le trouve (en *Poeſie*). On ſent même qu'il n'a pas pris la peine de le chercher. Ainſi vous voyez dans *la Mort de Céſar* :

Céſar fut un héros, mais *Céſar* fut un traitre.

Aſſurément *traitre* n'eſt là que parce que le vers précédent finit par *maître*. Il falloit un *tiran*, un *uſurpateur*, &c. mais jamais on n'a accuſé le brave, le généreux *Céſar*, de *trahiſon*, de *perfidie*.

Le même mot ſe trouve auſſi mal-placé dans *Mérope*. *Polifonte* dit d'*Egiſte*,

C'eſt votre fils, Madame, ou c'eſt un *traitre*.

Il falloit dire un *fourbe*. *Egiſte* en ſe donnant, même fauſſement, pour le fils de la reine, eſt un impoſteur, & non pas un *traitre*.

Dans *Semiramis* on lit :

Et les Dieux irrités
Ont *corrompu* le cours de ſes proſpérités.

Corrompu ! eſt-ce là le mot ? *Racine* a dit dans *Athalie :*

Un fantôme importun vient depuis quelques jours
De mes proſpérités *interrompre* le cours.

Dans *Œdipe*, *Philoctète* dit en parlant d'*Hercule :*

Je viens à ce héros
Attendant des autels, élever des *tombeaux.*

Pourquoi *des tombeaux ?* On élève des autels à un Dieu, parce qu'en effet on peut lui en conſacrer pluſieurs. Mais le même homme ne peut avoir qu'un tombeau.

Dans *Zaïre*, *Luſignan*, pour exprimer la réſurrection de Jéſus Chriſt, & déſigner le *St. Sépulchre*, dit :

C'eſt là que de ſa tombe, il rappella *ſa vie.*

Racine ſe ſeroit-il ainſi exprimé ? La vie eſt-elle dans la tombe ? L'auteur d'*Andromaque* a bien dit :

Tu la cherches des yeux : tu lui parles du cœur.

Il a dit :

Vous entendiez aſſez
Des ſoupirs qui craignoient de ſe voir repouſſés ;

Mais quelle différence entre ces hardieſſes qui animent, qui perſonifient tout, qui ne cauſent

au lecteur d'autre ſurpriſe que celle d'entendre ſi aiſément des expreſſions ſi énergiques ; & la tournure languiſſante dont ſe ſert le roi de *Chypre !*

Dans *Tancrède, Orbaſſan* dit à *Argire :*

Le nœud qui nous rejoint, n'eut point été formé;
Si, dans notre querelle à jamais aſſoupie,
Mon cœur, qui vous *haït*, ne vous eût eſtimé.

Haït eſt peut-être le mot propre, mais quelle horrible dureté !

Racine s'eſt permis de dire :

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrois pas !

Il n'y a point d'oreille qui ne ſente que dans ce dernier vers ce mot a toute la douceur dont il peut être ſuſceptible ; & que dans l'autre ſa rudeſſe naturelle eſt encore augmentée.

Les exemples de ce genre ſeroient innombrables.

Quant à l'élégance, M. de *Voltaire* ſoutiendroit encore moins la comparaiſon. Il eſt vrai qu'il a beaucoup approché de celle de *Racine* dans pluſieurs morceaux de *Marianne*, de *Brutus*, de *Sémiramis*, de *Tancrède*, & plus encore dans le rôle de *Liſois*, du *Duc de Foix* ; rôle écrit avec une continuité de nobleſſe, de préciſion, de force, de ſimplicité bien remarquable. Mais en général, il s'eſt rarement

piqué du travail néceſſaire pour aſſurer à ſa poéſie, & ſur-tout à ſes tragédies cette eſpèce de mérite.

Rapprochez les deux poètes, ſur-tout dans les endroits où ils diſent les mêmes choſes : par exemple dans les réflexions de *Zaïre* & d'*Ériphile* ſur l'ignorance où elles ſont toutes deux de leur origine.

La fille de *Luſignan* s'exprime ainſi :

Ah ! que dis-tu ? pourquoi rappeller mes ennuis ?
Chère *Fatime*, hélas ! ſais-je ce que je ſuis ?
Le Ciel m'a-t-il jamais permis de me connoître ?
Ne m'a-t-il pas caché le ſang qui m'a fait naître ?

Ecoutez la rivale d'*Iphigénie* :

Toujours en butte à de nouveaux dangers,
Remiſe dès l'enfance en des bras étrangers,
Je reçus, & je vois le jour que je reſpire
Sans que mere, ni pere ait daigné me ſourire.

Les premiers vers ne ſont pas même de la proſe ſupportable ; les autres ſont de la poéſie la plus élégante à la fois, & la plus remplie d'images attendriſſantes.

Gengiſkan & *Hippolyte* ont tous deux à exprimer un amour ſauvage ; tous deux ſont embarraſſés à rendre un ſentiment auquel ils ne ſont pas accoutumés ; mais le *Tartare* n'a pas une expreſſion qui aille au cœur, ou qui en vienne, pas une qui ſoit poétique, ou touchante ;

c'eſt une fureur groſſière groſſièrement & profaïquement peinte :

Gardez-vous d'inſulter, à l'excès de foibleſſe,
Que déjà mon courroux reproche à ma tendreſſe.
C'eſt un danger pour vous que l'aveu que je fais.
Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits.
Mon ame à la vengeance eſt trop accoutumée ;
Et je vous punirois de vous avoir aimée.
Pardonnez : je menace encor en ſoupirant.
Achevez d'adoucir ce courroux qui ſe rend.
Vous ferez d'un ſeul mot le ſort de cet Empire :
Mais ce mot important, Madame, il faut le dire.
Prononcez ſans tarder, ſans feinte, ſans détour,
Si je vous dois enfin ma haine, ou mon amour.

Quelle froide déclamation auprès de ce morceau de *Phèdre* ſi connu, ſi ſouvent cité, & toujours nouveau pour les lecteurs qui ont de l'ame, & de l'oreille :

Vous voyez devant vous un Prince déplorable,
D'un téméraire orgueil exemple mémorable.
Moi, qui contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ſes captifs ai long-tems inſulté ;
Qui des foibles mortels déplorant les naufrages,
Penſois toujours du bord contempler les orages,
Aſſervi maintenant ſous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi ?
Un moment a vaincu mon audace imprudente :
Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante.
Depuis près de ſix mois, honteux, déſeſpéré,
Portant par-tout le trait dont je ſuis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve.
Préſente je vous fuis ; abſente je vous trouve.

Dans

Dans le fond des forêts votre image me ſuit.
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle *Hippolyte*.
Moi-même, pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune,
Je ne me ſouviens plus des leçons de *Neptune*.
Mes ſeuls gémiſſemens font retentir les bois,
Et mes courſiers oiſifs ont oublié ma voix.
Peut-être le recit d'un amour ſi ſauvage
Vous fait, en m'écoutant, rougir de votre ouvrage.
D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien!
Quel étrange captif pour un ſi beau lien!
Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chère.
Songez que je vous parle une langue étrangère;
Et ne rejettez pas des vœux mal-exprimés,
Qu'*Hippolyte*, ſans vous, n'auroit jamais formés.

Sans doute *Gengiſkan*, d'un âge mûr, tout puiſſant, irrité, ne doit pas employer en parlant à une femme qu'il veut arracher à ſon mari, le langage ſoumis, ni même l'éloquence douce, inſinuante du jeune & tendre *Hippolyte* envers ſa maîtreſſe, jeune, tendre, & libre, comme lui: mais il devroit de même vivifier ce qu'il dit par des images; mais il devroit de même concilier l'énergie avec l'élégance: mais il devroit éviter des tournures défectueuſes & contraires à la langue, telles que:

Je vous punirois de vous avoir aimée;

ou foibles, telles que,

l'aveu que je fais.

ou,

ce courroux qui ſe rend.

ou oiſeuſes, embarraſſées, telles que,

l'excès de foibleſſe,
Que déjà mon courroux reproche à ma tendreſſe.

Veut-on encore un exemple non moins frappant de l'étonnante ſupériorité de *Racine?* Ecoutons parler ce même *Gengiſkan* & *Acomat*, de tendreſſe, & de politique, déclarer qu'ils préférent l'ambition, & leur sûreté perſonnelle, aux plaiſirs que l'amour heureux peut donner. Voici *Acomat :*

Voudrois-tu qu'à mon âge
Je fiſſe de l'amour le vil apprentiſſage?
Qu'un cœur, qu'ont endurci la fatigue & les ans,
Suivit d'un vain plaiſir les conſeils imprudens?
C'eſt par d'autres attraits qu'elle plait à ma vue.
J'aime en elle le ſang dont elle eſt deſcendue.
Par elle *Bajazet*, en m'approchant de lui,
Me va contre lui-même aſſurer un appui.
Un *Viſir* aux *Sultans* fait toujours quelqu'ombrage;
A-peine ils l'ont choiſi, qu'ils craignent leur ouvrage.
Sa dépouille eſt un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laiſſent vieillir.
Bajazet aujourdhui m'honore & me careſſe;
Ses périls, tous les jours, réveillent ſa tendreſſe.
Ce même *Bajazet* ſur le trône affermi,
Méconnoîtra peut-être un inutile ami.
Et moi, ſi mon devoir, ſi ma foi ne l'arrête,
S'il oſe quelque jour me demander ma tête....
Je ne m'explique point, *Oſmin*; mais je prétends
Que du moins il faudra la demander long-tems.

Je ſais rendre aux *Sultans* de fidèles ſervices ;
Mais je laiſſe au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du ſcrupule inſenſé
De benir mon trépas, quand ils l'ont prononcé.

Que dira *Gengiſkan?*

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainſi confondue,
Mon cœur s'eſt déſormais défendu ſans retour
Tous ces vils ſentimens qu'ici l'on nomme amour.
Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée,
Fit une impreſſion que j'avois ignorée.
Dans nos antres du Nord, *dans nos ſtériles champs*,
Il n'eſt point de beauté qui ſubjugue nos *ſens*.
De nos travaux groſſiers les compagnes ſauvages
Partageoient l'âpreté de nos mâles courages.
Un poiſon tout nouveau me ſurprit en ces lieux ;
La tranquille *Idamé* le portoit dans ſes yeux :
Ses paroles, ſes traits reſpiroient l'art de plaire :
Je rends grace au refus qui nourrit ma colère ;
Son mépris diſſipa ce charme ſuborneur,
Ce charme inconcevable, & ſouverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu ; mon ame toute entière
Se doit aux grands objets de ma vaſte carrière.
J'ai ſubjugué le monde, & j'aurois ſoupiré !
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon ame offenſée.
Je bannis ſans regret cette lâche penſée.
Une femme ſur moi n'aura point ce pouvoir ;
Je la veux oublier, je ne veux point la voir.
Qu'elle pleure à loiſir ſa fierté trop rebelle ;
Oſtar, je vous défends que l'on s'informe d'elle.

Toutes ces citations n'ont point pour objet de dégrader M. de *Voltaire*, mais ſeulement de

conſtater la ſupériorité de *Racine* ſur lui dans les genres dont il s'eſt agi juſqu'ici.

Ce qui caractériſe le premier ; ce qui lui eſt propre, ce qui autoriſe à mon avis à le regarder comme un écrivain original, comme le fondateur d'un théatre nouveau, & le créateur d'un genre particulier, c'eſt d'abord la variété, la multiplicité des tableaux qu'il a produits dans le ſien. De ce côté-là il l'emporte & ſur *Racine*, & ſur *Corneille*.

L'idée que l'on ſe fait ordinairement de la diverſité de celui-ci, n'eſt peut-être pas plus juſte que le reproche de monotonie répété contre le premier. C'eſt préciſément *Corneille* que l'on pourroit accuſer de trop d'uniformité. Chez lui les noms ſont variés, les caractères & les paſſions ne le ſont pas. Ni le langage, ni les ſentimens, ne changent d'une pièce à l'autre. C'eſt toujours la fierté, la grandeur prétendue *Romaine*, & quelquefois giganteſque : c'eſt un deſir de vengeance, ſouvent atroce, ſouvent exprimé avec un mêlange inconcevable de bouffiſſure & de familiarité. De ſix ou ſept de ces pièces qui ſe ſont ſoutenues au théatre, il y en a quatre qui n'ont pas d'autre fonds, le *Cid*, *Cinna*, *Rodogune*, & la Mort de *Pompée* : *Chimène*, *Emilie*, *Cornélie*, demandent toutes la punition des meurtriers d'un pere ou d'un époux, & l'abominable *Cléopatre* dans *Rodogune* compte auſſi la vengeance parmi les prétextes des horreurs qu'elle médite.

Racine auroit probablement bien plus diverſifié ſon théatre, s'il n'avoit pas renoncé à l'exercice de ſon talent dans la force de l'âge. *Britannicus, Iphigénie, Bajazet, Phèdre, Athalie,* n'ont rien qui ſe reſſemble : mais ce grand homme, devenu oiſif de trop bonne heure, a ſi peu travaillé que ſa fécondité paroît pour ainſi dire ſtérile. Il a développé peu de différentes paſſions parce qu'il a fait peu de pièces : & s'il n'avoit pas donné *Bajazet* & *Athalie,* on n'auroit probablement pas manqué de dire qu'il ne pouvoit réuſſir que dans les ſujets où il déroboit aux anciens des plans, ou des idées.

M. de *Voltaire* s'eſt ouvert une carrière plus vaſte. Il a pour ainſi dire tranſporté ſur ſon théatre le genre humain tout entier. Il l'a peuplé de tous les intérêts, de toutes les paſſions ſous une infinité de formes différentes. Il y a joint, tantôt des deſcriptions piquantes des mœurs étrangères, & des coſtumes les moins uſités ; tantôt des alluſions non moins piquantes à nos propres mœurs, ſous des noms nationaux ; genre qu'on peut même lui reprocher de n'avoir pas porté auſſi loin qu'il l'auroit pu, & qui a dégénéré depuis dans les mains de ſes foibles imitateurs.

Dans *Alzire* vous trouvez les uſages de l'*Amérique* oppoſés à ceux de l'*Europe :* dans l'*Orphelin de la Chine,* les vertus d'un peuple policé le ſont aux emportemens d'un peuple barbare : *Tancrède* nous offre la pompe, la nobleſſe, la

magnanimité ſublime de la *chevalerie*, telle du moins qu'elle eſt peinte dans les romans. La tendreſſe maternelle triomphe dans *Merope*. La fondation du *Mahometiſme* eſt tracée dans *Mahomet* avec vigueur, ſi ce n'eſt pas avec fidélité. Le manège des cours; les opprobres cachés, les douleurs ſecrettes qui en empoiſonnent, & en aviliſſent le faſte extérieur, ſont révélés dans *Semiramis*.

Dans les pièces même dont l'enſemble eſt moins heureuſement tiſſu, vous trouvez encore des caractères d'une grande beauté, & tous d'une beauté différente; tels que ceux de *Liſois*, comme je l'ai dit, dans le *Duc de Foix*, d'*Electre* dans *Oreſte*, de *Ciceron* dans *Rome ſauvée*, de *Fulvie* dans le *Triumvirat*, d'*Athamare* dans les *Scythes*, &c.

Cette abondance ennoblie par la variété eſt déjà ſans doute un véritable mérite: mais M. de *Voltaire* en a ſuivant moi deux autres encore plus précieux, encore plus eſtimables, qui ne lui appartiennent pas moins perſonnellement, & de l'un desquels je ne vois pas que perſonne juſqu'à préſent lui ait fait honneur.

Le premier c'eſt cette philoſophie touchante & majeſtueuſe tout à la fois, dont il a rempli ſes bonnes pièces. L'autre c'eſt de n'y avoir admis aucun perſonnage vil, ni lâche, ni abſolument odieux. C'eſt de n'avoir point donné la torture à ſon eſprit pour imaginer, pour faire parler & agir des *Narciſſes*, des *Mathans*, &

moins encore des *Cléopatres*, des *Rodogunes*, des *Maximes*, des *Félix*, & d'autres perſonnages de cette eſpèce, employés avec affectation par un de ſes deux rivaux, échappés quelquefois à l'autre, multipliés depuis juſqu'au ſcandale ſur la ſcène moderne, & qui ſemblent en faire un champ voué à la ſcélérateſſe, plutôt qu'une école de vertu.

C'eſt un point ſur lequel j'oſe penſer que ſe ſont mépris preſque tous nos littérateurs qui ont développé leurs talens dans cette carrière. Il faut, ſe ſont-ils dit, tirer parti de la ſenſibilité des ſpectateurs ; mais ils ont auſſi oublié qu'il faut de la proportion entre le coup qui l'éveille, & les organes qui l'éprouvent.

Dans la vie ordinaire même, malgré notre penchant invincible à nous intéreſſer en faveur de tout être qui paroît ſouffrir, ſi ſes cris ſont continus, s'ils dégénèrent en hurlemens, ſi ſes plaies ſont hideuſes & trop découvertes, on eſt bientôt plus effrayé qu'attendri. On fuit un ſpectacle qui devient un ſupplice : on eſt indifférent à force de ſenſibilité : c'eſt la corde du violon qui ceſſe d'être ſonore, quand elle eſt trop tendue.

Ce principe eſt vrai par-tout, & au théatre comme ailleurs. Il ne faut pas y bleſſer les organes à force de vouloir les ébranler : ce qui doit arriver dans la *Comédie* même ſi les plaiſanteries ſont trop groſſières, ou les vices trop odieux : & dans la *Tragédie* ſi l'infortune, & à

plus forte raiſon ſi la ſcélérateſſe des héros y ſont pouſſées juſqu'à devenir trop atroces.

Molière n'a-t-il pas un peu violé cette convenance dans ſon *Tartuffe?* Cette pièce renferme d'excellentes plaiſanteries, & des traits de la plus grande vérité: mais le fonds du tableau ne me ſemble ni plaiſant, ni fidèle: ſon *Impoſteur* eſt à la fois trop lâche, trop fripon, & trop groſſier: les vrais *Tartuffes* ſeroient bien peu redoutables s'ils n'étoient pas plus adroits. Ceux d'entr'eux qui ſont coupables des mêmes actions emploient bien un autre manège pour les couvrir.

D'ailleurs l'abus de la religion pouſſé à cet excès eſt du reſſort de la *juſtice*, & non pas de celui de la *Comédie*. On ne rit point de ce qui fait horreur: & le caractère de *Tartuffe* eſt ſi criminel que le poète n'a pu s'en débaraſſer qu'en l'envoyant en priſon, par l'intervention directe, & irrégulière de l'autorité, par une *Lettre-de-cachet:* ce qui n'eſt aſſurément ni inſtructif, ni comique.

La règle eſt la même, & plus eſſentielle encore pour la *Tragédie*. Il faut y émouvoir, y ſerrer le cœur; oui: mais pour que les larmes ſoient douces, il faut que ce ſoient des ſentimens doux qui les faſſent couler, & non pas des bleſſures qui les arrachent.

Dans les cataſtrophes même que le ſpectateur a prévues; dans celles qu'il n'a paru rechercher,

que pour en ſavourer, pour ainſi dire, l'horreur, telles que les exécutions publiques, (ce ſont comme on ſait les *Tragédies* du peuple), dans ces ſcènes terribles auxquelles les ſpectateurs ne peuvent être attirés, comme aux théatres, que par l'eſpérance, & le beſoin d'être émus, de deux choſes l'une; ou le crime eſt tel que la compaſſion eſt abſolument éteinte, & alors les ſouffrances de la victime n'inſpirent aucune pitié; ou ſes remords comparés à ſon action lui en obtiennent le pardon, & il n'y a pas un des témoins pour qui le moment fatal ne ſoit une criſe pénible, à laquelle il ne deſirât de ſe ſouſtraire.

Le raiſonnement, & l'expérience ſe réuniſſent donc pour avertir les poëtes de ne pas porter l'émotion théatrale juſqu'à cet excès qui l'anéantit, ou la change en douleur; ce qui ne peut manquer d'arriver, encore une fois, quand les perſonnages ſont ou trop coupables, ou trop malheureux.

Mais comment un principe ſi évident a-t-il pu être méconnu, même des plus célèbres artiſtes, à l'époque où l'art a reçu ſa plus grande perfection? Comment, malgré le concours des réflexions des plus grans génies dans une longue ſuite de ſiècles, l'axiome a-t-il prévalu que la *Tragédie* devoit ébranler avec violence, & non pas ſeulement effleurer les fibres des ſpectateurs? Comment en conſéquence tandis que le bon ſens & la nature nous crient d'écarter de la ſcène tout ce qui peut bleſſer le cœur,

avec autant de ſoin au moins que ce qui peut choquer l'oreille & les yeux, l'a-t-on peuplée de tableaux atroces, capables de faire frémir un auditoire de bourreaux? Comment a-t-on pu, non-ſeulement les riſquer, mais les applaudir?

La ſolution de cet étrange problême eſt peut-être facile à trouver dans la filiation de notre théatre, dans le développement de ſon origine & de ſes progrès. Quoique cette eſpèce de digreſſion devienne un peu longue, j'eſpère qu'on me la pardonnera. Elle n'eſt pas étrangère à l'art dont s'eſt occupé pendant près d'un ſiècle l'homme qui fait le ſujet de cet ouvrage, & elle peut contribuer à y amener une réforme que je crois vraiment importante, autant qu'une réforme de ce genre peut l'être.

C'eſt à la *Grèce* que nous avons obligation de la ſcène *dramatique*, ainſi que de tous les autres arts. Mais dans l'architecture, dans la ſculpture, dans la poéſie, dans l'éloquence, ces peuples ingénieux ne tardèrent pas à s'élever au-deſſus de la barbarie. Le théatre ſeul a conſervé chez eux dans ſon développement le genre qu'il avoit reçu à ſa naiſſance; & par malheur ce genre étoit affreux.

Quelle que ſoit la cauſe ignorée qui décida primitivement le choix des inventeurs, & d'après ce choix forma le goût des ſpectateurs, il eſt sûr qu'ils paroiſſent avoir adopté par préférence des actions horribles, des crimes ſouvent auſſi difficiles à commettre qu'à croire: &, ce qui eſt bien étrange, ſouvent auſſi des crimes

commis par des perſonnages vertueux, des crimes dont il falloit accuſer leur deſtinée, & non leur dépravation, Tels ſont par exemple *Oreſte*, *Phèdre**, *Œdipe* ſur-tout, *Œdipe* le plus ſcandaleux, & le plus fréquemment traité de tous les ſujets; *Œdipe* qui n'apprend rien, ſinon qu'avec une ame pure, on peut être prédeſtiné à ſe ſouiller, ſans le ſavoir, des plus horribles forfaits, & que d'après les décrets éternels de la Providence, le châtiment du crime peut juſtement tomber ſur l'innocence; morale terrible, morale déſeſpérante, morale impie même, & dont il étoit impoſſible qu'on eſpérât en aucun ſens aucun fruit.

Œdipe bon mari, bon pere, bon roi, excite bien plus encore l'indignation & le murmure que la pitié; quand on le voit non-ſeulement parricide, inceſtueux, ſans le vouloir, mais puni avec acharnement par les dieux de ces attentats, qu'ils lui ont fait commettre, & auxquels il n'a pas conſenti.

D'après l'expérience journalière ſans doute, un homme qui réfléchit eſt excuſable d'admettre une prédeſtination, un pouvoir ſurnaturel qui diſpoſe ſans nous, malgré nous, les évènemens dont notre ſort dépend. Il n'eſt que trop prouvé qu'il y a des individus qui naiſſent avec

---

* *Phèdre* eſt vertueuſe, puiſqu'il a fallu l'intervention directe de la Divinité pour la corrompre. *Oreſte* a reçu des Dieux même l'ordre de venger ſon pere.

une fortune contraire, ou des penchans vicieux dont ils ne peuvent éluder l'influence. Les uns malgré l'honnêteté de leur cœur ſont toute leur vie le jouet, les victimes des injuſtices de la ſociété, & n'en obtiennent pas toujours la réparation, même après la mort. Les autres ſemblent évidemment voués au crime par leur organiſation, par le goût avec lequel ils le commettent, & ils n'en reçoivent pas toujours le châtiment; mais peut-on accorder davantage à la fatalité?

Au moins dans le ſyſtême qui regarde la divinité comme un ouvrier capricieux & biſarre, occupé à diſtribuer ſuivant ſa ſeule fantaiſie les inclinations & les deſtinées, l'homme honnête abandonné par elle aux perſécutions conſerve le ſentiment de ſa vertu, de ſon innocence qui le conſole; & le *Cartouche* pouſſé à des actions perverſes a reçu avec la vocation de les commettre le penchant qui les lui fait aimer: l'un eſt malheureux, mais irréprochable: l'autre contribue au moins ſecondairement aux crimes dont il ſe ſouille: la Providence l'a fait naître pour vivre & mourir en ſcélérat, ſoit: mais avec le ſort d'un ſcélérat elle lui en a donné l'ame; & ce ſyſtême eſt encore bien dur.

Mais l'hiſtoire d'*Œdipe* en ſuppoſe un bien plus effrayant: ce prince abhorre le crime, & il faut qu'il le commette: ſon ame ſera vertueuſe, & ſa main ſera ſouillée! & d'après ces forfaits auxquels il n'a pas conſenti, la divinité le punira parce qu'il a cédé, non pas à des mouvemens

dépravés, puiſqu'il en eſt exempt, mais à une deſtinée invincible aſſignée de tout tems pour lui : encore une fois cette idée fait trembler. Ce ſyſtême fait de la divinité un monſtre plus méchant cent fois que ces êtres fragiles dont elle ordonneroit les infortunes avec une ſi cruelle biſarrerie.

N'eſt-ce pas aſſez qu'elle ait laiſſé aux hommes cette terrible faculté de traiter l'innocence comme le crime? Au moins notre religion l'abſout en regardant ce monde comme un paſſage, comme un tems d'épreuve dont les erreurs n'influent point ſur l'avenir. Elle place hors de la vie un reviſeur tout puiſſant, un juge des juges, lequel caſſe ces horribles arrêts, un juge qui en punit à ſon tour les auteurs, & en indemniſe les victimes. Mais les *Grecs* n'avoient pas cette reſſource. On ne mettoit point *Œdipe* dans les *Champs Eliſées*. Il étoit, malgré ſa droiture, non-ſeulement coupable, mais puni, parce que les dieux l'avoient voulu : il ſembloit n'avoir exiſté que pour être un monument épouvantable de leur deſpotiſme & de leur injuſtice.

Je le répète, quand cet affreux ſyſtême ſeroit une vérité, eſt-ce une de celles qu'un gouvernement réfléchi devroit tâcher de rendre communes, & faire proclamer à grand bruit ſur le théatre?

A cette inconcevable métaphyſique les poëtes *Grecs* joignoient des mœurs que la différence

même des tems & des goûts ne peut excuſer. Dans *Sophocle*, *Oreſte* poignarde ſa mere de ſang-froid : on entend les cris de l'infortunée : & ſa fille *Electre*, qui eſt ſeule ſur le théatre, applaudit au parricide ; elle encourage ſon frere à le conſommer.

Dans l'*Alceſte*, qui a d'ailleurs un fonds ſi abſurde, & des détails ſi touchans, *Admète* accable ſon vieux pere d'injures plus criminelles que tous les attentats d'*Œdipe*, parce qu'elles ſont volontaires, & réfléchies : le ſujet de ſa colère eſt le refus que fait comiquement le vieux bon homme de mourir pour lui. Je ne ſais ſi l'on a jamais en littérature hazardé rien de ſi abſurde que le raiſonnement du *P. Brumoy* pour juſtifier cette horrible indécence. " Elle ne " nous choque," dit-il, " que parce que les " mœurs ont changé : les *Grecs* auroient été " choqués auſſi des mœurs établies dans d'au- " tres pays :" à ce propos le ſavant *Jéſuite* cite la fureur des combats ſinguliers ſi long-tems conſervée en *Europe*, & l'uſage des *Iroquois* d'étrangler leurs peres, quand ils étoient trop vieux : mais cette comparaiſon même eſt la condamnation des MOEURS *Grecques*. Eſt-ce les juſtifier que de les aſſimiler à celles qui autoriſent des aſſaſſinats, & des parricides ?

D'ailleurs jamais on n'a mis ſur aucun théatre de fils étranglé par ſon pere, ou de pere étranglé par ſon fils. Quand on y a riſqué des duels, comme dans le *Cid*, ce que l'action a de blâmable, ou de révoltant, eſt compenſé

par la grandeur qui l'accompagne, ou par les beautés qu'elle produit : mais que reſulte-t-il des farces tragiques de l'eſpèce dont il s'agit ici ? Et que ſeroit-ce ſi nous avions toutes les tragédies ſi prodigieuſement multipliées ſur le théatre d'*Athènes*, comme ſur le nôtre ?

Ces mœurs ne prouvent-elles pas que ſi les *Grecs*, comme inventeurs, étoient dignes de ſervir de guides à ceux qui ont voulu ſuivre leurs traces, ils ne l'étoient pas d'être en tout regardés comme des modèles ? Il falloit apprendre d'eux les principes de l'art, mais en faire une application plus ſage & plus noble. Les premiers ſculpteurs n'employèrent que le bois & la pierre : mais le *Jupiter Olimpien*, la *Minerve* d'*Athènes* furent d'ivoire & d'or. L'art perfectionné par les mains de *Phidias* choiſit des matériaux dignes de lui.

Cette réforme les *Romains*, imitateurs & même copiſtes des *Grecs* dans preſque tous les arts de l'eſprit, ne la firent point : du moins il eſt permis de le croire d'après les déclamations de *Sénèque* que nous avons, & l'idée qu'on nous a conſervée des tragédies d'*Ovide*, de *Varus*, &c. que nous n'avons pas. Bientôt les malheurs de l'empire, les ravages des barbares, les querelles de l'autel & du trône, dans les ſiècles poſtérieurs, étouffèrent l'art du théatre, comme tous les autres. Les peuples accablés de leurs infortunes trop réelles ne ſongeoient pas à ſe raſſembler pour s'attendrir ſur des malheurs fictifs. S'il s'étoit trouvé des poètes qui euſſent pré-

tendu arracher des larmes par la peinture de quelque grande cataſtrophe il n'y avoit point alors de famille qui n'eût pu prétendre à en fournir le ſujet.

Les *Italiens* modernes cultivèrent avec ſuccès au 16e ſiècle le champ de l'*Epopée* reſté en friche depuis *Virgile:* mais ils ne firent pour reveiller la muſe *tragique* que de foibles & vains efforts. L'*Italie* fut alors inondée de *Grecs* dépaïſés qui, pour gagner de quoi vivre, vantèrent beaucoup les anciens modèles de leur pays: ils imprimèrent *Sophocle*, *Euripide*, &c.; ils les reſtaurèrent, les commentèrent, les traduiſirent; mais ils n'apprirent à perſonne l'art de les imiter. Les peres n'en avoient pas eu le pouvoir, quand ils dominoient le monde par les armes: leurs enfans n'en conçurent pas même l'idée, alors qu'ils ne gouvernoient plus que par l'opinion.

Mais les *Eſpagnols* long-tems ignorés des *Grecs*, plus long-tems encore eſclaves des *Romains*, s'étoient ouvert une carrière théatrale intéreſſante. Cette étrange *Melpomène* étoit auſſi nouvelle dans ſon genre, que l'avoit été celle des *Grecs* du tems de *Theſpis*, & n'en tenoit abſolument rien, hors la ſingulière diſparate d'unir des *Gracioſos* bouffons avec des amans déſeſpérés; de faire paroître dans la même ſcène un *Jodelet* & un *Achille*.

Des ſujets ordinaires, le plus ſouvent tirés de la vie commune; mais des intrigues compliquées,

quées, des incidens bizarres, des mépriſes favoriſées par l'uſage des voiles (*Mantas*) pour les femmes, & des manteaux (*Capas*) pour les hommes ; point de crimes, point de violences, hors celles que peut inſpirer un faux eſprit de bravoure, & de délicateſſe domeſtique ; un mêlange de galanterie, & de deſpotiſme envers le ſexe, qui feſoit des hommes les eſclaves de leurs maîtreſſes, & les tyrans de leurs ſœurs ; des amours traverſés, mais toujours heureux au dénouement ; enfin des coups de génie étonnans au milieu d'une barbarie non moins étonnante, voilà ce qui caractériſe les théatres des *Lopez de Vega*, des *Calderons*, des *Moretos*, &c. trop peu connus, trop mépriſés, plus ridicules, & plus admirables cent fois qu'il n'eſt poſſible de l'imaginer.*

---

* Il y a vingt ans, en revenant d'*Eſpagne*, familiariſé avec la langue, plein de ce que j'avois vu, j'ai haſardé une traduction de quelques-unes de leurs pièces. Mais j'avoue qu'elle donneroit une idée peu exacte des originaux. J'étois ſubjugué alors par les principes que quelques traducteurs modernes ont tâché de faire prévaloir, tels que celui-ci, par exemple, qu'il falloit dans les verſions s'accommoder au goût des lecteurs & réformer dans le texte tout ce qui s'en éloignoit trop.

Ce ſont ces maximes qui ont fait de la verſion du théatre *Anglois*, & de pluſieurs autres, des ouvrages très-inutiles, parce qu'ils ſont infidèles. Mon théatre *Eſpagnol* eſt dans le même cas. Il peut donner quelque idée de l'artifice, de la conduite des pièces ; de la diſpoſition même, & du goût de la ſcène ; mais aucune du ſtyle des au-

A la renaiſſance, ou plutôt à la naiſſance des lettres en *France*, au commencement du 17e ſiècle; car le règne de *François I* n'y introduiſit qu'une maſcarade de *Bacchantes* déguiſées en *Muſes*; à cette époque, dont on fait honneur au Cardinal de *Richelieu*, qui, pour le dire en paſſant, n'y contribua en rien, nos premiers auteurs prirent ſans réſerve le théatre *Eſpagnol* pour modèle: ils en firent la ſource unique & commune où ils puiſoient tous leurs ſujets. Des conjonctures ſingulières avoient fait prévaloir en *France* cette langue & cette litterature: les courtiſans auprès du trône, les petits-

---

teurs, & du genre de leur poéſie dramatique. Je l'ai *Franciſée*, & par conſéquent gâtée, en quoi j'ai eu grand tort. La réflexion m'a depuis amené à penſer avec M. de *Voltaire*, que, quoi qu'on en puiſſe dire, une verſion, pour être *inſtructive & utile*, doit être *litterale*.

Mais elle ſera ridicule à cauſe de la différence des goûts nationaux, & du génie des langues! Eh bien, elle rendra cette différence plus ſenſible! Pour apprendre aux *Européens* comment s'habillent, comment parlent, comment vivent des *Turcs*, des *Indiens*, des *Chinois*, faudroit-il les affubler de nos fracs écourtés, leur ſuppoſer nos entremets, nos liqueurs, les forcer à ne parler qu'en termes de *Racine*, ou d'*Addiſon*?

Mais perſonne ne la lira! Soit: en ce cas perſonne ne s'imaginera connoître l'original que ceux qui en entendront le texte; on ne traduira plus, ou du moins on ne déraiſonnera plus d'après des traductions: & ce ſera certainement un bien pour la litterature.

maîtres dans la ſociété étoient *Eſpagnols :* les héros le furent tant ſur le théatre que dans les romans. *Corneille* lui-même, le grand *Corneille* commença par porter la *cape* & la *golille.*

Mais le diſciple laiſſa bientôt ſes inſtituteurs derrière lui. Après avoir donné d'après eux le *Cid,* il donna d'après ſon ſeul génie les *Horaces,* pièce où, comme je l'ai dit, il mit entre lui & le reſte des Ecrivains *Dramatiques* un intervalle que perſonne depuis n'a franchi ; pièce où il n'y a rien que de noble ; où l'atrocité de l'aſſaſſinat de *Camille,* juſtifiée d'ailleurs par l'hiſtoire, n'avilit point le meurtrier ; où la foibleſſe des deux derniers actes ne déroge ni à la décence, ni aux mœurs ; où le pere du coupable devenu ſon avocat, ſonge moins à le juſtifier qu'à obtenir ſa grace, en faveur du triomphe qui a précédé le crime. Si *Corneille* avoit continué de travailler dans le même genre, il auroit été, dans tous les ſens, le créateur d'un nouveau théatre, & le réformateur de l'ancien.

Juſques-là il ne devoit rien aux *Grecs :* il ne leur avoit rien emprunté : peut-être même ne les connoiſſoit-il pas : mais alors, ſoit qu'il ſe fût aviſé depuis peu de les lire, & qu'il crût devoir ſuivre des exemples, lui qui venoit d'en donner un inimitable ; ſoit, comme il eſt plus apparent, qu'il eût été accablé, déconcerté par le pédantiſme du tems qui devenoit la reſſource de ceux de ſes rivaux à qui le génie manquoit ; pédantiſme dont il

avoit été la victime par toutes les critiques accumulées contre lui ; à force d'entendre parler d'*Ariſtote*, du φόβος, καὶ ἔλεος, mal-expliqué, & encore plus mal-entendu, il s'imagina qu'il falloit à l'avenir traiter ſes ſujets à la *Grecque* ; mettre ſur la ſcène des ſujets vils, ou furieux ; & accompagner les ſentimens les plus capables d'honorer, d'énorgueillir la race humaine, des inepties ou des horreurs les plus propres à la dégrader ; il donna *Cinna*, *Polieucte*, *Rodogune*, &c. drames regardés comme des chefs-d'œuvres, & étincellans en effet de beautés admirables.

Mais il fit d'*Emilie* une vraie furie, qui joint la perverſité à l'ingratitude, qui dit ouvertement que les *bienfaits d'une main odieuſe tiennent lieu d'offenſe* ; & ne laiſſe pas de les recevoir, afin de les employer à ſéduire les amis du bienfaiteur abuſé qui les lui prodigue ; qui déclare en termes exprès qu'elle épouſeroit *Auguſte* pour avoir le plaiſir de l'égorger dans ſon lit,* &c. Il fit de *Cinna* un ſcélérat lâche & réfléchi, qui ayant conſpiré par foibleſſe contre ſon prince, ſon protecteur, ſon ami, ſous prétexte qu'il a uſurpé l'empire de *Rome*, & le voyant prêt à s'en démettre volontairement, lui conſeille, le preſſe à genoux de le garder, afin d'avoir toujours un prétexte pour l'aſſaſſiner, & ſe vante ſans détour de cette politique.

---

* Je recevrois de lui la place de *Livie*,
Comme un moyen plus sûr d'attenter à ſa vie.

Il fit de *Felix* dans *Polieucte*, le plus bas, le plus indigne coquin qui ait jamais exiſté ; un vieux pere, qui ayant marié ſa fille à un bon gentilhomme de province ſans crédit, & voyant revenir quelques années après un des anciens amans qui a fait fortune, raiſonne tout haut avec lui-même, & ſe dit qu'en feſant couper le cou à ſon gendre, il pourroit bien lui beau-pere, y gagner.

Si par ſon trépas l'autre épouſoit ma fille,
J'acquerrerois par-là de bien puiſſans appuis
Qui me mettroient cent fois plus haut que je ne ſuis.

Mais c'eſt ſur-tout *Rodogune* dont on pourroit regarder la compoſition comme l'opprobre de l'auteur, & la réuſſite comme celui du théatre. C'eſt un entaſſement d'atrocités plus abominables les unes que les autres, ſans cauſe, ſans liaiſon, ſans intérêt, ſans vraiſemblance. L'horreur même y dégénère en ridicule, parce que la ſcélérateſſe d'un des deux perſonnages y devient la parodie de celle de l'autre: c'eſt une mere qui en avouant, avec des ſubtilités extravagantes, à ſes fils, qu'elle a aſſaſſiné *de ſa propre main** leur pere, ſon mari, leur dit que pour être nommé roi par elle, il faut ſe rendre parricide comme elle, & lui apporter la tête d'une princeſſe dont elle ſait qu'ils ſont paſſionnément amoureux†; ce qui eſt, de ſa part, auſſi fou

* *Rodogune*, mes fils, le tua par ma main.

† Point d'aîné, point de roi, qu'en m'apportant ſa tête,
. . . . . .
Pour jouir de mon crime, il le faut achever.

qu'horrible §. Voilà la pièce ſérieuſe: voici la parodie.

La jeune princeſſe eſt inſtruite de la propoſition faite à ſes amans: elle promet à ſon tour de donner la main à celui des deux qui lui apportera la tête de la mere. Je ne ſais quel apologiſte de *Corneille* prétend juſtifier cet endroit, parce que, dit-il, il eſt évident que le marché de *Rodogune* n'eſt qu'une plaiſanterie; elle ſait bien qu'on ne la prendra pas au mot.

---

§ L'idée de propoſer aux amans de *Rodogune* de la tuer eſt abſurde, parce que *Cléopatre* ne peut pas ſe flatter ſérieuſement qu'elle ſoit acceptée, parce qu'elle n'eſt point néceſſaire; parce qu'elle eſt imprudente. La vieille *Mégère* a mille autres moyens de ſe défaire de la princeſſe qu'elle redoute; & du moment qu'elle a propoſé à ſes fils ſon extravagant marché, elle doit s'attendre que s'ils ne ſont pas les exécuteurs de ſa vengeance ils prendront des meſures pour l'enchaîner.

M. de *Voltaire*, dans ſon commentaire ſur *Corneille*, a fait ces réflexions; & cependant il n'a pas oſé ne pas louer la pièce: & cependant auſſi on l'a accuſé d'avoir multiplié les cenſures avec malignité, tandis qu'il cherchoit, diſoit-on, à affoiblir les éloges.

Une obſervation qui doit peut-être avoir place ici, c'eſt que *Rodogune*, la plus horrible, la plus dégoûtante pièce du théatre, avant l'*Atrée*, eſt auſſi une des plus mal-écrites, une des plus mal-intriguées, une des plus mal-conduites, tant le génie de l'auteur avoit à ſouffrir en ſe livrant à cet abominable genre.

C'eſt par cela même qu'il en eſt plus abominable; & que je ne puis concevoir ni que *Corneille* ait enfanté un tel monſtre, ni que le public y ait applaudi.

Le tableau même du 5e acte ſi célébré, n'eſt comme le reſte de la pièce qu'un tiſſu de puérilités autant que d'horreurs. L'aſſaſſinat du jeune & vigoureux *Seleucus* dans une petite allée du jardin par la main de la vieille mere; ſa mort arrivée juſte ſur la prononciation du mot *c'eſt*, . . . qui l'empêche de révéler le nom de ſa meurtrière; l'incertitude du bon homme *Antiochus* entre ſa jeune maîtreſſe, & l'antique furie qui s'eſt déjà vantée à lui-même d'un parricide; *cette gorge qui s'enfle*, & enfin les propos impénitens de la *Mégère* réduite à s'empoiſonner, ſes blaſphêmes plus fous encore qu'inutiles, tout cela eſt au-deſſous des tems les plus barbares du théatre.

Si le nom de *Corneille*, & le fracas de la repréſentation n'en impoſoient pas; ſi l'on oſoit aujourdhui apprécier ce que nos peres ont admiré, & ce qu'on a ſoi-même admiré long-tems par tradition; ſi l'on ne tâchoit de ſe faire illuſion en s'aveuglant volontairement ſur ce que l'on éprouve à cet horrible ſpectacle; en prenant pour une émotion cauſée par la grandeur, la beauté des choſes, celle qui réſulte du jeu des acteurs, du mouvement de la ſcène, de l'étonnement même où jette l'amas de tant d'abſurdités, *Rodogune* ſeroit condamnée au même oubli que *Théodore*, *Surena*, *Pertharite*,

& tant d'autres pièces du génie le plus inégal peut-être qu'ait produit la nature, d'un homme à qui il n'a été donné d'être médiocre ni dans le bon, ni dans le mauvais, & qui eſt dans l'un autant au-deſſus de tous ſes rivaux, qu'il eſt au-deſſous dans l'autre.

Le décent, le tendre, le délicat *Racine*, uniſſant la ſupériorité du goût à celle de l'expreſſion & du ſentiment, ſe garda bien de ſouiller ainſi ſon théatre, & de faire de ſes principaux perſonnages, de ceux pour qui il vouloit arracher les larmes ou l'admiration de l'aſſemblée, des *Brinvilliers*, des *Guilleris* que la juſtice ordinaire ne pourroit ſe diſpenſer d'envoyer à la roue, & au bûcher.

La déférence pour les *Grecs*, & les préjugés de ſon tems l'engagèrent à traiter *Phèdre*; mais il prodigua toutes les reſſources de ſon génie pour adoucir, pour modifier ce ſujet: il avoit eu tort peut-être d'entreprendre de le traiter: mais il étoit impoſſible de le pallier avec plus d'art. Il rejetta ſur la confidente ce que la calomnie qui amène la cataſtrophe a de plus odieux: il en fit à *Œnone* une eſpèce de vertu, & n'en eut pas moins l'attention de l'en punir.

Si, d'après l'hiſtoire, il a été obligé de peindre, de faire parler *Agrippine*, la mere de *Néron*, comme une femme ſans ſcrupules, de lui mettre dans la bouche le même aveu que fait la *Cléopatre* de *Rodogune*, celui de l'attentat à la

vie de ſon mari, avec quelle délicateſſe il paſſe cet endroit fâcheux & néceſſaire !

Il mourut.... mille bruits en courent à ma honte...,
J'arrêtai de ſa mort la nouvelle trop prompte, &c.

On ne trouve dans ſes pièces que deux rôles pénibles de ſon invention, deux ſcélérats déſagréables à enviſager ; *Narciſſe* & *Mathan :* mais d'abord ce ſont des ſubalternes ; & enſuite au moins l'auteur a eu ſoin de tranquilliſer les ſpectateurs par des contraſtes conſolans ; le généreux *Burrhus* en eſt plus noble auprès de l'aſſocié de *Locuſte :* la magnanimité indulgente du guerrier *Abner* en eſt plus frappante, quand elle ſe trouve en oppoſition avec la lâche cruauté d'un pontife. Si celui-ci a la baſſeſſe de dire, ce que tant de courtiſans penſent,

Qu'importe qu'au hazard un ſang vil ſoit verſé?
N'allons point les gêner (les rois) d'un ſoin embaraſſant:
Dès qu'on leur eſt ſuſpect, on n'eſt plus innocent.

Le général d'armée s'écrie avec horreur,

Eh quoi ! *Mathan*, d'un prêtre eſt-ce-là le langage !

Au lieu que chez *Corneille* les maximes les plus atroces, on pourroit dire les plus folles, n'ont point de contrepoids : le délire vindicatif & lâche d'*Emilie*, de *Cinna*, de *Cléopatre*, de *Rodogune*, n'a point de contradicteur.

Cette eſpèce de brutalité bien plus facile à atteindre que la délicateſſe de *Racine*, a fait auſſi bien plus de proſelytes : on a cru la prétendue poétique des *Grecs* juſtifiée par l'exemple

& les ſuccès de *Corneille :* notre ſcène depuis a été en proie à des ſpéculateurs atroces qui ſe ſont perſuadés que le moyen le plus sûr d'intéreſſer le public, étoit de n'y offrir à ſes yeux que des actions dignes de la *Grève* & de *Tyburn*; ils l'ont infectée d'épilepſies ſcandaleuſes données comme l'effet des paſſions portées à leur plus haut période, & par malheur quelquefois applaudies. Au commencement de ce ſiècle eſt venu ſur-tout un homme, que l'on a ſuppoſé d'après ſa ſeconde tragédie, doué ſpécialement du cruel talent de forger des ſcélérateſſes recherchées, d'imaginer des héros dont nos plus honteux ſupplices ne pourroient expier les forfaits : & il en donna en effet dans ſon *Atrée* un épouvantable échantillon.

Ce debut, il eſt vrai, inſpira d'abord une juſte horreur : le poète n'oſa plus dans la ſuite ſe livrer à de ſi honteux écarts ; mais au lieu de lui ſavoir gré de ſa docilité ; au lieu de lui tenir compte de cette réforme, on ne la remarqua ſeulement pas : on regarda comme toujours ſubſiſtente en lui la manie lugubre dont on l'avoit corrigé ; cette mépriſe par une autre inconſéquence devint le fondement de ſa gloire, & de ſa renommée. On lui décerna les honneurs dûs à l'inventeur d'un *nouveau genre*. On le compara aux deux maîtres qui règnoient alors ſur la ſcène *Françoiſe* ; comme on avoit, ſans réflexion, contre la raiſon, contre l'évidence, donné à l'un le département excluſif du *ſublime* ; & au ſecond celui de la *tendreſſe* ; on aſſigna au troiſième le *terrible*, le *ſombre* par excellence : &

cette diſtribution abſurde eſt encore regardée comme une juſtice dans tout le public, quoiqu'il ne faille qu'ouvrir un moment les yeux pour s'en déſabuſer.

Qu'il ſoit permis de le dire aujourdhui qu'il n'exiſte plus de *Crébillon* que ſes ouvrages; aujourdhui que ſa poſtérité même eſt éteinte, & qu'en l'appréciant avec équité on ne riſque plus de bleſſer perſonne, quand il auroit eu en effet ce talent horrible, & qu'il ſe ſeroit acharné à le manifeſter, il auroit fallu ſe bien garder de l'encourager par des applaudiſſemens. Mais il ne l'avoit pas: ou du moins il ne s'en eſt permis qu'une ſeule exploſion. Depuis *Atrée*, qui eſt, comme je l'ai dit, la ſeconde de ſes pièces, & peut par conſéquent être regardée comme ſon debut, il n'eſt pas plus *ſombre* qu'un autre: il n'eſt qu'un peu plus dur dans ſon ſtyle, & ſouvent qu'un peu plus ridicule dans ſes plans.

Pyrrhus, la meilleure, ou plutôt la plus ſupportable de ſes pièces, n'offre preſque que des traits de vertu. Il n'y a pas une goutte de ſang de verſé. *Rhadamiſte* eſt un fou, plutôt qu'un méchant homme: il s'appelle lui-même

Criminel ſans penchant, vertueux ſans deſſein,
. . . . . .
Ennemi du forfait ſans aimer la vertu; . . . .

& en effet il ne montre juſqu'à la mort que de l'inconſéquence, & de l'irréſolution.

L'*Electre* eſt un aſſemblage puérile de ſcènes découſues, de fureurs ſans objet & ſans nobleſſe;

c'eſt un roman qui réunit l'excès de la fadeur à celui de l'abſurdité: *Clytemneſtre* même n'y eſt rien: elle n'y paroît que deux fois; la première pour accabler ſa fille d'injures, la ſeconde pour mourir avec un jeu de mots: elle dit à ſon fils, qui l'a bleſſée ſans le vouloir,

Frappe encore: je reſpire, & j'ai trop à ſouffrir
De voir qui je fis vivre, & qui me fait mourir.

Dans la *Semiramis* le fonds eſt encore plus ridicule qu'horrible: & le jargon des Précieuſes de *Molière* pourroit paroître naturel auprès de celui de la vieille Reine d'*Aſſyrie*. Amoureuſe folle de ſon fils dont à la vérité elle ne ſe croit pas la mère; le voilà, dit-elle, en le voyant entrer,

Le voilà; ce vainqueur redoutable,
Qu'un front ſans ornemens ne rend pas moins aimable;
Plus funeſte pour moi que ceux qu'il m'a ſoumis,
Il a traité mon cœur comme mes ennemis.
Ma raiſon s'arme en vain de quelques étincelles,
Mon cœur ſemble groſſir le nombre des rebelles.

Enfin dans l'*Idomenée*, le *Xerxes*, le *Catilina*, le *Triumvirat*, il n'y a pas plus d'*horreurs* que de talent. Il eſt donc évident que l'auteur n'a dû ſa renommée de poète *ſombre*, d'écrivain digne d'être regardé comme un modèle dans le genre *terrible*, qu'à ſon *Atrée*, pièce atroce, il eſt vrai, mais qui, bien loin d'être un chef-d'œuvre d'un genre nouveau, n'eſt que le dernier dégré de licence & d'aviliſſement où pouvoit tomber un genre déjà effroyable par lui-même, qu'il auroit fallu étouffer dès le commencement, au lieu de le cultiver.

Il eſt inconcevable qu'il ait exiſté une tête humaine capable, ſur-tout dans la jeuneſſe, d'imaginer, de méditer, de digérer un pareil plan; d'ajouter à ce que la fable *Grecque* raconte des fils de *Tantale*, les abominations dont eſt ſouillée la pièce *Françoiſe:* & cette fureur de vengeance diſſimulée & choyée en ſecret pendant vingt ans; & ce fils de *Thieſte* nourri pendant tout cet intervalle par l'oncle comme ſon propre fils, dans le deſſein d'en faire un jour l'aſſaſſin de ſon pere; & ces deux réconciliations ſucceſſives qui ne ſont que le même moyen pour préparer ſous deux formes différentes un double parricide; & ces exhalaiſons de vengeance qui échappent à *Atrée*, dont rougiroit un *Iroquois* ivre partant pour aller brûler ſon ennemi au cadre; & cette réponſe impoſſible à qualifier de *Thieſte*, qui ne pouvant douter que ſon fils n'ait été égorgé, qui touchant de la main & des yeux ſon ſang dont eſt remplie la coupe qu'il a été près de boire, & entendant ſon frere lui demander,

Reconnois-tu ce ſang?

replique par une épigramme, par un jeu de mots,

Je reconnois mon frere.

& cette fin abominable de la pièce,

Je jouis enfin du fruit de mes forfaits,

vers d'autant plus ſcandaleux qu'en effet tout a réuſſi au monſtre qui le prononce; & qu'il ſort heureux du théatre; & enfin tout ce qui doit faire regarder l'*Atrée* comme le fruit d'une dé-

mence ſcandaleuſe, plutôt que comme une tragédie terrible.

L'auteur n'a pas ſongé que le *terrible* pouſſé à cet excès n'eſt plus qu'une ineptie. Un grenadier furieux, le ſabre à la main, eſt ſans doute un objet effrayant & redoutable : mais ſi pour ſe faire plus grand il monte ſur des échaſſes ; ſi, pour paroître plus en colère, il couvre ſon viſage d'un maſque enluminé, ce ne ſera plus qu'un épouvantail pour des enfans : ſes grandes enjambées ne ſerviront aux yeux des ſpectateurs ſenſés qu'à le rendre plus ridicule. Voilà ce me ſemble comme on auroit dû juger d'*Atrée*, & du prétendu *ſombre* de ſon auteur.

On ſeroit tenté de croire que *Crébillon* n'a dû ſa renommée en général, dans le commencement, qu'à la diſette où ſe trouvoit le théatre quand il s'y montra, & depuis au beſoin qu'ont eu la haine & la jalouſie d'un antagoniſte pour oppoſer, pour préférer à M. *de Voltaire*. Quelqu'un a dit que le public n'étoit jamais, ou du moins n'étoit pas long-tems la duppe des cabales, qu'il ſe déſabuſoit bientôt dans tous les genres des préjugés mal fondés : cet exemple & des millions d'autres prouvent le contraire.

Cependant il a fait en partie juſtice d'*Atrée*, en l'abandonnant à l'oubli ; il ne l'a pas faite de *Rodogune*, parce que ſon goût n'étoit pas formé alors, & qu'après tout, lors même que *Corneille* ſe trompoit, il méritoit encore des égards. Il faut eſpérer qu'il ne ſe laiſſera plus

ſéduire par des contorſions extravagantes qu'on oſe encore quelquefois lui préſenter comme des ſymptômes de douleur, & qu'il ne ſouffrira plus qu'on proſtitue la ſcène, ni la poéſie, à des orgies aviliſſantes, à des hurlemens effrénés, au lieu de les conſacrer à des gémiſſemens attendriſſans & inſtructifs.

M. de *Voltaire* ſemble avoir craint de donner le précepte : mais il a du moins donné l'exemple. Il a pouſſé encore plus loin que *Racine* cette délicateſſe, cette pureté qui auroit dû être à jamais inſéparable de l'art. Il n'a point de ces caractères qui révoltent, de ces horreurs qui indignent même contre l'auteur : il remue l'ame ; il intéreſſe ; il arrache des larmes ; il donne des leçons utiles ſans employer d'autre reſſource que la peinture des malheurs dont une conſcience pure ne ſauve pas toujours les hommes, & des ſentimens honnêtes que les paſſions peuvent quelquefois combattre, mais non pas éteindre dans les cœurs vertueux.

Guſman dans *Alzire* eſt fier, & dur ; mais il n'eſt ni lâche, ni barbare : *Zamore*, *Alzire*, *Alvares*, *Monteze*, ſont d'honnêtes gens, nobles, magnanimes ; & ils n'en ſont pas moins intéreſſans. Le *Duc de Foix* eſt violent, brutal même ; cependant on ne peut ni le haïr, ni le mépriſer : *Orbaſſan* dans *Tancrède* eſt humilié, mais il n'eſt pas avili. *Aſſur*, *Polifonte*, dans *Sémiramis*, & *Merope*, ne ſont pas des perſonnages bien diſtingués ; mais ils ne ſont pas chargés de cet opprobre qui afflige & ſcandaliſe, ou effraie le ſpectateur. Ce *Polifonte*, &

Sémiramis ſont très-coupables; mais leurs crimes ſont anciens: ces crimes ne ſont pas le ſujet des pièces: les remords, la punition de l'épouſe repentante dans l'une, la tendreſſe maternelle dans l'autre, ſont le ſeul intérêt qui occupe le théatre. Enfin hors *Mahomet* & *Catilina*, (car je ne lui impute pas *Œdipe*, ſujet de debut impoſé à ſa jeuneſſe, & qui n'étoit ni de ſon choix, ni de ſon genre) hors *Mahomet* & *Catilina*, il n'y a dans ſes tragédies aucun rôle dont l'acteur qui en eſt chargé puiſſe rougir: cette délicateſſe n'eſt indifférente ni pour le bon goût dans la litterature, ni pour les bonnes mœurs dans la ſociété.

De ces deux exceptions même il n'y en a qu'une dont on puiſſe lui ſavoir mauvais gré. Dans *Catilina* il étoit maîtriſé par l'hiſtoire: c'eſt plutôt le choix du ſujet qu'on doit lui reprocher, que la manière de le traiter: mais *Mahomet* eſt tout entier de ſon invention; & je ne puis, je l'avoue, concevoir qu'il ait fait volontairement, contre la vérité de l'hiſtoire, ce légiſlateur, ce fondateur d'un grand empire, d'une religion encore plus étendue, méchant ſans objet, cruel ſans fruit, parricide ſans intérêt: il l'a comblé ailleurs de louanges: quelle idée d'aller ſur le théatre flétrir avec réflexion le nom d'un homme vénéré de la moitié de la terre; d'un homme à qui perſonne n'a jamais reproché aucune action ſanguinaire, aucun trait de fourberie, ſi ce n'eſt de s'être dit l'*envoié de Dieu*, miſſion fauſſe, mais ſoutenue par l'héroïſme, & non par la barbarie!

Ajoutons

Ajoutons que dans cette même pièce où le héros eſt ſi cruellement défiguré, la leçon de morale que l'auteur s'eſt propoſé d'en tirer n'eſt pas plus heureuſement établie: ni le titre de cette tragédie n'eſt juſtifié, ni le but n'en eſt atteint. C'eſt le *fanatiſme* dont l'auteur veut nous apprendre à déteſter l'enthouſiaſme: & il eſt évident que le fanatiſme n'eſt point du-tout le reſſort du drame qui en porte le nom.

Le meurtre commis par *Seide* eſt un fruit de la docilité militaire, bien plus que de la perſuaſion *religieuſe*. C'eſt à ſon général qu'il obéit, & non pas à ſon dieu: il éprouve même des remords: il croit commettre un crime, ce qui eſt incompatible avec le fanatiſme: le caractère & le danger de cette terrible aliénation des eſprits conſiſte ſur-tout dans la métamorphoſe qu'elle produit, en érigeant les crimes en vertus, & les vertus en crimes; faſcination redoutable qui conduit les *Poltrot*, les *Clément*, les *Girard*, les *Diaz*, les *Chatel*, &c. aux actions les plus affreuſes, avec le calme de la conſcience la plus pure. Cet état l'auteur lui-même l'a ſi bien peint dans la *Henriade!*

Trop aiſément trompé le jeune ſolitaire,
Des intérêts des cieux ſe crut dépoſitaire;
. . . . . .
Et plein du monſtre affreux dont la fureur le guide,
D'un air ſanctifié s'apprête au parricide.
. . . . . .
Clément goûtoit alors un paiſible bonheur:
Il étoit animé de cette confiance
Qui, dans le cœur des ſaints, affermit l'innocence, &c.

Voilà le fanatiſme, & aſſurément *Seide* n'eſt rien de tout cela.

D'ailleurs il ne croit maſſacrer qu'un ennemi: il ignore que c'eſt à ſon pere qu'il va donner la mort: & c'eſt s'il l'avoit ſu; ſi au moment de frapper, ſa naiſſance lui étant révélée, il avoit perſiſté à immoler un idolâtre; s'il avoit cru faire à ſa religion un ſacrifice de plus, en mépriſant pour elle non-ſeulement les droits ordinaires de l'humanité, mais ceux mêmes de la nature, c'eſt alors que le fanatiſme auroit paru avec toute ſa fureur, & tout ſon danger: le ſpectacle auroit été horrible; oui: mais la leçon auroit été frappante: ce ſeroit peut-être une exception au principe que j'ai poſé plus haut, de ne mettre ſur la ſcène aucun trait trop atroce.

Enfin ce parricide même, cet aſſaſſinat de *Zopire* par les mains de ſon fils, n'eſt dans la pièce dont nous parlons qu'un pur caprice de *Mahomet*; ou plutôt de l'auteur, & malheureuſement une copie d'*Atrée*; il n'a aucun rapport avec la religion; il n'eſt point néceſſaire; il n'eſt fondé ni ſur la vraiſemblance, ni ſur le beſoin: la manière dont il eſt motivé, amené, conſommé, & puni, eſt abſolument mal-adroite: mais auſſi c'eſt la ſeule faute en ce genre que l'on puiſſe reprocher à M. de *Voltaire*; elle n'empêche pas qu'il ne mérite la louange que je viens de lui donner. . . . . .

Ajoutons ce qui peut excuſer l'une, & juſtifier encore l'autre, c'eſt que *Mahomet* a de la

grandeur : ce n'eſt pas un ſcélérat vil & lâche comme *Mathan*, comme *Narciſſe*, comme *Felix* : ôtez des rôles de ceux-ci leurs turpitudes, ou leurs atrocités, il n'en reſtera plus rien : au lieu que celui de *Mahomet* purgé de l'inutile aſſaſſinat, du non moins inutile empoiſonnement qui le ſouillent, deviendra très-intéreſſant & même très-noble.

Quoi qu'il en ſoit, la poſtérité trouvera dans le théatre de M. de *Voltaire*, comme dans celui de ſes prédéceſſeurs, auprès des défauts qui juſtifieront les critiques, de grandes beautés qui motiveront non moins ſûrement l'admiration. Elle reprochera peut-être à l'auteur moderne, en général la foibleſſe de ſes plans, & ſur-tout celle de ſes reſſorts. Elle trouvera étrange, par exemple, que le nœud de *Tancrède* conſiſte tout entier dans l'omiſſion d'une adreſſe au dos d'une lettre ; elle ne comprendra pas que ſur un pareil indice *Amenaïde*, la fille du Chevalier de *Syracuſe* le plus reſpecté, de l'ancien chef de l'état, ſoit ſur-le-champ condamnée, & conduite au ſupplice ; & qu'elle ne confie à perſonne, pas même à ſon pere, le ſecret qui prouve ſon innocence.

Peut-être *Genguiſkan* lui paroîtra-t-il bien petit, bien puſillanime, ſur-tout auprès d'*Idamé*. Peut-être s'étonnera-t-elle du vuide qui exiſte autour de *Semiramis*, vuide mal-rempli par *Arzace*, & *Azema*, dont les amours ne ſont ni aſſez violentes, ni aſſez traverſées pour émouvoir beaucoup les ſpectateurs. Peut-être ju-

gera-t-elle que le ſpectre de *Ninus* eſt un prodige abſolument oiſeux, très-éloigné de rien produire qui ſoit digne d'un ſemblable appareil: elle penſera probablement que le poète le préſentant comme un moyen de remédier à la langueur de nos théatres, il devoit le rendre plus agiſſant & plus remarquable.

Il n'auroit pas été admis, dira-t-on, dans le commencement, ſi on lui avoit donné plus d'effet. Je n'en crois rien: je penſe au contraire que c'eſt ſon inutilité ſeule qui l'a rendu ridicule: je penſe que ſi l'on avoit donné à ce ſpectacle toute la pompe, toute l'énergie dont il étoit ſuſceptible; ſi le fantôme, avant que de ſe préſenter aux yeux, avoit été annoncé aux oreilles par ces gémiſſemens ſourds qui ne ſont qu'indiqués dans la pièce; ſi au lieu de paroître un moment pour commander en termes vagues un ſacrifice à *ſa cendre*, il avoit révélé lui-même le crime qu'il faut expier, & remis à ſon fils les monumens qui le conſtatent; ſi au lieu de ſe produire ſous la figure aſſez puérile d'un homme vêtu de blanc avec le viſage couvert de farine, c'eſt-à-dire dans l'équipage abſurde d'un revenant qui choque la raiſon, il s'étoit manifeſté par quelque ſigne extérieur, avec cet appareil terrible qui prévient la réflexion, & l'accable, par exemple, par ce trait de l'hiſtoire de *Daniel*, d'une main lumineuſe qui trace ſur une muraille des caractères enflammés, je ne doute pas qu'il n'eût eu le plus grand ſuccès. M. de *Voltaire* en cette occaſion s'eſt accuſé de

ſon trop de hardieſſe : j'oſe croire qu'il n'a eu à ſe reprocher que ſa trop grande timidité.

Il eſt aſſez difficile de prévoir à laquelle de ſes pièces nos deſcendans aſſigneront la préférence. Il a déjà eſſuyé de la part du public le même triage, s'il eſt permis d'employer ce mot, auquel *Corneille* & *Racine* ont été ſoumis. Toutes celles de ce dernier ſe ſoutiennent au théatre, hors trois, dont une n'y avoit jamais été deſtinée, & les deux autres ſont les fruits de ſa première jeuneſſe. De *Corneille* on en compte au moins trente : il n'y en a que ſix ou ſept qui aient conſervé les honneurs de la repréſentation. M. de *Voltaire*, ſi je ne me trompe, en a compoſé vingt quatre, dont neuf, autant que je puis m'en ſouvenir, ſe ſont maintenues habituellement juſqu'ici ſur la ſcène.

C'eſt donc entre ces neuf qu'il faudra choiſir : & ſi ce choix dépendoit de moi c'eſt *Alzire* qui le fixeroit : elle me ſemble dans le théatre de M. de *Voltaire* ce qu'eſt *Iphigénie* dans celui de *Racine* : les nuances en ſont très-différentes ; mais leur perfection, chacune relativement à celles qui les ont précédées & ſuivies, me ſemble à-peu-près égale. Je ne dis pas qu'*Alzire* l'emporte ſur *Iphigénie :* mais je crois que l'une eſt le chef-d'œuvre de M. de *Voltaire*, comme l'autre celui de *Racine*.

En terminant cet article, je crois être obligé de juſtifier le jugement que j'ai porté de *Zaïre*, pièce reçue avec tant d'enthouſiaſme à ſa naiſ-

ſance; pièce dont le ſuccès ne paroît point diminué par le tems; pièce dont l'auteur lui-même a toujours parlé avec complaiſance; pièce placée conſtamment juſqu'ici par ſes partiſans au nombre des meilleures. Il faut bien juſtifier mon opinion, ou du moins en montrer les motifs.

D'abord, à mon avis, les trois premiers actes de cette tragédie ſont froids, languiſſans, découſus, & même inutiles à la pièce: on peut dire qu'elle ne commence qu'à la ſcène 6e du 3e, au moment où *Zaïre* élude les inſtances d'*Oroſmane*.

Dans le premier il n'y a ni expoſition, ni commencement d'intérêt, puiſqu'il ne s'agit que du mariage du Sultan, & que ce mariage n'eſt pas cenſé pouvoir ſouffrir la moindre difficulté. La pièce finit à l'ordre donné à *Nereſtan* d'être hors des états d'*Oroſmane* le lendemain avant le ſoleil levé. On ne voit aucune raiſon pour que cet ordre ne ſoit pas exécuté.

Il le ſeroit en effet ſans un petit clin-d'œil fait par *Nereſtan* à la jeune *Odalique*; mais cette reſſource ne me ſemble qu'un défaut de plus. On ne s'en appercevroit pas ſi l'auteur ne l'avoit fait relever par *Oroſmane* lui-même, en ſuppoſant à celui-ci un preſſentiment de jalouſie qui eſt contre toute raiſon; ni lui ne peut craindre, ni le ſpectateur ne peut imaginer que *Zaïre*, le cœur plein de ſon amant, à qui elle vient de faire la déclaration la plus préciſe, & qu'elle vient

d'entendre refuſer ſa rançon; *Zaïre*, qui dès la première ſcène a déclaré hautement que la tendreſſe l'emporte dans ſon ame ſur les foibles idées de chriſtianiſme qui lui reſtent de ſon enfance, ſe détermine, ſur un ſigne de tête, à tout riſquer pour revoir l'aventurier chrétien que le Sultan vient de congédier avec humeur: & cependant ſi *Nereſtan* ne revient pas il eſt clair qu'il n'y a point de tragédie.

Au ſecond acte l'apparition imprévue de *Luſignan*, & même la reconnoiſſance très-romaneſque, très-peu fondée de *Zaïre*, ne font encore ni un nœud dans la pièce, ni un commencement d'intrigue ou d'intérêt, parce qu'on ne voit aucun danger pour *Zaïre* à révéler ſa naiſſance; on ſent qu'*Oroſmane* eſt trop noble, & trop amoureux pour ſacrifier en l'apprenant ſa maîtreſſe aux ſcrupules de religion. Un Sultan aſſez délicat pour chaſſer ſes *Eunuques*, ne doit pas être aſſez timoré pour balancer, de peur de choquer ſes *Muphtis*, à épouſer une jolie chrétienne dont il eſt éperduement épris.

D'ailleurs il acquiert un droit de plus à la poſſeſſion du pays qu'il a conquis, en épouſant la fille de l'ancien roi. On ne peut regarder que comme un pur caprice de *Luſignan*, ou plutôt comme une preuve de l'embarras du poète, ce vers ſur lequel cependant porte toute la pièce:

O vous que je n'oſe nommer,
Jurez-moi de garder un ſecret ſi funeſte,

En effet ſi *Zaïre* ſe nomme devant *Oroſmane* il n'y a plus encore de tragédie. Ainſi à la fin du ſecond acte on eſt toujours parfaitement tranquille ſur la deſtinée de tous les perſonnages.

Au troiſième les exhortations plus emportées que chrétiennes, ou touchantes, de *Nereſtan* à ſa ſœur; ſon acharnement à exiger qu'elle ſe faſſe baptiſer avant que de ſe marier, ne préſentent encore rien de terrible; d'autant plus qu'il annonce lui-même qu'il reviendra bientôt pour cette cérémonie, que cette eſpèce d'obſtacle par conſéquent ne peut pas être long, & qu'on s'attend toujours à voir *Zaïre*, & tous les perſonnages tirés d'embarras par la confidence de ſon origine.

La pièce ne commence donc véritablement qu'à la ſcène où elle ſe refuſe à l'empreſſement du Sultan, & demande un délai: mais ſon rôle dans cette ſcène eſt ſi foible; elle manque ſi cruellement, & avec un embarras ſi peu motivé, ſi mal exprimé, même poétiquement, au généreux *Oroſmane*, qu'elle doit inſpirer moins d'intérêt que d'indignation. Auſſi applaudit-on à la fierté de l'amant qui revient aux mœurs *Orientales*, & commande

Que le Serrail ſoit fermé pour jamais.

C'eſt là que commencent l'intrigue, le danger, les combats du cœur, & par conſéquent l'intérêt; ainſi la pièce n'a réellement que deux actes; & c'eſt *Oroſmane* ſeul qui les remplit. *Zaïre* eſt toujours indolente, ſilentieuſe,

très-peu paſſionnée, & par conſéquent encore moins intéreſſante : mais *Oroſmane* encore une fois n'eſt que *Roxane* métamorphoſée, ce qui diminue beaucoup ſi non l'impreſſion du rôle au théatre, du moins ſon mérite à la lecture.

Et encore autour de *Roxane*, combien de mouvemens, de paſſions, de perſonnages tous remarquables, tous diſtingués, tous dignes des vœux, & de l'admiration du ſpectateur ! Comme *Acomat* eſt grand, comme *Atalide* eſt touchante, comme *Bajazet* même eſt noble ! & comme tous leurs intérêts ſont unis, fondus enſemble, s'il eſt permis de parler ainſi ; comme ils font ſortir le caractère de la *Sultane*, ſans l'obſcurcir ! Mais dans *Zaïre* vous ne voyez qu'*Oroſmane*. C'eſt une eſtampe où l'artiſte n'a tranſporté qu'une ſeule figure du grand tableau qu'il copioit.

Enfin *Zaïre* eſt très-foiblement écrite. C'eſt peut-être de toutes les pièces de M. de *Voltaire* celle dont il a le plus négligé le ſtyle ; ce qui eſt d'autant plus étonnant que s'il l'a d'abord, comme on l'a dit, compoſée en dix-huit jours, il l'a corrigée pendant trente ans ; & que par la nature même du ſujet il ſemble qu'il auroit dû faire plus d'efforts pour ſe rapprocher de la perfection de *Racine* dans celle-là que dans toute autre.

Mais comment a-t-elle réuſſi d'abord ? Comment ſe ſoutient-elle toujours ? Il eſt probable que dans le tems le ſuccès a été dû à la circonſ-

tance de l'apparition d'une actrice qui étoit alors dans l'éclat & la fraîcheur de la première jeuneſſe: la figure & la voix de Mlle. *Goſſin* ont fait illuſion; une figure & une voix bien différentes, celles de *Le Kain**, ont enſuite prolongé cette illuſion, en lui feſant changer d'objet. Cet acteur peu avantagé de la nature, mais doué d'un talent particulier pour les rôles forts & terribles, donna autant d'énergie à celui d'*Oroſmane*, que *Zaïre* avoit reçu de charmes de Mlle. *Goſſin*; & au bout de vingt ans il en a été de ce ſuccès comme de tant d'autres, ſur lesquels on ne revient point, quand ils ſont une fois établis: comme de celui de *Rodogune*, par exemple, qui ne fait de plaiſir à perſonne, & qu'on fait toujours ſemblant d'admirer.

* Voyez l'article qui concerne cet acteur, Tome III, page 369, & ſuiv. de ces *Annales*.

§. III.

DES COMÉDIES

De M. de *VOLTAIRE*.

Ce que j'ai dit plus haut de la compatibilité de pluſieurs talens divers dans le même homme, eſt à ce que je crois inconteſtable : j'aurois pu l'appuyer par beaucoup d'autres exemples tirés des anciens ; mais par une bizarrerie fort ſingulière les deux genres dont la réunion auroit été la plus naturelle, la plus aiſée en apparence, ſont préciſément ceux dans lesquels jamais elle n'a eu lieu chez eux : l'art de faire dialoguer des perſonnages ſur un théatre, & de peindre par leurs geſtes, leurs expreſſions, les mouvemens intérieurs qu'ils éprouvent, eſt conſtamment reſté diviſé à *Rome* & à *Athènes* en deux départemens diſtincts.

Tandis que les guerriers cultivoient l'éloquence ; que les philoſophes les plus profonds, les légiſlateurs les plus ſévères ſe montroient rivaux des *Æſopes*, des *Anacréons*, dans la compoſition des fables morales, ou des chanſons licentieuſes, l'auteur qui repréſentoit dans une

tragédie *Phèdre* épriſe d'une paſſion violente & incurable, *Théſée* crédule & jaloux, *Hippolyte* fier & inſenſible, n'imaginoit pas qu'il eût pu tracer le même tableau avec ſuccès dans une comédie : & de leur côté, les *Ariſtophanes*, les *Menandres*, les *Plautes*, les *Térences*, ne cédoient point à la tentation de joindre les palmes de *Melpomène* à celles de *Thalie*. Certainement ce ſcrupule, ou cette timidité n'étoient pas fondés ſur la nature des choſes, ou l'impuiſſance des poètes : c'eſt une inconſéquence dont les exemples ne ſont pas rares ; il ſeroit impoſſible aujourdhui, peut-être l'auroit-il toujours été, d'en rendre raiſon.

Les *Eſpagnols*, comme je l'ai dit, confondirent les deux genres ; ou plutôt ils ne connurent ni l'un ni l'autre. Leurs pièces ſont auſſi éloignées de *Sophocle* que de *Térence*, & d'*Ariſtophane* que d'*Euripide*. Cependant ils adoptèrent le nom générique de *Comédie* pour tous les dialogues dramatiques : gais, ou lugubres, c'étoit toujours la *Comedia famoſa*.

Nos premiers poètes, comme je l'ai obſervé auſſi, n'ayant été que leurs élèves, ou plutôt leurs copiſtes, ne donnèrent point d'autre nom à leurs ouvrages, quel qu'en fût le ſujet. L'*Oroondate*, l'*Ameſtris*, étoient des *Comédies*, comme les *Viſionnaires*, ou le *Pédant joué*. M^de^ de *Sévigné* n'appelle jamais les drames de *Corneille* que ſes *Comédies* : & alors il avoit produit toutes ſes bonnes pièces : elle donne le même nom à celles de *Racine*, après l'*Andromaque*,

l'*Iphigénie*, le *Bajazet*. La dénomination de *Tragédie*, encore inconnue, ou du moins très-peu uſitée en *Eſpagne*, en *Italie*, eſt récente même en *France*.

Il n'eſt donc pas étonnant que chez nous les athlètes voués à l'une ou à l'autre des deux carrières ſe ſoient conſervé le droit de paſſer de l'une à l'autre. L'ordurier *Hauteroche* n'a pas craint de faire une tragédie, auſſi mauvaiſe à la vérité, auſſi platte que ſes *Comédies* ſont ſales & dégoûtantes, hors une. Le précieux *Marivaux* a auſſi eſſayé le cothurne, ainſi que bien d'autres: mais peu en général ſe ſont tirés de cette épreuve avec applaudiſſement. De *Corneille*, le *Menteur* ſeul eſt reſté au théatre, mais il eſt compté parmi les modèles. *Racine* n'a fait qu'une *Comédie*: elle eſt extrêmement plaiſante: il eſt ſeulement fâcheux que le ſel s'en évapore, pour ainſi dire, à la repréſentation, ou s'affadiſſe par la charge que les acteurs y joignent. M. de *Voltaire* a uſé de la même faculté: mais eſt-ce avec le même ſuccès?

Sans doute on pouvoit eſpérer que l'homme de ſon ſiècle qui a le mieux connu la plaiſanterie, & même la ſatyre; celui qui a peint avec le plus de force, d'énergie, & d'agrément quand il l'a voulu, en ſtyle direct, ſoit les vices, ſoit les ridicules, ne réuſſiroit pas moins à les rendre en les perſonnifiant pour ainſi dire, en joignant la vivacité de l'action à celle du diſcours, d'autant plus qu'il s'eſt livré à ce travail ſurtout à l'âge où ſon goût avoit reçu toute ſa

perfection ; où il étoit le plus maître de ſon ſtyle & du choix des ſujets ; où l'expérience devoit l'avoir plus complettement initié aux travers de la ſociété, & où il les frondoit en effet de la manière la plus forte & la plus piquante dans ſes autres écrits. Cependant il n'a plus été le même, quand il a voulu remplir ce miniſtère en dialogues.

Dans ſes romans, dans ſes contes, dans ſes diſcuſſions, même les plus graves en apparence, on trouve des ſaillies qui font rire aux éclats, ou des traits de fineſſe encore plus ſatisfaiſans, quoiqu'ils n'arrachent pas les mêmes démonſtrations : il s'en faut bien que ſes comédies produiſent le même effet.

Il y en a trois, à la vérité, qui ſont reſtées au théatre, & qu'on y revoit avec plaiſir, l'*Enfant Prodigue*, *Nanine*, l'*Ecoſſoiſe* : mais ce ſont des romans attendriſſans plutôt que des comédies. Ce qui les a ſoutenues ce ſont les morceaux ſérieux, philoſophiques, moraux, ou de ſentiment dont elles ſont remplies. *Euphemon*, *Eliſe*, *Nanine*, n'égaient pas à beaucoup près : *Freeport* même, qui a en grande partie décidé le ſort de l'*Ecoſſoiſe*, n'eſt point plaiſant, il eſt d'une très-grande nobleſſe : & *Waſp* eſt plus affreux, plus bas, plus dégoûtant que comique. Un deſir immodéré de vengeance a fait oublier à l'auteur dans cet ouvrage le ſcrupule, l'honnêteté, la douceur, qui l'ont empêché de ſalir ſes productions tragiques par des caractères de cette eſpèce.

En général le peu de plaiſanteries que M. de *Voltaire* à haſardées dans toutes ſes pièces qui portent le nom de *Comédies*, eſt d'un très-mauvais ton, plus approchant du burleſque forcé de *Scarron*, que du naturel, de la gaîété de *Molière*. L'*Enfant Prodigue* même, M. *Rondon*, *Fierenfat*, ne ſont pas ſi éloignés qu'on le croiroit de *Don Japhet*.

Allons ſigner chez notre gros notaire,
Qui vous allonge en cent mots ſuperflus,
Ce qu'on diroit en quatre tout au plus.
Allons hâter ſon bavard griffonage :
Lavons la tête à ce large viſage : . . . :

Vos perſonnes
Sauront un peu ce qu'on doit aux Baronnes.

D'écus tournois ſoixante peſans ſacs
Finiront tout, malgré les *Croupillacs*.

Il me prend une envie,
C'eſt d'affubler ſa face de palais
A point fermé, de deux larges ſoufflets.

Le mauvais goût qui rend le *Don Japhet* & ce qui y reſſemble inſupportable, c'eſt préciſément cette recherche affectée de termes ridicules, ces efforts pour ſuppléer par le prétendu comique des mots à celui qu'on n'a pu mettre, ni dans la ſituation, ni dans les idées : & ils choquent d'autant plus dans l'*Enfant Prodigue*, que cette pièce eſt pleine de traits attendriſſans, parfaitement écrits, où la nobleſſe eſt conciliée avec la plus touchante ſimplicité.

C'eſt bien pis dans les autres comédies de M. de *Voltaire*, quand il a voulu rendre ſes interlocuteurs plaiſans. Vous trouvez dans le *Dépoſitaire*,

Oh, je vais de ce pas laver ſa tête aînée.

Oh, c'eſt une coquine, & je ferai ſerment
Que rien n'eſt plus menteur que cette fille *agnant*.

Dans le *Dépoſitaire* encore,

Je vous avertis
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle ni de ſa fille ; & très-peu me ſoucie
De la famille *agnant*.

Dans le *Droit de Seigneur*,

Eh, rien ne produit rien,
Maître Baillif.

Maître Baillif, ces ſièges ſont bien proches.

C'eſt *Acante*,
Entendez-vous, qui ſeule ici me tente,
Entendez-vous, Magiſter trop rétif.

Baillif outre cuidant,
Oui, je dois tout.

Dans la *Prude*,

Que ſa fleur ſoit, ou ne ſoit pas flétrie :
Mêlez-vous moins de ſa fleur, je vous prie.

Vertueux

Vertueux fou, finis tes ſoliloques,
Suis-moi .... je viens d'acheter vingt breloques.

Viens chez le chevalier,
Il nous attend : il doit nous *fetoyer*.

Dans la *Femme qui a raiſon*,

Eh bien, vous laiſſez-vous tous les quatre effrayer
Par le malheureux *cas* de ce maître uſurier ?

Apprenez
Que ce n'eſt pas à vous à fourrer votre nez
Dans ce que fait Madame .... &c.

Enfin cent autres paſſages juſtifieroient l'étrange comparaiſon que je viens de faire, entre le plus bel eſprit de ce ſiècle, le plus poli, le plus élégant, le plus rigide obſervateur des convenances quand il vouloit ; & le plus ordurier, le plus plat, le plus dégoûtant bouffon du commencement de l'autre.

Encore une fois, on ne revient pas d'étonnement en voyant un des hommes de la littérature qui a eu le plus de goût ; celui, je le répète, qui a le mieux poſſédé le ton de la bonne compagnie, qui l'a même donné à celle de ſon tems ; celui qui a écrit partout ailleurs avec le plus de fineſſe, de graces, de légèreté ; qui a le mieux, le plus délicatement relevé dans les autres les défauts contre la décence, la convenance, & l'urbanité, prendre pour de la plaiſanterie théâtrale cette roideur de langage, ce pédantiſme ſuranné, ou ces *rebus*, ces équivoques groſſières,

trop ſemblables aux turlupinades ſi juſtement proſcrites par les honnêtes gens, & qui ſeroient aujourdhui à-peine tolérées dans les ſociétés de l'ordre le plus commun.

C'étoient, dira-t-on, les délaſſemens d'un grand homme. *Lelius* & *Scipion* s'amuſoient à faire des *ricochets:* oui; mais ils ne rendoient pas le public témoin de ces amuſemens.

Et ce qui eſt encore plus incroyable, c'eſt que M. de *Voltaire* aimoit ces ordures: il les employoit quelquefois, même dans ſa proſe & en ſon nom: avouons-le, pour n'y plus revenir. Quand ſa bile étoit allumée il ſe permettoit quelquefois de ces miſérables pointes dignes tout au plus de *Scarron*, de *Rabelais*, ou plutôt du Pere *Garaſſe* qu'il a tant décrié. En reprochant à la *Sorbonne* ſon décret contre *Béliſaire*, il l'attribue à un bachelier *Ubicuiſtre*, parce que le mot d'*Ubiquiſte* eſt aſſez fréquemment employé dans l'école. M. l'Abbé *Riballier*, il l'appelloit *ribaudier*; de *Sabatier*, il ſeſoit tantôt *ſavatier*, tantôt *jalotier*; de *Guyon*, *coyon*; & il imprimoit tout cela. Ces allégories, comme il l'a dit lui-même de celles du Pere *Garaſſe*, ſont un peu différentes de celles de *Virgile* & d'*Ovide*; & je ne vois pas comment en ſe les permettant il pouvoit faire un crime au *Jeſuite*, d'avoir appellé *Théophile* un *veau*, parce que le nom de famille de celui-ci étoit *Viaud*.

Rougiſſons de cette foibleſſe, dont je parle ici parce qu'elle eſt malheureuſement conſtatée

par des monumens publics, & pour ne pas paroître l'avoir diſſimulée, plutôt que pour la faire remarquer. Souhaitons pour la gloire de M. de *Voltaire*, qu'il ſe trouve un jour un éditeur de ſes ouvrages aſſez courageux pour en faire diſparoître ces taches affligeantes. J'oſe croire même qu'elle ne perdroit rien à la ſuppreſſion de toutes ſes comédies, hors celles qui ſe jouent encore. Elles n'ont, ni dans le fonds, ni dans les détails, rien qui pût les faire regretter.

On réimprime, il eſt vrai, toujours enſemble les premières & les dernières pièces de *Corneille* avec celles de ſon bon tems : mais la diſparate eſt moins ſenſible. Ce grand homme eſt ſouvent un prodige de génie ; il n'eſt jamais un modèle de goût. Par la raiſon contraire il ſemble qu'il faudroit épargner aux lecteurs éclairés de M. de *Voltaire* le chagrin de voir les endroits où il ſe dément, & à ceux qui ne le ſont pas, le danger de ne s'en point appercevoir.

§. IV.

DES POÈMES ÉPIQUES

De M. de *VOLTAIRE.*

M. DE VOLTAIRE s'eſt eſſayé dans les deux carrières qu'offre le théatre : il a fait également une double tentative pour ſaiſir la couronne de l'*Epopée*, toujours manquée en *France* juſqu'à lui par ceux qui avoient eu l'ambition d'y aſpirer. A-t-il été plus heureux ? A-t-il vengé la *France* de la prétendue honte de n'avoir pas encore produit de poèmes *Epiques*, d'être reſtée juſqu'ici privée de cette gloire accordée à la *Grèce* avec tant d'éclat, & prodiguée, pour ainſi dire, à l'*Italie ?*

Bien des gens ſont pour la négative. Il y en a qui, pour concilier leur ſévérité avec l'amour de la patrie, & croyant l'honneur national intéreſſé à pouvoir ſe vanter au moins d'un poème *Epique*, à quelque prix que ce ſoit, en ont donné le nom au *Télémaque* ; comme ſi un roman en *proſe* pouvoit être compté parmi les richeſſes de la POESIE *Françoiſe* ; comme ſi le reproche général fait à notre langue de ſa

prétendue ſtérilité dans l'*Epopée* n'étoit pas une véritable méprise.

Non-ſeulement nous avons des recueils de vers ſous ce nom, mais notre litterature ſeule a été auſſi féconde en ce genre que toutes celles de l'*Europe* enſemble. *Poème Epique* ſignifie un récit fait par le poète, à la différence du *Drame*, où ce ſont des perſonnages étrangers qui parlent & converſent entr'eux : or il me ſemble bien bizarre que l'on conteſte la faculté de produire de ſemblables récits à une nation qui en a dix pour un, tels que la *Louiſiade* du *P. Lemoine*, l'*Alaric* de *Scudery*, le *Clovis* de *Deſmarets*, la *Pucelle* de *Chapelain*, &c. &c.

Mais ces récits, dira-t-on, ces poèmes *Epiques*, ſont-ils bons ? C'eſt autre choſe. Si dans chaque genre de litterature le nom qui le déſigne ne s'adaptoit qu'à ceux qui en ont atteint la perfection, ceux de *Tragédies*, de *Comédies*, d'*Odes*, &c. ſeroient-ils ſi communs, ſi hardiment appliqués ? Les *Italiens* ne refuſent le nom de *Poètes Epiques* ni au *Triſſino*, ni au *Dante*, qui ne ſont pas connus au-delà des *Alpes*, & qui ſont peu lus, même de leurs compatriotes. Les *Anglois* le déférent unanimement à *Milton*, qui a été long-tems ignoré, mépriſé, même dans leur île, & qui n'eſt pas encore bien eſtimé ailleurs. Pourquoi ſerions-nous plus difficiles, ou plus injuſtes envers ceux d'entre nous qui ont fourni la même carrière ?

Il eſt vrai que la langue & la nation étant plus délicates, ils ne les ont pas aſſez ménagées.

En ſe piquant d'obſerver juſqu'au ſcrupule toutes les autres règles, ils ont manqué à la grande règle univerſelle pour tous les ouvrages d'eſprit, de plaire, d'intéreſſer, d'attacher par le fonds du ſujet, par les épiſodes, & par le ſtyle : ils ont eu de l'imagination ſans goût ; ils ont fait des vers ſans poéſie : voilà ce qui a tué leurs récits : &, quoiqu'ils ſoient *Epiques* au moins autant que l'*Iliade*, ils ſont avec raiſon exclus du nombre de ces ſortes de poèmes deſtinés à vivre dans la mémoire des hommes. Ceux de M. de *Voltaire*, inconteſtablement *Epiques*, ſuivant l'acceptation de ce mot, comme je viens de le définir, peuvent-ils eſpérer un meilleur ſort ? C'eſt ce qu'il faut voir : commençons par la *Henriade*.

Je ne m'arrêterai pas à examiner ſi M. de *Voltaire* s'eſt bien exactement ſoumis aux règles d'*Ariſtote*, ou du P. *Lebоſſu* ; ni même ſi pour un récit, ſoit en vers, ſoit en proſe, il y en a d'autres que de plaire, de toucher, & d'inſtruire. Les règles ne peuvent avoir d'autre but que de rendre un ouvrage propre à produire ces effets ; quiconque y a réuſſi a obſervé les règles, ou celles qu'il a violées n'étoient pas néceſſaires.

Parmi le petit nombre de productions auxquelles le ſuffrage univerſel accorde ce mérite, on diſtingue dans le genre *Epique* l'*Iliade*, l'*Enéide*, la *Jeruſalem délivrée*, l'*Orlando Furioſo*. Je ne vois entre tous ces poèmes de reſſemblance réelle que l'avantage commun d'atta-

cher, d'intéreſſer, d'occuper l'imagination, de remuer le cœur; de préſenter à l'eſprit des évènemens variés, ou nobles, ou attendriſſans, ou gais, enchaînés avec art, & ornés des charmes de la poéſie. Pour apprécier la *Henriade*, il ne s'agit donc que de ſavoir ſi elle a les mêmes caractères.

Je vois d'abord que ce ſujet étoit le plus heureux, le plus fécond, le plus *Epique*, c'eſt-à-dire, le plus ſuſceptible du développement des grandes paſſions, & par conſéquent le plus propre à fournir des épiſodes ingénieux, des narrations intéreſſantes, qu'aucun poète ait encore ſaiſi.

L'*Iliade* ne porte que ſur une tracaſſerie perſonnelle & domeſtique entre deux princes. Le fonds de l'*Enéide*, ce ſont les courſes d'un particulier fugitif qui cherche un aſyle pour lui, & pour quelques infortunés raſſemblés autour de lui. La *Jeruſalem* a en apparence un ſujet plus grand: c'eſt le recouvrement de la *Terre Sainte*: mais enfin le véritable but du poème eſt le ſiège d'une ſeule ville; & ce que l'entrepriſe a de plus reſpectable n'eſt pas ce que le poète a cherché le plus à faire ſortir. Quant à l'*Arioſte*, il ſemble n'avoir point d'objet du tout: au moins il n'en a pas d'autre que de donner à ſon récit toutes les qualités qui ſont la perfection de ce genre de poème.

Ainſi dans les quatre ouvrages dont je viens de parler ce qui ſe trouve de beautés, de grandeur, de mouvement, eſt dû entièrement à

l'imagination des auteurs. Ce ſont des *Prométhées* qui ont créé, animé autant de *Pandores*.

Dans la *Henriade* au contraire l'hiſtoire offroit un fonds, des perſonnages, des incidens très-variés & tout préparés: c'eſt d'abord un grand royaume diviſé en deux partis, qui ſe font une guerre cruelle. La religion ſe mêle à l'ambition pour accroître la rivalité. Une maiſon étrangère oſe eſſayer de ſe ſervir de l'une pour favoriſer l'autre, pour renverſer le trône, & l'uſurper. Ses projets trouvent un obſtacle dans un héros doué des qualités les plus brillantes & les plus aimables; qui, ſoutenu de ſes propres vertus, & des efforts d'une nobleſſe invincible, parvient à dompter la rebellion.

Ainſi tout ce que la fureur de s'élever peut faire naître d'intrigues & de violences entre les grands; tout ce que le fanatiſme & l'habitude d'obéir peuvent inſpirer de tranſports, de docilité, de crimes aux peuples; tout ce que l'amour du devoir, l'attachement au trône, le véritable héroïſme peuvent produire de grandes actions dans la claſſe ſpécialement vouée à l'honneur, entre naturellement dans ce tableau.

Les circonſtances ne ſont ni moins intéreſſantes, ni moins favorables à l'*Epopée* que la diſpoſition des eſprits: alors tout eſt rempli d'objets nouveaux: alors la politique change avec l'état du monde. Le globe depuis un demi-ſiècle venoit d'être accru, pour ainſi dire, d'une moitié inconnue juſques-là. Le com-

merce, par une révolution non moins étonnante, avoit d'un autre côté tout d'un coup rapproché les extrémités de l'*Aſie* du centre de l'*Europe*. La puiſſance pour laquelle ſeule ces découvertes ſemblent avoir été faites ſe trouve la principale ennemie du héros de la *Henriade*; & par une ſingularité remarquable, tandis qu'elle procure contre lui des ſecours à des rebelles, pour chaſſer leur roi légitime, elle-même ſe trouve bravée & vaincue par des ſujets que ſa dureté a ſoulevés. *Philippe Second* encourageoit la révolte de la *Ligue*, dans le tems où il ne pouvoit réuſſir à ſubjuguer les *Pays Bas* conjurés contre ſa tyrannie.

Quant aux caractères l'hiſtoire à cette époque en fournit avec profuſion de remarquables, tout tracés, & prêts, pour ainſi dire, à figurer d'eux-mêmes avec éclat dans un poème *Epique*. C'eſt chez les étrangers un *Philippe Second*, ſombre, diſſimulé, ſanguinaire, & hypocrite; une *Elizabeth*, ruſée, intéreſſée, jalouſe de ſa gloire, & plus encore de ſon repos; un *Sixte V*, fier, impétueux, mais éclairé, juſte, & plus Roi que Pontife; un Prince d'*Orange*, avide de pouvoir & d'illuſtration, mais aſſez ſage pour ſentir que la *Hollande* une fois ſéparée de l'*Eſpagne* ne peut exiſter que par la liberté; travaillant en conſéquence à l'affranchir, ſans prétendre remplacer le tyran qu'il chaſſe; ſe bornant pour fruit de ſes travaux à une conſidération fondée ſur la reconnoiſſance; un Duc de *Parme*, grand Capitaine, flegmatique, plus ambitieux peut-être que le Prince d'*Orange*, mais enchaîné par

d'autres devoirs, & moins bien ſervi par les circonſtances.

En *France* vous avez un *Henri III*, foible, imprudent, énervé par les voluptés, & avili par ſes petiteſſes; mêlant la dévotion au déſordre, & les pratiques religieuſes au ſcandale: un Duc d'*Epernon*, odieux par ſon orgueil & ſes caprices, uſant de ſa fortune avec autant d'inſolence qu'il l'avoit acquiſe avec baſſeſſe; deux *Birons*, courageux, intelligens, mais l'un avide de richeſſes, d'honneur, de puiſſance, plus encore que dévoué au bien public; l'autre vain, préſomptueux, fait pour perdre par des projets extravagans le mérite & le fruit de ſes belles actions; un *Sully*, fier, économe, aimant preſque également ſa patrie, ſa religion, & ſon roi: un *Crillon*, cet intrépide *Crillon*, cet émule de *Bayard*, ce ſecond chevalier *ſans peur & ſans reproche*, auſſi hardi à la cour que dans les combats; un *Briſſac*, un *D'Aumont*, célèbres par les exploits de leurs peres, & les leurs; une Ducheſſe de *Montpenſier*, belle, intriguante, acharnée par reſſentiment, cherchant dans l'exil, dans la dépoſition, dans la mort de *Henri III*, à ſe venger d'un outrage perſonnel, plus qu'à ſervir ſon parti, ou à punir le deſtructeur de ſa famille; un Duc de *Mayenne*, froid, ambitieux, plein de talens, mais n'ayant ni les fureurs d'un enthouſiaſte, ni les vices qui deviennent peut-être des qualités néceſſaires à un chef de parti; & mille autres, dans l'égliſe, dans l'épée, dans la robe, dans la bourgeoiſie.

Voilà certainement autour de *Henri IV* bien plus de perſonnages principaux qu'il n'y en a dans toute l'*Enéide*; & autant que peut en offrir l'*Iliade*: les voilà tout deſſinés; & c'eſt ſous les yeux de leurs arrières petits enfans que l'auteur va les reproduire; avantage que le ſeul *Homère* a eu juſques-là parmi les poètes *Epiques*; car on peut conjecturer qu'il écrivoit, comme M. de *Voltaire*, dans un ſiècle voiſin de celui de ſes héros.*

Celui-ci avoit donc, & par le ſujet, & par les circonſtances, mille fois plus de facilités, de reſſources, qu'aucun de ſes prédéceſſeurs: il n'étoit

* C'eſt un avantage quant à l'intérêt; c'eſt peut-être un déſavantage quant à la poéſie, quant à la liberté des fictions, quant à l'arrangement des faits. Mais *Homère* n'a pas été embarraſſé par ces difficultés: il ne s'en eſt pas moins livré à tout ce que lui dictoit la nobleſſe, l'audace de ſon imagination: il n'a pas craint de choquer, de contrarier l'hiſtoire. En parlant aux enfans, il a fait les peres ſi grands que l'eſprit humain n'a encore rien produit qui ait pu les effacer.

Avec le même génie on pourroit donc dans tous les tems opérer le même prodige. Il faudroit une poéſie divine pour changer en demi-dieux des hommes ſi voiſins de nous: mais ayez cette poéſie, & vous ferez ce miracle. Alors ce ſera un avantage, & une facilité de plus, d'avoir eu à métamorphoſer des hommes dont la mémoire étoit encore récente & chère. Quel *François* ne croira pas plus facilement à l'apothéoſe de *Henri IV*, qu'à celle de *Chil-debrand*?

plus queſtion pour lui que de vivifier par d'heureuſes fictions ces oſſemens épars dans le vaſte champ de l'hiſtoire ; de les mettre en mouvement ſur un théatre diſpoſé avec adreſſe ; d'en compoſer un corps qui ayant la vérité pour ame, fut revêtu & paré des douces illuſions de la fable, des plus riches tréſors de la poéſie. Voilà ce que pouvoit, ce que devoit être la *Henriade*. Eſt-ce ce qu'elle eſt ?

Il eſt impoſſible d'en éluder l'aveu : non ; la *Henriade* n'eſt rien de tout cela. Elle manque abſolument d'action : l'auteur n'a pas même tiré parti des nombreux & précieux matériaux qu'il avoit à ſa diſpoſition : il n'a ajouté au ſujet aucun des ornemens que le genre exigeoit, & dont une imagination tant ſoit peu féconde auroit pu ſi facilement l'enrichir ; il a même énervé le peu de ces ornemens qu'il a eſſayé d'emprunter aux poètes ſes prédéceſſeurs : c'eſt ce qu'il faut développer.

Quant à l'eſpèce d'immobilité, & par conſéquent de glace, répandue ſur tout ce poème, il ne faut que l'ouvrir pour s'en appercevoir : vous y trouvez de beaux portraits ; mais preſque pas un être vivant : ce ſont des médaillons bien finis, propres à décorer agréablement une galerie, mais non pas des perſonnages qui puiſſent la remplir, & l'animer par leurs mouvemens.

A commencer par *Sixte V*, c'eſt ſous ſon règne que l'auteur envoie la *Diſcorde* chercher

au *Vatican* la *Politique* pour venir corrompre la *Sorbonne:* assurément c'étoit-là l'occasion de le faire agir dans le poème, au moins autant qu'il agit en effet dans l'histoire: au moins est-ce de lui que la *Politique* devroit recevoir ses ordres & ses instructions.

Point du tout: vous trouvez une très-belle peinture en cinquante vers de l'ancienne *Rome*, & de la nouvelle, des révolutions du *S^t. Siège*, de ses pertes & de ses gains: mais c'est une peinture. Suit un portrait de *Sixte V*, en huit vers, après lesquels il disparoît si bien qu'il n'est plus même nommé: & ce n'est pas par ménagement pour sa dignité que l'auteur l'a laissé dans cet oubli, puisque la principale qualité qu'il lui attribue est la fourberie; puisque des huit vers qui concernent ce pontife il y en a sept employés à exprimer son goût pour la fraude; ce qui n'a pas même le mérite de la vérité historique.

Il en est de même de la Reine d'*Angleterre*, & du Roi d'*Espagne*; il en est de même de *Henri III*, & des principaux officiers *François:* c'étoient sur-tout ceux-là que le poète devoit s'attacher à employer, à placer dans des situations où leurs vertus & leurs défauts se pussent manifester, pour contribuer à l'intérêt, au mouvement général; & c'est ce qu'il n'a pas fait: la plupart de ceux dont j'ai parlé ci-devant ne sont pas même nommés, ou ne sont que nommés.

Henri III n'eſt introduit dans un récit fait à *Londres*, que pour y être blâmé*, & auprès de *Paris* que pour y être tué. *Biron*, préſenté comme le véritable ami de *Henri IV*, comme l'*Ephéſtion* de cet *Alexandre*, ne paroît qu'une ſeule fois, uniquement pour recevoir cet éloge, & on ne ſait plus ce qu'il devient: *Mornay* eſt amené trois ou quatre fois, dont deux pour donner lieu de dire de lui en termes différens la même choſe, ſavoir que ce capitaine eſt un ſage, déteſtant la guerre, la feſant cependant par complaiſance, mais ſans tuer perſonne,

Affrontant la mort, & ne la donnant pas:

ce qui eſt très-beau en philoſophie; mais très-ſec, & très-froid dans un poème, ſur-tout quand ce ſage ſe borne à ſon rôle d'automate, & n'agit pas ailleurs plus qu'il ne frappe dans les batailles.

Ceux même des perſonnages qui ſemblent prendre quelquefois des attitudes un peu animées, ne les conſervent pas long-tems: ce n'eſt

* On pourroit même dire, pour y être outragé cruellement & indécemment. C'eſt ſon allié en ce moment, ſon héritier préſomptif, ſon ambaſſadeur qui parle; & cet allié, cet héritier, cet ambaſſadeur, lui impute en un ſeul vers deux lâchetés, en employant le mot. Au ſujet du Duc de *Guiſe*, de ſes attentats, & de ſa mort, *Henri IV* dit,

« Le Roi, dont il ravit l'autorité ſuprême,
« Le ſouffrit *lâchement*, & s'en vengea de même. »

Cela eſt vrai; mais eſt-ce à celui qui le repréſente à le dire?

guère que par des épithètes, ou des efforts paſſagers, & ſans effet, qu'ils ſont caractériſés. Vous avez bien le vaillant *Turenne*, & le *prudent* MAYENNE; & HARLAY *ce noble guide*, & POTIER *cet homme juſte*; & les SEIZE *ſignalés par le crime entre les factieux*.

Mais *Turenne* eſt un brave chevalier qui ſe bat une fois en duel, & dont il n'eſt queſtion ni avant, ni après. Quand *Harlay* a été mis à la *Baſtille* par *Buſſy le Clerc*, ce qui occupe environ trente vers; quand *Potier* a fait aux *états* ſon diſcours qui en contient avec tous les acceſſoires environ ſoixante, ils s'évanouiſſent tous deux, & on ne les revoit plus: les *états* eux-mêmes ne ſont qu'une apparition d'un moment, ſans influer ſur rien.

Le Duc de *Mayenne*, le ſecond perſonnage, & en partie le héros du poëme, l'*Hector* de l'*Achille François*, qui devroit au moins pendant quelque tems partager les regards & l'intérêt; le Duc de *Mayenne* n'eſt lui-même qu'un ſpectateur. Dans les batailles c'eſt ſon frere, & non pas lui qui ſe diſtingue. Dans les proceſſions fanatiques de *Moines*, il regarde & laiſſe faire. Dans les apprêts de l'attentat de *Jacques Clément*, il

Voit le coup qu'on prépare, & feint de l'ignorer.

Il ne paroît aux *états*

Avec tout l'appareil qui ſuit un ſouverain,

que pour s'entendre déclarer qu'il n'eſt qu'un ſujet; & il l'entend ſans répondre un mot: il ne parle pas plus qu'il n'agit.

Les *Seize*, ces bourgeois audacieux, les principaux mobiles de la rebellion, ces têtes de la ligue, ces rivaux du Duc de *Mayenne* placés à ſes côtés, dit le poète,

Et juſques ſous le dais par le peuple portés ;

ces terribles *Seize* ne ſervent dans la *Henriade* qu'à mettre le *Parlement* à la *Baſtille*, & à s'enfermer dans une cave à la ſuite d'un ſorcier *Hébreu*, pour eſſayer de faire périr les deux rois en piquant des images de cire avec des aiguilles.

Enfin *Henri IV* lui-même, *Henri IV*, à qui tout devroit ſe rapporter, & de qui tout devroit recevoir le mouvement, n'eſt guère plus vivant que les autres. Des dix petits chants dont le poème eſt compoſé, il en emploie un à ſe rendre en *Angleterre* ; deux à faire un très-beau récit, qui ne produit rien, qui n'amène aucun évènement ; un quatrième à faire en rêve le voyage du ciel, qui n'influe pas davantage ſur la ſuite ; & un cinquième dans les bras d'une petite fille qu'il rencontre en paſſant ; pour laquelle il oublie auſſi-tôt toutes ſes affaires, & qu'il abandonne auſſi leſtement qu'il l'a priſe.

Dans les cinq autres que fait-il ? Hors le huitième, & le dixième, où l'on démêle quelques-uns des traits conſervés par les annales du tems, on ne retrouve pas ſeulement dans la *Henriade* le *Henri* de l'hiſtoire. On pourroit même dire, d'après l'épiſode d'*Anet*, que ſes foibleſſes y acquierrent plus de relief que ſes vertus i

vertus : au moins y ſont-elles peintes avec plus de détail.

Quelle différence dans les autres poètes dont j'ai parlé ! Quelle chaleur, quel mouvement dans l'*Iliade*, pendant l'abſence d'*Achille* ! combien de capitaines dans les deux partis ſe couvrent de gloire, ſans qu'il ſoit poſſible d'oublier celui qui ne paroît pas ! Dès qu'il ſe montre il brille ſeul, il eſt vrai : mais avec quelle adreſſe *Homère* a ſauvé l'honneur des *Diomèdes*, des *Agamemnons*, des *Ulyſſes* : il les a tous fait bleſſer dans quelqu'une des batailles précédentes, de ſorte qu'il eſt au moins douteux, ſi c'eſt par la préſence d'*Achille*, ou par leur inaction forcée, qu'eſt produite leur eſpèce d'éclipſe.

Il y a moins d'action dans l'*Enéide* ; & c'eſt auſſi le principal reproche que l'on a fait à cet admirable ouvrage : mais cependant ſa tranquillité même eſt un tourbillon auprès de l'inertie de la *Henriade*. Comparez ſeulement la tendre *Didon* à la philoſophe *Elizabeth*, ou à la facile *Gabrielle* ; les jeux chez *Aceſtes*, près du tombeau d'*Anchiſe*, la viſite au reſpectable *Evandre*, &c. au court déjeûner de l'île de *Jerſey*, à la sèche prophétie du gentil-homme hermite ; la *Sibylle*, & ſon *Enfer*, au ſonge envoyé par *St. Louis*, avec ſes détails ; enfin les négotiations, les deſcriptions, les batailles dont les ſix derniers livres du poème *Latin* ſont remplis, & cette attention perpétuelle à remettre ſous les yeux des *Romains*, non-ſeulement l'hiſtoire, mais ce qui étoit bien plus piquant encore,

les fables de leurs peres, avec le vuide de la *Henriade*, ſon ſilence ſur tous ces objets; & ſi vous avez encore le courage de cenſurer l'indolence du pieux *Enée*, au milieu de tant d'objets animés, que direz-vous donc de celle du *Bourbon* du 16e ſiècle, imitée par tout ce qui l'entoure ?

Dans la *Jeruſalem délivrée* la *ſorcellerie* tient peut-être un peu trop de place; mais tout le reſte y eſt plein de feu & de vie. On s'attendrit avec *Armide* quand elle enlève *Renaud:* on partage ſon déſeſpoir quand il la quitte: on pleure avec *Herminie*; on pleure avec *Tancrède*, quand il a perdu *Clorinde*, quoique ce ſoit ſon indifférence qui faſſe couler les larmes de la Princeſſe d'*Antioche*. Les batailles du *Taſſe*, auſſi bien peintes que celles d'*Homère*, ſont plus variées; & il a eu l'art d'y ramener *Armide*, & *Armide* toujours aimable, toujours intéreſſante, parce qu'elle eſt toujours paſſionnée.

L'*Arioſte* lui-même dans ſon genre moitié burleſque, & moitié ſérieux; l'*Arioſte*, qui ſemble ſe livrer au délire d'une imagination folle & ſans objet; l'*Arioſte* n'a pas un de ſes perſonnages, & le nombre en eſt incroyable, qui ne ſoit en action; pas un dont on ne partage les périls, dont on ne voie avec ſatisfaction les ſuccès, ou avec douleur les infortunes.

Enfin chacun de ces poèmes eſt, pour ainſi dire, une mine de caractères tous différens, de ſituations plus intéreſſantes les unes que les autres; ce ſont

des magaſins inépuiſables de ſujets de *Tragédies*, d'*Opéra*, de *Romans*; & de ſujets dûs à l'imagination des auteurs. En trouveroit-on un ſeul dans la *Henriade?* Comment des fables dont le fonds eſt abſurde ont-elles produit ſous la main des autres poètes de ſi admirables détails, tandis que d'un fond ſi vrai, ſi noble, ſi fécond, ſi terrible, il n'eſt ſorti ſous celle de M. de *Voltaire* que des mignatures ſans mouvement, ſans expreſſion? Le coloris, comme je l'ai dit, en eſt très-agréable: mais elles ne repréſentent que des morts.

Il y a pour la poéſie *Epique* une autre eſpèce d'action, qui n'y eſt peut-être pas moins néceſſaire; qui ſans tenir préciſément au fonds, ni même à l'intérêt du poème, ne laiſſe pas cependant de l'augmenter, & repoſe doucement le lecteur, ſans lui faire oublier ſes héros: ce ſont les peintures accidentelles, ſoit des pays où le poète les fait voyager, ſoit des mœurs étrangères ou nationales adroitement développées dans les épiſodes; ſoit même des ſciences & des arts qui peuvent piquer la curioſité, ou fournir de belles images. Le poète y peut, il y doit même déployer toutes ſes connoiſſances. Comme il parle en ſon propre nom; qu'il eſt cenſé être inſpiré par les *Muſes*; qu'il eſt le maître de créer tous ſes incidens, qu'il doit perpétuellement intéreſſer, plaire, & inſtruire, il peut développer ſans ſcrupule tout ce qu'il ſait, pourvu que ſes leçons ſoient amenées ſans efforts, & ſa ſcience étalée ſans pédantiſme.

C'eſt à quoi *Homère* & *Virgile* n'ont pas manqué. L'*Iliade* & l'*Odyſſée* ſont les tableaux *géographiques, phyſiques, politiques, hiſtoriques, encyclopédiques*, du monde alors connu, du moins des *Grecs*, c'eſt-à-dire d'une partie des bords & des îles de la *Méditerranée*; car pour eux c'étoit-là l'univers. Mœurs, uſages, religion, arts, loix, bornes des états, intérêts publics & privés, tout s'y trouve: & ce charme ſecret qui a d'abord ſéduit les contemporains a probablement contribué, au moins autant que le mérite même de la poéſie, à établir cette réputation d'*Homère* à laquelle les ſiècles n'ont pu porter d'atteinte.

Virgile a eu ſoin de l'imiter en cela. Les bornes du monde s'étant bien reculées depuis le ſiège de *Troie*, le champ de l'*Enéide* eſt auſſi plus vaſte. Il préſente d'abord ſon héros en *Afrique*: mais un récit adroitement motivé reporte le lecteur en *Aſie*, & le rend témoin de la deſtruction de *Troie*, c'eſt-à-dire de la ville la plus illuſtre de cette partie du globe. Ce récit amène les amours de *Didon*, morceau qui ſeroit le chef-d'œuvre de la *poéſie Epique* ſi *Enée* la quittoit plus noblement, & qui l'eſt peut-être encore malgré ce défaut. Arrivé en *Italie*, *Enée* commence par deſcendre aux *Enfers*, ce qui donne lieu au plus beau tableau de la religion, des myſtères, de la philoſophie, de tout ce que la communication des *Grecs* avoit fait tranſpirer chez les *Romains* modernes de grand, d'ingénieux dans ces matières; mais en s'occupant ainſi d'une philoſophie étrangère le poète ne

néglige pas de rappeller tous les anciens noms des peuples de ſon pays, & leur vieille légiſlation, & leur vieille mythologie, & juſqu'à la vieille topographie de *Rome*, ainſi que de ſes environs; enfin tout ce que l'antiquité pouvoit offrir à la mémoire de cher & de ſacré.

Le *Taſſe*, & l'*Arioſte* n'ont pas ce mérite au même dégré: mais ils n'en ſont pas tout à fait dépourvus. Les mœurs du tems au moins ſont peintes, le coſtume de la chevalerie eſt obſervé. On voyage avec leurs héros; le monde entier paſſe en revue ſous les yeux du lecteur, & quoique leurs courſes, ſur-tout dans l'*Arioſte*, ſoient auſſi extraordinaires que les perſonnages, on eſt moins choqué de ce qu'elles peuvent avoir de biſarre, & de prodigieux, qu'amuſé de ce mouvement, de ce fracas non interrompu. Il prévient la monotonie: on admire l'art avec lequel le poète, toujours maître de lui-même, parcourt ſans s'égarer le labyrinthe immenſe où il ſemble ne s'être point ménagé d'iſſue.

Dans la *Henriade*, l'auteur s'eſt tracé un petit cercle dont il ne ſort pas plus que ſon héros. Il ne le mène en *Angleterre* que pour y raconter la *St. Barthélémi:* ce voyage occaſione une quarantaine de vers très-beaux ſur le gouvernement & le caractère des *Anglois*, mais pas un trait qui les préſente en action, ni qui les incorpore au poème, pas un évènement relatif à cette île, qui, dans ce tems-là même, auroit pu fournir de ſi beaux épiſodes.

La Diſcorde ſe tranſporte à *Rome*; & cela fournit encore, comme je l'ai dit, une deſcription de ſoixante vers, mais deſcription toute en eſprit, en antithèſes; pas une action, pas un fait: dès que la Diſcorde eſt partie, *Rome* s'évanouit pour le poète, & pour le lecteur.

Quant à l'*Eſpagne*, & aux *Eſpagnols*, tout ce qu'on en trouve dans la *Henriade*, c'eſt l'épithète de *vieux Caſtillan* adaptée à *Philippe Second*, ce qui n'eſt pas merveilleuſement inſtructif, ni agréable.

Après la converſation de *Londres*, & la courſe de *Rome*, le pays le plus éloigné qui paroiſſe dans notre poème c'eſt la *Normandie*. La ſcène entière eſt autour de *Paris*: le lecteur y eſt ſans ceſſe enchaîné comme le poète: pas une diverſion qui l'en écarte; pas une idée qui le ſoulage de ce ſpectacle honteux & affligeant des *François* aſſervis par des uſurpateurs tyranniques, & révoltés contre un Roi auſſi vertueux que légitime; pas une alluſion aux mœurs du tems, ni aux uſages antiques, & s'il y en a quelques-unes, elles ſont fauſſes.

Tel eſt le commencement du 6e chant:

C'eſt un uſage antique & ſacré parmi nous,
Quand la Mort ſur le trône étend ſes rudes coups,
Et que du ſang des rois ſi chers à la patrie
Dans ſes derniers canaux la ſource s'eſt tarie,
Le peuple au même inſtant rentre en ſes premiers droits,
Il peut choiſir un maître: il peut changer ſes loix;

Les *états* aſſemblés organes de la *France*
Nomment un ſouverain, limitent ſa puiſſance:
Ainſi de nos aïeux les auguſtes décrets
Au rang de *Charlemagne* ont placé les *Capets*.
La ligue audacieuſe, inquiète, aveuglée,
Oſe de ces *états* ordonner l'aſſemblée, &c.

Dans tous les ſens rien de moins exact que toutes ces aſſertions. Peut-on appeller *uſage* ce qui ne s'eſt jamais fait? Or jamais il n'eſt arrivé en *France* que le peuple ait diſpoſé de la couronne, par la raiſon *que la ſource du ſang Royal étoit tarie*. Dans les deux changemens de dynaſtie que notre hiſtoire nous montre la race déplacée avoit encore des rejettons. *Childeric III* fut détrôné par *Pepin:* mais il ſurvécut à ſa dégradation, & ſa jeuneſſe permettoit d'eſpérer de lui des enfans. La poſtérité de *Pepin* eſſuya à-peu-près le même traitement de la part de *Hugues Capet:* mais ce n'eſt pas un *Parlement*, ce ne ſont pas des *états*, qui donnèrent la couronne à celui-ci: il s'en empara par la force: & alors la deſcendance de *Charlemagne* n'étoit pas éteinte. Le trône fut diſputé par un dernier oncle du dernier roi qui n'étoit pas le ſeul prince du ſang exiſtant.

Ce n'eſt pas non plus la généalogie de *Henri IV* qui fut conteſtée aux *états* de *Paris*. La légitimité de ſes droits fondée ſur celle de ſa filiation ne fut jamais revoquée en doute: la ligue ſentoit, convenoit ſi bien que le trône appartenoit à ſa maiſon, qu'elle reconnut pour roi le Cardinal de *Bourbon* ſon oncle. C'eſt ſa religion

qu'on inculpoit ; c'eſt comme *hérétique*, & non comme inhabile à ſuccéder qu'on prétendoit l'écarter. De pareilles altérations de l'hiſtoire ſont inexcuſables parce qu'il n'en réſulte aucune eſpèce de beauté.

Ces *états* eux-mêmes devoient fournir un ſuperbe épiſode : c'étoit le lieu de parler de leurs anciens droits, de leurs anciennes formes ; d'y faire paroître en action les membres les plus intéreſſés à la déciſion qu'on ſembloit attendre de cette aſſemblée : & l'on n'y trouve qu'une ſcène muette, auſſi courte que froide. Elle occupe à-peine cent vers dans le poème, dont cinquante ſont employés au ſeul diſcours qui s'y prononce, &, ce qui eſt aſſez étrange, après que l'auteur a dit,

Du *Parlement* les ſages députés
N'y défendirent point nos foibles libertés.

on eſt tout ſurpris de voir que le ſeul orateur qui y parle eſt un *Conſeiller au Parlement*, & qu'il réclame ces libertés.

Tant de ſéchereſſe jointe à tant de langueur & d'inexactitudes a d'autant plus de quoi étonner, que ce ſujet, comme je l'ai dit déjà, préſentoit de lui-même le plus riche fonds où jamais poète *Epique* ait eu à puiſer. Mais il ſemble que M. de *Voltaire* au lieu de ſonger à profiter de cette abondance ait craint d'en être accablé. Loin de chercher à faire valoir tout ſon ſujet on croiroit qu'il ne s'eſt appliqué qu'à le reſſerrer : il a fourni ſa carrière comme un

homme infirme qui tremblant de la trouver trop longue, auroit pris des précautions pour la raccourcir.

On s'apperçoit à chaque page qu'il eſt preſſé de finir. Au lieu de chercher, comme les modèles de l'*Epopée*, à prolonger adroitement par les illuſions du génie le plaiſir & l'admiration des lecteurs, il croyoit ne pouvoir trop tôt ſe débaraſſer d'eux. On voit à la brièveté de ſes chants, à la tournure raccourcie du peu d'aventures qu'il y laiſſe entrer, combien lui peſoit ſa penible fonction : la bataille d'*Ivry* occupe à-peine chez lui 300 vers, dont un tiers eſt rempli par une anecdote touchante, mais priſe d'ailleurs ; c'eſt celle du jeune *D'Ailly* : elle eſt toute de l'*Arioſte* : & combien la copie eſt au-deſſous de l'original !

Mais ce qu'il y a de bien plus inconcevable c'eſt qu'écrivant pour une nation chez laquelle les femmes ont joué dans tous les tems un ſi grand rôle ; les ayant fait paroître avec tant d'éclat dans ſes *Tragédies* ; ayant choiſi pour s'eſſayer dans l'*Epopée* une époque où elles ont, ſi non brillé avec plus d'éclat, au moins agi plus vivement, plus violemment que jamais, M. de *Voltaire* ne leur a donné aucune place dans ſon poème ; car je n'appelle pas un rôle *Epique* la petite fantaiſie éphémère du 9e. chant, cette copie foible & maniérée du *Taſſe*, où l'on ne trouve pas plus de paſſion que de décence.

Gabrielle, cette beauté chérie, qui eut une ſi grande part, non-ſeulement aux amours, mais

à la confiance de *Henri IV*, & par qui cependant il ne ſe laiſſoit pas toujours maîtriſer : *Gabrielle*, qui eut pendant quelque tems non ſans vraiſemblance, l'eſpoir de devenir reine, doit être une des principales actrices ſur le théatre de l'*Epopée*, ou n'y point paroître : il valoit mieux la ſupprimer que d'en faire une petite aventurière, inconnue, amenée tout à la fin du poème pour être l'inſtrument & la victime d'une eſpiéglerie qui n'ayant de rapport à aucun évènement antérieur, ſe termine de même ſans laiſſer de traces.

Les prédéceſſeurs de l'auteur *François* ont tout ſacrifié, hiſtoire, vérité, vraiſemblance, pour ſe procurer des femmes paſſionnées ; & lui qui avoit cet avantage ſans effort, l'a ou négligé, ou méconnu.

Ne pouvoit-il pas tirer un parti intéreſſant de cette fameuſe Ducheſſe de *Montpenſier*, plus véritablement l'ame de la ligue que le Duc de *Mayenne* ; de cette femme implacable qui portoit toujours des ciſeaux dans ſa poche pour tondre *Henri III* quand on le feroit *Moine* ; de cette femme qui avoit été un des principaux ornemens d'une cour, où la beauté ſervoit ſurtout à préparer, à aſſurer les crimes de la politique ? L'invocation à l'amour pour l'engager à tendre des pièges au vainqueur d'*Ivry* n'auroit-elle pas été mieux placée dans ſa bouche que dans celle de la *Diſcorde ?* Auroit-il été ſi difficile d'en faire un des principaux mobiles du poème, ſoit qu'elle bornât ſes artifices à tâcher

d'enchaîner *Henri* ſeulement; ſoit qu'elle eſſayât d'étendre le preſtige à pluſieurs des officiers royaliſtes, & d'introduire par ce moyen efficace les défiances, le mécontentement, & la trahiſon, dans l'armée qui menaçoit *Paris?*

Et *Marie Stuard*, l'hiſtoire ne conduiſoit-elle pas le poète à parler de ce meurtre d'une reine de *France*, ſi indignement aſſaſſinée par une rivale vindicative; d'une reine dont les malheurs avoient tant de liaiſon avec les troubles qui repouſſoient *Henri* du trône qu'elle avoit occupé? Sa beauté, ſes imprudences, ſes infortunes trop juſtifiées par des crimes n'en feſoient-elles pas un véritable perſonnage *Epique*, & l'objet d'un intéreſſant épiſode?

Et le Comte d'*Eſſex*, ſi long-tems favori de la Reine qui le fit périr ſur un échaffaud, n'étoit-ce pas là encore une occaſion non-ſeulement de tracer en général un tableau des ſuites que peuvent produire les paſſions des femmes, mais de peindre en particulier les *Anglois* en les feſant agir? Un trait qui a fourni une tragédie *Françoiſe* redonnée tous les jours ne pouvoit-il pas également faire le ſujet au moins d'un chant dans un poème *Epique François?*

Mais il auroit fallu altérer l'hiſtoire! *Elizabeth* n'a jamais été amoureuſe du Comte d'*Eſſex*..... elle étoit vieille..... Eh qu'importe? *Achille* n'a jamais peut-être tué *Hector*. L'hiſtoire prétend que l'iſſue du ſiège de *Troie* fut un accommodement honteux pour les *Grecs*, &

que le ſiège même n'avoit pas été une expédition bien glorieuſe. *Homère* parloit à la génération dont les grands peres avoient pu aſſiſter eux-mêmes à ces traités, à ces prétendus exploits. En a-t-il moins chanté les proueſſes de ces héros chimériques ?

Henri IV lui-même a-t-il jamais été en *Angleterre ?* Eſt-ce à la Reine *Elizabeth* qu'il falloit donner l'amour dans cet épiſode ? Y falloit-il même de l'amour pour le rendre intéreſſant, pour y placer une femme agiſſante, une femme en vie, au lieu d'un buſte ſans mouvement ?

Je ne parle point de tant d'autres perſonnages dont la multitude donne à la ſimple hiſtoire de ce tems-là une apparence dramatique ſi favorable pour l'*Epopée :* je ſuppoſe que M. de *Voltaire* ait été excuſable de ne pas tirer d'eux toutes les reſſources qu'ils pouvoient fournir avec un peu d'imagination ; mais comment les révolutions les plus ſingulières, les évènemens les plus mémorables, ont-ils pu échapper à un auteur qui en étoit pour ainſi dire preſſé à chaque pas, & qui devoit avoir plus de peine à les écarter qu'il n'en auroit eu à en faire uſage ?

Comment n'a-t-il rien dit de la *Hollande*, de cet admirable monument de l'induſtrie humaine, de cette barrière oppoſée par le déſeſpoir au deſpotiſme ; de ces alliés naturels de *Henri IV* ; de ces ennemis irréconciliables & heureux

de *Philippe Second?* Ils entroient ſi naturellement, ſi néceſſairement dans le plan de la *Henriade*, qu'il a fallu de l'effort, de la réflexion pour les en exclure.

Comment n'y trouve-t-on pas un mot ſur les conquêtes des *Portugais* en *Aſie*; ſur celles des *Eſpagnols* en *Amérique*; ſur ces dominations immenſes autant que fructueuſes, toutes réunies ſous le pouvoir du fortuné *Philippe*, & dont les tréſors lui ſervoient à ſoulever la *France?* La nouveauté de ces évènemens; l'importance de ces poſſeſſions; la prépondérance qu'elles donnoient à l'*Eſpagne*; la rivalité naiſſante des *François*, qui commençoient à y jetter un regard d'envie, tout cela n'appartenoit-il pas à un poème dont l'époque eſt la fin du 16e ſiècle, & où les acteurs ſont des *François*, des *Anglois*, des *Eſpagnols?*

Mais comment paſſer de la rivière d'*Eure* aux mers de *Mexique* & de *Calicut?* Comment ſe tranſporter de *Paris* à la *Vera Cruz* ou à *Goa?* Comment? Par un trait d'imagination; comme *Virgile* a fait contemporains *Enée* & *Didon* qui ont vécu à 300 ans l'un de l'autre; comme le *Taſſe* a donné ſérieuſement pour ſoldat à *Godefroi de Bouillon* un *Renaud* qui n'a jamais exiſté, & à ce même *Renaud* pour maîtreſſe une *Armide* non moins chimérique; comme l'*Arioſte* a donné très-plaiſamment au fabuleux *Roland* pour rival, & pour rival heureux, auprès d'une princeſſe *Chinoiſe* imaginaire, un berger *Aſiatique*, dont les copies ne ſont pas rares en *France*; mais

dont l'original n'eſt ſorti que du cerveau du poète. Il falloit créer un reſſort quelconque qui ramenât les deux *Indes* au camp de *Henri*; & il ſemble qu'il auroit été facile d'y réuſſir ſans choquer la vraiſemblance.

Les Proteſtans *François* avoient déjà tenté plus d'une entrepriſe dans ces contrées éloignées. Un chevalier de *Villegagnon* avoit fondé au *Breſil*, en 1552, ſi je ne me trompe, une colonie de *réformés* ſous les ordres, & avec le ſecours de l'Amiral de *Coligni*. Cet eſſai n'ayant pas été heureux, d'autres navigateurs de la même communion avoient fait en 1564 une tentative du même genre ſur les côtes de la *Floride*, & ils y avoient été maſſacrés indignement par les *Eſpagnols*. Un détachement de *Calviniſtes* commandés par un chevalier de *Gourgues* avoit paſſé les mers, uniquement pour punir cette cruauté, pour venger l'aſſaſſinat de leurs freres ſur cette nation d'ailleurs ſi généreuſe, mais dont les ſoldats dans ce ſiècle, & ſur-tout dans cet autre monde, parurent trop ſouvent avoir oublié ſa magnanimité naturelle.

Ces voyageurs guerriers, dévoués par leur naiſſance & leur religion ſpécialement au parti de *Henri IV*, & ſes contemporains, ne pouvoient-ils pas avec probabilité ſe retrouver dans la *Henriade*, & y faire de nouveaux exploits contre les *Eſpagnols* en racontant les anciens?

D'ailleurs la *Ligue* avoit des *Caſtillans*, des *Portugais* dans ſes armées: pourroit-on trou-

ver extraordinaire que quelqu'un d'eux eut ſervi ſous les ſucceſſeurs des *Cortez* & des *Pizarres?* Ne pouvoient-ils pas avoir avec eux des *Mexicains* ou des *Incas? Villegagnon*, le chevalier de *Gourgues* n'en auroient-ils pas pu ramener? Quand *Charles XII* gagna la bataille de *Narva* il fit priſonnier parmi les *Ruſſes* près de la mer *Baltique* un prince *Tartare* né près des *Palus Meotides*. Le poète *François* ne pouvoit-il pas faire trouver à la bataille d'*Ivry* un deſcendant de *Montezuma*, ou d'*Huaſcar*, le faire déſarmer par le roi de *France?* Comblé des bontés de ſon vainqueur, l'*Indien* lui auroit raconté les déſaſtres de ſa patrie: il ſe ſeroit déterminé à la venger en embraſſant le parti le plus juſte, en ſe ſignalant contre des rebelles favoriſés par les deſtructeurs de ſon pays.

N'auroit-il pas pu retrouver encore une mere, ou une ſœur, ou une maîtreſſe chérie, enlevées par les *Rochelois* dans quelques-unes de leurs expéditions contre les nouvelles poſſeſſions *Américaines* des *Eſpagnols?* Leur reconnoiſſance, leur converſion, leur bonheur ou leurs nouvelles traverſes, ſi l'auteur avoit voulu que ce nouvel *Abradate* en ſignalant ſa gratitude pour le *Cyrus François* fut de même ravi à ſa *Panthée*, tout cela n'auroit-il pas pu former un épiſode varié, attendriſſant, ſublime? Y a-t-il un ſeul lecteur qui eût accuſé le poète d'audace, ou de manquer à la probabilité? La raiſon elle-même n'applaudiroit-elle pas à de ſemblables fictions; & la véritable philoſophie n'y offriroit-elle pas

autant & plus de reſſources à la poéſie que les écarts de l'imagination ?

En ſe refuſant à toutes les beautés qui naiſſoient comme on le voit du ſujet, M. de *Voltaire* leur en a-t-il du moins ſubſtitué d'aſſez brillantes pour prévenir les regrets ? Eſt-ce pour prouver ſa propre richeſſe qu'il a paru dédaigner celle de ſa matière ? Je ne vois dans tout ſon poème que trois morceaux qui ſemblent mériter le nom d'épiſode, c'eſt-à-dire, où il ait eſſayé de ſe détacher de l'hiſtoire, & de donner quelque choſe à l'imagination : l'un eſt le voyage en *Angleterre*, du premier chant ; l'autre le voyage au *Ciel*, en rêve, du ſeptième ; & le troiſième, qui eſt un voyage encore, mais un peu différent des deux autres, auprès de la bergère d'*Anet*, dans le neuvième chant. Malheureuſement ſi ce ne ſont pas des matériaux fournis par l'hiſtoire, ce ſont des copies de l'*Enéide*, & de la *Jeruſalem*, ce qui ſuffiroit déjà ſeul pour leur ôter beaucoup de leur mérite.

Je ſais bien qu'on dira que c'eſt un droit établi ; que chaque écrivain récent emprunte ainſi à ſes prédéceſſeurs ſans encourir de blame. *Virgile* a emprunté d'*Homère* : l'*Arioſte* & le *Taſſe* d'*Homère* & de *Virgile*. La *deſcente aux Enfers* eſt tirée de l'*Odyſſée*. *Alcine*, *Armide*, ont été peintes d'après *Didon*. Jamais on n'a reproché aux poètes comme une preuve d'impuiſſance, de ſéchereſſe d'eſprit, cette adoption des idées étrangères qu'ils naturaliſent, & embelliſſent dans leur langue.

Non

Non ſans doute, quand ils les embelliſſent. Ainſi comparez le 6e livre de l'*Enéide*, & l'évocation des ames dans l'*Odyſſée*, vous verrez s'il eſt poſſible de regarder *Virgile* comme un copiſte. Dans le poème *Grec Ulyſſe* creuſe un trou à l'entrée d'une caverne qui communique au *Tartare*. Il y verſe le ſang de pluſieurs victimes. Auſſi-tôt les ames accourent pour en boire. Juſqu'à ce qu'elles aient bu elles ne reconnoiſſent perſonne; & cependant malgré cet aveuglement, & tout ames qu'elles ſont, la vue d'une épée les effraie & les écarte. Enfin quand elles ſont admiſes à humer cette ſavoureuſe liqueur elles reconnoiſſent *Ulyſſe*, & lui diſent des pauvretés, ou des naïvetés ſi l'on veut, dignes de tout cet appareil.

La *deſcente aux Enfers* de *Virgile* eſt autant au-deſſus de cette groſſière puérilité qu'un diamant parfait & bien taillé eſt ſupérieur au ſable où la nature l'a formé. Les imitations de M. de *Voltaire* ſont-elles auſſi heureuſes?

La première, celle de la viſite de *Londres*, n'amène qu'un récit iſolé. *Elizabeth* n'eſt là que pour l'entendre, & pour ſouhaiter un bon voyage au narrateur. Pas un trait relatif aux mœurs *Angloiſes*, à la magnificence de *Londres*, à ſon commerce, au règne ſi remarquable de *Henri VIII*, à la manière dont la fille d'*Anne de Boulen* étoit parvenue au trône après en avoir été exclue: on ne voit dans ce chant, comme dans la gravure qui le décore, qu'un cabinet, un homme aſſis qui parle, & une femme aſſiſe auſſi, qui écoute.

Quelle différence dans l'original ! Le poète commence par tous les détails de la fondation d'une ville ſuperbe ; avant que d'introduire le héros faiſant ſon hiſtoire, il raconte celle & du lieu où il doit parler, & de la ſouveraine qui doit l'entendre : les artifices de *Venus* préparent déjà le lecteur aux ſuites qu'aura le récit pour cette reine infortunée : & en effet l'attention la conduit à la tendreſſe. Elle s'enflamme pour le héros qui raconte ſes malheurs avec tant de grace. Elle ſe livre à une paſſion qu'elle croit innocente, & que la politique même autoriſe : elle en eſt la victime. La deſcription de ſon amour, de ſon déſeſpoir, de la cataſtrophe qui le termine, eſt un chef-d'œuvre de ſentiment & de poéſie tout à la fois qui n'a encore été égalé dans aucune langue.

Enfin par un coup de génie qu'on ne peut aſſez louer, ce même morceau qui, détaché, ſans autre mérite que celui de la perfection du tableau, fixeroit à jamais les yeux & l'admiration des hommes de tous les pays, ſe lioit pour les *Romains* à une des plus remarquables particularités de leur hiſtoire : il expliquoit l'origine de cette haine irréconciliable qui avoit ſi long-tems régné entre les deſcendans de *Didon*, & ceux d'*Enée*, entre *Rome* & *Carthage* : elle juſtifioit en quelque ſorte la ruine de celle-ci, écraſée enfin ſous la fortune de l'autre : tous les hommes inſtruits ſavent par cœur & rediſent avec un plaiſir toujours nouveau ces vers immortels :

Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor,
Qui face, Dardanios, ferroque ſequare colonos ;
Littora littoribus contraria, fluctibus undas, &c.

La foible imitation *Françoiſe* a-t-elle ſeulement la moindre trace de ces beautés, & ſur-tout de la dernière, qui, par le rapport ſingulier des circonſtances devoit ſe préſenter d'elle-même au poète? La rivalité n'eſt-elle pas à-peu-près pareille entre la *France* & l'*Angleterre*, entre *Paris* & *Londres?* N'étoit-ce pas là le lieu d'imaginer une raiſon auſſi ingénieuſe pour expliquer comment le pas de *Calais*, qui met une ſi petite diſtance entre les deux états, en met une ſi prodigieuſe entre les eſprits des habitans?

Les rois étoient amis alors: je l'avoue: mais les nations ne l'étoient pas: d'ailleurs il ne s'agiſſoit pas de copier le trait de génie de l'*Enéide*, mais de l'égaler, de le remplacer par un autre, qui put malgré cet accord momentané faire une alluſion auſſi piquante aux diſpoſitions ſecrettes & héréditaires des deux peuples. Avec un ſi admirable modèle ſous les yeux, en ſe propoſant de l'imiter, M. de *Voltaire* a réduit ſa paiſible conférence entre l'ambaſſadeur couronné, & la fille de *Henri VIII*, à des complimens, des portraits, & des antithèſes.

Il y a peut-être encore plus de différence entre le ſonge où un ſaint roi eſt le guide de *Henri IV*, & la courſe ſouterraine où une *Sibylle* rend le même ſervice à *Enée*. Autant la deſcription du poète *Latin* eſt noble, facile, touchante, claire, mêlée avec une adroite variété de détails philoſophiques, hiſtoriques, mythologiques, & moraux, autant celle du *François* eſt sèche, preſſée, monotone, obſcure.

Ce que la nature même des lieux a de trop ſombre, de trop lugubre, *Virgile* l'adoucit par les rencontres ſucceſſives de *Palinure*, de *Caron*, de *Deïphobus*, de *Didon*. Il n'y a pas juſqu'à la deſcription du *Tartare*, qui ne ſoit animée par des tableaux, & des vers immortels, comme la deſcription du malheureux *Tityе*.

Roſtroque immanis vultur adunco
Immortale jecur tundens, fœcundaque pœnis
Viſcera, rimaturque epulis habitatque ſub alto
Pectore; nec fibris requies datur ulla renatis.

ou celle de cet impie célèbre qui crie à haute voix,

Diſcite juſtitiam moniti, et non temnere Divos;

& tant d'autres dont ce ſeul morceau eſt rempli.

La carte du pays eſt exactement marquée d'après la théologie païenne: les deux voyageurs traverſent d'abord l'*Acheron*, puis le parvis en quelque ſorte des *Enfers*, où il y a plutôt abſence de bonheur que punition. Enſuite ils viennent au véritable *Tartare*, où ſont les grans criminels, & les vrais ſupplices: & ils arrivent aux *Champs Eliſées*, où l'avenir leur eſt révélé ſur les bords du *Léthé*. Tous ces départemens étoient en effet placés par la fable les uns auprès des autres, & ſous la même domination. Le poète eſt à la fois philoſophe majeſtueux, & peintre exact de la croyance de ſon tems.

Mais dans la *Henriade* les deux rois montent d'abord au ciel pour aſſiſter au jugement des

ames: de-là ils *ſont emportés par un tourbillon* dans un *cahos* où ſe trouve l'*Enfer* ſuivant le poète, le *Purgatoire*, ſuivant le ſaint; le *Paradis* eſt tout auprès, & au bout du *Paradis*, le *Paláis des Deſtins*. On ne comprend rien à toute cette marche: elle n'eſt point conforme à nos idées religieuſes: il n'y a pas d'apparence que l'auteur ait voulu la préſenter comme un ſyſtême à lui. Qu'eſt-ce donc? Certainement ce n'eſt pas une beauté que ce mêlange d'idées & d'expreſſions moitié *païennes*, moitié *chrétiennes*, où l'on ne trouve ni les dogmes de l'un de ces cultes, ni les agrémens qui accompagnent les fables de l'autre.

On pourroit même dire que la morale de celui-ci eſt bien plus rigoureuſe. *Virgile* place en *Enfer*, dans le *Tartare*, non-ſeulement les *Sacrilèges*, les *Tyrans*, les *Traîtres* QUI ONT VENDU LEUR PATRIE; mais les *voluptueux Gourmands*, &, ce qui eſt bien plus rigide, les *Parvenus avares qui n'ont pas fait part de leur opulence à leurs proches*; au lieu que le poète *François* s'écrie doucereuſement:

Etes-vous en ces lieux foibles & tendres cœurs,
Qui, livrés aux plaiſirs, & couchés ſur les fleurs
Sans fiel & ſans fierté paſſiez dans la pareſſe
Vos inutiles jours filés par la molleſſe?

Pour concevoir la prodigieuſe diſtance qu'il y a entre l'original & l'imitateur il faut ſurtout rapprocher l'endroit où par un rapport ſingulier de circonſtances les deux poètes avoient préciſément les mêmes choſes à dire, les mêmes pertes à déplorer, & où par conſé-

quent le moderne a pu, & dû copier l'ancien. Dans l'*Enéide* on voit un jeune *Marcellus*, & dans la *Henriade* un jeune Duc de *Bourgogne*, touchant tous deux au trône; donnant tous deux les plus belles eſpérances; ravis tous deux à l'amour de leurs familles, & de leurs nations; loués tous deux dans le poème où ils ſont rappellés par les auteurs des maiſons dont on ſuppoſe qu'ils auroient fait la gloire; enfin enlevés tous deux récemment pour les poètes, puiſque le Duc étoit mort en 1712, & que la *Henriade* nommée alors la *Ligue* a paru en 1723: mais voilà auſſi tout ce qu'ils ont de ſemblable.

Les regrets d'*Anchiſe* ſont pleins de vivacité, d'un enthouſiaſme noble & douloureux tout à la fois.

Oſtendent terris hunc tantum fata, neque ultra
Eſſe ſinent: nimium vobis Romana *propago*
Viſa potens, ſuperi, propria hæc ſi dona fuiſſent.
Quantos ille virûm magnam Mavortis ad urbem
Campus aget gemitus! & quæ Tiberine *videbis*
Funera, cum tumulum præterlabêre recentem.
Nec puer Iliaca *quiſquam de gente* Latinos
In tantum ſpe tollet avos; nec Romula *quondam*
Ullo ſe tantum tellus jactabit alumno.
Heu pietas! heu priſca fides! invictaque bello
Dextera! non illi quiſquam ſe impune tuliſſet
Obvius armato; ſeu cum pedes iret in hoſtem,
Seu ſpumantis equi foderet calcaribus armos.
Heu miſerande puer! ſi qua fata aſpera rumpas,
Tu Marcellus *eris; manibus date lilia plenis,*
Purpureos ſpargam flores; & fungar inani
Munere.

Voilà un poète. Ecoutons ſon imitateur.

O mon fils, des *François* vous voyez le plus juſte,
Les cieux le formeront de votre ſang auguſte.
Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur paſſagère ouvrage de vos mains ?
Hélas que n'eût point fait cette ame vertueuſe ?
La *France* ſous ſon règne eût été trop heureuſe :
Il eût entretenu l'abondance & la paix :
Mon fils, il eût compté ſes jours par ſes bienfaits.
Il eût aimé ſon peuple. O jours remplis d'alarmes,
O combien les *François* vont répandre de larmes
Quand ſous la même tombe ils verront réunis,
Et l'époux, & la femme, & la mere, & le fils !

Quelle différence ! Voyez ſi *Anchiſe* s'amuſe à dire de *Marcellus* que c'eſt une *fleur paſſagère* ; s'il donne l'épithète d'*Auguſte* au ſang qui formera la poſtérité de ſon fils, & qui eſt par conſéquent le ſien propre ; s'il appelle le *plus juſte* des *Romains* un jeune homme qui ne doit pas règner, qualification d'autant plus ſingulière dans le *François* que le poète a dit auparavant de *Louis XII*, que ce roi

Sur ſon trône avec lui fit aſſeoir la Juſtice ;

& qu'il eſt difficile par conſéquent d'être *plus juſte* ; voyez s'il ſe borne sèchement à dire *il eût aimé ſon peuple* ; éloge ſi foible après ce vers,

Il eût compté ſes jours par ſes bienfaits :

Eloge de plus qui n'eſt qu'une répétition, puiſque le poète a déjà dit quelques vers plus haut du Cardinal d'*Amboiſe*, que

Seul il aima la *France*, & ſeul fut aimé d'elle :

Enfin voyez ſi le vieillard *Troyen* s'arrête plus sèchement encore par une froide exclamation

ſur l'image affligeante d'un tombeau, & ſur l'anecdote inintelligible, ſans une note, ou ſans une connoiſſance antérieure des faits, de toute cette famille éteinte à la fois.

Anchiſe ne ſe plaint pas aux dieux de leur dureté envers *Marcellus*; il les accuſe d'en *avoir été jaloux*. " Les Deſtins ne feront que le mon-" trer à la terre : maîtres du ciel, *Rome* en le " conſervant vous eût paru trop puiſſante." S'il parle d'un tombeau, c'eſt pour y joindre une image qui l'anime, & en rend l'idée pénétrante, mais plus douce : " De combien de " regrets retentira le champ de *Mars*; com-" bien de pleurs, ô *Tybre*, tu verras répandre, " quand tu paſſeras aux pieds de ce tombeau " nouvellement conſtruit ſur tes bords!" Ce n'eſt pas aux dépens des grans hommes de ſa race qu'il loue ſon jeune deſcendant : " Jamais " *enfant* n'aura fait concevoir de plus grandes " eſpérances : *nec puer* :" il me ſemble qu'il y a dans ce mot une délicateſſe admirable : loin de lui faire éclipſer les anciens héros, ſon plus grand mérite ſera d'en avoir les vertus, & la fidélité; *heu pietas, heu priſca fides!* enfin il lui adreſſe la parole, " Enfant infortuné, ſi tu peux " vaincre la cruauté du ſort, tu ſeras un vrai " *Marcellus*. Donnez-moi des lis à pleines " mains; que je couvre de fleurs cette chère " ombre, & que je lui rende au moins ce vain " hommage."

Voilà, autant que la foibleſſe de l'idiome & la mienne le permettent, le diſcours d'*Anchiſe* : on y peut entrevoir quelles ſont l'expreſſion, la poéſie de l'original : auſſi nous ne ſommes

ni *Auguſte*, ni *Octavie*; & après 18 ſiècles ce morceau nous arrache encore des larmes: ſa foible copie en fait-elle autant?

L'épiſode de *Gabrielle* comparé à ceux de *Didon* ou *Armide*, n'eſt pas moins inférieur dans les détails: & de plus il eſt eſſentiellement défectueux en lui-même, parce que le héros y eſt avili. Tout concourt à dégrader *Henri IV* dans ſa malheureuſe aventure d'*Anet*, telle que le poème la preſente.

Je l'ai déjà appellée une *eſpiéglerie*: & quel autre nom donner à cette étrange paſſade; à la manière dont elle eſt amenée; à celle dont elle finit; à ce prompt & doux accord inopinément procuré par la Diſcorde; à cet amour né du haſard, & évanoui, comme les bonnes fortunes de garniſon, le lendemain de ſa naiſſance? Le lecteur qui réfléchit n'y a qu'un embarras, c'eſt de décider ſi le héros y eſt plus petit quand il quitte ſa maîtreſſe, que quand il ſe laiſſe entraîner à ſes genoux.

Didon ſe paſſionne pour un étranger! Mais avec quel art ſa foibleſſe eſt amenée! comme elle eſt juſtifiée! combien d'évènemens intéreſſans elle produit! C'eſt un héros, c'eſt le fils de la Déeſſe de l'Amour, pour qui elle s'attendrit: c'eſt ſous les apparences de la généroſité que cette tendreſſe ſe gliſſe dans ſon cœur. *Enée* eſt auſſi malheureux qu'aimable. Son éloquence achève ce que ſes adverſités, ſa figure, & le pouvoir de ſa mere ont commencé. Ce n'eſt qu'après que le récit le plus pathétique a mis ſes vertus dans tout leur jour que *Didon* ſe livre au penchant qu'il lui inſpire.

D'ailleurs elle s'eſt défendue : elle a oppoſé long-tems à ſa paſſion naiſſante ſon ancienne réſolution de ne plus contracter de nouveaux liens, le ſouvenir de ſon premier époux, le ſoin de ſa gloire : rien n'eſt omis de ce qui peut conſtater ſa vertu, & rendre ſa foibleſſe excuſable.

Enfin pour qu'elle ſuccombe il faut encore que ſon ame ſoit diſpoſée à la tendreſſe par l'eſpèce d'émotion qui accompagne la pompe d'une fête ſplendide? il faut que *Junon* & *Venus* ſe concertent pour vaincre ſa réſiſtance. Pour la ſubjuguer il faut tout le mérite d'un grand homme, toute la puiſſance de deux grandes divinités, toutes les ſurpriſes qui aident au développement des paſſions : & quelle nobleſſe, quelle poéſie, quelle vérité dans le tableau en général, & dans tous les détails de cette alliance infortunée.

Le *Taſſe* a auſſi fait ſon héros amoureux : il l'a repréſenté enſeveli un moment dans les plaiſirs : mais quand *Renaud* s'abandonne aux careſſes d'*Armide*, indépendamment des efforts de la magie qui le captivent, c'eſt dans un tems d'exil, & d'oiſiveté, pour lui : c'eſt lors qu'il a le cœur plein d'un juſte reſſentiment contre ſon général ; lors qu'un ordre dont il ne peut ſe venger l'éloigne de l'armée *Chrétienne*.

D'ailleurs, prenez y garde ; c'eſt une étrangère ; c'eſt une enchantereſſe, libre, maîtreſſe d'elle-même, qui le recherche ; le triomphe qu'il remporte ſur elle ne peut ni le flétrir lui-même, ni nuire aux intérêts de ſon parti ; au contraire, il eſt vainqueur encore, & preſque

héros en ſe laiſſant enchaîner. C'eſt pour ainſi dire l'honneur qui le livre à l'amour.

Enfin non-ſeulement il eſt à la fleur de ſa jeuneſſe, & par conſéquent dans l'âge des fautes & des excuſes : mais la paſſion qu'il inſpire, & qu'il éprouve dure aſſez long-tems pour acquérir une eſpèce de dignité : car l'amour s'ennoblit par la conſtance. Il y a un intervalle conſidérable, & beaucoup d'évènemens entre l'inſtant qui le montre amolli par la volupté, & celui qui le rend à la gloire. Le même chant ne voit pas finir & commencer ſes tranſports.

Mais *Henri*, c'eſt dans un âge mûr, avec l'expérience de l'infortune ; c'eſt dans le moment le plus critique de ſes affaires qu'il ſe livre à la première apparence du plaiſir : c'eſt lors qu'après une bataille gagnée ſon abſence peut en faire perdre tout le fruit qu'il s'abſente ſans réflexion : pourquoi ? Pour ſéduire une jeune perſonne dont il devroit, ſur-tout après le *voyage au ciel*, reſpecter l'innocence ; & ce qui eſt bien plus ſcandaleux, bien plus inconcevable, cette jeune perſonne eſt fille d'un de ſes anciens officiers qui riſque actuellement ſa vie pour lui ; & c'eſt l'auteur qui en avertit :

Elle attendoit ſon pere,
Qui fidèle à ſes rois, vieilli dans les haſards,
Avoit du grand *Henri* ſuivi les étendards.

Pour récompenſe le *grand Henri* vient voir ſa fille, la ſéduit, & l'abandonne : & tout cela dans le même inſtant.

Mais c'eſt la verité ! non : d'abord comme je l'ai dit *Gabrielle* dans l'hiſtoire n'eſt rien

moins que cette bergère ſi innocente, ſi tôt ſéduite, & ſi tôt oubliée : mais quand ce ſeroit la vérité, ce n'eſt pas celle-là qu'il auroit fallu ſaiſir, & rendre dans un poème *Epique*. Il falloit au contraire, ou la ſupprimer, ou la métamorphoſer par un trait d'imagination. Les charmes d'*Armide* n'opèrent que quand la gloire de *Renaud* ne peut être compromiſe. Il falloit donc imiter cet artifice, ſi vous vouliez parler des foibleſſes de votre héros, & les couvrir d'un voile qui en ſauvât l'opprobre.

Il eſt donc vrai que l'auteur de la *Henriade* n'a point embelli ſon ſujet ; qu'il l'a même énervé volontairement, faute de tirer parti des beautés qui s'y produiſoient d'elles-mêmes ; & qu'au lieu de ce mêlange de fictions qui donnent aux autres poèmes *Epiques* dont le tems a conſacré les noms, une marche ſi rapide, & cependant ſi ſoutenue, ſi variée, ſi intéreſſante, on ne trouve dans celui-là qu'une monotonie glaciale ; on admire les beaux vers qui s'y rencontrent ſouvent, ſur-tout dans le genre tranquille, & deſcriptif : mais on n'eſt ni ému, ni attaché par les évènemens. Enfin, s'il m'eſt permis d'en dire mon avis, la *Henriade* eſt plutôt une diſſertation en vers, un beau diſcours rimé ſur la dernière moitié du 16e ſiècle, qu'un poème.

Mais, dira-t-on, l'auteur n'a pas pu faire davantage ; il lui manquoit une grande reſſource commune à tous ſes prédéceſſeurs, celle du *merveilleux* ; notre religion interdit les fictions que le *Paganiſme* autoriſoit, & nos mœurs celles que toléroit le coſtume de la *Chevalerie*. Les *Italiens* qui ont immortaliſé *Armide* & *Roland* ont

pu ſubſtituer les prodiges de la magie, & l'illuſion des enchantemens aux divinités de la *Grèce* & de *Rome*; ce que ne permettoient pas à M. de *Voltaire* le nom de ſes héros, la proximité du tems, & le progrès des lumières dans notre ſiècle. Certainement un *Iſmeno* figureroit mal à côté du Duc de *Mayenne:* on auroit ſifflé le poète s'il avoit, comme le *Taſſe*, fait enchanter par un ſorcier tous les arbres de la forêt de *Bondy*, pour empêcher le ſiège de *Paris*; & quoique la belle d'*Eſtrées* fut peut-être réellement encore plus aimable qu'on ne ſuppoſe *Armide*, on n'auroit pas pardonné à l'auteur *Pariſien* s'il avoit bâti d'un coup de baguette, au milieu du parc d'*Anet*, un beau palais magique, où *Henri IV* eût été renfermé dans des murs de diamant.

J'en conviens: mais auſſi ce ne ſont pas ces contes de fées qui ont fait le ſuccès de la *Jeruſalem* & de l'*Orlando*. Au contraire, ils les auroient fait tomber, ou mépriſer, ſans les peintures vraies, ſans les ſituations touchantes & terribles, dont l'habileté des artiſtes a embelli ces chimères.

Je ne crois point du tout qu'il faille à l'*Epopée* ce que le *P. Le Boſſu* appelle aſſez ridiculement la *machine*, c'eſt-à-dire l'intervention des êtres ſurnaturels: *Virgile* en a fait uſage: mais c'eſt auſſi la partie la plus foible de ſon poème. Les dieux d'*Homère* ne réfroidiſſent pas l'*Iliade*, parce que ce ne ſont que des hommes: ils en ont le langage & les paſſions, & encore n'entrent-ils pour rien dans les plus beaux morceaux de ce poème révéré.

Vous n'en trouvez ni dans les adieux d'*Hector* & d'*Andromaque*, ni dans la ſcène ſi énergique, ſi éloquente de tant de ſortes d'éloquences, entre les députés des *Grecs*, & *Achille* qui leur refuſe ſon ſecours; ni dans toute l'aventure de *Patrocle*; ni ſur-tout dans la ſcène plus belle peut-être encore que tout le reſte où *Priam* vient baiſer la main teinte du ſang de ſon fils: on ne peut pas regarder comme une intervention de la divinité le perſonnage ſubalterne qu'y fait *Mercure*. Loin que le poème épique ne puiſſe ſe paſſer de dieux, ou de ſorciers, ou d'êtres intellectuels quelconques perſonnifiés, je ſuis perſuadé qu'au contraire le ſeul moyen d'égaler aujourdhui les modèles en ce genre, & de le devenir ſoi-même, ſeroit d'écarter ces expédiens puériles & ſuperflus.

Les vraies fictions *Epiques* doivent être des évènemens conçus & diſpoſés avec art, heureuſement décrits. Ces poèmes ſont des romans en vers: l'intérêt doit donc, comme dans les romans, y naître des grandes paſſions bien ſaiſies, bien développées; des incidens bien enchaînés & bien rendus, des épiſodes enchaſſés ſans effort, & entremêlés de manière qu'ils prolongent l'action, ſans la ſuſpendre ni la refroidir; enfin de l'adreſſe & de la fécondité à multiplier des ſituations capables d'émouvoir le cœur, des traits qui peignent les héros, mais par des faits où on les voit agir, & non par des paroles où l'auteur ſeul ſe montre.

Voilà la vraie *machine* de l'*Enéide*, de l'*Iliade*, de la *Jeruſalem*, de l'*Orlando*, &c. & non les *dieux* ou les *ogres* qu'on abandonneroit aux en-

fans, comme le *petit poucet*, & la *barbe bleue*, s'ils y étoient ſeuls. Ces fictions-là ſont indépendantes du changement des mœurs, des variations dans les préjugés, dans les cultes, dans les gouvernemens; elles tiennent au cœur qui ne change pas; au penchant naturel qui nous porte toujours à admirer ce qui eſt grand, à aimer ce qui eſt ingénieux; à nous affecter de ce qui eſt attendriſſant. Voilà le merveilleux qui réuſſira dans tous les tems, & qui offre à la vraie poéſie cent fois plus de reſſources que toutes les ſorcelleries & tous les enchantemens du monde.

Mais enfin en ſuppoſant néceſſaire une *machine* à la *Le Boſſu*, ce n'eſt pas l'impoſſibilité d'en employer une qui contribue à la foibleſſe de la *Henriade*, puiſque l'auteur en a fait uſage comme ſes prédéceſſeurs, en s'appropriant leurs inventions; mais il n'a pas été plus heureux dans cet emprunt que dans les autres.

Vous trouvez chez lui par exemple la *Diſcorde* perſonnifiée comme dans l'*Orlando*; elle y eſt même un perſonnage bien plus eſſentiel: dans le poème *Italien* elle ne joue qu'un rôle ſubalterne & momentané: au lieu qu'elle eſt l'ame, le mobile, la *machine* entière du *François*. Pour apprécier l'imagination des deux poëtes, il n'y a qu'à comparer les effets que produit chez chacun d'eux reſpectivement ce reſſort commun.

Dans la *Henriade*, la *Diſcorde* paroît d'elle-même au 4e chant, & elle paroît pour ſon compte. D'*Aumale* eſt expoſé dans une ſortie: elle tremble de le perdre.

La barbare qu'elle eſt a beſoin de ſes jours.
Elle approche ; elle oppoſe au nombre qui l'accable
Son bouclier de fer immenſe, impénétrable.*

Elle le ſauve. De-là elle court à *Rome* chercher la *Politique*, pour venir ſéduire la *Sorbonne*, miniſtère qu'elle pouvoit, ce ſemble, bien remplir elle-même ; elle fait un ſecond voyage, mais aux enfers, pour engager le *Fanatiſme* à venir préparer l'aſſaſſinat de *Henri III*, fonction qui n'étoit pas encore au-deſſous, ou au-deſſus d'elle ; enſuite elle anime un inſtant les *Seize* ; & finit par appeller l'Amour pour venir l'aider à enchaîner *Henri IV*.

Dans tout cela, hors la protection qu'elle donne à d'*Aumale*, & ſa ligue avec l'Amour, qui ne ſont pas deux bien grans, deux bien merveilleux incidens, vous ne voyez que l'hiſtoire didactiquement ſuivie : la *Diſcorde* de M. de *Voltaire* ſe trouve tout auſſi bien chez le P. de *Thou* que dans la *Henriade* ; cette prétendue furie n'eſt

* Il eſt aſſez ſingulier que M. de *Voltaire*, craignant de donner trop au *merveilleux*, par égard pour la philoſophie de ſon ſiècle, ait armé la *Diſcorde* d'un bouclier, ce qu'*Homère* lui-même n'auroit pas fait. Ce poète, exact obſervateur des convenances, ne donne jamais cette eſpèce d'armes qu'aux dieux dont le métier, en quelque ſorte, eſt de la porter ; à *Jupiter* le dieu ſuprême, à *Minerve*, & à *Mars*, divinités ſpéciales de la guerre. *Neptune*, *Apollon*, *Mercure*, n'ont point de bouclier. Quand ils veulent combattre, ils empruntent l'*égide*, ou ſe couvrent des armes d'un ſoldat ordinaire ; preuve ce me ſemble que, dans ſon enthouſiaſme même, *Homère* ne perdoit pas ſon ſang-froid, & qu'il ne haſardoit rien ſans réflexion.

n'eſt plus un perſonnage poétique; c'eſt un nom donné à l'eſprit qui animoit la ligue & ſes partiſans.

Ce nom eſt même auſſi mal-imaginé que mal-appliqué: le poëte auroit pu auſſi-bien perſonnifier l'*ambition*, la *vengeance*, &c.: & leur faire opérer tout ce qu'il attribue à ſa *Diſcorde*. Dans les démarches qu'il prête à celle-ci on ne voit rien qui la caractériſe; ou plutôt au contraire elles démentent ſon vrai caractère: au lieu d'être occupée à *diviſer*, elle ne l'eſt qu'à *unir*.

Il eſt vrai que ces unions ont pour objet de nuire: mais n'importe: pour juſtifier ſon titre, il faudroit qu'elle nuisît en ſemant le trouble, la défiance, la haine; il faudroit qu'elle manœuvrât dans le parti de *Henri IV* pour détacher de lui ſes amis, pour les armer les uns contre les autres, au lieu de ſe borner à reſſerrer les liaiſons entre ſes ennemis.

Voulez-vous voir une vraie *Diſcorde*, une *Diſcorde* poétique, agiſſante: la voici d'après l'*Arioſte*.

Une nuée d'infidèles armés, & parfaitement unis, menace la *Chrétienté* ſous les ordres d'*Agramant*, l'*Agamemnon* de ces nouveaux *Grecs*. Dieu employant les cauſes ſecondes pour ſauver ſon égliſe, envoie un ange chercher la *Diſcorde*, & lui donner ordre de troubler ces mécréans, de les brouiller entr'eux, d'exciter dans leurs troupes des diviſions qui traverſent leur projet, & les empêchent de l'exécuter. L'ange la

cherche, & la trouve dans un chapitre de *Moines:* (ſongez que l'*Orlando* eſt un poème *héroï-comique*, genre dont je parlerai bientôt) il lui notifie ſa commiſſion: elle part, & s'abat ſur l'armée infidelle.

Auſſi-tôt le camp ſe trouve plein de diſſentions, de diſputes, de querelles de toute eſpèce. Les plus ſérieuſes s'élèvent entre les principaux guerriers, qui ſe déterminent à les vuider en combat ſingulier. Comme ils ſont quatre qui ont tous les uns contre les autres des intérêts compliqués, on les fait tirer au ſort pour ſavoir par qui les batailles commenceront; le ſort tombe ſur *Mandricard*, & *Rodomont*. Le jour eſt aſſigné: quelque chagrin que ces troubles & plus encore ce moyen de les appaiſer cauſent au grand *Agramant*, il eſt forcé d'y conſentir.

Tout le coſtume de la chevalerie errante eſt peint & déployé avec la plus grande richeſſe par le poète. Deux tentes ſont dreſſées aux extrémités du champ: chacun des combattans s'y rend avec ſes *parrains* chargés de lui préſenter les différentes pièces de ſon armure. En donnant à *Mandricard* ſon épée, qui eſt celle de *Roland*, un des parrains la reconnoît: il a fait vœu autrefois de conquérir auſſi cette épée, & il veut la garder: grande noiſe: *Roger*, un des quatre chevaliers dont le combat a été reculé par l'évènement du ſort, reprend ſes prétentions, & ne veut plus reſpecter l'ordre convenu, puiſqu'il eſt enfreint par un nouveau concurrent. *Mandricard* défie les deux ennemis tout à la fois: tous ſortent en fureur, prêts à ſe charger les uns les autres: voilà déjà trois duels pour un.

Agramant étonné du tapage accourt avec ſon *Neſtor* le vieux *Marſile :* tandis qu'ils cherchent un moyen de conciliation on entend un fracas horrible dans l'autre tente : *Rodomont* étoit prêt à monter ſon cheval de bataille, dont il eſt devenu poſſeſſeur après pluſieurs aventures : un des parrains en viſitant le harnois du fier courſier s'eſt apperçu que c'eſt ſon cher *Front-de-lait*, un excellent cheval qui lui a été volé autrefois, & depuis la perte duquel il a juré de n'aller qu'à pied, juſqu'à ce qu'il le retrouve : auſſi-tôt il s'empare de la bride ; il fait ſerment de ne s'en plus déſaiſir, & tire l'épée pour ſoutenir ſon droit : de-là auſſi des injures, des coups, & un effroyable tumulte.

Agramant laiſſe *Marſile* pour contenir une des tentes : il revient en hâte à l'autre, ſuivi d'une partie des chefs de l'armée, bien ſurpris comme lui de ce nouveau contretems. Parmi eux ſe trouve l'orgueilleuſe *Marſiſe*, Amazone indomptable, arrivée depuis peu au camp des *Mores*, dans l'unique intention de défier au combat les *Paladins* de *Charlemagne :* en entendant parler du cheval volé, elle ſe ſouvient qu'elle en a connu le maître ; & que le même jour où il a été ainſi trompé par un fripon, on lui a enlevé à elle-même une riche & excellente épée : elle eſt bien ſurpriſe de trouver ſon voleur à la ſuite d'*Agramant*, qui, pour le récompenſer, en a fait un roi : elle tombe ſur le larron couronné, l'emporte ſur le col de ſon cheval pour le faire pendre, & défie *Agramant* lui-même, s'il veut interpoſer ſon autorité ; ce qui achève de tout

brouiller; & chacun des intéreſſés ayant ſes troupes dans l'armée, ainſi que ſon parti dans le conſeil, on peut conjecturer quel déſordre il réſulte de toutes ces diviſions dans l'*Oſt* des ennemis de *Charlemagne*.

Voilà ce que la *Diſcorde* opère en paſſant dans l'*Orlando*, où elle n'eſt qu'un perſonnage épiſodique, inſtantané : voilà ce que l'*Arioſte* a fait de rien; ce qui occupe à-peine chez lui un quart de chant. Je ne ſais ſi dans tous les poëtes anciens & modernes il y a un morceau qui prouve plus de génie, plus d'imagination. *Cervantes* l'a imité avec beaucoup d'art dans ſon *Don Quichotte:* mais *Cervantes* n'eſt que copiſte. Combien la Diſcorde parleuſe du *François* eſt foible, nulle, auprès de la Diſcorde agiſſante de l'*Italien!* Ce n'eſt donc pas à cauſe de la révolution arrivée dans nos mœurs, dans notre religion, que la *Henriade* eſt ſi inférieure, même du côté de la *machine*, aux poëmes qui l'ont précédée.

D'après ces obſervations que reſte-t-il donc à cet ouvrage? Le nom d'*Epique* d'abord, comme je l'ai dit, ce qui eſt un petit mérite : & en outre l'avantage plus eſſentiel de contenir de très-beaux vers, des portraits admirablement tracés; de raſſembler tant dans le texte, que dans les notes qui y ſont jointes, les principaux évènemens d'une époque à jamais mémorable pour les *François*; de fournir chez eux aux hommes chargés de l'éducation de la jeuneſſe quelques détails, qu'ils puiſſent comparer dans leur langue aux belles deſcriptions tirées des poëtes anciens; ce qui n'empêche pas que

ce même ouvrage ne conſtate l'infériorité de l'auteur en ce genre, & ne prouve que parmi tant de ſortes d'eſprits dont la nature l'avoit doué avec profuſion il y en avoit au moins une qu'elle lui avoit refuſée.

Au reſte je crois que c'eſt à la précipitation des amis de M. de *Voltaire* plus encore qu'à lui-même, qu'il faut attribuer l'imperfection de la *Henriade*, & même ſon exiſtence. Il en avoit, comme on ſait, conçu le plan, & exécuté la première ébauche, à un âge où il étoit difficile qu'il fournît une ſemblable carrière; ſur-tout ſe partageant, comme il le feſoit, entre tous les genres de litterature. La ſociété où il vivoit alors étoit compoſée d'amis plus éclairés que ſenſibles, plus délicats que paſſionnés, livrés à une philoſophie très-propre à perfectionner le goût, mais non pas à reveiller l'imagination; & ſe piquant ſur toute ſorte de matières d'une façon de penſer très-indépendante.

L'eſquiſſe de la *Henriade* ſous le nom de la *Ligue*, fut très-applaudie par eux: ils y trouvèrent contre les *prêtres* des traits vifs qui les flattèrent, de beaux vers qui les flattèrent avec encore plus de raiſon: ils ne furent point rebutés par la froideur qui étoit dans leurs principes. Au lieu d'appuyer auprès du jeune débutant d'autres conſeils plus ſévères qui l'auroient décidé à l'abandonner, ils lui prodiguèrent des éloges qui le pouſsèrent à l'imprimer, avant non-ſeulement que le coloris fut complet, mais même avant qu'il y eut rien d'arrêté dans le trait, ni dans le deſſein.

Ces éloges donnés avec éclat firent illuſion au public, & à l'auteur lui-même : raſſuré par eux contre ſon ſentiment intérieur, il a toute ſa vie travaillé à polir ſon eſquiſſe ; mais il n'a jamais penſé à en retoucher, à en aggrandir le plan ; & quand il auroit voulu le faire, peut-être ne l'auroit-il pas pu. Il auroit toujours préféré le travail plus facile du théatre, & les nombreuſes occupations plus agréables qu'il s'étoit faites, à cette méditation profonde, à ces efforts pénibles, néceſſaires pour compoſer un bon plan de poème épique, & plus encore pour en réformer un mauvais.

A-peu-près dans le même tems où M. de *Voltaire* traitoit ainſi l'*Epopée* ſérieuſe, il ſe haſardoit à eſſayer de l'*Epopée* burleſque. On trouve dans l'hiſtoire de *France* une ſeconde époque preſque ſemblable à celle dont nous venons de nous occuper : c'eſt le règne de *Charles VII :* les évènemens, & les deux Rois ont enſemble de ſinguliers rapports.

Charles & *Henri* étoient tous deux braves, tous deux aimables & indulgens ; ils mêloient tous deux les plaiſirs aux affaires, & l'amour aux combats : tous deux furent proſcrits dans leurs propres états ; tous deux eurent à conquérir leur royaume, & le même royaume, ſur leurs ſujets revoltés, ſoutenus par des étrangers ; tous deux affermis ſur le trône s'appliquèrent à rétablir l'ordre & l'abondance dans leurs provinces ſi long-tems dévaſtées. Enfin tous deux périrent d'une mort funeſte, & prématurée, l'un de faim, par la crainte d'être

empoiſonné par ſon fils ; l'autre de la main d'un de ſes ſujets.

Une première différence entr'eux c'eſt que la religion qui cauſa toutes les infortunes de *Henri* n'entra pour rien dans celles de *Charles* ; & une ſeconde c'eſt l'anecdote étonnante qui diſtingue le règne de celui-ci ; c'eſt le ſecours qu'il reçut de la *Pucelle* ſurnommée d'*Orleans*, parce que ſon premier exploit fut de faire lever aux *Anglois* le ſiège de cette ville.

Si l'un de ces règnes à été jugé digne de l'*Epopée*, & capable de fournir le ſujet d'un poème *héroïque*, pourquoi le ſecond n'auroit-il pas le même honneur ? Sans doute *Jeanne d'Arc*, combattant pour ſon pays, égalant les plus grans guerriers par ſon courage, & ſes ſuccès, n'a rien de ridicule. Les *Clorindes*, les *Marphiſes*, les *Bradamantes*, les *Camilles* ne le ſont pas ; & il eſt fort douteux qu'elles aient jamais valu la bergère de *Vaucouleurs*. La lâche cruauté qui n'ayant pu la vaincre, oſa la punir de ſon courage par le plus cruel ſupplice, auroit pu fournir un *épiſode* bien touchant : je ne ſais ſi je me trompe, mais il me ſemble que la ſubverſion de la *France*, & ſon rétabliſſement ſous le pere de *Louis XI*, ouvroient à l'épopée un champ nouveau, & des reſſources ſûres pour intéreſſer les lecteurs de tous les pays, & à plus forte raiſon des compatriotes.

Par malheur un homme ſans talens a traité, & manqué ce beau ſujet : on s'eſt hâté, *à la Françoiſe*, de le regarder comme impraticable. Parce que *Chapelain* y a échoué, on a décidé

que perſonne n'y réuſſiroit. M. de *Voltaire* lui-même appelle quelque part, *bêtiſe*, l'idée de le traiter ſérieuſement ; & il en étoit ſi perſuadé que quand après avoir eſſayé de jouter contre *Virgile* dans le genre ſérieux, il ſe propoſa d'imiter ce que l'*Arioſte* a de plaiſant, ce fut ce même ſujet qu'il choiſit comme un canevas propre à recevoir une broderie légère : il en fit ſous le nom de la *Pucelle*, une farce, une véritable parodie de la *Henriade*.

Cet ouvrage a eu un très-grand cours. La jeuneſſe a été ſéduite par les peintures licentieuſes dont il eſt plein ; les femmes & les gens du monde par les plaiſanteries, & quelques images voluptueuſes qui s'y rencontrent ; les connoiſſeurs même ont applaudi aux détails de poéſie admirables qui n'y ſont pas rares. Il a donc paru réunir tous les ſuffrages, & ſes ennemis même n'ont pas oſé beaucoup les diſcuter. Le fonds en eſt ſi licentieux qu'ils n'ont pas entrepris d'en apprécier l'exécution, & les acceſſoires ; ils ſe ſont abſtenus d'y toucher, comme les pirates s'écartent d'une ville foible, & ſans défenſe, mais où ils ſavent qu'eſt la peſte. Par cela ſeul la *Pucelle* ſeroit déjà bien au-deſſous de l'*Orlando*.

Les plaiſanteries de l'*Arioſte* en général n'ont rien dont la pudeur s'alarme. Si quelques-uns de ſes contes paſſent un peu les bornes du ſimple badinage, ſa langue & ſon ſiècle concourent également à l'excuſer. Nous admirions les infamies de *Rabelais*, quand les *Italiens* ſourioient de *Joconde*. Et ce conte le

plus libre de ceux de l'*Arioſte*, ce n'eſt pas même dans la bouche du poète qu'il ſe trouve. C'eſt un aubergiſte qui parle; il parle à un amant qui vient d'éprouver de ſa maîtreſſe un trait de perfidie ſi cruel; cette hiſtoriette eſt ſi propre à le conſoler; l'auteur paſſe ſi promptement à des objets dont la délicateſſe la plus ombrageuſe ne peut s'effaroucher, que la cenſure eſt déſarmée, pour ainſi dire, avant que d'avoir eu le tems de ſe fâcher.

Les autres occaſions qui pourroient reveiller ſa ſévérité ſont rares dans l'*Orlando*, au lieu que dans la *Pucelle* du 18e ſiècle à-peine y a-t-il un chant capable de motiver ſon indulgence. La pudeur y eſt ſans ceſſe bleſſée, & d'une manière choquante. Le coloris ne déguiſe pas même ce que les deſſeins ont de révoltant. A-peine pourroit-on pardonner à l'auteur d'avoir emprunté quelquefois le pinceau de *La Fontaine*; & preſque par-tout il ſe ſert de la broſſe de l'*Aretin*.

Par cela ſeul donc, comme je l'ai dit, ce ſecond poème, eût-il d'ailleurs toute la perfection dont cette partie de la littérature eſt ſuſceptible, ne pourroit ſoutenir le parallelle avec l'*Orlando*, mis, non ſans raiſon, au nombre des plus glorieux monumens de l'*Italie*. Mais malheureuſement il n'a pas même cette perfection. L'auteur s'eſt évidemment propoſé l'*Arioſte* pour modèle, & cependant il ne l'a point du tout ſuivi: il n'a fait ni un original, ni une copie. Son poème eſt un amas monſtrueux de petites pièces rapportées, étincel-

lantes quelquefois de ſaillies très-agréables ; mais qui ne compoſent pas plus un poème que les *Cent nouvelles nouvelles* ne font un roman.

L'*Orlando* par lui-même eſt un genre très-bizarre en apparence. La *Jeruſalem*, l'*Enéide*, l'*Iliade* ſont graves, héroïques d'un bout à l'autre. Si dans le 5e livre du poème *Latin* vous trouvez l'aventure du pilote jetté dans la mer par la fougue du commandant de ſon vaiſſeau ; ſi *Virgile* s'amuſe à le peindre bien mouillé, rendant l'eau amère qu'il a bue, & les *Grecs* riant de la chûte ainſi que de ſes ſuites, c'eſt dans la deſcription des jeux qu'il a placé cette caricature ; elle n'occupe qu'un coin du tableau, deſtiné d'ailleurs tout entier à n'offrir que l'image de la joie & du divertiſſement. L'aventure des *tables mangées*, & le vers comique du petit *Jules*,

Menſas conſumimus ipſas,

n'eſt point une plaiſanterie : c'eſt le fonds d'un conte admis depuis long-tems dans les antiquités de *Rome*, puiſqu'il ſe retrouve dans l'hiſtoire qui nous les a conſervées en proſe.

L'*Odiſſée* eſt très-différente de l'*Iliade* : c'eſt même preſque l'autre extrémité ; mais auſſi c'eſt un autre ouvrage. *Homère* n'a pas peint ſur la même toile les combats des *Dieux*, & la métamorphoſe des compagnons d'*Ulyſſe* ; les adieux d'*Andromaque*, & le mugiſſement des peaux des bœufs que ces mêmes compagnons d'*Ulyſſe* avoient mangés depuis huit jours.

Les *Italiens* ſont les premiers qui aient imaginé de mêler enſemble dans l'*Epopée* des évènemens attendriſſans, & des aventures bouffonnes ; de paſſer tout d'un coup du ſtyle le plus élevé au plus badin ; de ſe livrer à l'imagination la plus déſordonnée en apparence, ſans cependant jamais perdre tout-à-fait de vue la nature ; d'égayer l'eſprit ſans ceſſer de toucher le cœur ; & qui aient ainſi donné à leurs récits la nobleſſe, l'héroïſme de la *Tragédie*, ſans en exclurre les peintures tirées non-ſeulement de la vie ordinaire, mais de ce qu'elle a de plus facétieux, de plus propre à entretenir la gaieté. Et de tous les *Italiens* qui ſe ſont hazardés dans ce genre aucun n'a rien produit de comparable à l'*Orlando Furioſo*. C'eſt la perfection du *Burleſque*, genre plus naturel, plus eſtimable, plus difficile à traiter qu'on ne le croit ; genre décrié en apparence dans notre langue, parce qu'il y a été trop avili ; mais dont nos meilleurs écrivains, à commencer par *Boileau*, ont ſu tirer un très-grand parti, en ſe gardant de l'employer ſous ſon ancien nom.

Il a de certaines limites dont il ne faut pas s'éloigner, des paſſages délicats qu'il faut ſaiſir, des nuances légères qu'il ne faut pas trop forcer. C'eſt l'art avec lequel toutes ces loix ſont ſuivies dans l'*Orlando*, qui en fait le mérite. C'eſt ce que M. de *Voltaire* a voulu imiter, ce qu'il étoit, ce ſemble, par ſa tournure d'eſprit plus propre à imiter qu'un autre, & malheureuſement ce qu'il n'a point imité du tout dans ſa *Pucelle*.

Le ſtyle de l'*Arioſte* eſt toujours proportionné à ce qu'il raconte; énergique, impétueux, terrible dans les batailles; doux, tendre, brillant dans les aventures galantes; plaiſant, ſérieux, animé, grave dans les autres, ſuivant le ſujet: au lieu que du commencement juſqu'à la fin de la *Pucelle*, vous ne voyez qu'un ſtyle. C'eſt une ironie perpétuelle, un perſifflage uniforme.

L'*Arioſte* eſt maître de ſon ſujet: mais il s'en occupe. Lors même qu'il badine, il n'a point l'air de ſe moquer de ſes héros, ni de ſes lecteurs: & c'eſt ce que fait toujours M. de *Voltaire*. L'auteur *Italien* eſt fidèle au coſtume de la chevalerie; mais c'eſt pour le rendre reſpectable: le *François* s'y conforme auſſi, mais pour le rendre ridicule. Le premier ſe permet quelquefois des contes plaiſans, & des aventures riſibles; mais ce n'eſt pas à ſes vrais héros qu'elles arrivent. Le ſecond au contraire ne cherche qu'à égayer ſes lecteurs: tout eſt *arlequin* dans ſon poème; les premiers & les derniers de ſes perſonnages portent également ce maſque flétriſſant. *Bonneau* eſt très-comique, & c'eſt une des meilleures bambochades du poème; mais *Dunois*, mais *Charles VII*, mais la *Pucelle*, ne devroient pas l'être; & il ne leur arrive que des contre-tems bouffons qui les dégradent.

C'eſt ſur-tout en cela que M. de *Voltaire* me paroît s'être mépris. Il n'a pas ſongé qu'il y avoit deux ſortes de *Burleſque*, qui conſiſtent

l'un à parler avec nobleſſe, avec emphaſe même des petites choſes ; l'autre à ravaler les grandes par des expreſſions baſſes, ou des idées aviliſſantes. Le premier bien ménagé peut plaire, & plaît aux honnêtes gens, parce qu'il n'a rien qui les afflige, ni les humilie. Ce qui eſt beau eſt toujours beau, malgré l'uſage inverſe en quelque ſorte qu'on en fait. Ainſi, quand *La Fontaine* dans ſa fable du *Renard* & du *Bouc*, dit *que le tems qui toujours marche, avoit de l'aſtre au front d'argent échancré la face circulaire*, cette peinture admirable de la lune en *décours* n'eſt point gâtée, elle devient même plus piquante, quand on la voit aboutir à faire prendre par le bouc cet aſtre pour un fromage à moitié mangé. C'eſt encore ce *Burleſque*-là, qui fait le charme du *Lutrin*.

Il n'en eſt pas de même de l'autre *Burleſque*, de celui de *Scarron*, qui ſe réduit à donner aux perſonnages élevés le ton & les manières de la plus vile canaille, à traveſtir en caricatures ignobles des peintures majeſtueuſes. Couvrez un nain des armes d'*Achille* ; que le pigmée ſous ce fardeau veuille imiter la démarche du vainqueur d'*Hector*, rien ne ſera plus plaiſant ; mais ſi c'eſt le fils de *Pélée* qui pour contrefaire *Therſite* s'ajuſte avec réflexion une boſſe artificielle ; ſi le plus beau des hommes s'avilit pour amuſer les ſpectateurs, juſqu'à prendre le maſque & l'allure du plus difforme, ne détournerez-vous pas les yeux avec dégoût de cette maſcarade révoltante ? Voilà les deux *Burleſques*.

C'eſt ce que l'*Arioſte* a parfaitement ſenti. Souvent il s'égaie, mais il ne s'avilit nulle part: il y a toujours ſur ſes peintures, quelles qu'elles ſoient, un vernis délicat qui les empêche de ſe ternir. Au lieu que M. de *Voltaire* dans la *Pucelle* jette à pleines mains la fange ſur les ſiennes. Hors le premier chant qui eſt d'un ton agréable, & qui annonce tout autre choſe que ce qui le ſuit, le lecteur n'a pas un plaiſir qu'il ne paie par des regrets, pas un moment de ſatisfaction pour lequel il n'en éprouve pluſieurs d'indignation, & de dégoût.

D'ailleurs dans l'*Orlando* tout comique, tout burleſque qu'il eſt en partie, on découvre une conduite réfléchie, un plan lié; on y trouve à chaque chant des leçons, des modèles de magnanimité, de décence, avec une variété, une profuſion inépuiſable de caractères, ſupérieure même en ce genre à l'abondance d'*Homère*. *Marphiſe* & *Bradamante* ſont toutes deux guerrières; mais la fierté de l'une relève la touchante ſenſibilité de l'autre. *Angélique* & *Fleur-de-Lys* ſont deux amantes paſſionnées; mais comme la coquetterie de la première eſt traitée! Comme la fidélité de la ſeconde eſt peinte!

Roland, *Renaud*, *Roger*, *Brandimard*, *Rodomont*, *Mandricard*, *Ferragus*, &c. ſont tous de braves gens; mais tous avec une phyſionomie reconnoiſſable, & un courage différent. *Roland* & *Renaud* aiment avec tranſport, & ſe battent avec généroſité. *Roger* a l'ame plus

tendre, des paſſions moins violentes, & le cœur auſſi noble. *Brandimard* n'eſt pas moins bon chevalier, & fidèle amant ; mais l'amitié partage ſon cœur avec l'amour ſans l'affoiblir. *Mandricard*, *Rodomont*, ſont des furieux chez qui la tendreſſe prend la nuance féroce & inſultante de leur valeur ; & *Ferragus*, qui outre leurs défauts, ne connoît pas même l'amour ; il n'en a que l'inſtinct.

Joignez à cette diverſité de perſonnages tout ce que l'héroïſme de la *chevalerie* à d'impoſant, tout ce que l'imagination la plus féconde a de flatteur, ce que la ſenſibilité la plus douce a de touchant ; des épiſodes ſans nombre, les uns gais comme ceux de *Médor* & d'*Angélique*, de *Doraliſe* & de *Rodomont* ; les autres douloureux, comme ceux de *Zerbin* & d'*Iſabelle*, de *Brandimard* & de *Fleur-de-Lys* ; d'autres ingénieux, comme le voyage d'*Aſtolphe à la Lune* ; & vous aurez une idée de l'admirable poème de l'*Arioſte*. En quoi lui reſſemble la *Pucelle* moderne ?

Ajoutez que dans ce dernier ouvrage la ſatire eſt portée au dernier dégré de la licence. Les éditions faites ſous les yeux de l'auteur dans ſa vieilleſſe contiennent un chant nouveau, employé tout entier contre ſes ennemis qu'il nomme, qu'il traveſtit en *galériens*, & qui étant ſauvés de la chaîne par leur roi, ne lui marquent leur reconnoiſſance qu'en le volant. Cet abus de l'eſprit eſt atroce. Aucun poète juſqu'à M. de *Voltaire* ne s'en étoit permis de pareils, & malheureuſement il s'y eſt encore

livré d'une manière preſqu'auſſi ſcandaleuſe dans ſon poème de la guerre de *Genève.*

Terminons cet article affligeant que le reſpect dû à la vérité m'arrache ; & convenons que malgré le début des chants de la *Pucelle,* qui ſont preſque tous admirables ; malgré les détails charmans qui ſont fréquens dans cet ouvrage ; malgré l'accueil favorable que le public lui a fait, la gloire poétique de M. de *Voltaire* n'auroit rien perdu s'il n'avoit pas donné ce ſigne de plus de ſa fécondité ; elle y auroit même gagné, puiſqu'il indique la borne de ſes talens, plutôt que leur étendue.

☞ *La ſuite au Numero LXXIX, ou LXXX. Nous quitterons un moment la* LITTERATURE *pour la* POLITIQUE, *la* PHYSIQUE, *&c. Il faut bien parler de ce* CONGRÈS *qui a ſi rapidement acquis une ſouveraineté, & qui a de la peine à trouver une maiſon ; de ces* LIBRES AMERICAINS *qui conſacrent la priſe de poſſeſſion de leur Indépendance par des proſcriptions moins ſanglantes, mais en un ſens plus atroces que celles des* MARIUS, *des* SYLLA, *des* OCTAVES, *parce que celles-ci étoient l'ouvrage d'un petit nombre de ſcélérats enivrés par la fortune, au lieu que les autres ſont ordonnées, ratifiées, exécutées en corps de nation, & de ſang-froid. Il faut bien dire un mot de ces pauvres* CIRCONCIS *que l'on veut démembrer ; de ces gros* BALLONS, *de* CET AIR *inflammable, qui font fermenter tant de têtes ; de ces* AUTOMATES *qui jouent aux échecs, qui parlent, &c : enfin de tant de nouveautés, & de ſingularités dont abonde ce moment de la fin du ſiècle.*

EN commençant ces *Annales*, j'ai obſervé autrefois que notre ſiècle étoit juſqu'ici de tous ceux dont l'hiſtoire conſervera le ſouvenir, le plus fécond en révolutions ſingulières, très-peu conformes à la marche ordinaire de la politique & des évènemens: mais de toutes ces ſingularités la plus grande c'eſt que de plus il raſſemble ſeul preſque tous les incidens qui ont diſtingué les périodes précédentes; preſque toutes les ſubverſions, ou les nouveautés éparſes par exemple dans la durée des 16e & 17e ſiècles reparoiſſent ou copiées litteralement, ou répétées en ſens inverſe dans le 18e. Il ſera aiſé de s'en convaincre par le court rapprochement que je vais mettre ſous les yeux des lecteurs.

REVOLUTIONS,

ET ÉVÈNEMENS REMARQUABLES

Du 16e ſiècle, & du 17e.	*Du 18e.*
La Couronne *Impériale* déférée malgré la jalouſie & les efforts de la *France* à *Charles V*, fixée dans ſa famille, & devenue malgré les	La même Couronne ſortie un moment de la Maiſon de *Charles V*, par le défaut d'héritiers mâles; & reportée preſque auſſi-tôt mal-

Du 16e ſiècle, & du 17e.	*Du 18e.*
formalités d'une élection preſque héréditaire dans la Maiſon d'*Autriche.*	gré la même jalouſie, les mêmes efforts de la *France*, dans une nouvelle Maiſon d'*Autriche*, où elle paroît ſe plier au même droit d'hérédité.
Prépondérance de cette Maiſon qui règne à la fois en *Allemagne*, en *Eſpagne*, en *Italie.*	La Maiſon de *Bourbon* illuſtrée dans ce ſiècle comme l'avoit été ſa rivale au 16e, donnant de même des Souverains à trois grans pays, à la *France*, à l'*Eſpagne*, à une portion conſidérable de l'*Italie.*
Extinction de la Royauté à *Naples.*	Rétabliſſement de la Royauté à *Naples.*
Création d'une grande République par la force des armes.	Création d'une grande république par la même voie, mais avec une rapidité, & une foibleſſe de moyens ainſi que d'efforts, qui rendront à jamais cette époque mémorable.
L'*Eſpagne* ſouffre cette perte, & manifeſte ſon impuiſſance à ſoumettre des ſujets révoltés au milieu de ſes plus grandes proſpé-	La ſéparation de l'*Amerique* opérée préciſément dans les mêmes circonſtances.

Du 16e siècle, & du 17e.

rités apparentes. C'eſt après les plus étonnans ſuccès contre ſes ennemis étrangers; quand elle ſemble par ſa marine, par ſes poſſeſſions dans le nouveau monde & dans les deux principales parties de l'ancien, être devenue la maîtreſſe du commerce, & de l'univers.

Le grand ſyſtême de l'*équilibre* établi en *Europe* par le deſir de contrebalancer la ſupériorité de la Maiſon d'*Autriche*, & par les intrigues de celle de *Bourbon*.

L'*Italie* ravagée par le ſeul droit de bienſéance; le *Milanois*, *Naples* envahis ſans autre titre: *Florence* érigée en ſouveraineté pour faire un appanage à une Princeſſe que ſon père ne vouloit pas laiſſer ſans établiſſement.

Du 18e.

Ce ſyſtême devenu inutile par la réconciliation des deux Maiſons; un autre ſyſtême introduit par le *pacte de famille* entre les trois Puiſſances iſſues de *Louis XIV*.

La *Pologne* partagée de même.

La *Corſe* ſubjuguée de même.

La *Toſcane*, la *Lorraine* acquiſes au même titre. *Parme* redevenue par les mêmes conſidérations un état particulier.

Du 16e ſiècle, & du 17e.	*Du 18e.*
Veniſe, *François* premier, & enſuite *Louis XIV*, réſiſtant à l'*Europe* entière liguée contr'eux, ſouffrant de grandes pertes, s'illuſtrant par de grandes victoires, & ſauvés préciſément par le principe qui ſembloit devoir les perdre, par la multitude d'alliés confédérés pour leur ruine.	Le Roi de *Pruſſe*, & l'*Angleterre*, donnant ſucceſſivement le même ſpectacle au monde, mais avec des détails encore plus intéreſſans; parce qu'ils ſembloient avoir moins de reſſources, & qu'ils ont eu de plus grans ſuccès.
Un ſiège fameux par l'opiniâtreté des aſſiégés, & l'acharnement des aſſiégeans, par l'emploi de tous les moyens de deſtruction connus, & même par l'invention de pluſieurs nouveaux: celui d'*Oſtende*.	Un ſiège célèbre par les mêmes caractères, mais terminé par une iſſue plus heureuſe pour les défenſeurs: celui de *Gibraltar*.
Un monde nouveau ſortant en quelque ſorte du ſein de l'*Océan*: la vaſte étendue des mers parcourue, & fatiguée par des navigateurs audacieux. La découverte de pluſieurs pays occupés par des hom-	Les mêmes efforts, les mêmes tentatives, & à certains égards les mêmes ſuccès de nos jours. Si le célèbre *Cook* n'a pas eu, comme les *Colombs*, les *Magellans*, les *Cortez*, la gloire de découvrir, ou de ſub-

Du 16e siècle, & du 17e.

mes exiſtans en ſociété, avec une autre police, d'autres arts, &, pour ainſi dire, une autre figure, que ceux de l'ancien Continent.

Un ſchiſme prodigieux dans le culte : l'*Egliſe Romaine* perdant la moitié au moins de ſes enfans ; des prédicans hardis, déchirant aux yeux des peuples le voile ſacré qui couvroit depuis tant d'années les objets offerts à leur adoration, & plus de maux, plus de calamités réelles que de biens, réſultant de cette réforme.

Du 18e.

juguer de nouvelles parties de la terre ; il a en quelque ſorte complétté les découvertes des autres, en conſtatant qu'il n'en reſtoit plus à faire ; il a pour ainſi dire parcouru les derniers étages de la vaſte maiſon qui nous a été donnée pour l'habiter, pour l'embellir, & où nos folies font couler tant de larmes, & de ſang.

Un ſchiſme moins frappant en apparence, mais non moins réel : l'empire de l'*Egliſe* non pas ſimplement déchiré comme au 16e ſiècle, mais attaqué dans ſa baſe : la religion trop diſcutée, trop attaquée, peut-être trop défendue ; la licence des eſprits portée au comble, & préſageant pour la ſuite plus de malheurs que l'ancienne docilité n'avoit d'inconvéniens.

Au milieu de cette étonnante parité, de cet entaſſement, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, de faits partagés entre de longues ſuites d'années pour nos ancêtres, & accumulés, pour ainſi dire, en un moment autour de nous, il en manquoit juſqu'ici deux, non moins frappans que les autres, & qui même ont eu ſur la deſtinée de l'*Europe* une influence plus directe. L'un c'eſt la tranſmigration du commerce, par la découverte du Cap de *Bonne Eſpérance :* c'eſt le changement de ſes routes renfermées juſques-là dans le baſſin de la *Méditerranée*, & répandues alors ſur toute l'immenſité de l'Océan. L'autre c'eſt l'accroiſſement d'une puiſſance guerrière par ſon inſtitution, deſpotique par ſa nature, ennemie par ſon origine, par ſa religion, par ſes mœurs, de la *Chrétienté* ; & qui étant née en *Aſie*, s'y étant aſſuré par d'heureuſes invaſions un empire immenſe, déborda en quelque ſorte ſur l'*Europe* qu'elle menaça de ſubmerger.

S'il eſt permis en politique de fonder des conjectures ſur des probabilités ; à moins que la fortune & des intrigues ſecrettes ne démentent ce que la ſituation actuelle des choſes nous autoriſe à préſager, ces points de reſſemblance entre notre ſiècle & les précédens ne lui manqueront pas long-tems. Tout prépare à voir la *Méditerranée* devenir le canal d'un commerce très-important, plus eſſentiel peut-être, plus actif que celui même de l'*Océan* ; & le peuple qui ſemble n'en avoir conquis les plus beaux rivages que pour la laiſſer dégrader, obligé d'en

abandonner l'empire à des mains plus capables d'en opérer, d'en ſoutenir la reſtauration.

Ces deux incidens ſeront probablement dûs à une ſeule Puiſſance, qui ſe dédommage amplement par l'éclat dont elle brille aujourdhui de la ſorte d'obſcurité où elle étoit reſtée enſevelie ſi long-tems, malgré l'immenſité de ſes domaines. La *Ruſſie* née, pour ainſi dire, au commencement de ce ſiècle, du moins quant à ſon influence politique ſur les autres nations, eſt maintenant celle qui en fixe avec plus de juſtice les regards, celle qui en arrache le plus légitimement l'admiration, & celle auſſi peut-être dont elles doivent le plus ſurveiller les mouvemens. Poſſédant plus d'un tiers de l'*Aſie*, ayant plus que doublé depuis cinquante ans ſes poſſeſſions en *Europe* même; commandant à des peuples infatigables, dociles, courageux, & maintenant diſciplinés; manifeſtant une ambition auſſi éclairée qu'étendue; décelant autant de deſirs ſecrets qu'on lui voit de reſſources pour les ſatisfaire, elle peut bien cauſer quelques inquiétudes à ſes voiſins, & même aux ſpectateurs les plus éloignés.

En ce moment c'eſt aux conquérans qui jouoient dans les ſiècles précédens le rôle qu'elle prend dans celui-ci, à la redouter le plus vivement. Depuis dix ans elle ne cache ni ſes prétentions, ni ſes projets contre le *Turc*. Après l'avoir attaqué ſous prétexte de défendre contre lui la *Pologne*, où il n'entroit que ſous prétexte

de ſon côté de la défendre auſſi, la *Ruſſie* l'a dépouillé par le traité de paix en 1774, d'une de ſes plus importantes dépendances, de la *Crimée*, ſous le prétexte encore de la rendre à elle-même, de l'affranchir. Elle a donné alors à ce pays trop peu connu, mais bien digne de l'être, un chef, un ſouverain dont la véritable miſſion, autant qu'on peut le ſoupçonner, étoit bien moins de porter le ſceptre que de le céder.

En effet quand toutes les machines néceſſaires pour opérer, & aſſurer la converſion de la *Crimée* indépendante en province ſujette de la *Ruſſie* ont été bien diſpoſées, on a appris non ſans quelque étonnement au commencement de cette année, que le *Kan* élu LIBREMENT par les LIBRES *Tartares* cédoit LIBREMENT à la Cour de *Péterſbourg* ſon trône & ſes ſujets. L'*Impératrice* a déclaré cet état, & ſes adhérences réunies à ſa Couronne: elle en a pris poſſeſſion comme d'un héritage qui lui auroit été déféré par les loix: & malgré les accroiſſemens qui depuis quatre règnes n'ont ceſſé d'augmenter cet empire déjà ſi vaſte, il n'a point encore fait de plus belle acquiſition.

La *Crimée* eſt environ au 42ᵉ dégré de latitude, & par conſéquent dans un des plus heureux climats de la terre: le ſol en eſt auſſi fertile que l'air en eſt ſain. Entourée preſque de tous les côtés d'une mer, peu profonde il eſt vrai, peu étendue, mais prolongée en quelque

ſorte par les fleuves larges & profonds qu'elle reçoit, & plus encore par ſa communication avec l'autre vaſte baſſin dont elle eſt en quelque ſorte la ſource; liée par conſéquent ainſi avec tous les royaumes qui bordent la mer *Noire*, la mer *Méditerranée*, & tous les canaux qui s'y déchargent, c'eſt-à-dire avec tout le centre de l'ancien monde, elle ſemble deſtinée par la nature elle-même à occuper dans les annales du commerce une place plus diſtinguée que n'a été celle de *Rome* dans la politique.

Et ſi l'on penſe de plus que cette terre fortunée eſt peuplée d'habitans guerriers, robuſtes, à qui il ne manque que la diſcipline pour en faire ce qu'on appelle en langage militaire des héros, c'eſt-à-dire des inſtrumens dociles & intrépides de dévaſtation; que leurs ancêtres étoient les frères de ces barbares qui ont détruit l'empire *Romain*, qui ont pluſieurs fois conquis la *Chine*, & inondé l'*Aſie*; qu'eux-mêmes, après avoir fait trembler long-tems l'empire *Grec*, ont infiniment contribué à ſa chûte; qu'ils ne ſont éloignés de la capitale de ſes uſurpateurs que de trois à quatre jours de navigation, & qu'ainſi à tous les momens ils ſont maîtres de porter, avant même qu'on ait pu le ſoupçonner, le coup mortel au cœur de cet immenſe empire, on verra que ſi la ſituation des choſes ne permet pas à la preſque-île de *Crimée* de concevoir les hautes eſpérances que la preſque-île d'*Italie* a autrefois réaliſées, la première peut au moins ſervir à ſes nouveaux poſſeſſeurs de dégré pour

s'élever à un point de gloire & de grandeur ſupérieur encore à celui des *Céſars*.

Cette invaſion conſommée avec autant de tranquillité que celle de la *Pologne* trouvera-t-elle dans les intéreſſés la même froideur, ou la même impuiſſance ? Ce ſeroit encore une bien inconcevable ſingularité que notre ſiècle ayant déjà eu à pleurer ſur quatre guerres ſanglantes, dont trois avoient à-peine un prétexte, & qui toutes n'ont produit d'autre fruit réel que l'épuiſement abſolu des combattans, le partage d'un grand royaume, & l'envahiſſement entier d'un pays précieux n'y euſſent pas fait tirer un coup de canon. Si cette immobilité étoit dûe aux progrès de la philoſophie, au reſpect pour le ſang humain, & au deſir de la conſervation des hommes, nous ne pourrions que nous en applaudir.

Mais notre âge n'étant point encore deſtiné à ſe ſignaler par un ſi grand effort de raiſon, il eſt trop clair que ſi l'artillerie *Ottomane* ſe tait dans une occaſion où elle ſeroit excuſable de tonner on n'en ſera redevable qu'à ſa foibleſſe. Si la Cour de *Conſtantinople* n'avoit pour adverſaires que ceux qui ont commencé par s'enrichir de ſes dépouilles, elle ne déſeſpereroit probablement pas de les leur arracher : elle le tenteroit du moins.

Mais ſon empire entier n'étant formé que d'uſurpations ; n'ayant aucun de ſes voiſins qui n'ait à revendiquer contr'elle d'anciens dé-

membremens opérés par la force quand elle l'avoit de ſon côté, & qui ne ſoit par conſéquent diſpoſé à reclamer ce même titre aujourdhui qu'il ſemble facile de le lui oppoſer; l'art du Cabinet de *Péterſbourg* ayant déterminé, autant qu'on peut le préſumer, à cette réclamation le plus puiſſant de tous; & l'attention comme les reſſources des *Muſulmans* ſe trouvant partagées d'un côté par les immenſes préparatifs que fait une des Cours Impériales de l'*Europe*, autant que leur douleur & leur vengeance ſont aiguillonnées par les opérations de l'autre: enfin la différence de leurs mœurs, leur orgueil, leur politique même, ne leur permettant d'attendre aucun ſecours du *droit des gens*; ne leur en laiſſant eſpérer que d'une ſeule nation de l'*Europe*, laquelle ne ſe détermineroit à leur en donner que par l'effet d'une autre politique qu'il ne ſeroit peut-être pas impoſſible de changer, il n'y auroit pas à s'étonner qu'ils ſe réduiſiſſent à dévorer en ſilence leurs regrets & leur humiliation préſente.

Ici un vrai philoſophe, un de ces ſpéculateurs naïfs qui remontent aux principes, & ſe permettent de rapprocher quelquefois des règles de la juſtice les évènemens dont ils ſont témoins, pourroient être tentés de faire deux réflexions, ou deux demandes aſſez naturelles.

D'abord la ſimple ceſſion d'un chef, & ſurtout d'un chef *élective*, donne-t-elle un titre bien valide ſur le pays qu'il lui plait d'abandonner? On n'a pas beaucoup de peine à concevoir qu'un fantôme de prince, élevé par les circonſ-

tances à la tête d'une nation inquiète, groſſière encore, pauvre, accoutumée à reſpecter très-peu ſes ſouverains avilis eux-mêmes depuis long-tems par leur dépendance d'un trône étranger, ait préféré à ce ſceptre chimérique la jouiſſance paiſible d'un grand revenu dans un empire policé, & de tous les plaiſirs de la vie au milieu d'un peuple à qui une ſociété réglée les aſſure.

On peut même, comme je l'ai dit, ſans choquer la vraiſemblance, ſuppoſer que cette abdication étoit convenue dès le moment de l'inveſtiture; l'élection, l'intrôniſation du *Kan* imitateur des *Charles V*, des *Chriſtines*, des *Caſimirs*, des *Philippes V*, n'ont peut-être été qu'une comédie brillante, faite exprès pour produire un pareil dénouement. Mais du dégoût, des caprices, de la tournure d'eſprit philoſophique, ſi l'on veut, ou de la foibleſſe d'un tel prince, peut-il réſulter un titre qui légitime la tranſlation des ſujets ſous une domination étrangère, & l'anéantiſſement de leurs propres droits?

Quand le rival de *François I*, quand le petit-fils de *Louis XIV*, aſſis ſur le même trône, ſe déterminèrent à faire ainſi le ſacrifice de toutes leurs couronnes, ce fut ſur des têtes appellées par la nature & les loix à les porter qu'ils les poſèrent: le moment de recueillir leurs ſucceſſions fut accéléré: l'ordre n'en fut pas changé.

Quand la fille du grand *Guſtave*, & le Monarque tonſuré de *Varſovie* donnèrent le même

ſpectacle au monde, ils laiſsèrent leurs trônes vacans : les nations qu'ils ceſſoient volontairement de gouverner leur donnèrent librement des ſucceſſeurs : ni l'un ni l'autre ne prétendirent pouvoir en s'éloignant diſpoſer même en uſufruit de la poſſeſſion précieuſe qu'ils abandonnoient.

Ici le Prince *Tartare* a été moins formaliſte : il a réſigné ſon bénéfice militaire, ſans s'inquiéter de ce qu'en pourroient dire ou penſer les *Collateurs*. Il a cru ſans doute, non ſans raiſon, que la puiſſance de la ceſſionnaire ſuppléeroit à la foibleſſe du titre, & que ce qui manqueroit à ſa renonciation du côté du *droit des gens* ſeroit amplement réparé par le *droit canon*.

Cette première queſtion, réſolue ou non, en amène une autre non moins intéreſſante. Nous avons vu il y a quatre ans la *Bohème* inondée de trois cens mille hommes armés qui menaçoient d'enſanglanter l'*Allemagne* entière, & peut-être l'*Europe*. Quel étoit leur motif ? La ceſſion volontaire de quelques diſtricts, faite librement, en vertu d'un traité authentique, ſigné, ſoutenu par le propriétaire, d'après des droits réclamés, diſcutés, & reconnus.

On objectoit à la puiſſance qui paroiſſoit profiter ſeule de cet accord, qu'il étoit le fruit de l'aſcendant du fort ſur le foible ; qu'il n'avoit aucune valeur, parce qu'il n'émanoit que de l'uſufruitier paſſager, & bleſſoit les droits des héritiers à venir ; que de plus il étoit d'un mauvais exemple, & inique par lui-même.

Quelle qu'en fût la véritable valeur dans le fonds, ſans doute l'abandon de quelques villages de la *Bavière*, conclu, & ratifié paiſiblement par un ſouverain héréditaire, dont il ne changeoit d'ailleurs en aucune manière la condition, ni celle de ſes voiſins, n'étoit ni plus injuſte, ni plus dangereux que le tranſport abſolu d'un royaume entier fait à un prince étranger par un chef électif.

Cet orage s'eſt heureuſement diſſipé ſans effuſion de ſang, par le ſimple anéantiſſement du contrat redouté, par la reſtitution des terrains aliénés: mais rappellons-nous quelle eſt d'un côté la Cour dont l'intervention ſubite a le plus contribué à opérer cette réſiliation, * & de l'autre quelle eſt celle dont un ſemblable déſaveu a dû le plus mortifier l'amour-propre, & choquer les projets.

Aujourdhui les voilà, non-ſeulement réconciliées, mais de concert: l'une s'approprie la manière d'acquérir des provinces dont elle a conteſté efficacement l'uſage à la ſeconde; & celle-ci, loin de montrer du reſſentiment ou de la défiance, favoriſe de tout ſon pouvoir cette invaſion, au moins par l'effroi qu'elle inſpire à ceux qui ſeroient tentés de la repouſſer. Ainſi va le monde: ainſi a-t-il toujours été: ainſi probablement ira-t-il toujours.

Quel eſt en ce moment le projet des deux cabinets ſi heureuſement rapprochés? Sont-ce

* Voyez le Tom. IV. de ces *Annales*, page 341.

de ſimples ſacrifices qu'ils attendent? Eſt-ce une extinction entière qu'ils ſe propoſent? Verrons-nous l'*aigle Romaine* redeſcendre de nouveau le *Danube*, & les deux empires *Chrétiens* s'unir ſérieuſement pour chaſſer enfin de ces belles contrées l'uſurpateur qui les a ſi longtems & ſi paiſiblement occupées? Les autres Puiſſances de l'*Europe* fouffriront-elles cette aſſociation formidable? Verront-elles ſans inquiétude la *Méditerranée*, ce patrimoine commun de toutes les nations qui ont aujourdhui quelque exiſtence dans le monde, ouverte à des pavillons preſque inconnus juſqu'ici, & brillans à leur naiſſance d'un éclat trop propre à inſpirer de la jalouſie, de l'effroi même aux anciens? C'eſt encore ce que l'on ignore.

Mais ce qui doit occaſioner aux ſpectateurs une grande ſurpriſe, c'eſt que, quelles que ſoient les vues de la Cour de *Ruſſie*, & même de celle de *Vienne*, l'une & l'autre aient attendu pour les faire éclater la fin d'une guerre pendant la durée de laquelle elles n'auroient eu à craindre aucun des obſtacles qui vont peut-être les embarraſſer.

Il faut mettre, ce ſemble, leur longue immobilité, & leur agitation ſubite, au rang de ces incidens imprévus qui prouvent que les opérations de la politique ne ſont pas toujours conduites par les règles de la raiſon ordinaire. Si l'humiliation, ſi la deſtruction du *Turc* doit éprouver quelque empêchement, on eſt en général perſuadé que c'eſt de la part de la *France*.

Il ſemble donc que le moment le plus favorable pour entreprendre l'une ou l'autre étoit celui où ce royaume engagé dans une guerre dévorante ſe trouvoit forcé d'y employer, d'y épuiſer préciſément le genre de reſſources par lequel ſeul il peut devenir utile à ſon ancien allié.

Si à la fin de l'année dernière le projet de la démiſſion du *Kan*, & de la réduction de la *Crimée* en province *Ruſſe* n'étoit pas encore au point de maturité néceſſaire pour l'exécution, étoit-il difficile de donner de l'aliment à une guerre que l'intérêt de la *Ruſſie* étoit viſiblement de ne pas laiſſer éteindre? Je ne parle pas des avantages qu'en tiroit ſon commerce; du débouché qu'elle donnoit par-là à une infinité de denrées que la paix facilite le moyen de tirer d'ailleurs; les intérêts particuliers des peuples n'entrent pas toujours dans les motifs qui déterminent les gouvernemens. Mais puiſque dès-lors le projet de la *Crimée* étoit réſolu; puiſque la continuation de la guerre devoit en accroître la facilité, en aſſurer le ſuccès, comment le Cabinet de *Péterſbourg* n'a-t-il pas même eſſayé de motiver cette continuation?

Auroit-il fallu de grans efforts pour animer l'*Angleterre* à tenter encore la fortune pendant une ou deux campagnes? Sa dernière opération avoit été une victoire brillante: invincible en *Europe* elle triomphoit en *Amerique*. Ses finances obérées n'étoient cependant point épuiſées, graces au preſtige, ou plutôt au miracle d'un crédit ſans ceſſe renaiſſant; ſes arſenaux étoient

étoient remplis ; ſes flottes nombreuſes, & partout ſupérieures : la nation n'étoit point découragée : la moindre démarche de la *Ruſſie* en ſa faveur lui auroit rendu toute ſa fermeté, en lui donnant même des forces réelles. Le *Danemarc* ſe ſeroit probablement vu obligé de ſe déclarer en ſa faveur ſi la *Ruſſie* avoit pris ce parti.

A la moindre apparence de poſſibilité dans cette heureuſe diverſion l'*Angleterre* s'opiniâtroit à repouſſer l'olive. Aſſez indifférente ſur les projets qui auroient eu la *Mer Noire* pour théatre, elle en auroit cependant aſſuré la réuſſite en écartant de cette enceinte les forces qui ſeules auroient pu les contrarier.

Et cependant cet accord propoſé froidement, traité froidement entre les Puiſſances belligérantes ; traîné pendant près d'un an avec tant de molleſſe que les deux partis ſembloient plutôt chercher un prétexte pour faire échouer un accommodement que des moyens pour le conclurre, nous l'avons vu conſommé avec la même froideur, ſous les yeux des autres Puiſſances intéreſſées, ce ſemble, à l'empêcher, mais glacées par la même léthargie.

Et à-peine les Préliminaires ſignés entre *Paris* & *Londres*, ont-ils rendu au premier de ces états la liberté néceſſaire pour courir par-tout où ſes intérêts, ſon ambition, ou ſa politique pourroient le porter, qu'on donne au fonds de la *Crimée* ce ſignal ſanglant qu'il ne lui eſt pas

permis d'entendre avec indifférence ! A quoi tenoient cette apathie & cette vivacité remplacées l'une par l'autre dans un ſens ſi inverſe, & à des époques ſi peu propres en apparence à les juſtifier ? Il faut faire toujours la même réponſe : On l'ignore.

Mais ce qui eſt évident c'eſt que de manière ou d'autre la domination *Turque* eſt menacée d'une criſe dangereuſe ; on ne peut pas douter qu'une des deux Cours *Impériales*, & peut-être toutes deux n'aient un plan dont le développement lui ſera funeſte. On ne peut preſque plus douter qu'il n'aille au moins à faire reculer l'*Alcoran* dans l'*Aſie*, & à purger l'*Europe* de ces ennemis qui ne peuvent guère ainſi retrograder ſans s'anéantir.

On aſſure que l'*Impératrice* a donné au ſecond de ſes petits-fils le nom de *Conſtantin*. Il a, dit-on, une nourrice *Grecque* : il n'eſt entouré que d'officiers & de ſerviteurs *Grecs* : par cette éducation la langue *Grecque* lui devient naturelle, ainſi que l'idée de ſe croire fait pour commander à des *Grecs*. Si ce n'eſt pas-là une preuve qu'on ſonge à rétablir à *Conſtantinople* ou dans ſon voiſinage une Cour *Grecque*, c'en eſt du moins un puiſſant indice.

Les préparatifs de la nation menacée augmentent encore cette probabilité. Le *Turc* multiplie les plus grans efforts. Il arme : il conſtruit des vaiſſeaux : il veut enfin ménager à ſa capitale cette barrière mobile, plus propre ce-

pendant pour l'attaque que pour la défenſe, & dont il paroiſſoit depuis deux ſiècles avoir preſque oublié l'uſage. Il relève ſes fortifications : il augmente ſes troupes ; & ce qui eſt peut-être pour lui un pronoſtic plus fâcheux que favorable, on prétend qu'il s'eſſaie à en changer les armes, la diſcipline, & en général toute la tactique. Des officiers *Européens*, des ingénieurs *Européens*, dit-on, affluent chez lui de toutes parts, & commencent déjà à enſeigner à ſes défenſeurs les manœuvres militaires qui les lui rendent redoutables.

Cette éducation tardive pourroit bien n'être que le ſignal de ſa défaite, & elle en ſera probablement le moyen le plus efficace. Quoique le préjugé contraire ſoit généralement établi, toute nation réduite à ſe dénaturer ainſi elle-même eſt bien près de ſa ruine. Quelques hiſtoriens ont attribué la prodigieuſe fortune des *Romains* à cette ſoupleſſe d'eſprit, à cette verſatilité qui leur feſoient prendre les armes, les uſages, la tactique, dit-on, de leurs ennemis, & concentroient ainſi dans leur diſcipline militaire ce qu'avoit de bon celle de tous les peuples vaincus par eux.

Rien n'eſt moins exact : ils perfectionnèrent quelques-unes de leurs armes d'après des modèles de cette eſpèce : ils prirent, dit-on, de *Pyrrhus* ſa manière d'aſſeoir un camp ; mais ces légers changemens n'influoient pas ſur leur ſyſtême guerrier. Jamais ils ne varièrent ſur leur manière de lever, de former, de placer,

d'employer leurs troupes. Jamais ils ne s'avisèrent d'adopter la *Phalange*, quoiqu'elle eût les expoſés à de très-grans dangers, ni les *éléphans*, quoique *Pyrrhus*, & enſuite *Xantippe*, les euſſent battus par le ſecours de ces animaux. Ils firent toujours la guerre d'après leurs propres principes : & tant qu'ils perſiſtèrent dans cette méthode ils furent, non pas invincibles, mais toujours ſupérieurs.

Le moment de leur décadence & de leur foibleſſe fut préciſément celui où, entourés d'ennemis qui les attaquoient avec des armes nouvelles, ils crurent devoir emprunter ces armes, & les ſervices de ceux qui en feſoient uſage. Redoutés par leur infanterie ; victorieux cent fois avec cette reſſource, & celle d'une cavalerie légère des maſſes de métal que l'ignorance des barbares leurs ennemis appelloit de la *cavalerie*, ils en furent écraſés dès qu'ils eurent adopté la même coutume, & pris le parti d'oppoſer des cavaliers invulnerables à ces hommes de fer dont leurs ancêtres s'étoient joués.

La *France* a eſſuyé de grandes pertes dans la ſanglante arène des combats : mais elle y a auſſi remporté d'illuſtres avantages, tant que ſes ſoldats n'ont combattu qu'avec les armes & la diſcipline des *Condés*, des *Turennes*, &c. Comptez ſes victoires depuis qu'on les a martyriſés avec la tenue *Allemande :* & dans le peu d'évènemens moins malheureux qui ont ſauvé quelque peu de ſa gloire militaire depuis cette métamorphoſe, voyez ſi c'eſt à la nouvelle tac-

tique, ou à des momens de retour vers l'ancienne qu'ils ſont dûs.

Le plus grand danger que court aujourdhui, à mon avis, l'empire *Turc*, ou celui qui rendra les autres plus dangereux encore pour lui, c'eſt peut-être cette conſtitution nouvelle par laquelle il ſe laiſſe ſéduire. Le grand art d'un général c'eſt d'employer les armes & les reſſources qu'il a, non pas comme les emploie ſon ennemi, mais de la manière la plus propre à leur faire produire le plus grand effet dont elles ſoient capables. Or eſt-ce en aviliſſant aux yeux de ſes ſoldats les manœuvres qui ont fait la force & la gloire de leurs peres; eſt-ce en les condamnant à un noviciat humiliant, à une école pénible de mouvemens inconnus, & à l'oubli plus pénible peut-être encore des anciens; eſt-ce en les forçant à quitter leur caractère propre, leur allure naturelle, leur figure, en quelque ſorte, pour revêtir celle de leurs ennemis, qu'il leur inſpirera l'eſtime d'eux-mêmes, le mépris de leurs adverſaires, la confiance dans les dangers; eſtime, mépris, confiance, qui décident preſque toujours à la longue des ſuccès militaires?

Les *Turcs* n'ont point de *baïonnettes*; & la *baïonnette* dans des mains *Françoiſes* a preſque toujours décidé la ſupériorité quand il leur a été permis de l'employer! Cela eſt vrai: mais les *Turcs* ont un *cimeterre*, qui a preſque toujours été auſſi redoutable, & auſſi déciſif dans le même cas: mais ils ont une cavalerie dont la

plus grand habileté des généraux opposés a été, est encore, d'éluder le choc, & qu'aucun d'eux ne s'est flatté de vaincre : mais si la *baïonnette* est de tous les instrumens de destruction modernes le plus efficace, c'est aussi celui dont l'usage est le plus rare ; & peut-être vaudroit-il mieux perfectionner chez une nation qui la redoute le moyen de s'en passer, que le goût puérile d'en faire parade aux exercices.

Enfin, en général des soldats dressés depuis peu sur des principes nouveaux doivent naturellement d'abord être battus par des guerriers qui dès l'enfance en ont contracté l'habitude. De-là doit naître dans l'esprit des premiers le dégoût, la défiance, la haine même pour une discipline qui semble les avoir si mal secondés : ils seront donc long-tems incapables de s'y asservir ; & quand après de longs efforts, après de sanglantes leçons ils en auront enfin saisi la pratique, il est bien à craindre que ce ne soit pour affermir l'empire de l'ennemi qu'on les a forcés d'imiter, plutôt que pour soutenir celui qui les a appellés à son secours : celui-ci risque d'être anéanti avant que d'avoir vu terminer l'éducation de ses défenseurs.

Au reste, quand les Musulmans retireroient de leur docilité en ce genre le fruit que leurs chefs semblent en attendre ; quand ces évolutions inconnues jusqu'aujourdhui sur le *Bosphore* en écarteroient pour le moment les étrangers qui le menacent, il est permis de conjecturer, d'assurer même que la ruine du *Croissant* dans

ces contrées ne ſeroit que reculée, & reculée de peu d'années. Il n'eſt guère poſſible de ſe le diſſimuler : le voile étant une fois déchiré ; la ligue entre les deux cours les plus intéreſſées à la ruine de cet ennemi commun, & les plus favorablement placées pour l'étouffer en le ſerrant entr'elles, étant devenue la baſe d'un ſyſtême auquel probablement toutes leurs vues ſeront déſormais ſubordonnées ; le ſecret de ſa foibleſſe étant une fois divulgué, & conſtaté par ſes efforts même en ce moment-ci, comme par ſon ſilence, il ne peut plus éviter ſa deſtruction.

Il faut que *Conſtantinople* domine ſur la *Mer Noire*, ou qu'elle appartienne à celui qui a cette domination.

Quand le *Turc* ſe réduiroit, comme les derniers Empereurs *Grecs*, à n'être que le gardien impuiſſant du précieux paſſage dont il a la clef ; quand il conſentiroit à faire de ſa capitale un entrepôt libre, conſacré à un commerce dont ſes voiſins recueilleroient tous les avantages, où tous les pavillons ſeroient reſpectés & riches, hors le ſien, il perdroit ſa gloire ſans ſauver ſon exiſtence : les mêmes cauſes qui ont affoibli, & enſuite renverſé, le trône des ſucceſſeurs de *Conſtantin*, agiroient avec la même efficacité contre celui des deſcendans de *Mahomet Second*, également dégradés, également poſſeſſeurs d'un ſéjour trop digne d'être envié pour reſter long-tems dans les mains d'un propriétaire incapable de le défendre.

Leur effet ſeroit même d'autant plus rapide que les dominateurs actuels de *Conſtantinople* ne ſeront plus attaqués comme autrefois par des hordes de barbares déſunis, plus propres à piller qu'à conquérir; long-tems dépourvus d'armes, de diſcipline, de plan même, & ſurtout de marine. Ils auroient affaire à des armées nombreuſes, diſciplinées, aguerries, dirigées par des chefs intelligens, tous tendans à un même but. Plus ils auroient donné de facilités aux expéditions maritimes de leurs rivaux, plus ils en ſeroient auſſi devenus faciles à atteindre dans le centre de leurs poſſeſſions.

L'empire *Grec* ſe ſoutint pendant pluſieurs ſiècles malgré ſa foibleſſe, parce que ſes deſtructeurs ne purent lui enlever que ſucceſſivement ſes provinces; ceux-ci avant que de marcher à *Conſtantinople* furent obligés d'en faire tomber par terre tous les dehors. Leurs invaſions furent long-tems ſans fruit ſolide pour eux, parce que les flottes ſorties du ſein de cette immenſe capitale, & nourries par ſon commerce, ménageoient toujours des reſſources aux pays attaqués, une retraite à leurs défenſeurs, & des inquiétudes à leurs uſurpateurs.

Mais ici, encore une fois, c'eſt au cœur de l'empire *Ottoman* que la *Ruſſie* porteroit ſes coups: maîtreſſe au moins des deux mers dont elle partage déjà les bords; pouvant au premier prétexte de brouillerie jetter ſur les côtes de l'ancienne *Thrace* des troupes qui trouveroient

bientôt des alliés dans les habitans naturels du pays, ſes armées marcheroient à la capitale avant même qu'aucune province fût inſtruite de leur départ : on ne peut guère douter que la diſſolution de ce vaſte corps ne fût le fruit preſque ſubit d'une expédition de ce genre bien concertée, & favoriſée par la fortune.

Cette idée deviendra bien plus probable encore ſi l'on fait attention aux circonſtances, à l'état actuel de cet empire. Il n'a pas autant perdu de ſon apparence extérieure que celui des *Conſtantins* à l'approche de ſa ruine ; mais a-t-il conſervé beaucoup plus de forces réelles ? A-t-il plus d'alliés & de reſſources ?

L'*Egypte*, un de ſes plus opulens domaines, en eſt déjà depuis pluſieurs années preſqu'entièrement détachée : la mort du rebelle audacieux qui a le premier travaillé à cette ſéparation a plutôt rendu le mal incurable qu'elle n'y a remédié : en recouvrant le droit d'y envoyer des officiers en ſon nom la *Porte* n'a guère recouvré qu'un pouvoir illuſoire : ſon autorité y eſt réduite à-peu-près au point où l'étoit dans les mêmes contrées celle des *Califes* quand on ne ſe ſoumettoit à prendre d'eux une inveſtiture que pour s'aſſurer mieux le moyen de ne plus reconnoître leurs ordres.

Les provinces de l'*Aſie* contenues juſqu'aujourdhui par une adminiſtration militaire, douce pour les peuples, mais redoutable pour les grans, & favorable par ſa nature aux révolu-

tions, ne peuvent manquer d'en éprouver dès que la milice appellée ſur les frontières les aura livrées à l'ambition des gouverneurs particuliers, que leur propre intérêt, & ſans doute des ſollicitations adroites pouſſeront à ſe rendre chacun indépendans.

Et ſi la *Perſe* ſortant enfin de ſes ruines; ſi les *Géorgiens*, les *Circaſſiens*, ces peuples où la nature a ſi avantageuſement doué les deux ſexes, où les hommes ſont auſſi courageux que les femmes ſont belles, tombent comme on l'annonce déjà ſur les contrées que leur ſituation place à leur portée, & que la criſe de l'état laiſſera néceſſairement ſans défenſeurs, eſt-il poſſible qu'il évite ſa deſtruction?

Il n'a; il ne peut avoir qu'un ſeul allié; c'eſt la *France:* toutes les autres cours trouveront plus d'avantage à partager ſes dépouilles qu'à lui donner une aſſiſtance qu'il ne ſeroit pas en état de payer, & peut-être dont le ſuccès ne ſeroit rien moins que certain: mais la *France* elle-même, quand les choſes en ſeront venues au point où ſon appui lui ſeroit le plus néceſſaire, pourra-t-elle, croira-t-elle devoir le lui donner? Pour ſoutenir ce coloſſe chancelant s'expoſera-t-elle à un choc qui pourroit l'ébranler elle-même? Après tout que lui importent les révolutions qui ſe paſſent dans la *Cherſonneſe?* En ſuppoſant qu'elle y prit un intérêt bien vif a-t-elle des moyens pour les empêcher?

Quoi qu'il en ſoit; que *Conſtantinople* cède enfin à la deſtinée des choſes humaines qui veut que dans la politique, ainſi que dans la nature, tout change, tout naiſſe & périſſe; que le croiſſant ſoit remplacé dans les *Moſquées* par des croix *Grecques*, ou des croix *Romaines*; ou que l'empire des *Sultans* ſe ſoutienne encore quelque tems ſur les bords d'une mer ſillonnée déſormais par des vaiſſeaux ſouſtraits à leur pouvoir, & à l'égard deſquels ils ne pourroient tout au plus exercer du fonds de leur ſerrail qu'une honteuſe curioſité, ce ſera toujours encore une ſingularité de plus dans l'hiſtoire de ce ſiècle, qu'il ait reçu de la main d'une femme, ou la mort, ou des fers; & qu'un peuple décrié par les outrages que ſes mœurs ne ceſſoient de faire au beau ſexe ait diſparu, ou fléchi, ſous les efforts d'une Princeſſe dont le règne en eſt la gloire.

En augmentant l'éclat de ſa couronne par des acquiſitions brillantes, & des conquêtes paiſibles juſqu'ici, elle mêle à ſes diſpoſitions politiques des traits de bonté particulière qui méritent d'être connus. En voici un par exemple dont je ſuis ſurpris qu'aucun papier public n'ait parlé.

Tandis que des ingénieurs, & des officiers *François*, à ce qu'on dit, ſe gliſſoient ſecrètement pour aller ouvrir à *Conſtantinople* des écoles de fortification, & de diſcipline, on appelloit en *Ruſſie* aſſez ouvertement des officiers, des matelots, & ſur-tout des chirurgiens *An-*

glois. Les *Ruſſes* ont fait d'aſſez heureux progrès dans l'art de donner des coups : apparemment qu'ils ont moins réuſſi dans celui d'y remédier ; & puiſque leurs adverſaires s'adreſſoient à des *François* pour apprendre d'eux à en porter, il étoit tout naturel qu'ils priſſent des *Anglois* pour les guérir.

Un de ces *Machaons* de la *Tamiſe* embarqué pour la *Baltique* avoit emmené avec lui un fils âgé de cinq ans. Le père eſt mort dans la traverſée : l'enfant abandonné ſans protecteurs, ſans connoiſſances, ſans ſecours, dans une contrée étrangère, & éloignée, à une charité incertaine, ſembloit ne pouvoir attendre que le ſort le plus triſte.

L'Impératrice inſtruite de ſa ſituation ſe l'eſt fait amener : elle l'a placé dans une maiſon où il recevra une éducation convenable ; ſon Miniſtre à *Londres* a eu ordre de chercher ſes parens, & de les tranquilliſer ſur ſon ſort en leur annonçant une attention ſi généreuſe & ſi noble.

Il eſt permis de douter qu'en pareil cas on eût envoyé de *Conſtantinople* un *Chiaoux* pour faire la même déclaration à *Paris*, ou qu'on ſe fût livré à la commiſeration bienfeſante qui l'a précédée.

Reſcrit du Roi de PRUSSE. Blocus de DANTZIK.

Au milieu des préparatifs qui agitent l'*Allemagne*, & l'extrémité méridionale de l'*Europe* que fait l'*Alexandre Salomon* qui en a ſi longtems fixé les yeux & maîtriſé la politique? On ne peut pas ſuppoſer qu'il ſoit ſans attention ſur des mouvemens dont la ſcène eſt ſi voiſine de lui; mais il a paru juſqu'ici les ſuivre en ſilence: s'il médite quelque réſolution elle reſte ſecrette, ainſi que ſes deſirs.

En attendant le moment de s'expliquer il ne s'amuſe point à écrire des *proverbes*, ou des *traités de botanique:* bien moins encore ſe piquet-il d'épouſer 300 femmes, & de raſſembler 700 maîtreſſes? Il continue ſes occupations ordinaires, c'eſt-à-dire à régler ſes états, à y opérer des réformes, à mettre à la raiſon ceux de ſes voiſins qui veulent en avoir une autre que la ſienne; & loin de tranſporter à des idoles les honneurs dûs au vrai Dieu, comme le feſoit dans ſa vieilleſſe le *Salomon* de *Jeruſalem*; loin de ſe les appliquer à lui-même comme feſoit l'*Alexandre* de la *Grèce*, il refuſe ceux que l'uſage lui déféroit, parce qu'ils lui ſemblent anticiper ſur les droits de la Divinité.

La coutume étoit en *Pruſſe*, comme dans toute l'*Allemagne*, & bien ailleurs, de n'aborder le Souverain, de ne lui préſenter des placets, qu'en *fléchiſſant le genou*. Cette marque de reſpect la plus démonſtrative en apparence qu'un homme puiſſe recevoir d'un autre homme, eſt dans le fonds aſſez indifférente : elle ne décide rien ſur la grandeur réelle du maître qui ſe laiſſe ainſi adorer, ni ſur la foibleſſe du ſujet qui lui rend cette eſpèce de culte.

Cet indice d'orgueil s'eſt même établi dans des tems préciſément où le pouvoir effectif des princes étoit bien loin de le juſtifier ; & il ne ſubſiſte plus que dans les pays où les trônes ſont reſtés à-peu-près auſſi foibles qu'ils l'étoient à l'époque de cette inſtitution, comme en *Angleterre*, en *Pologne*, chez les *Electeurs*, &c. A la Cour *Impériale* il fait plutôt partie de l'étiquette *Allemande* qu'il n'eſt regardé comme un hommage perſonnel rendu à la grandeur des *Céſars*. A *Rome* c'eſt le Vicaire de Dieu, & non pas le Souverain ſéculier, devant qui l'on ſe proſterne.

En *France* à la vérité, dans les lits de juſtice les Parlemens ont conſervé cet appareil extérieur d'abaiſſement : les *Gens du Roi* n'y doivent parler qu'*à genoux* ; il faut un ordre exprès, & réitéré chaque fois pour les en diſpenſer. Le Chef de la Magiſtrature, qui dans ces occaſions eſt preſque toujours l'organe du pouvoir le plus abſolu, reçoit *à genoux* la loi irréſiſtible qu'il va promulguer. Mais ce n'eſt pas à cette vieille formule qu'eſt attachée la

ſujettion de ces aſſemblées: elles n'en ſeroient pas moins dépendantes quand tous les membres reſteroient d'eux-mêmes aſſis & couverts: & dans tout le reſte les Rois de *France* ſe ſont affranchis par le ſimple uſage, ſans que leur grandeur en ait ſouffert, de cet hommage auſſi importun pour celui qui en eſt l'objet, que pour celui à qui on le preſcrit.

Le Roi de *Pruſſe* eſt, je crois, le premier Souverain qui l'ait ſupprimé par un reſcrit public & ſolemnel. Il a défendu qu'on lui fît à l'avenir un honneur qu'il faut conſerver pour la divinité: mais s'il renonce ainſi volontairement à recevoir ce qui n'eſt dû qu'à Dieu, ce qui ſe paſſe en ce moment entre lui & la ville de *Dantzik* prouve qu'il ne renonce pas de même à exiger ce qui appartient à *Céſar*.

Dantzik eſt dans une poſition très-avantageuſe, ſur la gauche de la principale embouchure de la *Viſtule* dans la mer *Baltique*. Quoique le canal de cette rivière ne ſoit pas extrêmement profond, & que la navigation y éprouve même divers obſtacles, cependant elle eſt le débouché néceſſaire d'un commerce très-animé tant en montant qu'en deſcendant. C'eſt la ſeule route qu'aient la *Pruſſe*, & une grande partie de la *Pologne* pour s'approviſionner des marchandiſes étrangères, ou pour ſe défaire des leurs. Or dans l'ancien état des choſes, ſous le gouvernement ou plutôt ſous l'anarchie de l'ariſtocratie *Polonoiſe*, *Dantzik* étoit l'entrepôt forcé de ce commerce. Tout paſſoit par les

mains des commiſſionaires établis dans ſon enceinte: les propriétaires des provinces ſupérieures ſe livroient à eux par indolence; les marchands étrangers par néceſſité. Cette médiation facile & lucrative étoit la ſource des richeſſes de *Dantzik*, & en a fait une ville opulente.

Dès le moment du célèbre partage, quand on vit cet atome de république ainſi enclavé dans une domination devenue *Pruſſienne*, & la *Viſtule* ſoumiſe à un maître qui pour en poſſéder entièrement le cours n'avoit à deſirer que ce petit morceau, les ſpéculateurs attentifs prédirent que ce reſte de la vieille *Hanſe* ne ſubſiſteroit pas long-tems; qu'il ne tarderoit pas à ſe fondre dans l'empire dévorant qui en engloutiſſoit tous les environs.

Cependant il y avoit un moyen sûr d'éluder ce pronoſtic, ou du moins ce qu'il avoit de plus fâcheux; c'étoit de le vérifier volontairement, de préférer une dépendance peu gênante à une liberté chimérique, autant que périlleuſe. En ſubiſſant de bonne grace le ſort de tous les environs annexés déſormais à une monarchie révérée, cette ville ſe ſeroit aſſuré un protecteur puiſſant, intéreſſé à ſoutenir ſes prérogatives, à étendre ſon commerce; par ſa réſiſtance elle s'eſt donné un adverſaire formidable, intéreſſé au contraire à conteſter les unes, à anéantir l'autre.

Les nouvelles du tems ont rendu compte de toutes les chicanes ſucceſſives qu'elle a eu à eſſuyer.

eſſuyer. On a vu peu à peu pouſſer juſqu'aux petites frontières de ce petit état des bureaux inquiétans. L'ombre menaçante des bonnets de grenadiers *Pruſſiens* en couvroit de tous côtés les remparts. Tout ſembloit conſeiller aux habitans d'éviter avec un extrême ſcrupule de donner à de ſi redoutables voiſins l'apparence d'un prétexte de mécontentement.

Au lieu d'uſer de cette ſage circonſpection ils ont eu l'imprudence de les provoquer; en ce moment les griffes du lion ſont étendues ſur ce miſerable inſecte.

Et ce qu'il y a de plus déſeſpérant c'eſt qu'aux yeux des appréciateurs impartiaux il ne paroîtra pas avoir de ſon côté la raiſon plus que la force: il n'aura pas même la conſolation de pouvoir dire en expirant qu'on l'opprime avec injuſtice: car enfin les *Dantzikois* paroiſſent les agreſſeurs. Voici de quoi il s'agit.

Le Gouvernement éclairé qui ne les avoit pas *pris* ne négligeoit aucun moyen de les affoiblir: il y en avoit ſur-tout un facile: c'étoit de fermer leur port ſans violence, de le rendre inutile, ſeulement en ſe diſpenſant d'y entrer. Or rien n'étoit plus aiſé aux négocians *Pruſſiens*.

Ayant des entrepôts favoriſés au-deſſus, & au-deſſous de la ville, ils interceptoient ſans peine toutes les affaires. Les citoyens confinés dans le centre de leur franchiſe, devenu le ſé-

jour de l'oiſiveté, n'avoient plus de leurs remparts que le ſpectacle d'un commerce dont le profit paſſoit en d'autres mains : les tréſors qui fécondoient autrefois leur ville en la traverſant, ne feſoient que la cotoyer, comme les eaux de la rivière qui les charie.

Les Magiſtrats, pouſſés ſans doute par les négocians, & étant eux-mêmes négocians, ſe ſont aviſés d'ordonner en Avril dernier qu'à l'avenir tous les bâtimens *Pruſſiens* paſſant par la *Viſtule* ſeroient obligés de dépoſer leurs cargaiſons à *Dantzik*, & de les y vendre au prix arbitrairement déterminé par les bourgeois. Ce règlement étoit fondé ſur ce que l'ancienne juriſprudence appelle *Jus emporii*, droit tyrannique, & même abſurde, qu'une grande Puiſſance rougiroit aujourdhui d'établir, & qu'une petite auroit dû trembler de réclamer. En conſéquence de cette prétendue loi, des navigateurs *Pruſſiens* & leurs effets ont eſſuyé des violences.

Ils ont, comme on devoit s'y attendre, imploré l'appui de leur Souverain : celui-ci a d'abord employé la négociation : elle n'a point réuſſi ; il a fait mouvoir quelques baïonnettes : on les a inſultées. Un Colonel qui eſcortoit deux vaiſſeaux de ſa nation a été chargé à coups de pierre, & bleſſé, ainſi que pluſieurs ſoldats.

Le ſort de la ville n'en eſt pas devenu meilleur : on n'avoit d'abord interdit le paſſage qu'à ſes bâtimens propres ; la prohibition ne re-

gardoit que la rivière: elle eſt devenue indiſtincte. Les abeilles enfermées dans cette ruche ſe ſont trouvées dépouillées de toute communication extérieure.

Il ſemble qu'il falloit alors du moins céder: le Monarque en annonçant de plus grandes rigueurs montroit toujours des diſpoſitions amiables. Un négociateur *Polonois* eſt même intervenu de la part du Roi, & de la République de *Pologne*, anciens & impuiſſans protecteurs d'une ville dont ils n'ont pu ſe conſerver le voiſinage. Après bien des pourparlers entre les guerriers offenſés, & les citadins offenſeurs; après bien des efforts pour tâcher de faire entendre ou la raiſon, ou ſes vrais intérêts à une bourgeoiſie aveugle & opiniâtre, il a fallu ſe retirer & laiſſer agir la *grande raiſon des rois*. Des troupes *Pruſſiennes* ont couvert le territoire de la ville, & la bloquent actuellement dans les règles.

On aſſure que la bourgeoiſie indomptable veut ſe défendre: elle ſeroit doublement à plaindre, d'abord de s'expoſer aux calamités d'un ſiège qui ne peut qu'être funeſte, ſur-tout pour le peuple; & enſuite, ſi le mémoire d'après lequel je viens de faire l'expoſé de leurs droits, eſt fidèle, de ne pouvoir ſe flatter d'être plainte de perſonne. Il eſt vrai que ce mémoire eſt le manifeſte même du *Roi de Pruſſe*: mais il cite des faits; il les juſtifie par des pièces qui ne ſont pas ſuſpectes: on ne trouve

rien dans ce qui a été publié juſqu'ici de la part des aſſiégés qui puiſſe les démentir.

On voit que Sa Majeſté *Pruſſienne* a bien voulu prendre ici le public pour juge : elle paroît vouloir ſuivre à l'avenir la méthode dont elle s'eſt ſi bien trouvée dans la diſcuſſion ſur le démembrement de la *Bavière* ; celle des manifeſtes. Elle en a fait répandre un dont le début ſur-tout eſt remarquable.

" Sa Majeſté le Roi de *Pruſſe* ſe trouve depuis quelque tems engagée inopinément, & " à ſon plus grand déplaiſir, dans une conteſtation avec la ville de *Dantzik*, qui attire " l'attention de l'*Europe*, & peut donner lieu " à de fauſſes explications de la part du public " non-inſtruit. On eſt ordinairement porté à " donner tort au plus puiſſant vis-à-vis du plus " foible, & à lui attribuer des deſſeins cachés " & étendus ; mais il ſuffira d'expoſer, comme " on va le faire, l'origine, les progrès & l'état " actuel de cette diſcuſſion, avec ſes circonſtances, & les raiſons qu'on allègue des deux " côtés pour convaincre tout homme impartial, que de pareils deſſeins n'exiſtent nullement ici ; que la ville de *Dantzik* n'a pas " même l'ombre de la raiſon de ſon côté ; que " par des vues d'une politique mal entendue " elle ſuſcite au Roi une querelle, qu'il n'auroit pu attendre d'un État beaucoup plus " puiſſant ; & qu'enfin S. M. en a agi dans " cette occaſion avec *cette modération & cet* " *amour de la juſtice dont elle a de tout tems donné* " *tant de preuves convaincantes.*

« Lorſque la République de *Pologne* céda à « Sa Majeſté le Roi de *Pruſſe* toute la *Pruſſe-* « *Polonoiſe*. . . . . .

Le plaideur couronné finit ainſi. « En pe- « ſant avec attention & ſans partialité toutes « ces raiſons dans leur enſemble, on ſe con- « vaincra pleinement que ce n'eſt point la « ville de *Dantzig*, mais le Roi de *Pruſſe* qui « eſt la partie offenſée ; qu'on n'exige d'elle « rien qui ne ſoit conforme à la juſtice ; que « les meſures qu'on a priſes contre elle ne ſont « point trop dures, mais telles que la néceſ- « ſité & l'uſage les exigeoit ; qu'elle n'a rien « à craindre pour ſa liberté, & qu'il ne dépend « que d'elle de détourner les repréſailles & les « maux qu'elle s'eſt attirés, en procurant à « S. M. une juſte ſatisfaction, & à ſes ſujets le « libre paſſage par terre & par eau, comme « elle en jouit elle-même dans les Etats *Pruſ-* « *ſiens*."

Encore une fois, ſi, après cet engagement les *Dantzikois* perſiſtent, quand même ils auroient ſuivant les principes cent fois raiſon, ils auroient dans le fait un très-grand tort ; à moins que regardant la liberté indéfinie de leur rivière comme la ruine de leur ville, ou cette attaque comme le prélude de quelque autre qui la conſommeroit tôt ou tard, ils ne préfèrent une fin éclatante à un anéantiſſement ſucceſſif, & une mort ſubite à une longue agonie.

AMERIQUE.

Loyaliſtes proſcrits.

L'*Amerique*, ci-devant *Angloiſe*, a donné au monde un ſpectacle vraiment étonnant par ſon adoleſcence anticipée, & l'exploſion rapide qui lui a fait parcourir en moins de dix ans les périodes qui conſument des ſiècles dans le développement ordinaire des empires.* Ce qui s'y eſt paſſé depuis n'eſt ni moins curieux, ni moins étrange : & c'eſt à tous égards aujourdhui, plus encore qu'au moment de ſa découverte, que cette partie du globe a droit de s'appeller le *nouveau monde*.

C'eſt juſqu'ici la ſeule république dont la naiſſance ait été ſignalée par des proſcriptions, & le berceau arroſé *légalement*, au nom de la mère commune, du ſang ou des larmes d'une partie de ſes enfans aſſaſſinés ou chaſſés par leurs frères. Par-tout ailleurs ces excès n'ont été commis que par des uſurpateurs qui vouloient devenir deſpotiques. Dans les établiſſemens qui avoient la liberté pour objet, & ce beau nom pour ſignal la confirmation authentique des droits du corps a été ſolemniſée par la réconciliation des membres. Par-tout ail-

* Voyez à ce ſujet le N°. LXXII. de ces ouvrages, ou la fin du Vol. IX. page 474, & ſuiv.

urs on a ſenti que dans un état naiſſant quelles qu'euſſent été les opinions avant le moment de ſa formation, il falloit s'unir pour aſſurer ſes forces, & non ſe diviſer; qu'il falloit conſerver des citoyens, en acquérir même, au lieu d'en perdre.

Ainſi à *Athènes* les gens de la *montagne* & ceux de la *plaine* s'étoient long-tems battus: la république alors étoit foible, & inconnue: un homme ſage leur perſuada de ſe rapprocher: il fut regardé comme le vrai fondateur de la ville, & ce n'eſt que de ce moment qu'elle commença à devenir puiſſante.

A *Rome* non-ſeulement ſa première enceinte avoit été le réfuge de tous ceux qui n'en avoient pas, & les ennemis de tout le monde y trouvoient l'accueil & les droits de la fraternité; mais enſuite pendant long-tems elle ne termina aucune guerre ſans adopter au nombre de ſes citoyens une partie des rivaux même qui l'avoient combattue.

A la ſéparation des *Pays-Bas* l'*Eſpagne* conſerva long-tems des partiſans au milieu de la foule que ſon deſpotiſme avoit ſoulevée: mais au moment du traité l'article qui les réintégroit dans tous leurs droits au milieu des provinces dont leur conduite avoit ſi long-tems déſavoué les efforts ne trouva point de contradicteurs.

Enfin *Cromwell*, *Cromwell* lui-même, teint du ſang de ſon Roi, aſſis ſur un trône qu'il n'avoit

rendu vacant que par un parricide, *Cromwell* ne demanda ni la vie, ni les biens d'aucun réfractaire : la ſeule peine de ſes ennemis fut d'être éloignés des emplois ; ceux qui ne vouloient point le reconnoître s'expatrièrent, mais volontairement ; & il n'en pourſuivit aucun.* Il en a été de même dans toutes les républiques connues ; & cette indulgence avoit pour principe une politique bien naturelle.

Ce n'eſt pas celle que l'on ſuit à *Maſſachuſets-Bay*. Le premier acte de ſouveraineté paiſible fait par les *Etats-Unis* a été de proſcrire ceux des habitans du pays qui n'ont pas été aſſez hardis, ou aſſez heureux pour ſuivre tout d'abord le parti favoriſé par la fortune. Un aſſez grand nombre d'entr'eux arrêtés par une circonſpection ou timide, ou prudente, peut-être même par des principes de conſcience, ne s'étoient point livrés à l'enthouſiaſme qui enivroit leurs voiſins ; ils avoient cru devoir garder à l'an-

* Feſons à ce ſujet une obſervation trop négligée par les hiſtoriens : c'eſt que *Cromwell* eſt, avec *Céſar*, de tous les uſurpateurs, le ſeul qui n'ait pas été ſanguinaire. Ses dévaſtations en *Irlande* eurent pour excuſe, ou pour prétexte le droit barbare de la guerre. Dans le reſte de ſa vie il ne fut que brave, ſévère, équitable. Jamais uſurpation ne fut plus douce, comme jamais gouvernement ne fut plus juſte. Cette conſidération jointe à l'éclat réel que donna ſon règne en politique à la *Grande-Bretagne*, juſtifie peut-être l'admiration que bien des *Anglois* ont toujours conſervée pour lui, & le reſpect que la nation en général commence à reprendre pour ſa mémoire.

cienne adminiſtration une fidélité fondée ſur des ſermens.

Cette délicateſſe étoit peut-être plutôt un motif pour compter ſur leur attachement à la nouvelle, quand ils en auroient goûté les fruits, que pour redouter de leur part des perfidies, des trahiſons déſormais ſans objet. Au moins falloit-il attendre pour les punir qu'ils fuſſent devenus coupables d'après le nouveau code ratifié par la victoire. On ne pouvoit pas mettre au rang des crimes ce qui en avoit précédé la ſanction, ni les traiter comme rebelles pour avoir méconnu un pouvoir qui n'exiſtoit pas.

C'eſt cependant ce qu'on a fait en *Amerique*. C'eſt-là l'injuſtice dont ſe ſont ſouillées froidement, en corps de nation, d'après des déliberations juridiques, des communautés qui ne ceſſent d'invoquer la juſtice, & qui pis eſt, la *philoſophie*.

Dans le nombre des pièces qui conſtatent cet égarement, cette fureur, choiſiſſons celle qui émane du pays duquel on auroit dû le moins l'attendre ; la déliberation des hommes libres, *freemen*, de *Philadelphie* ; par conſéquent de cette patrie des humains *Quakers*, de ces bienfaiteurs de leur eſpèce, qui n'ont pu ſupporter l'idée d'être ſervis par des eſclaves ; de ces patriarches timorés qui n'adorent qu'un Dieu juſte, bon, miſéricordieux ; enfin de cet aſyle des arts, du commerce paiſible, de l'humanité éclairée

en tout ſens. Eh bien, voici, comme on y penſe, comme on y parle, comme on y agit;

Et crimine ab uno
Diſce omnes.

Déliberation des hommes libres de PHILADELPHIE, *aſſemblés à l'Hôtel public, Samedi* 14 *Juin*, 1783.

" ATTENDU que, dans le cours de la dernière " guerre contre la *Grande-Bretagne*, pluſieurs perſonnes " habitans de ces *Etats-Unis*, ayant perdu tout ſentiment " de décence, de vertu, & de patriotiſme, ont abandonné " leur Patrie dans l'heure de ſa détreſſe, ont joint les " armées, aidé les meſures, & excité les cruautés, em- " ployées par le Roi de la *Grande-Bretagne* pour nous " ſoumettre & nous réduire à l'eſclavage: Et attendu " que, par la bénédiction du Ciel, nos combats pour la " paix, la liberté, & l'*Indépendance*, ont été glorieux & " couronnés de ſuccès, & que l'eſpoir que ces gens " nourriſſoient d'être entretenus & ſoutenus par la Cou- " ronne de la *Grande-Bretagne*, s'eſt évanoui: en con- " ſéquence de quoi il eſt à craindre, qu'ils ne tâchent " de s'introduire dans les *Etats-Unis*, & qu'ils ne ſolli- " citent la reſtitution de leurs biens, juſtement forfaits " à raiſon de leurs trahiſons: Attendu enfin, qu'il " a été paſſé récemment pluſieurs réſolutions par le " bon peuple des autres Etats, nos confédérés, pour " empêcher le retour de ces perſonnes parmi eux: A " CES CAUSES, & à l'effet de maintenir le bien-être " public, ainſi que d'empêcher que cet Etat ne devienne " le receptacle des bannis du reſte de l'*Amerique*, nous " avons réſolu:

" I. *Que nous regardons comme incompatible avec les inté-* " *rêts & la dignité du bon peuple de cet Etat, qu'on ſouffre* " *qu'aucune perſonne, qui s'eſt retirée volontairement de cet* " *Etat, ou d'aucun autre des* Etats-Unis *de l'*Amerique, " *depuis le* 19 *Avril* 1775, *& qui a joint les armées, aidé ou* " *favoriſé les meſures employées par le Roi de la* Grande- " Bretagne *contre ce pays, ou qui a été légalement déclarée*

" *coupable ou expulsée par cet Etat, ou par aucun autre des* " Etats-Unis, *retourne ou réside dans l'Etat de* Pensylvanie :
" II. *Que nous jugeons, qu'il est de notre devoir, comme* " *citoyens & comme individus, d'empêcher aucunes personnes* " *de cette espèce de retourner dans cet Etat ; & que nous pre-* " *nons la détermination solemnelle, & nous engageons mutuelle-* " *ment l'un envers l'autre, à employer tous les moyens en notre* " *pouvoir pour expulser avec infamie les personnes de cette* " *espèce, qui ont osé, ou qui oseront dans la suite venir parmi* " *nous ; & que leurs noms seront publiés dans les papiers publics* " *de cette ville par le Committé nommé pour mettre ces réso-* " *lutions à exécution :*
" III. *Que nous regardons la restitution des terres & biens,* " *forfaits légalement, comme étant incompatible avec le repos* " *public, la sûreté, & la dignité de cette République.*

Et dans les instructions jointes à ces arrêtés féroces, pour diriger les représentans chargés de les soutenir à l'assemblée générale des Etats, la même manière de penser est exprimée avec encore plus d'acharnement.

Ailleurs les déliberations ont été encore plus violentes, & des exécutions s'en sont ensuivies. Un propriétaire opulent a été pendu au milieu de ses domaines. Les différentes provinces ont été livrées, elles le sont encore à des recherches, à des citations juridiques où les formes sont le sceau de la tyrannie, & ne s'emploient qu'à déguiser des meurtres. Les victimes désignées ont eu recours à la fuite ; leurs parens, leurs amis, les ont imités ; ce qui a produit dans ces pays une émigration plus propre à les désoler réellement, à les affoiblir, que la guerre puérile dont ils sont débarrassés.

Ce n'eſt pas aſſurément que cette ivreſſe ſanguinaire y ſoit univerſelle: les eſprits ſages s'en ſont garantis. Dans un ouvrage dont le but eſt de donner aux hommes des leçons utiles ſans trop ſcandaliſer ou affliger les lecteurs, je dois conſigner une pièce auſſi propre à honorer le cœur humain, que la précédente & tout ce qui y reſſemble l'eſt à l'humilier. Elle eſt d'autant mieux placée ici qu'elle aidera le public à ſe former une plus juſte idée du véritable état de ces contrées qui ſemblent en ce moment jetter un ſi grand éclat. On y verra ſi, dans ce moment-ci du moins, elles préſentent aux étrangers un ſéjour digne de mériter de leur part la préférence ſur leur patrie, quelle qu'elle puiſſe être.

Six jours avant la déliberation incendiaire que l'on vient de voir, le 9e du même mois, un des chefs de la magiſtrature de *Charles-Town* dans la *Caroline Méridionale* avoit adreſſé aux *Jurés*, c'eſt-à-dire aux juges criminels du pays le diſcours pacifique & vraiment patriarchal que voici.

" MESSIEURS,

" QUATRE ans, ou environ ſe ſont écoulés depuis " notre dernière aſſemblée: félicitons-nous d'être arrivés " par la bénédiction du Ciel au terme des calamités de toute " eſpèce qui nous ont éprouvés dans cet intervalle; de voir " enfin l'heureuſe paix revenue, & notre patrie aſſurée " déſormais de ſon indépendance, comptée au rang des " nations. Dans ce moment le vœu & le but de tous les " bons citoyens doivent être d'établir la tranquillité, de " règler la police intérieure, de rendre aux loix & à la " juſtice

" juſtice leur vigueur, de faire diſparoître la confuſion " & l'animoſité, de ramener entre tous nos concitoyens " l'harmonie & l'union.

" Mais le plus grand obſtacle que nous ayons à redouter " c'eſt l'eſprit de vengeance particulière, eſprit meur- " trier qui s'eſt répandu parmi nos concitoyens .....

" Quoique la tempête orageuſe des paſſions ſoit à " préſent au moment de ſe calmer, & que tout autour " de nous paroiſſe tranquille & paiſible, nous craignons " pourtant, que, ſans l'exercice rigoureux de l'autorité " judiciaire, l'humeur aigrie des citoyens ne conti- " nue durant quelque tems, comme les vagues de " la mer, après que la tempête a ceſſé, de s'agiter " avec impétuoſité & avec un tumulte déſtructeur : &, " ſi nous voulons être heureux ſous la protection des " loix, les pouvoirs du gouvernement doivent, s'il eſt " néceſſaire, ſe développer tout entiers, pour forcer les " paſſions des hommes à obéir à leur autorité. Par l'ha- " bitude de mettre leurs ennemis à mort, nos concitoyens " ſe ſont endurci le cœur, au point de ne pas faire diffi- " culté *de ſe tuer l'un l'autre* ; & je crains, qu'il ne ſoit " trop vrai, que l'homme puiſſe par la coutume s'abrutir " de façon à prendre plaiſir à l'effuſion du ſang humain, " à meſure qu'il en répand davantage.

" Pour ne point parler *de pluſieurs aſſaſſinats qui ſe ſont* " *commis dans l'intérieur du pays*, ON COMPTE AU MOINS " QUATRE HOMMES tués dans *Charles-Town* après que la " ville a été repriſe. Nous voyons des hommes s'attaquer " l'un l'autre par des écrits & des voies de fait, à la face " même & en dépit des magiſtrats ; &, ſi vous, MES- " SIEURS, n'empêchez une licence pareille, & qu'elle " ſoit pas exemplairement punie par la cour des ſeſſions, " l'Etat ſera bientôt rempli de diſcorde & d'animoſité ; " nos loix ſeront rendues impuiſſantes & journellement " foulées aux pieds, non-ſeulement par nos propres ci- " toyens, mais auſſi par les ſujets des nations étrangères, " qui, par l'eſpoir de l'impunité, lâcheront le frein à " leur antipathie nationale, & troubleront la tranquillité " de la République, qui doit procurer de la ſûreté tant à " ceux qui y font un ſéjour paſſager qu'à ſes propres " citoyens.

" Quiconque conſidère avec quelle fatalité, après les " troubles d'une guerre civile, l'eſprit de vengeance par-

" ticulière dirige la conduite des hommes, & combien
" cette diſpoſition tend directement à cauſer du déſor-
" dre & de l'anarchie, quiconque, dis-je, conſidère ces
" triſtes vérités, ne jugera point, que mes remarques à
" cet égard ſoient étrangères aux fonctions de ma place.
" *La vengeance particulière* peut s'appeller avec raiſon
" *le démon de la diſcorde civile:* il faut la bannir du
" pays, comme ſi c'étoit la peſte: elle a rempli cha-
" que coin de l'ancien monde, plus tôt ou plus tard, de
" ſcènes de déſolation & de détreſſe: par elle les familles
" ſe ſont éteintes; les proches parens ſe ſont manqués
" l'un à l'autre; les amis ſe ſont oubliés: elle aigrit les
" cœurs des citoyens, & les remplit d'une amertume ſi
" mortelle, qu'auſſi long-tems qu'ils ſont gouvernés par
" ſa funeſte influence, ils fouleront aux pieds toute af-
" fection douce, que la Nature a plantée dans notre ame,
" pour le bonheur du genre-humain, & pour ſervir de
" lien qui uniſſe la ſociété.

" Cette ardeur de ſe venger, plus peut-être que toute
" autre cauſe, occaſionneroit, dans notre ſituation pré-
" ſente des factions & des partis; & il faudroit l'éteindre,
" quand même ce ne ſeroit pour aucune autre raiſon que
" pour fruſtrer les vœux de ceux qui voient d'un œil
" d'envie notre grandeur croiſſante. Ce ſeroit pour
" eux un baume, qui adouciroit la douleur de leurs
" mauvais ſuccès, s'ils étoient témoins, que, quoi-
" qu'ils n'aient pas pu nous ſubjuguer, ils euſſent
" réuſſi à nous mettre aux priſes l'un contre l'autre,
" & que, parvenus à gliſſer dans notre Etat le levain em-
" poiſonné de la diſcorde civile, ils euſſent par ce moyen
" rendu cette liberté, qu'ils n'ont pu nous extorquer par
" la force des armes, ſi amère, que nous ne pourrions
" pas plus le goûter ni en jouir.

" Si à préſent nous ne nous repoſons en tranquillité, &
" ſi nous ne pouvons remettre le calme dans nos ames; ſi,
" au lieu de cette diſpoſition, nous continuons de nous
" laiſſer aller à la pitoyable & baſſe politique de nous har-
" raſſer & de nous déchirer les uns les autres par des haines
" mutuelles, des vengeances réciproques; ſi nous conſer-
" vons la diſtinction de *Whig* & de *Tory*, aujourdhui que
" la cauſe de cette diſtinction ne ſubſiſte plus; une telle
" conduite de notre part, aura des ſuites, dont aucune
" ſageſſe humaine ne ſauroit prévoir les effets.

" Ce ne ſeroit pas ſimplement un deshonneur pour la " révolution : la Nature elle-même partageroit le blâme, " vu que nous offririons alors une preuve plus claire de " la perverſité & de la dépravation dont elle eſt ſuſcep- " tible, que tout l'aſſemblage des maux humains & de " la corruption mis enſemble. Nos enfans même n'au- " roient qu'à former des regrets trop cuiſans que leurs " pères euſſent vaincu leurs ennemis & gagna de la ré- " putation dans le monde, non pour rendre à leur patrie " la paix & la liberté, mais d'abord pour ſatisfaire " leurs propres paſſions, & enſuite pour ouvrir une " ſcène d'ambition en faveur d'hommes, tels qu'il y en " a dans toutes les républiques, qui *guettent le moment de* " *pêcher dans l'eau troublée*, ou qui voudroient ſe ſervir " de nos factions intérieures & de nos partis comme d'un " retranchement pour ſe mettre à couvert, &, lorſque la " confuſion ſeroit montée à ſon comble, pour miner alors " & renverſer les remparts des loix & de la conſtitution, " que nous avons élevés au prix de tant de ſang & de " tant de travaux, afin de nous défendre contre les em- " piètemens d'une dangereuſe influence ou d'un pouvoir " arbitraire."*

Les exhortations de cet homme vraiment reſpectable avoient, comme on voit, ſur-tout pour objet les reſſentimens particuliers, les haines privées ; c'eſt de citoyen à citoyen qu'il s'efforçoit de prévenir les querelles & les aſſaſſinats : mais ſes avis n'auroient pas moins dû frapper les corps de nation que leurs membres, & ils ont été également inutiles.

---

* N'ayant pas les originaux ſous les yeux, de peur d'altérer le ſens du texte il faut employer les traductions groſſières publiées dans les papiers publics : mais l'eſprit de l'orateur perce à travers cette verſion toute incorrecte qu'elle eſt.

Quelle aſſociation que celle où au moment d'une victoire, d'une régénération publique, des meurtres réitérés ſouillent la joie commune, & ramènent les jours des *Catilina?* Quel Gouvernement que celui où l'un des chefs en voulant inſpirer de la vigueur aux dépoſitaires de l'autorité publique pour le châtiment du crime, eſt réduit à leur avouer la facilité avec laquelle on en commet ſous leurs yeux d'atroces?

Mais le *Congrès*, dira-t-on, eſt-il ſans yeux ou ſans pouvoir? Ce Sénat compté déſormais parmi les ſouverains du monde n'a-t-il donc pas le droit du glaive contre les malfaiteurs intérieurs qui troublent la paix domeſtique comme il l'a eu contre les ennemis du dehors? Il décerne des ſtatues & des médailles aux officiers militaires qui l'ont bien ſervi: les gazettes ſont remplies de dépêches ſignées *Elias* BOUDINOT, *Préſident*, qui accompagnent & honorent ces marques de gratitude. Un reſcrit ſigné de même ne pourroit-il pas armer auſſi les officiers civils, & leur donner la force néceſſaire pour réprimer des attentats, des complots qui dégradent ſon inauguration?

Hélas non! Dans les négociations, & à la fin des traités, le *Congrès*, & *Elias Boudinot* ſont comptés pour quelque choſe: nous verrons bientôt que dans le centre de leur domination ils ne ſont pas tout à fait ſi reſpectés. Cette aſſemblée fugitive trembloit de ne pouvoir trouver d'aſyle au milieu des vaſtes pays qu'elle affranchiſſoit, préciſément à l'inſtant où elle

en

en ſtipuloit, en conſacroit la liberté. Il lui arrivoit à-peu-près la même choſe qu'au Sénat de *Rome*. On remportoit en ſon nom les plus grandes victoires en *Aſie*; on forçoit un grand Monarque à lui demander la paix, quand la Compagnie elle-même errante n'avoit pour refuge & pour ſiège que le camp d'un de ſes généraux.

Le *Congrès* étoit ſi bien inſtruit de la diſpoſition des eſprits dans les contrées dont il paroiſſoit le protecteur & le ſouverain, qu'il n'a oſé contracter dans le traité de paix aucun engagement précis ſur la réintégration de ces infortunés habitans dont je viens d'expoſer le ſort. Le Miniſtère *Anglois* ſentoit combien il y avoit pour lui de honte à les abandonner. Le cœur du Prince & de ſes Confidens ſaignoit à la ſeule idée d'un ſi douloureux ſacrifice. Il étoit bien naturel que l'on ſtipulât en faveur des partiſans de l'ancienne autorité dans l'*Amerique*, ce qui avoit été accordé ſans difficulté à ceux qui avoient dans les mêmes conjonctures commis la même eſpèce de faute, en *Hollande*. Les *Etats-Généraux* des *Etats-Unis* devoient bien à cet égard ſe montrer auſſi miſéricordieux, & auſſi autoriſés que le *Congrès* des *Provinces Unies*.

Or celui-ci, Article XXIV du fameux traité de 1648, fondement indiſſoluble de la franchiſe, de l'indépendance *Hollandoiſe*, avoit accordé *que tous ceux dont les biens avoient été ci-devant confiſqués, à* l'occaſion de la guerre, *ou leurs héritiers*,

pourroient y rentrer de leur autorité privée ſans autre titre que le préſent traité, nonobſtant toute incorporation au fiſc, &c. Mais les Repréſentans du *Congrès Américain*, dans le traité de *Paris* n'ont voulu promettre que ſes bons offices pour engager les *Etats-Unis* à ſe piquer de condeſcendance envers les victimes que la fortune livroit à leur diſcrétion.

Les Négociateurs *Anglois* preſſés par le deſir d'un arrangement qui leur paroiſſoit alors indiſpenſable, ſe ſont crus obligés de ſe contenter de cette aſſurance vague, quoique dans le fonds elle emportât plutôt l'aveu d'une impuiſſance abſolue de part & d'autre de protéger ceux qui avoient le malheur d'en être l'objet, que l'eſpoir de les ſauver. La circonſpection ſilentieuſe des Miniſtres du *Congrès* étoit probablement fondée ſur la connoiſſance de l'état des choſes en *Amerique*, & ſur un preſſentiment ſecret des incidens qui s'y multiplioient, comme nous le verrons dans le N°. prochain.

Donnons la fin de celui-ci à la grande expérience du jour; des tracaſſeries de la terre élevons-nous aux régions du Ciel avec les *Ballons* AEROSTATIQUES.

Ballons volans : Navigation aërienne.

Le nom de l'inventeur des *Moulins à Vent* eſt inconnu. Les *Téleſcopes*, l'*Imprimerie* n'ont point tiré ceux des leurs de l'obſcurité. On ne ſait même à qui attribuer la découverte de la *Poudre à canon*, compoſition auſſi terrible que bruyante dont l'époque auroit dû laiſſer un long ſouvenir dans la mémoire des hommes. Enfin la plus parfaite des machines, la plus ingénieuſe, la plus puiſſante, celle dont l'organiſation & le jeu approchent le plus des chef-d'œuvres de la nature, la *Pompe à feu*, s'eſt produite ſans éclat dans le monde.

Il n'en ſera pas de même de celle dont il s'agit ici. Les *Ballons aëroſtatiques* ont été honorés à leur première apparition d'un cõncours ſans égal ; la datte en eſt déjà conſtatée par des médailles. Ils ont produit une eſpèce d'ivreſſe dans toutes les têtes, du moins en *France* : les deux ſexes & tous les états s'en ſont également enthouſiaſmés.

Leur utilité répondra-t-elle à des préliminaires ſi éclatans ? Leur vie ſera-t-elle auſſi brillante que leur naiſſance ? J'examinerai ce que l'on peut raiſonnablement s'en promettre, après avoir dit un mot de leur nature même, & de leur conformation.

L'art de voler a été de tout tems l'objet des vœux & des expériences d'un grand nombre de méchaniciens, comme celui de faire de l'or a piqué l'emulation des *Alchymiſtes :* les uns juſqu'ici n'ont pas été plus heureux que les autres : ce n'eſt que dans la fable qu'on trouve des *Dédales,* & des *Midas.*

Le premier de ces deux arts eſt cependant celui qui ſembloit offrir le moins de difficulté ; l'homme avoit appris des poiſſons à nager : pourquoi n'apprendroit-il pas des oiſeaux à voler ? C'eſt peut-être préciſément cette idée, cette ſimilitude qui avoit toujours égaré les méchaniciens : car c'étoit une mépriſe.

L'homme exercé nage ſans beaucoup de peine, par ce que l'eau étant un élément très-peſant ſon corps y eſt ſuſpendu preſque en équilibre ; & les mouvemens néceſſaires pour le ſoutenir ont encore un autre effet, celui de le faire tourner, ou avancer à volonté.

Mais l'air étant infiniment plus léger il n'y trouvoit plus le même avantage. Il auroit fallu qu'il pût, comme les oiſeaux, le frapper à chaque inſtant avec aſſez de force & de rapidité pour contrebalancer par la promptitude & la vigueur du coup ſa propre peſanteur, ce qui eſt à-peu-près impoſſible, parce que ſon corps n'eſt pas diſpoſé comme celui des oiſeaux pour favoriſer cette opération, & enſuite parce qu'étant beaucoup plus lourd qu'eux, l'appareil néceſſaire pour éluder ce poids accablant

auroit exigé des forces qui ne ſont pas dans ſon pouvoir.

Ce n'étoit donc pas à *voler* qu'il falloit penſer, mais à *naviger* : c'eſt-à-dire à ſe ménager dans l'air un point d'appui, un recipient quelconque qui étant en équilibre dans cet élément, y nageant comme les bateaux ſur l'eau, puſſent de même ſoutenir, emporter avec eux un excédent quelconque de poids qu'on leur auroit confié : mais c'étoit-là la difficulté.

Un bateau n'enfonce point dans une rivière, dans la mer, parce qu'il y forme un vuide dont l'eau eſt exclue ; & tant que ſa peſanteur n'excède pas celle du volume d'eau qu'il remplace il eſt en équilibre ; il ſurnage.

Si donc il étoit poſſible de vuider d'air un vaſe, un recipient d'une certaine étendue, & que ſon enveloppe, ſes parois, ne peſaſſent pas plus que l'air dont il tiendroit la place, il nageroit dans ce fluide comme le bateau nage ſur le ſien.

Mais dans l'eau ſon propre poids permet de donner au rampart deſtiné à l'écarter, au bordage des bateaux, une épaiſſeur, une force, & par conſéquent une peſanteur proportionnée à l'effort avec lequel il eſt preſſé par l'élément qui l'environne, & le ſoutient : au lieu que l'air a deux propriétés qui ſembloient devoir faire déſeſpérer de parvenir jamais à le maîtriſer de la même manière, ſa *légèreté*, & ſon *reſſort*.

Par sa légèreté il falloit, pour s'y élever en équilibre, se procurer le vuide dans une cavité immense : & pour ne rien perdre de l'avantage du vuide, il auroit fallu que les parois en fussent très-légers aussi, c'est-à-dire très-minces, quelle qu'en fût la matière : mais par son ressort l'air auroit pressé ces parois avec une force prodigieuse : il auroit donc fallu qu'ils fussent très-forts aussi, & par conséquent très-pesans, quelle qu'en fût la matière, ce qui sembloit, & étoit en effet contradictoire.

On ne faisoit pas attention que les *vapeurs*, les *fumées*, & en général toutes les *exhalaisons* ont une autre propriété destinée ce semble par la nature à combattre, ou à éluder celle de l'air : elles ont tout à la fois une plus grande légèreté, & un plus grand ressort.

Rempliſſez-en une capacité quelconque, elles commenceront par en chasser l'air ; elles se mettront en dedans en équilibre avec la partie de cet élément qui en presse les dehors. Si vous en augmentez l'intensité, la dilatation par une clôture plus exacte, ou par une chaleur plus vive, elles creveront l'enveloppe qui les sépare de leur ennemi ; elles iront l'attaquer avec fracas au-delà des frontières qui le contenoient.

Dans presque toutes les découvertes l'emploi du génie n'est presque jamais que d'appliquer heureusement les ressources connues : c'est ce qu'ont fait ici Messrs. de *Montgolfier*. Ils ont dit : " S'il étoit possible de remplir un grand vuide

« d'une vapeur contenue dans une enveloppe « très-mince, il en réſulteroit un corps très- « léger, plus léger peut-être que le volume « d'air dont il occuperoit la place: ce corps na- « geroit donc dans l'air; & ſi l'excédent de ſa « légèreté étoit très-grand, il pourroit encore « y enlever, y ſoutenir un poids quelconque « égal à cet excédent. Il ne s'agit que de « trouver une vapeur dont l'exploſion ne ſoit « pas trop violente; dont la dilatabilité ſe borne « à produire l'équilibre contre l'air extérieur; « avec une enveloppe tout à la fois aſſez mince « pour peſer très-peu, & cependant aſſez forte « pour ſouffrir le choc des deux élémens qu'il « faut tenir ſéparés."

Voilà le principe d'après lequel ils ont conſtruit leur première machine, & dirigé leurs premières expériences: elles ont réuſſi: une toile claire, recouverte de papier d'abord, enſuite un taffetas ciré, ſont les enveloppes qu'ils ont employées: la vapeur eſt tout ſimplement une fumée volumineuſe, & légère, telle que celle de la *paille mouillée*, &c. Ils ont commencé par conſtater la facilité qu'avoient ces premiers Ballons à quitter la terre, à s'élever dans l'atmoſphère, à s'y ſoutenir.

Ils retomboient quand par le refroidiſſement & la condenſation de la vapeur l'air n'étant plus chaſſé de leur intérieur s'y introduiſoit, & feſoit ceſſer l'équilibre par lequel ils tendoient à monter. Les ingénieux inventeurs ont établi dans le centre un fourneau d'une légèreté pro-

portionnée à la délicateſſe du reſte : des hommes hardis ſe ſont chargés d'en être les directeurs, de nourrir ces foyers ſource de la circulation, du mouvement, de la vie, dans ces êtres nouveaux : le ſuccès a couronné encore leur courage & leur adreſſe. Chaque fois que la machine a paru s'affoiblir & baiſſer, ils lui ont rendu de nouvelles forces en ranimant le feu qui en eſt le principe.

La méthode de régler à volonté cette reſpiration vivifiante n'eſt pas encore à ſa perfection ; mais le ſecret & le moyen en ſont connus. On ne peut plus douter qu'il ne ſoit poſſible d'élever en l'air, & d'y ſoutenir ſans autre point d'appui que l'air lui-même, des fardeaux peſans : il ne reſte plus qu'à donner à ces moteurs volatiles une autre faculté.

Ils ont en eux-mêmes la puiſſance qui les pouſſe en ligne *verticale :* il faut encore leur adapter celle de ſe mouvoir en ligne *horizontale :* s'ils ne pouvoient ni avancer ni reculer, ils n'auroient qu'un mérite médiocre, plus curieux qu'utile ; mais ſur ce point qui eſt le plus aiſé, l'invention ne manquera pas ſans doute aux PROMETHÉES *Pariſiens :* ils ont animé *Pandore ;* la faire marcher ne ſera qu'un jeu pour eux.

Quand toute autre reſſource manqueroit, n'a-t-on pas celle des *oiſeaux ?* M. de *Buffon* a très-bien obſervé qu'au milieu de l'eſclavage de preſque toute la nature, cette diviſion des *êtres vivans* s'étoit maintenue indépendante, &

préſervée des attentats de l'homme : il en aſſaſſine bien les individus ; mais il n'a pu encore en aſſervir qu'un petit nombre de races, dont même ſa gourmandiſe tire plus de parti que ſon induſtrie.

On peut croire qu'il n'a laiſſé aux autres leur franchiſe que parce qu'il n'auroit ſu à quoi employer leur ſervitude. Voici une belle occaſion de maîtriſer ces maîtres de l'air, & de faire ſur la nature une véritable conquête.

Ces nouveaux charriots ſeront néceſſairement très-légers : étant en équilibre dans un élément très-diviſible, qui n'oppoſera preſque aucune réſiſtance à leurs mouvemens, ne pourra-t-on pas y attacher des *oiſeaux* apprivoiſés, & dreſſés à cet uſage ?

L'oiſeau n'eſt rien moins qu'indiſciplinable. On a vu aux foires des *Serins* inſtruits par des maîtres patiens autant qu'adroits, *danſer*, connoître les *cartes*, *indiquer l'heure*, la valeur des *monnoies* : les autres eſpèces ne ſeroient ni moins intelligentes, ni plus indomptables. Avec un peu de manège on les auroit bientôt dreſſés à leur nouveau miniſtère.

Ces nouveaux attelages offriroient même par leur variété un agrément que n'ont point les chevaux : ils pourroient devenir une ſorte de *livrée*, & indiquer par le ſeul coup-d'œil l'état, la condition de leurs maîtres. Ainſi les *aigles* comme de raiſon ſeroient le partage des Rois, des Généraux d'armée ; les *faucons*, les *autours* dociles & courageux, diſpoſés naturellement à chaſſer pour

le profit d'autrui, ſympatiſeroient naturellement auſſi avec les Militaires. L'*hirondelle* diligente, habile à conſtruire, bonne mère, propre aux voyages de longs cours, appartiendroit aux *Commerçans*, aux *Artiſtes*. Le corbeau vorace, braillard, lugubrement vêtu, auroit trop de rapports avec les Gens de Robe en général pour leur être conteſté. Les *pigeons*, les *moineaux*, les *roſſignols*, &c. auroient bientôt leur département: les *papillons* même trouveroient de l'emploi: & par cet uſage d'une portion ſi conſidérable des *forces de la nature vivante*, la ſupériorité univerſelle de l'homme ſeroit plus complettement que jamais reconnue, & conſtatée.

Cependant on peut faire, & on fait des objections. D'abord on s'eſt récrié ſur le danger auquel cette invention expoſoit les premiers navigateurs qui oſeroient ſe confier à ces frêles eſquifs; danger réſultant ſur-tout, diſoit-on, de la hauteur à laquelle ils pourroient être enlevés: ſi la machine les portoit au-deſſus des bornes de l'air reſpirable ils pourroient s'y trouver ſuffoqués par la dilatation de l'air intérieur dans leurs corps, comme le ſont les animaux ſoumis à l'expérience curieuſe & cruelle de la machine pneumatique.

Mais cette objection n'a aucun fondement. 1°. on eſt maître de charger à volonté la machine, à ſon départ & dans toute ſa route: on peut donc ne lui donner jamais qu'un dégré de légèreté proportionné au fardeau qu'elle doit enlever. L'attention du conducteur dans

cet intervalle ne ſera pas plus fatiguante, ni ſes négligences plus dangereuſes que celles du cocher qui dirige un caroſſe attelé de chevaux ardens. Si au départ il leur lâche la main avec trop d'abandon; ſi, ſur le chemin, il les arrête trop bruſquement, ils pourront s'emporter, briſer la voiture ſans doute, & cependant on n'en monte pas moins en voiture; & les accidens ſont rares.

2°. Au point où l'air n'eſt plus reſpirable, il n'eſt plus auſſi peſant qu'il l'étoit au voiſinage de la terre. Or la machine ne s'élève que parce qu'elle eſt en équilibre avec celui-ci, ou un peu plus légère. Plus elle s'en éloigne, moins ſa tendance à monter eſt puiſſante, puiſqu'elle n'eſt plus en équilibre avec un pareil volume de fluide: elle ne montera donc qu'autant que la proportion ſubſiſtera; & plus elle approchera de la couche qui pourroit être funeſte à ſes conducteurs, plus il lui ſera impoſſible de s'y enfoncer.

Une ſeconde objection ſe tire de l'immenſité de la machine elle-même. L'air eſt preſque mille fois plus léger que l'eau. Il faut donc un vuide de mille pieds cubes d'air pour enlever un poids égal à un *pied cube d'eau* ou à 70 livres.

Mais ce n'eſt pas tout. La vapeur quelque volatile qu'elle ſoit, a pourtant un poids. L'enduit preſque géométrique qui la contient, en a un auſſi malgré ſa tenuité. Ces deux articles conſument au moins les deux tiers de la

force qu'elle auroit s'il n'y avoit rien à en déduire, comme le poids de la coque d'un vaisseau, de ses agrès, &c. diminuent d'autant sa capacité effective pour charrier une cargaison. D'après le calcul, & plus encore l'expérience, on a déjà trouvé qu'il falloit pour soutenir 7 à 800 livres sans danger, un globe, ou une pyramide de 45 à 50 pieds de diamètre.

Ce volume énorme donne une prise effrayante au vent, à tous les caprices de l'élément auquel on le livre. Le moindre orage subit peut dérouter les nouveaux argonotautes; les précipiter contre des bâtimens, des montagnes où ils seroient écrasés par le choc; ou les jetter sur des déserts inconnus, où le moindre dérangement dans leur voiture les exposeroit à rester exilés sans retour, à périr de faim, &c.

Cette objection n'est pas dépourvue de raison : mais elle n'est pas non plus si accablante qu'on doive perdre le desir des essais, & l'espérance d'en faire d'heureux. Après tout ces dangers ne sont que ceux de la navigation ordinaire; & ici les matelots aëriens étant maîtres de leur mouvement vertical, auroient la ressource refusée à leur confreres sur la mer, celle de couler à fonds sur le champ au moindre tourbillon, sans craindre de se noyer.

Si jamais nos ballons devenoient une voiture de transport habituel on ne partiroit pas sans consulter le vent, & le baromètre. L'industrie d'ailleurs chercheroit, elle trouveroit à l'aide

de l'expérience des moyens pour ſe ſouſtraire à l'influence d'un de ces élémens ou l'éluder, comme elle en a trouvé pour ſe défendre de l'autre.

On ne gardera pas long-tems la forme *ronde* ou *pyramidale* que l'on a conſervée juſqu'ici. Elle répugne bien plus dans la *navigation aërienne* que dans l'autre : il ne ſeroit peut-être pas impoſſible de prouver que la forme *oblongue* adoptée généralement dans les conſtructions maritimes, & regardée aujourdhui comme la perfection de l'art, eſt un obſtacle à ſes véritables progrès ; mais il eſt bien clair qu'il faudra la conſacrer dans les arſenaux aëriens, & ſi jamais ceux-ci s'accréditent il s'établira peut-être entre les ouvriers un échange de principes, comme entre les navigateurs une fraternité de manœuvres.

Enfin un auteur ombrageux s'eſt élevé, qui a dit anathême à notre machine au nom des *mœurs*, & de la *ſociété*. Il a prétendu que ſi jamais elle parvenoit à la perfection que nous préſageons, la ſûreté intérieure des maiſons, & l'honneur des filles ſeroient également en danger : les Ballons lui ſemblent un inſtrument propre à faciliter les larcins & les enlèvemens.

C'eſt mettre dans les choſes un peu trop de gravité : ſur le premier point, par la même raiſon il auroit fallu dans le commencement proſcrire auſſi les *Echelles :* car enfin elles offrent de même un moyen de franchir les clôtures, &

d'introduire dans une enceinte que l'on croit fermée le malfaiteur attiré par l'eſpoir du pillage.

Quant à l'autre article, on a dit il y a longtems :

Les verroux & les grilles
Ne font point la vertu des femmes ni des filles.

Et tous les Ballons du monde ne démentiront pas cet axiome inconteſtable. C'eſt la diſpoſition du cœur, & non celle de la voiture qui facilite les enlèvemens. Les *Andromèdes* modernes qui ſeroient tentées de céder aux nouveaux *Perſées*, n'auroient pas beſoin pour les ſuivre du *Pégaſe* de M. M. de *Montgolfier* : & celles qui ſeroient capables de réſiſter aux tentatives faites par terre n'en deviendront pas plus foibles quand le raviſſeur ſeroit ſecondé par un attelage de *colibris*.

Maintenant on demande quelle ſera l'utilité de cette invention ? Il eſt difficile de croire qu'elle n'en ait aucune. Elle offre une grande puiſſance & des frais médiocres : le chef-d'œuvre de la méchanique eſt de réunir ces deux conditions dans le même agent. La rapidité avec laquelle elle ſe perfectionne de jour en jour ne permet pas de craindre qu'elle reſte infructueuſe.

Si l'on veut des utilités paiſibles, elle en préſente mille : facilité pour élever la carte d'un pays, pour donner des ſignaux à de très-grandes diſtances ; communication prompte &

ville entre les pays éloignés; observations astronomiques faites d'un observatoire supérieur aux fumées, aux vapeurs qui énervent presque toujours les lunettes des nôtres, & capable d'embrasser un horizon infiniment plus étendu qu'aucun de ceux que l'on a construits jusqu'ici, &c.

Un chymiste qui fait actuellement de la *neige* & de la *grêle* à *Paris*, dans un BAQUET, a même cru qu'il pourroit à l'aide d'un *Ballon* aller les défaire au centre des nuages qui les produisent, & changer à volonté toutes les températures. *Jupiter* d'un nouveau genre, avec ce nouvel aigle au lieu de lancer la foudre il ira l'éteindre.

Quant aux agrémens jamais invention n'en aura été une source plus féconde que celle-ci. Personne n'ira plus à pied, quand on pourra se monter des voitures à aussi peu de frais. On trouvera dans l'air un chemin toujours facile, jamais embarrassé, qui n'exigera point de réparation: ainsi économie dans tous les sens. Plus d'engorgemens, plus de boues dans les rues; plus de corvées pour les routes. Et dans les jours de fête, qu'on imagine quel tableau offrira le dessus d'une grande ville, ainsi bigarré par mille chars de toutes formes, de toutes couleurs, se croisant sans cesse avec la rapidité de l'éclair, trompant & reveillant sans cesse la curiosité du spectateur, flattant l'œil par la plus séduisante variété, sans importuner l'oreille par le cliquetis des voitures *Angloises*, ou le retentissement des roues de toutes nations, sans alar-

mer l'eſprit, ſans expoſer le corps au danger perpétuel d'être écraſé dans les rues par ces maſſes bruyantes qui les rempliſſent. Cette agréable confuſion, cette perſpective animée, ne vaudront-elles pas mieux que la moſaïque tracaſſière du *Parc St. James*, ou immobile des *Thuileries*, & du défunt *Palais Royal*.

Enfin veut-on tirer des *Ballons* des utilités meurtrières, deſtructives? Ils vont en fourmiller: c'eſt malheureuſement la deſtinée de la plupart des belles découvertes de briller ſur-tout par leur côté nuiſible. Ils peuvent ſervir au paſſage des rivières, à dreſſer des embuſcades, à ſurprendre des places, à écraſer des armées entières dans leur route: car enfin un Ballon de 100 pieds de diamètre peut ſoutenir en l'air à une hauteur très-grande un poids de 15 à 20 milliers; & & par conſéquent au moins 10 ſoldats avec un certain nombre de grenades, de pots à feu, &c. & de toutes les reſſources infernales de l'héroïſme moderne. Or que feroient des bataillons, des eſcadrons en plaine, contre cette pluie de fer & de feu, lancée ſur leurs têtes du haut de l'empyrée?

Allons plus loin: vingt Ballons de cette dimenſion peuvent en peu de minutes débarquer au milieu d'une place aſſiégée 2000 grenadiers avec leurs munitions: dix minutes après ils peuvent rapporter une cargaiſon pareille: la conſtruction n'en coûteroit aſſurément pas autant que celle des *Batteries flottantes*: & que deviendra *Gibraltar*?

AMERIQUE.

Papier monnoie évanoui: Congrès en fuite. Siſtême de Finance.

Nous avons vu précédemment quelle a été la conduite des *Américains* envers la partie de leurs frères par laquelle ils prétendent avoir été abandonnés; voyons comment ils ont traité ceux qui les ont ſervis, ceux qui ont haſardé pour eux leur ſang & leur argent: ſans doute ils n'avoient pas de perfidies à reprocher à leurs créanciers & à leurs défenſeurs.

Pour bien apprécier les deux étranges évènemens dont il s'agit ici, il faut ſe rappeller une pièce vraiment curieuſe inſérée au N°. LXVII de cet ouvrage, *Tome IX, page* 153, & ſuivantes. C'eſt une exhortation adreſſée par le *Congrès* en Septembre 1779 à tous les aſſociés de l'inſurrection pour obtenir d'eux des ſecours pécuniaires capables de la conduire à une heureuſe fin. Le Sénat de la *Delaware* y conſignoit le tableau des dettes *Américaines* reconnues, conſtatées à cette époque: ſavoir

En papiers négociés, & circulans à la charge du Public :	159,948,880 dollars*
En emprunts antérieurs au 1er Mars 1778, & dont l'intérêt eſt payable en *France*	7,545,596
En emprunts poſtérieurs au 1er Mars 1778, & dont l'intérêt ſe paie en *Amerique*	26,188,909
En argent dû aux étrangers, environ .	4,000,000
En tout	197,683,385

C'étoient donc environ *onze cens millions Tournois*, &, comme je l'ai obſervé dans le tems, c'eſt une dépenſe aſſez honnête, pour un Etat enfant : il étoit difficile d'avoir un berceau plus coûteux.

La nobleſſe apparente avec laquelle on produiſoit ce bilan effrayant ſous les yeux du Public, avoit pour objet réel d'obtenir des facilités pour le charger encore. Le *Congrès* vouloit tirer des bourſes devenues refractaires, un peu de ce maudit argent, ſans lequel on ne

* Je ſuppoſe toujours le *dollar, monnoie du Congrès*, à 4 ſhellings & demi, ou 5 liv. 10 ſols T. Voyez au Numero cité ci-deſſus ſur quoi je fonde cette évaluation.

peut dans ce monde corrompu être *indépendant* en aucun ſens.

Il fabriquoit en ce moment-là même pour 40 *millions* de *dollars*, de ces nouveaux effets, deſtinés à être *négociés*, c'eſt-à-dire échangés contre des valeurs réelles : il falloit engager le peuple à les recevoir dans la circulation : mais les *Américains* très-jaloux de leur liberté, l'étoient encore plus de leurs eſpèces : ils vouloient bien n'être plus *Anglois :* ils vouloient bien former un corps de nation, & figurer déſormais dans les *Almanacs* pour leur compte : mais ils vouloient auſſi ne payer cette illuſtration qu'au plus juſte prix poſſible.

Les uns refuſoient nettement de contribuer aux impoſitions, & on n'oſoit les y forcer : les autres rejettoient plus nettement encore la propoſition ou de jetter leur argent comptant dans le gouffre abſorbant de la guerre, ou de ſe charger des papiers multipliés par une Aſſemblée que la victoire n'avoit pas encore couronnée, au nom d'une République dont l'exiſtence étoit encore douteuſe.

On diſoit ouvertement *qu'elle feroit banqueroute*, que jamais ſes engagemens ne ſeroient remplis. C'étoit pour fléchir cette parcimonie défiante des particuliers que le beſoin dévorant des chefs avoit imaginé le reſcrit dont il s'agit ici : & l'on y déployoit l'éloquence la plus ſéduiſante.

On y établiſſoit d'abord, ce que l'événement a confirmé, que la ſéparation étoit déſormais incurable, & l'Indépendance aſſurée: après la diſcuſſion de ce point ſoumis à la Fortune, on en examinoit deux autres non moins importans, 1°. ſi les *Etats-Unis* une fois paiſibles, & reconnus, pourroient payer leurs dettes; 2°. s'ils le voudroient: or c'étoit à ce ſujet que l'écrivain patriote triomphoit.

Quant au *pouvoir*, il montroit une population *future* immenſe, & doublant à chaque vingtaine d'années; des émigrations ſans nombre de tous les pays empreſſés à s'épuiſer d'habitans en faveur de l'*Amerique*; des terrains ſans bornes dont les produits alloient devenir l'aliment du commerce du monde entier; *la culture augmentant tous les jours; les productions de la terre, par conſéquent la richeſſe publique augmentant en proportion, & par conſéquent auſſi la faculté de ſoutenir avec aiſance le prétendu fardeau de la dette, & du* PAPIER MONNOIE, fardeau au reſte plus précieux qu'accablant, attendu ajoutoit-on que le *papier monnoie eſt la ſeule eſpèce d'argent qui ne puiſſe ſe faire des ailes, & s'envoler; il demeure parmi nous; il ne nous abandonne point; il eſt toujours prêt, & ſous la main, pour les entrepriſes de commerce, pour le paiement des impôts, & tout homme induſtrieux peut ſe le procurer:* .... d'où réſultoit évidemment la faculté de tout payer.

Mais avec le *pouvoir* de s'acquitter les *Etats-Unis* auroient-ils le *vouloir?* A ce doute l'auteur s'indignoit. Oſeroit-on craindre d'un peu-

ple délicat encore, & dans le premier enthousiasme des vertus, une violation de la foi publique? C'étoient de lâches calomniateurs, des émissaires de ses tyrans qui accréditoient des bruits aussi injurieux pour son honneur. " *Une* " *République infidelle, banqueroutière, seroit une* " *nouveauté dans le monde politique, & ne s'y* " *montreroit que comme une vile prostituée parmi* " *de chastes & respectables matrones.*"

Nous ne savons pas ce que l'*Amerique* a fait de sa virginité; mais voici ce qui est arrivé. Au moment de son émancipation ses tuteurs se sont piqués de lui rendre un compte exact de sa situation: ils lui ont présenté son bilan: on a été bien surpris de l'état du passif.

Cette dette fixée en 1779 à 197 *millions de dollars*, augmentée en ce moment de 40 *millions*, montant par conséquent alors à 237 *millions de dollars*, c'est-à-dire à plus de 1300 *millions Tournois*; accrue sans doute encore depuis par les dépenses postérieures, par les emprunts forcés de toute espèce; cette dette s'est trouvée réduite à la somme presque imperceptible, en comparaison de l'autre, de 42 *millions* de *dollars*, ou environ 210 *millions Tournois*.

Par quel prestige s'est opérée cette réduction? Le *Congrès* a-t-il reçu de quelques-unes des *chastes matrones*, au rang desquelles il vouloit continuer de s'asseoir, des fonds suffisans pour éteindre une si prodigieuse portion de sa dette? On n'en connoît aucune en *Europe* en état de

faire un pareil préſent. On ne peut pas ſoupçonner que parmi les phyſiciens de *Philadelphia* il ſe ſoit trouvé un *Hermes*, ou un *Midas* qui ait employé la tranſmutation des métaux au ſoulagement de ſa patrie.

La recette efficace a été bien plus ſimple. On s'eſt contenté tout naturellement de regarder les 200 millions de dollars, *onze cens millions* Tournois, de *papier monnoie, négocié, & circulant à la charge du Public*, COMME NON AVENU. On diſoit en 1779, le papier *demeure* parmi nous: en 1783 on a dit, *il y eſt mort.*

Par cette petite opération l'*Amerique* ſe trouve avec raiſon très-légère, & en état de prendre avec avantage ſon élan dans la carrière politique. Sans doute rien n'eſt mieux imaginé: mais il ne falloit pas auparavant tant parler d'*honneur*.

On demandera, que falloit-il faire? Je n'en ſais rien: mais ce qui eſt clair c'eſt que ces billets exiſtent: c'eſt qu'ils ont été fabriqués ſur la foi publique, reçus ſur la foi publique: c'eſt que ſi quelques monarchies de l'*Europe* ont donné des exemples à-peu-près pareils d'infidélité, ce n'étoit pas à une république commençante à les imiter; c'eſt qu'enfin il n'y a pas un de ſes créanciers qui ne puiſſe lui rappeller avec indignation la phraſe qui termine la pièce ci-deſſus: " L'*Amerique* n'a pas été " plutôt indépendante qu'elle eſt devenue ban" queroutière. Sa gloire naiſſante, & ſa répu-

" tation qui commençoit à s'étendre ont été
" fouillées par la violation de ſes contrats &
" de ſa foi, dans le moment même où toutes
" les nations de la terre étoient dans l'admira-
" tion, & preſque dans l'adoration de la ſplen-
" deur de ſon enfance."

Enfin voici quelque choſe de bien plus fort. A l'égard des créanciers paiſibles qui n'ont avancé que leur argent on avoit une eſpèce de prétexte, non pour regarder leurs titres comme anéantis, mais pour en examiner la ſource, pour en différer le paiement. Ces titres avoient pu être acquis à vil prix. Le preſſentiment trop sûr des capitaliſtes les avoit décriés : parmi les porteurs de ces papiers il pouvoit s'en trouver qui euſſent fait des ſuites du malheur commun l'objet d'une ſpéculation lucrative. Il n'auroit peut-être pas été injuſte d'ordonner un examen, un *viſa*, pour vérifier leurs droits avant que de les liquider.

Quand la détreſſe & l'imprudence d'un fils de famille ont été trop cruellement rançonnées par l'avidité des uſuriers les tribunaux viennent à ſon ſecours : ils réſilient, ils réduiſent à leur juſte valeur ces engagemens accablans : la parité n'auroit pas été ici tout à fait exacte : cependant le procédé n'auroit pas été abſolument ſcandaleux.

Mais les ſoldats qui depuis ſix ans portoient le poids de la chaleur & du jour ; les ſoldats qui avoient immortaliſé les *fourches caudines* de

Saratoga; les ſoldats dont les ſueurs avoient arroſé les lauriers du G^al. *Waſhington*, & les fatigues affermi le trône déſormais inébranlable du *Congrès*; les ſoldats à-peine vêtus, à-peine nourris, à-peine armés, & par conſéquent bien moins encore payés pendant ſix années n'étoient pas des créanciers ſuſpects.

Ils avoient droit au moment où leurs ſervices ceſſoient d'être néceſſaires de toucher au moins les gages modiques auxquels avoit été évalué leur ſang. Séparés pendant tout cet eſpace de tems de leurs familles vagabondes & mendiantes, ils deſiroient de ne les revoir qu'en leur apportant du pain: il ſemble que leur refuſer une ſatisfaction ſi naturelle auroit dû paroître le comble à la fois de l'imprudence, comme de l'injuſtice.

Jamais des chefs particuliers n'en auroient eu l'idée. Quand *Céſar* & ſes ſucceſſeurs réformèrent leurs légions ils leur aſſurèrent non-ſeulement de l'argent, mais des terres en propriété. Ils furent injuſtes, violens, mais envers les *Bourgeois*, & non pas envers leurs complices. Dans la guerre des *Pays-Bas* les ſoldats *Eſpagnols* enrôlés par une monarchie ſe révoltèrent ſouvent faute de paie; mais jamais ceux des *Hollandois* employés par une République n'eſſuyèrent de pertes, ni même de retards. *Cromwell* traita les troupes à-peu-près comme les *Parlemens*, quoiqu'il dut ſon élévation aux premières; mais la ſolde fut toujours exactement acquittée.

La coutume de *réformer* à la fin de chaque guerre les défenſeurs dont on n'a plus beſoin ſubſiſte dans toute l'*Europe:* après les avoir enlevés à leurs foyers par la *preſſe*, par la décime appellée *Milice*, &c. après les avoir tenus liés au drapeau, arbitrairement, ſous peine de mort, ou d'une captivité pire que la mort, on les congédie un matin, avec ordre de ſe rendre chez eux par le chemin le plus court: mais au moins on ne leur retient pas leur *prêt*. On anéantit leur engagement envers l'Etat, & non les dettes de l'Etat envers eux: ils ne remportent pas dans leurs villages des titres chimériques; ils ne ſe retirent point avec la gloire pour toute récompenſe, &, qui plus eſt pour toute ſolde, de reſter créanciers du Public.

C'eſt ce que l'on vient de voir en *Amerique*. A la nouvelle de la paix ordre eſt venu de licencier l'armée. Elle a demandé ce qui lui étoit dû: on a repliqué qu'on n'avoit point d'argent; que dès qu'on en auroit on payeroit: mais qu'en attendant il falloit ſe ſéparer.

Quelques eſprits opiniâtres ſe ſont récriés: des billets répandus dans l'armée ont provoqué une Aſſemblée d'officiers pour ſtatuer ſur ce qu'il y avoit à faire, & décider ſi l'on inſiſteroit pour une liquidation effective avant que de poſer les armes, ou ſi l'on ſe contenteroit du congé tout nud avec des eſpérances. Le Général *Waſhington* s'eſt rendu à cette Aſſemblée; il y a parlé avec adreſſe, de manière à inſinuer l'obéiſſance, ſans rebuter, ni décourager per-

ſonne. Son avis a prévalu: les ſoldats ont ſuivi l'exemple des chefs, & l'armée s'eſt diſſoute, bien & dûement congédiée, mais non payée.

Cependant un petit corps poſté près de *Philadelphie*, c'eſt-à-dire près de la réſidence du *Congrès*, ne s'eſt point piqué de la docilité commune. Dirigés apparemment par quelque chef hardi, qui peut-être ſe flattoit de jouer le rôle de *Cromwell*, les ſoldats au lieu de poſer les armes les ont repriſes, & ſe ſont mis en marche pour obtenir de leur épée ce que le Corps chargé de la Souveraineté leur refuſoit.

A la nouvelle de leur départ, le trouble a été grand comme on peut l'imaginer parmi les Sénateurs déſarmés. Ils ont imploré le ſecours de l'adminiſtration particulière du pays, celui de la commune, celui de la bourgeoiſie. Par-tout leurs inſtances ont été éludées: les mutins approchoient: il a fallu fuir: & ce corps de Rois à-peine inveſti de ſa couronne s'eſt vu forcé d'abandonner en déſordre à une troupe ſans ſubordination une capitale qui lui refuſoit ſon ſecours.

L'émeute n'a cependant pas eu de ſuite. Le G^al^. *Waſhington* s'eſt déclaré pour le Sénat fugitif. D'autres bandes moins emportées, ou moins éclairées n'ont pas refuſé leurs bras pour ſoumettre leurs camarades: ceux-ci ne ſe voyant point ſoutenus ont cédé à la néceſſité; ils ſe ſont diſſipés ſans attendre qu'on les

y forçât, & l'unique fruit de leur marche a été la tranſlation de la compagnie qui joue en *Amerique* le perſonnage brillant de la Souveraineté. Le lieu de ſa réſidence n'eſt pas plus fixé que l'étendue ou les limites de ſon pouvoir.

Peut-être n'eſt-elle pas exempte d'inquiétude ſur ſon exiſtence même. Nous n'avons point encore d'idée juſte de la conſtitution qu'ont adoptée, ou plutôt qu'adopteront les *Américains*. Peut-être n'en ont-ils pas eux-mêmes. Guidés juſqu'ici par les circonſtances, & la nature des choſes, il ſemblent avoir pris pour modèle l'adminiſtration des *Provinces-Unies:* le *Congrès* s'eſt formé à l'imitation des *Etats-Généraux* en s'appropriant la manutention des affaires générales, & du dehors; chaque province particulière a retenu comme celles des *Pays-Bas* la direction des affaires intérieures, du gouvernement domeſtique.

Mais cette conſtitution s'eſt naturaliſée en *Hollande* peu à peu; elle s'eſt mûrie au milieu des dangers; elle s'eſt perfectionnée doucement chez un peuple par lui-même ami de l'ordre, & garanti pendant un ſiècle des abus de la liberté par le riſque qu'ils auroient entraînés pour ceux même qui en auroient recueilli le profit.

Il n'en eſt pas de même ici. Dans cette création ſubite d'un empire nouveau; dans ſon développement plus ſubit encore il n'a pas été poſſible de ménager entre ſes membres la juſte

proportion qui a été en *Hollande* le fruit du tems, & d'une politique éclairée par des craintes communes, peut-être même de l'intervention d'un modérateur habile que ſon propre intérêt engageoit à balancer tous les pouvoirs, comme ſa propre puiſſance lui en donnoit la force. L'*Amerique* n'a point eu de maiſon autoriſée, diſtinguée par un éclat héréditaire, & par les talens perſonnels de ſes chefs, qui lui ait rendu ce ſervice, comme celle de *Naſſau* l'a rendu à la *Hollande*.

Un ſeul homme paroiſſoit en état de remplir cette fonction honorable, flatteuſe même pour un ambitieux, & chère à un bon citoyen. C'étoit le G^al^. *Waſhington*. Sa place actuelle de Commandant des armées, la conſidération perſonnelle dont il jouiſſoit, l'eſtime publique, la haute idée de ſes talens, tout ſembloit l'appeller à devenir le médiateur entre ces pouvoirs naiſſans, & à conſolider par la ſageſſe d'une adminiſtration pacifique l'édifice dû, en apparence, à ſa capacité militaire. C'eſt préciſément l'inſtant où on l'a vu, non ſans ſurpriſe, donner ſa démiſſion, & n'aſpirer plus qu'à une obſcurité paiſible.

Cette retraite & ſes circonſtances ont paru ſi extraordinaires que pluſieurs obſervateurs y ont ſoupçonné de l'artifice : ils l'ont attribuée à des vues profondes : ils ont inſinué que le Général déſarmé avoit pour objet de laiſſer accroître le trouble pour en profiter ; qu'il eſpéroit que les eſprits laſſés d'une ariſtocratie turbulente

chercheroient dans le pouvoir d'un seul un asyle contre les inconvéniens du pouvoir partagé; qu'il se flattoit en ce cas que le choix public ne pourroit concerner que lui; & qu'il préféroit à une influence glorieuse, mais facile à éluder, une autorité constante, avec un grand nom qui en fût à la fois le titre & la caution.

Ils ont rappellé que c'étoit précisément ainsi qu'en avoit usé *Cromwell* dans des conjonctures presque pareilles: & si ceux qui pensent ainsi sont des spéculateurs hardis il seroit difficile de les regarder comme des appréciateurs tout-à-fait injustes. Soit similitude dans les situations, soit ressemblance dans les desseins, on ne peut nier que les deux crises n'aient quelque rapport.

L'évènement en fixera la différence; mais en attendant il est clair que l'*Amerique* n'a point de gouvernement. Les petites Aristocraties particulières toutes jalouses de la grande Aristocratie qui leur sembloit les menacer, ont été plus réjouies qu'inquiétes de son humiliation. On peut en juger par ce qui s'est passé à *Philadelphie*, lors de la sédition dont je viens de parler. C'est à elles & non pas au *Congrès* qu'il faut attribuer la double banqueroute qui a suivi la paix.

Cette Compagnie paroît avoir voulu de bonne foi remplir tous les engagemens pour lesquels elle avoit hypothéqué l'honneur national. Elle a pour cet effet demandé de l'argent aux administrations particulières: on en a refusé: on n'a point voulu lui laisser la

faculté d'établir & d'asseoir des impôts: on a craint encore davantage de laisser à sa disposition un corps de milice réuni, qui recevroit d'elle la solde, & son existence: & comme toutes les démarches publiques émanoient d'elle seule, en attendant que chaque province fût convenue de la part qu'elle devoit supporter dans les dettes, que chacune eût cueilli ce qui lui revenoit de ces fruits amers du bel arbre de la liberté, on a laissé au corps qui fixoit les regards comme dépositaire de l'autorité le soin avec le risque & la honte de congédier les défenseurs, & d'écarter les créanciers sans argent. Les directeurs particuliers n'ont pas été fâchés de laisser flétrir par cet affront, comme de décréditer par ce mécontentement, la prépondérance d'une compagnie qu'ils redoutoient.

Quoi qu'il en soit, d'après ce court tableau, l'*Amerique* est loin encore d'être redoutable à l'*Europe:* elle ne vérifiera de long-tems, si même jamais elle les vérifie, les pronostics brillans que bien des spéculateurs précipités avoient cru pouvoir tirer de ses premiers efforts.

La concorde & l'union seules auroient pu les réaliser. Mais si, comme je l'ai observé autrefois,* les passions prévalent dans ce corps

* Voyez le T. I. de la nouvelle Edition de cet ouvrage, page 13.

débile avant que ſon tempérament ſoit formé, leur fermentation ne peut que le détruire, ou du moins éterniſer ſa langueur. La Puiſſance qui a favoriſé ſon développement pour humilier, pour affoiblir ſa rivale, aura pleinement rempli ſon but, ſans avoir à craindre que la poſtérité lui reproche de l'avoir compromiſe. Elle aura fait une bleſſure incurable à l'*Angleterre*, ſans introduire, comme on l'avoit d'abord craint, dans le monde politique, une nation redoutable de plus, & ſéparé une partie du nouveau Continent de l'ancien, ſans riſquer le repos de celui-ci.

Si quelque choſe eſt capable de confirmer ces dernières idées, & de tranquilliſer les témoins de ce qui vient de ſe paſſer, ſur les alarmes qu'ont pu leur inſpirer la grandeur, & les projets futurs des *Américains*, c'eſt le ſiſtême de *Finance* que paroiſſent adopter ceux-ci. Que les vieilles Puiſſances, comme je l'ai obſervé autrefois en parlant de la *Pologne*,* liées par l'habitude à des établiſſemens monſtrueux nés de la tyrannie, & de l'ignorance, plus encore que du beſoin en ce genre, n'oſent haſarder de réforme raiſonnable; qu'elles en ſoient venues à regarder comme inſéparables de leur exiſtence cette lèpre dévorante, honteuſe, & ridicule qui les ronge, elles ſont excuſables peut-être. Il y a quelquefois des malades aſſez déſeſpérés pour ne pouvoir pas même ſoutenir le remède.

---

* Voyez T. I. de la nouvelle Edition de ces *Annales*, page 137.

Ainſi l'on ne peut faire un reproche abſolument fondé aux adminiſtrateurs actuels de laiſſer ſubſiſter l'extravagance des *prohibitions*, la barbarie des peines attachées à la *contrebande*, la gêne auſſi abſurde qu'humiliante des *viſites* aux entrées de chaque ville; l'opprobre de faire des *cabarets*, de la crapule du peuple, la plus pure & la plus abondante ſource du revenu des rois, & tout ce que la manie du deſpotiſme financier a accumulé de précautions pour s'aſſurer un tréſor bien plus deſtructeur que fécond.

Mais on pouvoit ſe flatter que dans une République naiſſante ces ignominieuſes entraves ne ſeroient point introduites; que ſes fondateurs laiſſeroient au commerce la liberté qu'ils s'énorgueilliſſoient d'avoir rendue à leur patrie; qu'elle voudroit que tous les cœurs fuſſent heureux de ſa joie. N'ayant point à payer le luxe d'une cour, ni des armées ſuperflues; étant au moyen de l'évaporation du *papier monnoie*, dégagée à-peu-près de toute dette antérieure; n'ayant à pourvoir qu'aux frais modiques de la Police, & des établiſſemens utiles; & cette dépenſe pouvant aiſément ſe tirer ou d'une capitation également repartie, ou du produit des terres équitablement évaluées, on avoit droit d'eſpérer que, fondant ſur-tout ſa proſpérité future ſur les ſuccès du commerce, elle ne ſurchargeroit point de taxes ce ſerviteur utile; qu'elle ſe piqueroit de montrer enfin à tous les négocians du monde une terre ouverte, dont il ne faudroit point acheter l'accès par des tributs injuſtes, par des exactions ruineuſes, &

plus

plus encore par une patience toujours humiliante. Il étoit permis d'imaginer que ces rivages fortunés ne seroient ni deshonorés par le fléau des *tarifs*, ni livrés à la rapacité inquiète, outrageuse des *douanniers*.

Ces espérances étoient d'autant mieux fondées que s'il y a une nation au monde à laquelle le système des prohibitions ne fût pas convenable, c'étoit la nouvelle *Amerique*. Consistant entièrement jusqu'ici en une immensité de côtes baignées d'une mer presque par-tout accessible, & coupées de rivières qui augmentent les facilités pour y pénétrer, l'idée d'en exclurre la *contrebande* étoit au moins aussi folle que les loix pour la réprimer ailleurs sont barbares. On devoit sentir que les marchandises dévouées au tarif trouveroient mille chemins pour en éluder l'influence; que pour le faire respecter il faudroit multiplier les gardes, les inspecteurs, les receveurs, plus coûteux que leur rigidité ne seroit fructueuse.

Un intérêt éclairé autant que l'amour de la gloire conseilloit à ces etats naissans de donner au reste de l'univers le premier exemple d'un impôt établi avec douceur, levé sans contrainte, recueilli sans frais; ils le devoient à leur propre honneur, à celui de la philosophie dont ils se disoient les élèves; au bien commun de leur patrie, & de l'humanité: ils n'avoient que ce moyen peut-être d'expier le scandale de leur faillite, & de leur indifférence pour les instrumens de leur liberté.

Ils n'ont point été curieux de cette gloire : la première propoſition du *Congrès* aux états particuliers a été de naturaliſer chez eux le régime ignominieux des finances de l'*Europe :* & pluſieurs l'ont adopté avec empreſſement. On a déjà vu de longues liſtes des taxes auxquelles ils ont ſoumis toutes les marchandiſes qu'on peut leur apporter.

D'après cette démarche, jointe à tout ce qui précède on peut conjecturer ſans trop craindre de ſe tromper que les *Américains* ne ſeront jamais une Puiſſance redoutable, ou le tems amenera une prodigieuſe réforme dans leurs maximes. Dans les trois premiers mois de leur exiſtence effective ils ont déjà eſſuyé tous les déſordres qui ſont dans les autres états le fruit de la décrépitude, du relâchement univerſel, de l'oubli de tous les devoirs ; proſcriptions légales, révolte contre l'autorité, banqueroute nationale. Pour égaler dès leur naiſſance la triſte perfection des états les plus corrompus, il ne leur manqueroit que d'établir chez eux des *Lotteries.*

ANGLETERRE.

*Etat actuel de l'*Angleterre. *Nouveaux Impôts. Changemens dans l'adminiſtration de la Compagnie des* Indes Orientales. *Ballons aëriens à* Londres.

Ce qu'eſt à l'étourderie licentieuſe & turbulente d'un jeune diſſipateur la circonſpection intéreſſée d'un vieux libertin qui ayant conſumé depuis long-tems toutes ſes reſſources réelles, ne ſubſiſte plus que par ſon induſtrie, & cherche, non pas à remédier à ſa détreſſe, mais à reculer le moment où il faudra la laiſſer éclater, la conduite de l'*Angleterre* l'eſt exactement à celle de l'*Amerique*.

Celle-ci ſe livre à toutes ſes paſſions avec l'impétuoſité d'un âge qui brave les ſcrupules & l'opinion publique; l'autre, avec plus d'expérience & de beſoins, conſerve encore quelques ménagemens, & ſi, comme tout l'annonce il faut qu'elle ſuccombe enfin ſous le fardeau énorme d'une dette mal-compenſée par l'éclat paſſager qui en a été l'unique prix, ce ne ſera pas du moins ſans avoir épuiſé pour le ſoutenir tous les expédiens que peuvent ſuggérer le génie, l'expérience, & même la bonne foi. La poſtérité pourra reprocher à la mémoire de quelques-uns de ſes Miniſtres d'avoir ſacrifié la gloire effective, la vraie puiſſance de leur patrie à une ſplendeur illuſoire & rui-

neuſe qui la perdra : mais elle ne verra pas ſans admiration les efforts, les ſuccès de la Nation elle-même pour ſoutenir un crédit dont elle ne ſe diſſimule ni l'abus, ni le danger.

D'abord au moment de la paix la *Grande-Bretagne* a offert un ſpectacle bien différent de celui que préſentoit, que préſente encore l'*Amerique*. On auroit pu s'attendre à voir éclorre les troubles, les déſordres, les proſcriptions dans le parti dont le traité ſembloit ſceller la honte & les douleurs, tandis que la joie & l'union auroient été le partage de celui auquel la fortune prodiguoit des couronnes ; & il eſt arrivé tout le contraire.

A la vérité le Miniſtère *Anglois* qui a poſé les fondemens d'un accord jugé néceſſaire par tous les ſpectateurs impartiaux, n'a pas eu la ſatisfaction d'achever l'édifice : il a été renverſé lui-même par une révolution ſubite, avant que d'avoir pu mettre la dernière main à ſon ouvrage : nous l'avons vu remplacé par des ſucceſſeurs qui avoient fortement déſapprouvé ſes plans, & qui n'en ont pas moins été obligés de les ſuivre.

Mais cette révolution n'en a été une que pour le Cabinet : des talens ont été ſubſtitués à des talens : le Public n'a vu dans ce changement que le fruit d'une intrigue particulière qui ne lui a cauſé ni alarmes, ni pertes. Loin de produire des haines & des ſcandales, il a même occaſioné des réconciliations.

Des Chefs accrédités, aigris en apparence l'un contre l'autre par des diſcours que les circonſ-

tances avoient dictés, ſe ſont rapprochés par des conſidérations que d'autres circonſtances ont fait naître. Le parti qui leur feſoit ombrage a été écraſé par cette confédération imprévue: mais la ſecouſſe n'a été ni longue, ni violente. Quelques dégoûts peut-être pour le Prince, quelques regrets de la part des Miniſtres dépouillés, & de leurs créatures, quelques mutations dans les places ſubalternes; voilà toutes les ſuites d'un évènement qui auroit pu chez un peuple moins calme, moins ſenſé, en avoir de plus ſérieuſes.

Le premier ſoin du nouveau Miniſtère a été celui de tous les Miniſtères aujourdhui, *de chercher de l'argent*; de ce malheureux argent que les Gouvernemens prodiguent, comme s'ils en avoient trop, & qu'ils ne ceſſent de mendier, comme s'ils n'en avoient point du tout. La paix étoit aſſurée: la néceſſité de prodiguer les eſpèces de la nation à ce gouffre ſans fonds ouvert par la guerre dans le nouveau monde ſembloit devoir ceſſer avec ſa cauſe; c'eſt malheureuſement ce qui n'arrive point: par une ſuite des progrès de la politique moderne dès qu'on ſe bat, il faut payer; & il faut payer encore quand on ne ſe bat plus.

Cet inconvénient eſt plus ſenſible en *Angleterre* qu'ailleurs, parce que les profuſions financières n'étant jamais qu'annuelles, & toujours fondées ſur des évaluations incertaines, tant pour la recette que pour la dépenſe, l'année écoulée laiſſe toujours auſſi à la ſuivante une portion de ſon fardeau à ſupporter: or ici le petit réſidu

des embarras de la guerre, cet avant-goût des douceurs de la paix étoit ſeulement de *douze millions ſterling*, c'eſt-à-dire de près de *trois cens millions Tournois* déjà conſumés d'avance.

Si l'on ſonge que cette épouvantable ſomme ne fait qu'une très-petite partie de ce qu'a coûté à la *Grande-Bretagne* la diſcuſſion avec l'*Amerique*, on ne pourra pas douter que la première n'ait infiniment plus dépenſé pour perdre la ſeconde qu'elle n'en a jamais tiré quand elle la poſſédoit: mais en ſongeant encore que tout le fruit de la poſſeſſion eſt évanoui, & que toute la charge née de la perte, exiſte, on ſera tenté de demander comment la *Grande-Bretagne* exiſte elle-même.

Voici bien un autre ſujet de ſurpriſe. Suivant un uſage adopté preſque généralement chez les autres peuples, autant du moins que leur crédit le permet, ces ſupplémens extraordinaires les *Anglois* les fourniſſent par un emprunt fait au nom de la Nation: mais ſuivant un autre uſage qui leur eſt particulier, & qui ne contribue pas peu à ſoutenir ce crédit dont ils tirent un ſi prodigieux parti, jamais ils n'emploient cette reſſource de la diſſipation aveugle, ſans l'accompagner d'une précaution de l'économie éclairée. Ils ont ſoin d'aſſigner ſur eux-mêmes des fonds ſuffiſans pour acquitter les intérêts de l'emprunt dont ils vont ſe charger, pour aſſurer l'hypothèque à laquelle ils ſe ſoumettent.

Cela ne peut s'opérer que par une taxe: auſſi le grand ſoin de tout Miniſtre qui propoſe au

Parlement de faire une pareille plaie à ſa nation, eſt d'indiquer en même tems la partie où il faut piquer, & qui lui paroît propre à rendre la quantité au juſte de ſang qu'il faut fournir.

Cette méthode avoit ſes avantages dans les tems où en empruntant on s'occupoit ſérieuſement des moyens de rembourſer un jour : l'amortiſſement futur allégeoit la charge préſente, & enſuite il l'anéantiſſoit peu à peu : l'emprunt étoit une manière ingénieuſe & commode de répandre ſur un certain nombre d'années une contribution qui auroit été accablante pour une ſeule.

Aujourdhui que l'idée même du rembourſement eſt évanouie, l'exactitude avec laquelle en ſollicitant la confiance des prêteurs on leur montre la ſource qui produira les arrérages, n'eſt que la notification d'une ſurcharge perpétuelle : c'eſt une véritable vente faite des droits de la poſtérité aux caprices de la génération préſente ; un ſacrifice des propriétés des enfans aux folies prodigues de leurs pères. Tout impôt créé en *Angleterre* doit ſubſiſter autant qu'elle.

On auroit pu croire qu'après ſix ans ſucceſſifs d'exploitation de cette mine ruineuſe, elle auroit été épuiſée. On auroit pu croire *les reſſorts du génie emprunteur* des bureaux *diablement uſés* ; & s'attendre que ſi la confiance des hommes à argent invités à remplir ce tonneau des *Danaïdes* ne ſe le laſſoit pas, les Miniſtres ſeroient embarraſſés pour imaginer de nouvelles taxes

à leur hypothéquer, ou du moins de nouveaux noms. Point du tout. Le Directeur des Finances a proposé froidement au Conseil national l'emprunt des *douze millions sterling*, & plus froidement encore pour subvenir aux *quatorze millions Tournois* ou environ d'arrérages, d'agréer 10 petits impôts capables à son avis de fournir cette somme. On a répondu *soit fait ainsi qu'il est requis*, & les dix taxes ont été lancées sur la nation pour l'éternité.

Il faut avouer pourtant qu'elles ne sont pas onéreuses, en apparence : elles ne tombent pas, comme ailleurs sur le *Peuple*, c'est-à-dire sur la partie de l'Etat le moins en état de payer des taxes : elles n'emporteront d'argent qu'à ceux qui en auront. Ce sont des droits sur les *billets de change*, sur les *quittances*, sur les *testamens*, sur les *contrats*, sur les *promesses d'en passer*, sur les *papiers employés dans les tribunaux*, sur les *voitures publiques* ; sur les permissions *d'ouvrir des chemins, des canaux, d'enclorre des terres* ; sur les *naissances, les mariages, & les morts*, & enfin sur les *remèdes vendus par les charlatans*. En payant au Gouvernement *huit pour cent* du prix de leurs compositions, ou de leurs venins, ils acquerreront le droit *légal* d'abuser de la crédulité publique, d'empoisonner les hommes foibles, & confians.

Les autres articles ne sont qu'incommodes ; on pourroit les appeller des tracasseries plutôt que des taxes : mais le dernier, on ne peut se le dissimuler, est honteux ; c'est un opprobre dont aucune Administration connue jusqu'ici ne

s'étoit ſouillée : il faut admirer ſans doute une Nation qui, pour ſatisfaire à ſes engagemens conſent à être ainſi tourmentée, tiraillée dans tous les points de ſon exiſtence, mais on ne peut que la plaindre d'être réduite à employer des reſſources ſi peu honorables, à la fois & ſi peu fécondes.

Le produit de la taxe ſur ce commerce entre l'ignorance impudente, & l'ignorance ſtupide ; de cette aſſociation du Gouvernement avec la première contre la ſeconde, a été évalué par le Miniſtre à 15000 *liv. ſterling* annuelles. C'eſt aſſurément un bien petit objet pour le ſoulagement de l'Etat ; mais c'en eſt un énorme quant à la choſe en elle-même. Il faut donc que cet étrange traffic rende au moins 200,000 *liv. ſterling* à ceux qui s'en mêlent ; on peut même doubler ce rapport, parce que la contrebande s'y gliſſera comme dans les autres, & que dans un métier dont la fraude eſt l'eſſence, on ne ſe fera pas un grand ſcrupule de frauder les droits du fiſc.

Il en réſulte donc que dans les ſeuls royaumes d'*Angleterre* & d'*Ecoſſe*, car l'*Irlande* n'a aucune part à ceci, il ſe débite par an pour plus de 10 millions de liv. Tournois de drogues au moins ſuſpectes, d'eſpérances de guériſons déſavouées par le bon ſens, & plus encore par l'expérience. A quoi donc ſervent aux *Anglois* leurs lumières, leur courage, & leur *philoſophie* ?

La ſéance d'*été* s'eſt terminée par cette condeſcendance fâcheuſe, mais apparemment

jugée néceſſaire : celle d'*hiver* s'eſt ouverte d'une manière plus intéreſſante pour le préſent & pour l'avenir. On s'attendoit à des débats violens ; & tout en effet ſembloit en préſager. Le Miniſtère en place avoit annoncé des réformes utiles, des opérations ſalutaires, & pour ſa propre ſûreté il en avoit beſoin autant que la Nation elle-même : mais le Miniſtre déplacé pouvoit joindre à une défiance excuſable de la capacité de ſes ſucceſſeurs pour faire le bien, le regret de ne l'avoir pas fait lui-même, & l'eſpoir d'être rappellé au gouvernail, en empêchant d'autres mains de le régir plus heureuſement. Cette diſpoſition mutuelle promettoit aux ſpectateurs avides de ces luttes oratoires, qui ont ici des ſuites effectives, & n'en ont qu'ici, des narrations variées, une abondante proviſion d'*hiver* pour leur curioſité.

Leur attente pourroit cependant être trompée ſi la ſuite de ce Parlement répond à ſon début. Le parti du Miniſtère régnant y a développé une ſupériorité qui ſemble interdire à ſes rivaux l'idée même de la contradiction.

Il eſt vrai que cet avantage peut s'attribuer à l'aſcendant de la raiſon, plus qu'à celui des manœuvres ; le Cabinet actuel ne pouvoit ouvrir la ſcène Parlementaire par un objet plus propre que celui qu'il a choiſi à lui aſſurer les vœux de tous les hommes honnêtes, & les ſuffrages de tous les hommes éclairés. Je parle de l'affaire de la *Compagnie des Indes*, affaire importante qui remue auſſi vivement les têtes *Brétonnes* que les gros *ballons* affectent les *Pariſiennes*.

C'eſt une des plus étonnantes ſingularités de la politique, ou de l'*impolitique* moderne, que l'exiſtence même de ces Compagnies. Aſſurément il eſt bien étrange en tout ſens que les Gouvernemens de quelques petits peuples dans un coin du monde s'aviſent de donner à une portion de leurs ſujets le droit excluſif du commerce dans la plus grande, & la plus opulente partie de ce monde.

Il eſt bien étrange que ces aſſociations de marchans en vertu d'une patente expédiée à *Londres*, ou à la *Haye*, &c. ſe diſent, & ſe rendent en effet Souverains à *Batavia*, à *Madras*, à *Bombay*: qu'aux expéditions paiſibles du négoce elles joignent avec ſuccès les tracaſſeries ſanglantes de la guerre, & les uſurpations qui en ſont le fruit, quand elle eſt heureuſe; il l'eſt bien davantage que les nations chez qui elles vont ainſi porter le ravage & l'effroi, en feignant de ne leur demander que des échanges pacifiques, les tolérent, les appellent même: & qu'au lieu de ſe réunir pour les chaſſer elles les encouragent, les récompenſent, les prennent pour juges entr'elles, & pour protectrices, en payant par les plus inconcevables profuſions leurs prétendus ſecours.

Mais telle eſt la deſtinée de ces vaſtes pays, depuis du moins que l'hiſtoire nous les a fait connoître. La beauté de leur climat n'a ſervi qu'à en énerver les habitans, & la richeſſe de leurs productions qu'à attirer des étrangers avides qui n'y ont jamais trouvé de réſiſtance.

Depuis *Alexandre*, quiconque s'eſt préſenté dans les *Indes* avec une armée les a conquiſes : les fables qui ſont ſouvent des indices de la vérité nous montrent avant l'incurſion du héros *Grec*, d'autres incurſions non moins faciles, non moins fortunées, dans celles des *Bacchus*, & des *Hercules*. Les *Indes* ſemblent avoir été dévouées par la nature à être la proie de tous les uſurpateurs qui auroient de l'ambition, & de l'avidité.

Les marchans *Européens* modernes ayant beaucoup de l'une & de l'autre, n'ont pas manqué de ſuivre la route tracée par leurs prédéceſſeurs, & ils ont eu preſque les même ſuccès. Ils ont également épouvanté ; ils ont également rançonné la foibleſſe des *Indiens* : ils auroient même fait avec le tems de l'*Inde* entière, comme de l'*Amerique*, une dépendance de l'*Europe*, une métairie ſubordonnée à ſes caprices, ſans leurs jalouſies, ſans leurs débats entr'eux : c'eſt-là ce qui a ſauvé du joug l'intérieur du pays, & conſervé aux naturels des aſyles contre l'oppreſſion naturaliſée ſur les côtes : mais nos Compagnies n'en ont pas moins formé des établiſſemens immenſes.

On ſait avec quel éclat celle de la *Hollande* a fixé ſon trône à *Batavia*, avec quel deſpotiſme, quel faſte elle y règne. La Compagnie *Françoiſe* mal-dirigée, mal-ſecourue, a péri après quelques intervalles de ſplendeur, ſans avoir pu tirer aucun parti du courage de ſes défenſeurs, ni de l'intelligence de ſes adminiſtrateurs.

Celle d'*Angleterre*, ſans avoir eu d'établiſſement auſſi brillant que celui de *Java*, s'eſt ſoutenue avec une proſpérité qui n'a ſouffert que des éclipſes paſſagères ; & depuis la mort de ſa rivale, depuis la deſtruction de *Pondichery* dans la guerre de 1756 elle a acquis un dégré de gloire, de richeſſe, & même de puiſſance territoriale qui ne lui laiſſoit rien à deſirer. Outre le produit de ſon commerce elle jouiſſoit encore d'un revenu immenſe, conſiſtant dans les contributions de pluſieurs provinces dont le domaine lui a été cédé authentiquement ou par la *France* qui en avoit poſſédé une partie, ou par les ſouverains naturels pour payer ſes ſervices, & enchaîner l'avidité de ſes officiers.

C'eſt ſur-tout à Lord *Clive*, qu'elle a été redevable de cet aggrandiſſement. Les ames ſenſibles ne ſe rappellent pas ſans horreur de quels excès fut accompagnée cette gloire & cette fortune. Si ce guerrier célèbre a rempli l'*Inde* du bruit de ſon nom, lui & ſes compagnons l'ont également effrayée par leurs barbaries. La découverte de l'*Amerique* offre à-peine des tableaux auſſi ſcandaleux : mais les lauriers couvrirent les exactions : les *Anglois* pardonnèrent les cruautés commiſes envers les *Indiens*, en faveur du mal fait aux *François*, & du bien fait à eux-mêmes.*

* Lord *Clive* eſſuya en *Angleterre* les mêmes pourſuites auxquelles Lord *Rodney* eſt maintenant expoſé : on ne ſait pas encore quelles en ſeront les ſuites pour celui-ci : ayant

Depuis cette époque la Compagnie a joui ſans contradiction des avantages d'un commerce que la *France* ſembloit avoir abandonné, & des revenus d'une contrée qui vaut un royaume de l'*Europe*. On les évalue à *trois millions ſterling* par an.

Mais cette fortune étoit accompagnée de tous les vices, de tous les abus qui ſuivent l'opulence. Dans un pays ſi éloigné, les adminiſtrateurs d'une régie lucrative ſuccomboient bientôt au deſir de s'enrichir eux-mêmes. Le maniement de l'or engendre néceſſairement l'avidité : devoit-on ſe promettre

---

des *Européens* pour accuſateurs les pillards de St. *Euſtache* ne ſeront peut-être pas auſſi heureux que ceux du *Bengale*, &c.

Mais obſervons que le châtiment épargné à ces derniers par la juſtice humaine la juſtice-divine l'a infligé du moins à leur Chef. On n'ignore pas, & il eſt bon de le rappeller ſouvent, qu'au milieu de ſon immenſe fortune, à un âge qui lui en promettoit encore une longue jouiſſance, le ſouvenir des moyens par leſquels il l'avoit acquiſe a fait le ſupplice de ſes dernières années ; bourrelé par ſes remords, il ſe croyoit ſans ceſſe entouré de ſpectres. Il voyoit perpétuellement des *Indiens* morts de faim, ou dans les tortures par ſes ordres, accourans pour le déchirer lui-même, & préparans leur vengeance. Il n'a pu ſe délivrer de cette manie du déſeſpoir qu'en terminant volontairement ſa vie.

Malheureuſement tous les tyrans n'ont pas des remords auſſi éclatans : & même l'hiſtoire n'eſt pas aſſez attentive à tenir une note exacte de ceux qui les éprouvent.

que des hommes employés à dépouiller le *Bengale* de ſes tréſors ſe borneroient à en être les canaux fidèles & incorruptibles pour les tranſmettre à *Londres?* Ne devoit-on pas s'attendre que s'ils feſoient les affaires de leurs maîtres ils feroient encore mieux les leurs? Renfermée dans de certaines limites cette licence auroit été tolérable.

Mais comment donner des bornes à l'avarice? Tous ces agens preſſés de s'enrichir n'en connoiſſoient d'autres que celles de leur pouvoir, ou le manque d'occaſions: il s'élevoit ſans ceſſe des diſputes entre les chefs qui auroient voulu ſe réſerver excluſivement le droit du pillage, & les ſubalternes qui prétendoient y être aſſociés, puiſqu'ils en étoient les inſtrumens. De-là des infidélités ſans nombre, & des tyrannies non moins multipliées.

On avoit vu un Chef arrêté, empriſonné par ſes inférieurs; & la *Compagnie* n'avoit oſé punir ce délit impardonnable aux yeux de la ſaine politique. On en avoit vu un autre révoqué par l'Aſſemblée nationale, authentiquement dépoſſédé de ſa place, s'y perpétuer en vertu d'une déliberation particulière qui ne lui donnoit aucun droit.

Les ſcandales s'accumuloient comme les exactions: & au milieu d'une adminiſtration ſi confuſe tout à la fois, & ſi honteuſe, la proſpérité apparente de la Compagnie s'évanouiſſoit inſenſiblement.

Une des méthodes les plus uſitées parmi ſes agens, pour exténuer ſes revenus, & accroître les leurs, c'étoit de déclarer la guerre aux petits Souverains qui les environnoient; tantôt profitant de leurs diviſions particulières ils feignoient d'embraſſer le parti de l'un d'eux. Rançonnant l'ami, pillant l'ennemi, ils réuniſſoient le double profit de la ſolde & de la rapine; & ils en trouvoient même un troiſième, parce que les frais de ces guerres ſe rejettoient ſur la Compagnie, & qu'on ne manquoit pas de les exagérer.

D'autrefois elles avoient pour prétexte la lenteur de ces miſérables Rois à s'acquitter de leurs redevances; ſoit qu'elles fuſſent fondées ſur des promeſſes arrachées par le beſoin, ſoit qu'elles n'euſſent pour origine qu'une contribution arbitraire: des détachemens *Anglois* alloient ravager les villes pour obliger les Princes à ſe libérer.

Ceux-ci ſurchargés de demandes, menacés ſans ceſſe d'exécutions militaires, étoient ſouvent obligés de les provoquer eux-mêmes contre leurs ſujets: ils demandoient des mains d'*Europe* pour ravir aux habitans de ces contrées déſolées par leurs richeſſes mêmes, ce que la ſeule autorité ne pouvoit plus arracher à leur indigence.

D'autres empruntoient des exacteurs enrichis par leurs profuſions de quoi obtenir le délai des exactions, & par-là ils ne les rendoient que plus preſſantes, plus cruelles, moins illégitimes en apparence. C'étoit préciſément ce qui arrivoit

vivoit autrefois dans *Rome* toute puissante & corrompue ; les Rois étrangers menacés par les intrigues de quelques Sénateurs avides de voir leurs pays exposés aux invasions, empruntoient dans *Rome* même, à une usure énorme, de quoi s'acheter des protections dans le Sénat.

Mais il falloit bientôt ou donner une partie du capital, ou payer de nouveaux délais par de nouveaux sacrifices qui ne les diminuoient pas. On raconte des traits de ces excès qui font frémir. On avoit vu un *Nabab* congédier ses troupes, ses gardes, ses serviteurs, pour se ménager de quoi alimenter la patience de l'usurier *Anglois*. On en avoit vu pleurer les femmes de leurs serrails, objet si cher à la vanité des Orientaux, & leurs parentes, objets qu'auroit dû au moins respecter la prétendue noblesse *Occidentale*, enlevées les unes & les autres, ou pour les prostituer à des violences infames, ou pour les échanger contre l'or dont le pays n'avoit plus d'autres sources.

Enfin un cri général s'élevoit contre une administration abusive en tout sens, qui, en cessant d'être avantageuse aux particuliers propriétaires du titre, rendoit exécrable le nom de la Nation par laquelle elle sembloit être avouée.

Ce cri un des Membres du Cabinet actuel a osé s'en rendre l'organe ; M. *Fox* l'a porté au Parlement : son éloquence échauffée, vivifiée par la force des choses l'a fait triompher. La

Chambre des Communes du moins a déjà adopté le nouveau plan.

Il conſiſte d'une part à donner pour adminiſtrateurs ſuprêmes à la Compagnie actuelle des *Indes*, deux bureaux, l'un en chef compoſé de ſept Membres tirés du Parlement; choiſis par lui pour la première fois, avec pouvoir au Roi de remplacer par la ſuite les places vacantes; l'autre ſubordonné, de neuf Membres tirés du corps des Actionnaires, & nommés par eux. On ſe flatte que cette double direction ſurveillée l'une par l'autre, plus immédiatement ſoumiſe & reſponſable au Sénat national, plus facile à éclairer, & moins aiſée à tromper, opérera bientôt une réforme honorable pour la *Grande-Bretagne*, utile pour la *Compagnie* elle-même, & ſalutaire pour les *Indiens*.

La ſeconde partie du plan de M. *Fox* eſt bien plus vaſte, & doit exciter plus vivement encore la reconnoiſſance des habitans du *Bengale*, quand elle y ſera notifiée, & ſur-tout ſi elle peut jamais s'y réaliſer: il ne s'agit pas moins que d'un changement abſolu de la conſtitution du pays, & d'y introduire en un moment celle dont le développement a exigé pluſieurs ſiècles en *Europe*, & qui même n'y eſt pas encore naturaliſée par-tout.

Si nous pouvons nous en rapporter aux deſcriptions très-confuſes, très-incertaines de l'*Inde*, le domaine foncier des terres appartient uniquement au Prince. Il eſt le maître, le propriétaire

abſolu de toute la ſurface qui compoſe ſon état : il la diviſe à volonté ; il l'afferme par parties, & par des conceſſions toujours révocables quand il lui plaît, ce qui, dans la vérité, n'eſt guère probable, & donneroit lieu de croire que l'*Inde* n'eſt pas mieux connue aujourdhui en *Europe*, malgré la multitude d'*Européens* qui l'ont parcourue & ravagée, que la *France* ne l'eſt des *Anglois*, que l'*Angleterre* ne l'eſt des *François*, malgré les reſſources que les deux Nations ont réciproquement pour s'inſtruire.

Quoi qu'il en ſoit, en ſuppoſant ce domaine abſurde, contraire à toutes les idées, à toutes les coutumes, à toutes les loix reçues par-tout ailleurs, établi & révéré dans cette unique partie du monde, c'eſt cette maladie dont M. *Fox* propoſe au *Parlement* d'opérer la guériſon : il veut que tous ces fermiers amovibles deviennent à l'avenir des propriétaires incommutables, & faire connoître les douceurs durables de la poſſeſſion, à des peuples qui n'ont jamais éprouvé que les regrets, & les angoiſſes d'une jouiſſance paſſagère. Ils acheteront ce bonheur par une redevance fixe, aſſignée ſur leurs terres même, & par le moyen de laquelle ils ſeront, du moins en cette partie, aſſociés aux privilèges des propriétaires de l'*Europe* ; ils auront pour ſucceſſeurs leurs enfans, & la ſociété profitera dans cet arrangement de tout ce que le pouvoir ſouverain paroîtra y perdre.

Il eſt évident que ce projet eſt le ſignal d'une révolution entière, ſi réellement encore une fois

les choſes ſont aujourdhui au *Bengale* comme on le dit; & quel qu'en ſoit le Gouvernement il eſt toujours clair que le plan du Miniſtre *Anglois* y cauſera quelque innovation importante. On ne lui a pas fait dans le Parlement une objection qui auroit pu prêter du moins à quelques morceaux éloquens dans la bouche de ſes antagoniſtes.

La réforme dont il s'agit va inconteſtablement détacher les *Indiens* naturels de leurs anciennes mœurs, de leur ancien gouvernement: ils vont devenir de véritables ſujets de l'*Angleterre*. En acquérant quelques-uns de nos privilèges; en ſe familiariſant avec nos uſages, ne prendront-ils pas avec le tems auſſi nos mœurs, nos idées, nos inquiétudes? Peu à peu ces tributaires régénérés ne ſe métamorphoſeront-ils pas en colons *Britanniques?*

Le goût de la liberté, dit-on, ne s'eſt jamais naturaliſé ſur ces côtes? Rien n'eſt moins étonnant, s'il eſt vrai que celui de la propriété en ait toujours été exclue: mais du moment qu'il y aura pénétré, ne va-t-il pas y cauſer les mêmes effervescences, les mêmes exploſions que l'affranchiſſement des ſerfs a produites autrefois en *Europe?* & le fruit à la fin n'en ſera-t-il pas le même?

Le Miniſtre éloquent en déployant avec l'approbation univerſelle des auditeurs ſes grandes idées à ce ſujet, a dit que l'*Inde* devoit à l'avenir tenir lieu à la *Grande-Bretagne* de l'*Amerique*.

Sans doute: mais ſon opération actuelle ne riſque-t-elle pas de ramener la caducité des peuples de l'*Inde* à cette verdeur, à cette pétulance qui vient de rendre la jeuneſſe des *Américains* ſi funeſte à leur mère ?

Les ſpéculateurs en ce moment ne ſe bornent pas à ce que M. *Fox* a laiſſé voir de ſes deſſeins: l'*Angleterre* eſt pleine d'eſprits, & de bons eſprits même, qui appellent la Nation à partager avec la *Compagnie* les bénéfices de l'*Inde*; ils ne veulent laiſſer à celle-ci que les retours du commerce: ils demandent que la *Couronne*, c'eſt-à-dire le Public, s'approprie tous les revenus territoriaux, que le nouvel arrangement rendra vraiſemblablement immenſes. Pourquoi, diſent-ils, dans la détreſſe générale de l'Etat, continueroit-on à faire d'une domination auſſi opulente le patrimoine excluſif d'un petit nombre de particuliers qui même n'en profitoient pas ? Elle a été acquiſe par les armes de l'*Angleterre:* pourquoi ne pas la faire tourner au ſoulagement commun de la nation ? Pourquoi nous accabler ſans ceſſe d'impôts en *Europe*, quand nous avons ſous la main une mine ſuffiſante pour éteindre une partie des anciens, & prévenir la néceſſité des nouveaux? En réformant les abus de la perception; en feſant couler dans les coffres du Public ce fleuve d'or qui ſe perd aujourdhui ſur la route des caiſſes privées, nous ferons le bien de nos ſujets étrangers, & le nôtre: nous ſerons bénis aux *Indes*, & opulens en *Europe*.

Dans un pays comme celui-ci, où tout ſe diſcute, & ſe réfute, ce ſouhait patriotique

éprouve cependant des objections. Le ſoin d'adminiſtrer cette ſource lucrative, dit-on, la néceſſité de régir cette finance donnera lieu de multiplier les emplois, qui ſeront avantageux, comme tous ceux de ce genre. Ce ſeront autant de places à la nomination du Gouvernement, & par conſéquent de liens pour la Nation. Ce ſera un accroiſſement à l'influence Royale, & dans les mains du Prince, ou des Miniſtres un moyen de corruption de plus. Il vaut mieux laiſſer l'or des *Indiens* enrichir des ſerviteurs infidèles de la *Compagnie*, que de le proſtituer à acheter des trahiſons dans le *Parlement*.

A cette conſidération impoſante on ne peut répondre que par une autre non moins eſſentielle : c'eſt que quand on eſt au point de ſe précautionner ſi violemment contre les progrès de la corruption il n'eſt plus tems de ſonger à s'en garantir. Quand les Généraux *Romains* dînoient avec des *navets*, on n'avoit pas beſoin de faire des loix pour prévenir les brigues : & quand ces loix parurent néceſſaires, on les promulgua : mais elles furent auſſi mépriſées que ſolemnelles.

Si, par la dépravation des mœurs, le Sénat *Anglois* eſt devenu auſſi corruptible que les cenſeurs du nouveau ſiſtême le ſuppoſent, qu'importe d'où viendront les moyens employés à le corrompre ? Les Adminiſtrateurs du pouvoir & des graces n'ont pas beſoin des *tréſors des Indes* pour le ſéduire ; & dans cet état des choſes, s'il étoit réel, la politique la plus ſalutaire peut-

être ſeroit de faire tourner au ſoulagement du peuple le prix de la prévarication même de ſes Repréſentans.

Quoi qu'il en ſoit, par une ſingularité qui ne peut avoir lieu qu'en *Angleterre*, tandis que l'Aſſemblée nationale adoptoit ce plan avec un concours qui pourroit être regardé preſque comme unanime ; tandis que ce qu'il y a dans la nation d'hommes éclairés & *impartiaux* applaudiſſoit à la réſolution de ſon Sénat, le Corps municipal de la ville de *Londres* étoit convoqué ; il délibéroit avec l'aſſiſtance d'un grand nombre de citoyens de différentes claſſes ; & il en émanoit le décret que voici, traduit litteralement :

Du Mardi, 2 Decembre, 1783.

" Dans l'Aſſemblée du *Lord Maire*, des *Al-*
" *dermen*, & des Membres de pluſieurs Corps
" de la Cité de *Londres*, réunis dans la Salle
" commune de l'Hôtel de ville de la dite Cité,

" A été décidé *que l'Aſſemblée regarde le Bill*
" *actuellement ſur le tapis au Parlement, ſous ce*
" *titre*, Bill pour remettre les affaires de la
" Compagnie des *Indes Orientales* dans les mains
" d'un certain nombre de Commiſſaires pour
" l'avantage des Propriétaires & du Public,
" *comme un des actes de* TYRANNIE LES PLUS
" AUDACIEUX, LES PLUS EXCESSIFS, LES PLUS
" EFFRAYANS QUI AIT JAMAIS SOUILLÉ LES
" ANNALES DE CE PAYS OU D'AUCUN AUTRE ;
" *& que c'eſt d'après cette manière de l'apprécier*
" *que ſeront dreſſées les Inſtructions données aux*

" *Repréſentans de la Cité au Parlement avec* " *charge de s'oppoſer au dit Bill.*"

Et de plus la même Aſſemblée a arrêté de faire des remerciemens publics & ſolemnels à différens orateurs du Corps municipal qui d'eux-mêmes avoient déjà répondu à ſes deſirs, en ſe ſignalant par leur oppoſition.

On ne peut ſans doute regarder cette aſſertion que comme une tournure oratoire: il eſt difficile de croire que les *Aldermen* de *Londres* & ſes *Liverymen* regardent ſérieuſement une précaution priſe pour ſauver l'honneur de la Nation, & peut-être les propriétés de la Compagnie *Angloiſe*, comme un trait de deſpotiſme plus violent que celui de l'Acte du Parlement qui condamnoit à mort *toute fille qui ayant eu des foibleſſes oſeroit* ÉPOUSER UN ROI D'ANGLETERRE, *ou tout homme qui en étant inſtruit n'en feroit pas la révélation.* On ne ſe perſuadera pas ſans peine que cette Aſſociation patriotique ſoit plus alarmée de voir une Aſſociation de commerce aſſujettie à des règles fixes dans ſes opérations, & dans l'impuiſſance de piller des étrangers éloignés, qu'elle ne l'a été dans le tems où ſes Rois avoient le droit de forcer ſur des ordres arbitraires & par forme d'emprunt, ſes propres membres à leur donner de l'argent qu'ils ne leur rendoient pas, & où ils en uſoient; ou de mille autres exemples des fureurs du deſpotiſme dont les annales de notre île ne ſont pas plus exemptes que celles du Continent.

Ce qui eſt fort étrange, ce qui fait honneur à la légiſlation & à l'eſprit des *Brétons*, c'eſt qu'un plan auſſi violemment combattu ne trouvera plus de contradicteurs dès qu'il aura reçu par l'acceſſion des *Pairs*, & du *Roi*, s'ils y accèdent, la force d'une loi. *Virgile* a dit des combats des *Abeilles*,

Certamina tanta
Pulveris exigui jactu compreſſa quieſcunt.

C'eſt la même choſe ici : une ſimple formalité ſuffit pour faire une loi ſacrée d'une propoſition abhorrée, proſcrite le moment d'auparavant comme un attentat ſcandaleux. Il eſt beau d'avoir des droits : il eſt beau de ſavoir les diſcuter & les ſoutenir : il eſt plus beau peut-être encore de ſe ſoumettre ſans réſerve à l'autorité légitimement inſtituée pour les apprécier, dès qu'elle a prononcé.

Les affaires ſérieuſes ſont ici, comme à *Paris*, & par-tout entremêlées des diſtractions chères à l'opulence, & à l'oiſiveté. Parmi les ſpectacles dont elles s'amuſent il faut compter enfin les ballons *aëriens*. La gravité *Angloiſe*, peut-être un peu de jalouſie nationale, avoient juſqu'ici détourné les phyſiciens du pays de s'en occuper : ils avoient ou feint, ou affecté de dédaigner ces joujoux de la frivolité *Françoiſe*.

Un *Italien* adroit a imaginé de déconcerter cette gravité mépriſante, & de faire de

la reſipiſcence des *Anglois* ſur cet article une ſpéculation lucrative pour lui. Il a conſtruit un petit Ballon d'environ cinq pieds de diamètre ſeulement. Il a commencé par l'expoſer à la curioſité publique dans une chambre bien fermée, dont la porte ne s'ouvroit qu'au prix d'un *ſhelling*. Enſuite il l'a livré a une carrière ouverte, & abandonné aux vens, toujours en feſant contribuer les ſpectateurs.

Ce n'eſt pas la ſeule différence qu'il y ait eu entre les expériences de *Paris* & celle de *Londres*. Aux bords de la *Seine* la foule attentive, mais docile, n'a ni gêné les artiſtes dans leurs préparatifs, ni dérangé l'expérience par l'avidité d'en voir le réſultat. Aux bords de la *Tamiſe* le manipulateur n'a pas été maître de ſa machine. A-peine a-t-elle paru en état de s'élever que les cordes qui devoient la guider ont été coupées malgré lui; le Ballon abandonné à lui-même, ſans la permiſſion du fabricateur, s'eſt dérobé preſque en un moment aux regards des curieux.

Le concours de ſpectateurs a été le même dans les deux capitales: ce qui prouve que l'indifférence dans l'une n'étoit pas réelle; & que cette ſingulière nouveauté produit par-tout l'impreſſion qui doit naître par-tout non-ſeulement de la découverte elle-même, mais de l'avenir infiniment piquant qu'elle ſemble promettre à l'imagination.

Plus on y réfléchit, moins il eſt permis de croire qu'elle puiſſe reſter ſans produire des

effets avantageux. Puiſque l'occaſion s'en préſente je crois devoir en indiquer un uſage qui ſeroit infiniment utile, & dont l'eſſai n'offre aucune difficulté. Une des plus fortes dépenſes des mines, c'eſt l'extraction du minerai, & celles des eaux qui les noient. L'une & l'autre deviennent d'autant plus difficiles, plus coûteuſes que l'excavation eſt plus profonde. La *Pompe à feu* fournit bien une reſſource infiniment active dans les *mines de charbons* au moins contre les inondations: mais dans les autres exploitations les frais de l'entretien pourroient en excéder l'utilité. Dans toutes, & pour élever les maſſes profitables, comme pour ſe débarraſſer des humidités ſuperflues, les *Ballons* offrent un agent auſſi expéditif qu'économe. En proportionnant le diamètre à la bouche des puits ils peuvent établir entre le fonds des mines & la ſurface une circulation perpétuelle, & d'une rapidité toujours ſupérieure à celle du ſervice. Les ſceaux, où les caiſſons, ſeroient aſſurément plutôt remontés ou deſcendus que remplis.

Cette opération ſeroit d'autant plus facile qu'il n'y auroit dans la pratique aucun déchet à craindre ſur les promeſſes que donne aujourdhui la théorie. L'air eſt conſtamment plus peſant dans les mines, & même dans les puits qui en aſſurent l'entrée, que dans l'atmoſphère. Les *Ballons* y ſoutiendront donc de plus grans poids. Les accidens n'y ſeront jamais à craindre: ils n'y auront beſoin que du mouvement vertical qui leur eſt déjà bien aſſuré. Il ne faudroit

qu'un ſimple hangard, ou même un filet fixé ſur la bouche du puits, pour les arrêter, tandis qu'on les déchargeroit; & dans leur intérieur un méchaniſme quelconque qui diminuât leur légèreté au point néceſſaire pour que le poids ſeul de la caiſſe, ou du ſceau vuide pût les forcer de redeſcendre; ce qui s'effectueroit ſans beaucoup de peine, ſoit en retréciſſant leur volume, ſoit en y introduiſant une quantité d'air déterminée, qui ſeroit chaſſée à chaque deſcente par la quantité de vapeur néceſſaire pour les mettre en état de remonter.

Il eſt bon de prévenir ceux qui ſeroient tentés de haſarder cet eſſai, qu'ils peuvent laiſſer aux ſavans la génération de l'air *inflammable*, & l'uſage infiniment dangereux de cette manière d'alléger les Ballons. Il ſeroit d'ailleurs impraticable dans le cas dont il s'agit ici: heureuſement il eſt très-aiſé de remplacer cette légèreté chimique par des moyens tout ſimples, tels que ceux que M. M. de *Montgolfier* ont employés d'abord, & ſans doute l'expérience en fera découvrir aux curieux, aux artiſtes de plus ſimples encore, & de plus faciles: car il y en a.

FRANCE.

Caiſſe d'Eſcompte. *Changemens dans le Miniſtère. Diſcours prononcés à la réception du nouveau Contrôleur-Général. Vœu des honnêtes gens. Ballons aëriens à* PARIS.

S'IL y a jamais eu un évènement propre à faire ſentir la différence d'eſprit, de génie, de goût, de reſſources, &c. qui exiſte entre les deux Nations dont la paix vient d'aſſoupir la rivalité, c'eſt la défaillance ſubite arrivée à *Paris* à l'établiſſement connu ſous le nom de *Caiſſe d'Eſcompte*. Ceux qui l'ont comparé à la *Banque* d'*Angleterre* n'avoient aſſurément d'idées juſtes ni de l'un ni de l'autre. Ce n'étoit pas même la miniature de ce coloſſe prodigieux regardé aujourdhui comme un des principaux ſoutiens de la *Grande-Bretagne*, & qui contribuera tôt ou tard à l'écraſer: mais enfin, dans ſa petiteſſe, il y avoit quelques rapports, & pouvoit en procurer à la *France* quelques avantages.

Son objet étoit de faciliter, d'augmenter la circulation dans le commerce, ſur-tout en donnant à tous les négocians ſolvables la facilité d'échanger des effets *à termes* contre des *billets au porteur*, réputés toujours payables comptant, & regardés par conſéquent comme de l'argent.

Rien ne paroiſſoit plus ſolidement affermi. L'autorité n'y étoit intervenue que pour donner à l'établiſſement la ſanction, & une exiſtence publique; premier droit à la confiance qui ne va point ſans la liberté, & que les manipulations du pouvoir effarouchent toujours.

Enſuite la Caiſſe n'avoit point de pertes à craindre, puiſqu'on devoit n'y admettre que des effets d'une valeur non ſuſpecte. Les bénéfices étoient sûrs, puiſqu'elle ne payoit point d'intérêts, & qu'elle en recevoit. Elle étoit où elle devoit être à l'abri même du moindre dérangement, & les porteurs de ſes billets exempts de toute inquiétude, puiſqu'ils avoient pour nantiſſement une ſomme très-conſidérable d'abord en eſpèces, dépoſée par les actionnaires, ſomme que les engagemens en papier ne devoient pas excéder; & que de plus la Caiſſe même avoit pour adminiſtrateurs, pour cautions, quinze noms des plus révérés dans le commerce, ou les plus accrédités dans la finance.

Cependant un matin quelques porteurs d'un petit nombre des plus médiocres effets de la *Caiſſe* ſe préſentent pour être rembourſés: ils le ſont; mais ils croient voir de l'embarras, de la lenteur.

Dans une ville telle que *Paris*, ou l'indiſcrétion égale la frivolité, où les eſprits ſont auſſi crédules que malins, où à chaque inſtant les aſſertions les plus poſitives naiſſent des ſuppoſitions les plus chimériques, il n'y a point de

propos qui ne ſe répandent: il n'y en a point qui ne s'accréditent: on en tient bientôt de déſavantageux au ſujet de la *Caiſſe.* A l'inſtant le nombre des demandes à ſa charge, des retours d'effets ſe multiplie.

Il falloit ſe piquer d'exactitude & de complaiſance dans la même proportion: elle avoit de reſſources de toute eſpèce; il falloit des efforts, & même des ſacrifices, s'il en avoit été beſoin; il n'y avoit peut-être pas un ſeul des quinze titulaires dont la Caiſſe particulière n'eût fait ſeule face à des répétitions plus conſidérables que celles dont la *Caiſſe commune* étoit aſſiégée. Un moment de courage, l'apparence du courage la ſauvoit.

On n'en montre point; on n'en feint pas même l'apparence. La Caiſſe ſe ferme. Les Directeurs courent à *Verſailles.* Le Miniſtère, au lieu d'argent, donne des arrêts: il commande que les billets déjà décrédités ſeront reçus dans la circulation, & par cela ſeul il achève de leur ôter toute valeur: il défend aux officiers publics dont le devoir eſt de conſtater la validité ou l'invalidité des titres admis dans le commerce, d'exercer leurs fonctions quand il s'agira de ceux qui concernent un établiſſement déjà annullé dans l'opinion publique, & dès-lors la banqueroute paroît conſommée.

Cependant le lendemain on retourne ſur ce qui s'eſt paſſé la veille: on examine ce que l'on a fait, & ce que l'on auroit pu faire. On eſt

tout ſurpris de ſe trouver entouré de reſſources : un procès verbal en règle atteſte qu'il n'y a eu ni pertes, ni danger ; que les fonds néceſſaires exiſtent ; qu'on n'a pas même beſoin de ſecours extraordinaires ; il eſt démontré autant qu'inconcevable qu'on n'a eſſuyé d'autre mal que celui que l'on s'eſt fait à ſoi-même, & qu'après cet éclat meurtrier qui auroit tué les caiſſes les plus animées, celle-ci reputée morte, même dans l'eſprit de ſes propriétaires, avoit encore de quoi s'aſſurer une exiſtence honorable & fortunée.

Qu'on ſonge que la *Banque de Londres*, puiſqu'on veut comparer ces deux établiſſements, n'a pas, en raiſon de ſes charges, la millième partie des reſſources qu'avoit la *Caiſſe d'Eſcompte* ; qu'on ſonge que jamais depuis l'époque fatale à toutes les caiſſes publiques, du commencement de ce ſiècle, ſon crédit n'a ſouffert la moindre eſpèce d'atteinte ; que ſi dans quelques momens, & encore il n'y a pas long-tems, des manœuvres étrangères & des opérations ou mal-préſentées, ou mal-compriſes ont ſemblé riſquer de la compromettre, des délibérations volontaires du commerce, un libre concours des négocians lui ont offert plus de ſecours qu'elle n'en pouvoit employer ; que ſi les mêmes circonſtances renaiſſoient elles reproduiroient le même dévouement, & que l'on prodigueroit en faveur de cet établiſſement aujourdhui plus onéreux peut-être qu'il n'a été utile, juſqu'au dernier grain d'or roulant dans le pays : que

que l'on rapproche la conduite des deux Nations à cet égard; & que l'on juge dans laquelle des deux les vrais principes du commerce, les véritables idées propres à aſſurer la proſpérité publique, ou du moins le crédit, ont reçu un plus parfait développement.

La retraite de M. d'*Ormeſſon*, nommé depuis peu de mois à la direction des finances, a ſuivi de près l'ébranlement de la *Caiſſe d'Eſcompte*. Ce Miniſtre avait apporté à ſa place un nom cher dans la Magiſtrature, & une réputation de probité perſonnelle que ſon court exercice a confirmée. Un homme de la Cour en annonçant ſa démiſſion dans une lettre écrite ici, diſoit..... M d'*Ormeſſon n'eſt plus..... que le plus honnête homme du monde.* Peu de Miniſtres, des Finances ſurtout, font une pareille retraite.

Il a pour ſucceſſeur M. de *Calonne* Intendant de *Flandres*, & d' *Artois*. L'avènement de celui-ci a été ſignalé par deux diſcours auxquels ce genre de litterature n'a rien produit de comparable depuis les célèbres harangues de M. *le Chancelier de Meaupeou*, regardées avec raiſon même dans le parti qu'elles humilioient, comme des chefs-d'œuvres.

Il eſt d'uſage à *Paris* que le Miniſtre des Finances ſoit reçu & prête ſerment à la *Chambre des Comptes*, comme le *Chancelier* eſt inſtallé au *Parlement:* alors le Chef de la Compagnie adreſſe au Récipiendaire un diſcours auquel celui-ci réplique. Ces oraiſons d'appareil, ſou-

vent étrangères à ceux qui les prononcent, ne cauſent ordinairement que de l'ennui à ceux qui les écoutent. On pourroit les comparer à ces énormes ſurtouts dont on charge les grandes tables, uniquement pour remplir avec quelque faſte une place qui ſans eux reſteroit vuide, & qui n'ont pas d'autre uſage.

Il n'en ſera pas de même de ceux dont il s'agit ici. Celui du Magiſtrat eſt un modèle de fineſſe, de préciſion, & d'honnêteté : celui du Miniſtre en eſt un de nobleſſe, de confiance, & de patriotiſme. Les promeſſes de l'un ſont auſſi conſolantes que les conſeils de l'autre ſont ſenſés. Voici celui du *P. Préſident*, M. de *Nicolay* :

" DEPUIS long-tems, Monſieur, l'opinion publique " vous élevoit au Miniſtère des Finances; ſon adoption " toujours flatteuſe ſe confirme aujourdhui : ſans doute " vous chercherez à la juſtifier.

" Vous connoiſſez déjà l'étendue de vos obligations ; & " je ne ſaurois vous diſſimuler ce que l'on demande au Suc- " ceſſeur d'un Magiſtrat vertueux & bien intentionné. Le " Contrôleur-Général eſt en *France* la PROVIDENCE DE " L'ETAT : il ſoutient la Guerre ; il dirige la Paix, le " Commerce, l'Agriculture, les engagemens du Souverain " envers ſes ſujets : Il embraſſe tous ces grands intérêts ; " leur ſtabilité repoſe ſur lui : ſa prévoyance doit être uni- " verſelle ; ſa marche quelquefois précipitée, quelquefois " lente, toujours réfléchie & dirigée vers le bonheur com- " mun. Il doit ſe perſuader que la Poſtérité ne conſacre " que les noms des Miniſtres, qui ſe préſentent devant elle " avec le ſuffrage de leur Siècle & les bénédictions de leurs " Contemporains. Enfin, Monſieur, ſoit qu'il calcule les " charges de l'Etat, ſoit qu'il ait beſoin de reſſources, ſoit " qu'il enviſage l'objet de ſon Adminiſtration, ſon devoir " c'eſt *la fidélité* : il n'eſt pour lui de moyens permis que les

" moyens légitimes : le terme, la récompenſe de ſes tra-
" vaux, c'eſt d'avoir été utile.

" Nous ne nous bornerons point à des vœux : nous ve-
" nons, Monſieur, offrir à la nation des eſpérances ſur votre
" Miniſtère : l'éloge & la cenſure nous ſont également dé-
" fendus : nous ſommes les organes de la vérité, & nous
" parlons dans ſon Sanctuaire.

" Vous avez deſiré les grandes Places ; mais depuis
" long-tems vous vous prépariez à les remplir : vous avez
" perfectionné, embelli les heureux dons de la Nature.
" Votre eſprit, vous l'avez cultivé, étendu par l'étude &
" par l'obſervation. Dans les Sociétés du grand Monde,
" comme dans les Provinces que vous avez adminiſtrées,
" on vous accordoit avec raiſon de penſer & de peindre :
" l'on ne s'entretenoit que de votre aménité, de votre pé-
" nétration, de votre adreſſe à manier les eſprits & les af-
" faires : vous laiſſiez échapper auſſi des étincelles de
" génie.

" Vos talens deviennent donc aujourdhui, Monſieur,
" les garans de votre Adminiſtration : ils vous ſoutien-
" dront dans la carrière : ils enflammeront votre zèle ;
" mais il ne feront votre bonheur & votre gloire que lorſ-
" qu'ils auront tourné à l'avantage de vos Concitoyens.

M. de *Calonne* a répondu en ces termes :

MONSIEUR,

" JE ne cacherai pas ſous le voile d'une modeſtie af-
" fectée le plaiſir que me cauſent les témoignages de
" bonne opinion & d'eſtime, dont vous venez de m'ho-
" norer au nom de l'auguſte Compagnie que vous préſi-
" dez ſi dignement. En même tems qu'ils excitent toute
" ma ſenſibilité, ils me retracent toutes mes obligations.

" Votre éloquence a jetté des fleurs ſur l'entrée de la
" carrière épineuſe où je ſuis appellé ; & votre ſageſſe
" m'en a découvert l'immenſe étendue. Si le premier de
" mes devoirs eſt de les bien connoître, le ſecond eſt de
" n'en pas être trop effrayé ; & ce n'eſt plus le moment de
" calculer mes forces, lorſque c'eſt celui de les employer
" toutes à l'importante fonction dont je ſuis charge.

" Je viens, Monsieur, d'en faire le serment entre vos " mains ; & ce n'est point une vaine formalité. Je dépose " dans le sein d'un Tribunal respectable, associé à mes " travaux, l'engagement solemnel de me dévouer tout " entier à la chose publique, de n'avoir qu'elle en vue, " de n'épargner ni peines ni sacrifices quelconques pour " la servir. Je proteste aux yeux de toute la Nation, " qu'aucun genre de *distraction ne m'en détournera, qu'au-* " *cune espèce de difficulté ne me rebutera, qu'aucun ménage-* " *ment pusillanime ne m'arrêtera, qu'aucune considération* " *particulière ne m'empêchera d'aller droit au bien par les* " *moyens que je croirai les plus efficaces.* On a sans doute " à desirer en moi plus de talens & de lumières : mais, " certes, on n'aura jamais à me reprocher de manquer " de volonté, d'activité, & de nerf.

" J'arrive dans un moment difficile ; on ne peut le " dissimuler : mais que les ressources sont grandes dans ce " superbe Empire ! La plus précieuse de toutes, la plus " chère à la Nation, & la plus capable de m'inspirer de la " confiance, est dans le cœur d'un Monarque vertueux, " avec qui l'on peut tout le bien que l'on doit vouloir, " & à qui l'on est toujours sûr de plaire en lui présentant " les moyens de l'effectuer.

" Il aime la vérité ; je *ne la lui déguiserai jamais :* il est " essentiellement juste ; on ne me verra point violer " la sainte obligation que cette qualité vraiment royale " prescrit à tous ceux qui approchent du Trône : il veut " l'ordre & l'économie ; la situation des affaires m'en " fait une loi trop impérieuse pour qu'elle ne soit pas la " base de ma conduite : il est scrupuleusement fidèle à " sa parole ; j'ai déjà eu une occasion de lui dire, & je " lui dirai dans toutes, que *rien ne peut le mettre dans le* " *cas d'y manquer, & qu'il n'y auroit qu'une ignorance cou-* " *pable qui put en supposer la nécessité :* il chérit tendrement " ses Peuples, & n'aspire qu'à leur soulagement ; com- " ment ne serois-je point enflammé du desir de faire tout " ce qui sera en mon pouvoir, pour qu'enfin ses vues " bienfesantes soient remplies ?

" Il est impossible d'avoir une autre intention dans la " place que j'occupe, & ce n'est pas un mérite : mais ce " sera pour moi le plus parfait bonheur, je le sens vivement,

" ſi auſſi-tôt après avoir franchi l'eſpace laborieux qu'il
" faut employer à l'acquittement des dettes de la Guerre,
" je puis parvenir à l'exécution d'un plan d'amélioration
" générale, qui, fondé ſur la Conſtitution même de la Mo-
" narchie, en embraſſe toutes les parties, ſans en ébranler
" aucune ; régénère les reſſources plutôt que de les preſſu-
" rer, éloigne à jamais l'idée de ces remèdes empiriques &
" violens dont il ne faut pas même rappeller le ſouvenir,
" & faſſe trouver le vrai ſecret d'alléger les impôts dans
" l'égalité proportionnelle de leur répartition ainſi que
" dans la ſimplification de leur recouvrement.

" Ce ſont-là mes eſpérances, mes réſolutions, mes
" deſirs les plus ardens. Ils ſollicitent, ils exigent même,
" j'oſe le dire, le concours unanime, non-ſeulement de
" la Magiſtrature dont la bienveillance eſt acquiſe à qui-
" conque travaille à la félicité publique, mais auſſi de
" tout citoyen ſur qui le ſentiment patriotique a quel-
" que empire.

" Oui, j'ai droit de l'invoquer aujourdhui pour moi-
" même, ce ſentiment ſi puiſſant ſur les *François :* je
" demande, qu'on ne conſidère en moi qu'une perſonne
" liée indiviſiblement au bien de l'Etat, auſſi long-
" tems que le Roi daignera m'honorer de ſa confiance,
" & qu'on reconnoiſſe qu'à ce titre je puis attendre
" de l'intérêt commun qu'on favoriſe mes efforts,
" qu'on encourage mon zèle ; qu'on ait confiance dans
" mes paroles ; en un mot que tout conſpire au ſuccès de
" mon travail.

" Vous en donnez en ce moment, Monſieur, un
" exemple qui me flatte autant qu'il m'anime ; & je vois
" avec une ſatisfaction inexprimable qu'il ne m'eſt pas
" plus permis de douter des vœux de la Chambre, que
" de négliger rien pour mériter ſes ſuffrages.

Jamais on n'a ſi bien dit : c'eſt un engagement ſolemnel de bien faire ; quoique la malignité qui s'attache aux hommes en place en raiſon de leur élévation n'ait pas d'abord épargné le nouveau Miniſtre, l'attente générale eſt qu'il ſera auſſi puiſſant en *œuvres* qu'en *paroles*.

Le Miniſtère des *Finances* n'eſt pas le ſeul qui ait changé de mains : le département de *Paris*, regardé depuis long-tems comme vacant, vient d'être donné à M. le *Baron de Breteuil*, déjà diſtingué dans les négociations par les talens de l'homme d'Etat, & dans la ſociété par les agrémens de l'homme aimable. Le diſtrict qui lui eſt confié n'eſt pas la plus brillante des quatre diviſions Miniſtérielles du royaume : mais c'eſt ſans contredit une des plus douces pour celui qui la dirige. Elle réunit toutes les jouiſſances qui peuvent rendre les grandes places précieuſes.

Elle renferme d'abord *Paris*, adminiſtration immenſe qui ſeule pourroit ſuffire à un cœur ſenſible au plaiſir de dominer ; elle comprend enſuite des provinces très-intéreſſantes, & la *Maiſon du Roi*, le *Clergé*, adminiſtrations honorables dont les détails & les rapports donnent néceſſairement une très-grande influence : les *ſpectacles*, adminiſtration légère & variée qui peut être regardée comme le Département du Plaiſir ; & enfin la *Police*, les *Lettres-de-cachet*, les *Châteaux royaux* tels que la *Baſtille*, *Vincennes*, &c. adminiſtration terrible, obſcure par eſſence, autant que rigoureuſe, où cependant il y a au moins autant de bien à faire que dans les autres, & qui offre à un cœur humain & généreux une ample moiſſon de gloire, comme de bénédictions.

J'oſe, au nom de tous les honnêtes gens, porter à M. le *Baron de Breteuil* un vœu que je le crois digne d'entendre, & par conſéquent de réaliſer. Parmi les maux qu'a produits la phi-

loſophie moderne elle a du moins fait un bien ; c'eſt de familiariſer les gens en place bien intentionnés avec des diſcuſſions utiles ; c'eſt de les accoutumer à trouver, à chercher dans les livres l'expreſſion du cri public, qu'il étoit aiſé de leur déguiſer, de leur cacher même entièrement, quand il n'avoit pas cet organe. Or celui qui demande, je ne dis pas l'abolition.....

Quamquam O !

mais au moins la réforme du régime des *Baſtilles*, eſt un de ceux qu'un Miniſtre jaloux de l'honneur de ſon Prince, de celui de ſa Nation, & du ſien propre, ne peut plus ſe diſpenſer d'accueillir.

L'ame honnête de M. de *Mallesherbes* en avoit été frappée : en approfondiſſant ce régime elle en a été effrayée : mais pour remédier aux maux invétérés, ce n'eſt pas aſſez que le médecin ſoit ſenſible & éclairé ; il faut encore qu'il ſoit ferme : le bien que la vertu de M. de *Mallesherbes* avoit voulu faire s'eſt perdu à ſa retraite : la palme qu'il auroit pu, qu'il deſiroit cueillir, n'attend pour ſe donner qu'une main un peu plus vigoureuſe ; & quels obſtacles pourroit-elle redouter ?

Ne nous laſſons pas de le redire : le régime de la *Baſtille*, ne trouveroit point d'apologiſtes, même ſous le règne d'un Deſpote, & dans un conſeil de Tyrans ; en trouveroit-il dans une Adminiſtration dont la douceur ſemble être le caractère diſtinctif ; *ſous un Roi vertueux avec*

qui l'on peut, comme nous venons de l'entendre dire au nouveau Chef des Finances, *tout le bien que l'on doit vouloir, & à qui l'on eſt toujours sûr de plaire en lui préſentant les moyens de l'effectuer.*

Ballons aëriens à PARIS.

D'APRE'S la rapidité avec laquelle ſe perfectionne à *Paris* cette étrange & intéreſſante navigation, il ſemble que les phyſiciens de tous les autres pays ne ſeront que les témoins de ſes progrès. Il n'y a point de courier qui ne nous apporte la nouvelle de quelque pas de plus, de quelque entrepriſe heureuſe de nos *hommes oiſeaux*. On compte déjà deux voyages effectifs haſardés avec le plus grand ſuccès, l'un de deux lieues, l'autre de neuf.

La machine portoit chaque fois deux hommes, plus dignes peut-être par leur courage d'être admirés qu'elle-même: car enfin c'eſt à un peu de toile & de vapeur qu'ils ont confié leur exiſtence. Je ne ſais pourquoi on regarde aſſez généralement les ſavans occupés de la culture des arts, comme des ames puſillanimes, incapables de braver le danger, & qui n'ont de fermeté que dans leurs cabinets ou leurs atteliers: des millions d'exemples avant & depuis *Archimède* ont démenti ce préjugé injuſte: mais il n'y en a point encore eu peut-être de plus frappant que celui-ci.

L'antiquité a consacré les noms des premiers navigateurs qui osèrent passer de l'*Archipel* dans la *Mer Noire :* on peut croire que l'immortalité n'est pas moins assurée à MM. d'*Arlandes*, *Pilatre du Rosier*, *Charles*, & *Robert* qui ont risqué les premiers une expédition infiniment plus effrayante & plus généreuse. Les camarades de *Jason* avoient pour but la conquête de la *Toison d'or :* les *Argonautes* modernes ne se dévouoient qu'au progrès des sciences, à la perfection d'une découverte très-honorable, quoi qu'on en dise, pour l'esprit humain.

Dans les deux voyages le vaisseau n'a eu pour moteur, & pour guide que le vent : c'est déjà beaucoup que d'être parvenu à le forcer de conduire au milieu des airs les fardeaux que l'on élève sur sa route : mais ce n'est pas assez : il faut parvenir à maîtriser ce mobile capricieux, il faut trouver moyen de dompter son inconstance, dans son empire même, & de traverser à volonté dans tous les sens cet élément, où l'on n'imaginoit pas même il y a six mois, que des hommes pussent se soutenir. Or ce que l'on a déjà fait en ce genre est une présomption presque certaine que l'on ne tardera pas à achever ce qui reste à faire.

LETTRE

*A l'*AUTEUR *des* ANNALES.

MONSIEUR,

EN reprenant votre carrière litteraire vous annoncez que vous ſerez toujours fidèle au premier plan que vous vous étiez tracé. En ce cas vous ne dédaignerez pas de mêler quelquefois aux diſcuſſions ſérieuſes ſur les grands objets que l'amour des hommes & de la vérité vous engage à traiter des excurſions plus légères ſur ce qui concerne le bon goût, & les fleurs de la Litterature. Permettez-moi de vous en indiquer une qui n'eſt pas indigne de vous, & où ce goût cruellement outragé reclame l'intervention de votre plume vengereſſe.

Le goût *Anglican* de tout entreprendre, de tout *exploiter* par *Compagnies* a percé juſques dans l'empire des Muſes; nous ſommes inondés d'ouvrages fabriqués à frais communs par des confédérations. Nous avons des journaux de toute eſpèce par une *ſociété de gens de lettres*, des *Encyclopédies* par une *ſociété de gens de lettres*, des recueils de *Juriſprudence* par une *ſociété de gens de lettres*, des *Hiſtoires univerſelles* par une *ſociété de gens de lettres*, &c. &c. &c. les lettrés s'aſſocieront bientôt pour des *Almanacs*.

De tous ces monumens du goût fédératif il n'y en a pas de plus ſingulier que celui qui a commencé il y a quelques années, & ſe continue, je crois encore, ſous le titre de *Bibliothèque des Romans*. Je vous le dénonce, Monſieur, comme une inſulte faite au Public, comme un complot contre la ſaine litterature, & la réputation des écrivains qui l'ont cultivée dans ce genre; comme un piège tendu aux gens du monde, aux femmes, &c. à qui il peut donner des idées très-fauſſes, très-injuſtes, & même très-ridicules.

Le plan de ce recueil étoit intéreſſant, & ſagement conçu; on devoit y trouver l'eſprit des *Romans* de tous les âges, & par conſéquent en quelque ſorte celui de chaque ſiècle; la fleur de tous les préſens dont l'imagination modifiée par les mœurs, les circonſtances, les goûts nationaux, a pu ſucceſſivement l'enrichir: c'eſt préciſément ce que l'on n'y trouve pas. En général il n'y règne qu'un ton, celui d'une ironie, d'un perſifflage ſouvent indécent, & toujours peu agréable. Au lieu d'offrir le cadre d'un ouvrage, & l'enchaînement des aventures, l'extrayeur en fait la critique en goguenardant. Rien n'eſt plus déplacé. On n'attend pas de lui ſon opinion ſur les romans dont il doit rendre compte: on voudroit les connoître aſſez pour pouvoir les juger ſoi-même; & quand il ne fait qu'en préſenter la ſatire il eſt impoſſible que le lecteur prenne aucune idée juſte de l'objet ainſi cenſuré.

Mais les rédacteurs de cette prétendue *Bibliothèque* ſe ſont permis une bien autre licence: c'eſt celle de refaire les romans qu'ils ſemblent extraire; c'eſt de citer comme copie litterale d'un ouvrage qu'ils nomment, des idées, des propos, des aventures qui n'y ſont point, & de donner aux héros, aux héroïnes qu'ils font paroître, un ton, des mœurs, un langage, directement contraires au ton, aux mœurs, au langage de l'original. Il faut vous en citer quelques exemples, tirés de la *Caſſandre* de la *Calprenède*: c'eſt le ſeul dont je puiſſe en ce moment faire la comparaiſon.

Dans la BIBLIOTHEQUE, *Oroondate* & *Alexandre* ont une entrevue après la priſe de *Damas*: & voici leur dialogue, rapporté par un Ecuyer du premier, qui en fait le récit dans l'EXTRAIT: " Tu as des bourreaux, *Alexandre*, " reprit mon maître avec tout le fiel de l'ironie; tu peux " donc leur parler: je ne t'écoute plus. Il ſe retourne: le " dédain éclate dans un regard qu'il lui laiſſe, & dans " cette exclamation qui le ſuit: O Souverains du monde,

" l'Enfant de *Macédoine* a déjà des bourreaux . . . . . Et " des verges auſſi pour châtier tes Souverains, reprit " *Alexandre.*"

Dans l'ORIGINAL, il n'y a pas un mot de ce ridicule verbiage, pas une idée de cette impertinente poliſſonnerie. Voici ce que dit l'Ecuyer ; la citation eſt un peu longue ; mais ce morceau eſt ſi noble ; il a quelque choſe de ſi héroïque ; il eſt ſi oppoſé à la platitude donnée par l'Extrayeur aux héros qu'il diſtille, que je ne puis me refuſer au plaiſir de le copier entier.

" OROONDATE ne ſalua point *Alexandre* avec cette " baſſeſſe qu'il a du depuis exigée, ni avec une lâche " humilité qui eût ſemblé demander grace à celui qui " avoit un pouvoir abſolu : mais auſſi n'affecta-t-il point " un orgueil incivil & hors de ſaiſon, & ſe tenant dans " une juſte modération il lui rendit ce qu'il crut devoir " dans une entière liberté à un homme, & de ſa condi- " tion, & illuſtre par la conſidération de tant de vic- " toires.

" *Alexandre* le reçut courtoiſement, & l'ayant conſidéré " deux ou trois fois avec beaucoup d'attention : Eſt-il " poſſible, lui dit-il, que vous ſoyez ce vaillant homme " qui fit tant de merveilles à la bataille d'*Iſſus*, & à qui " même je m'attachai avec ſi peu d'avantage pour moi, " que j'en porte encore des marques très-incommodes !

" *Oroondate* obligé à *Alexandre* des louanges qu'il lui " donnoit, lui repartit fort modeſtement : Je fis ſi peu de " choſes à cette bataille, que mes actions n'y furent re- " marquées que par la lâcheté de ceux de mon parti ; & " la gloire qui m'en reſte, eſt de n'avoir tourné le dos " qu'après avoir éprouvé la valeur d'un homme qui don- " noit la fuite à trois cens mille.

" *Alexandre* fut ravi de cette réponſe modeſte & hardie ; " & regardant *Epheſtion* & *Ptolomée*, il les obligea par ſon

" approbation à en témoigner une pareille, & puis ſe " tournant du côté d'*Oroondate:* Mais eſt-il vrai, lui " dit-il, que vous ayez un deſſein particulier ſur ma vie, " & que vous ſoyez de ceux à qui l'eſpoir de mille talens a " fait promettre ma tête à *Darius?*

" Quoique mon Prince parut offenſé de ce diſcours, " comme je le connus par la rougeur qui lui en monta au " viſage, il repartit ſans s'émouvoir: L'eſpoir de mille " talens, ni celui de mille empires, ne me feront jamais " entreprendre que ce que l'honneur & la vertu m'or- " donneront; mais la conſidération de ce que je dois à " *Darius* me fera toujours entreprendre contre vous, & " contre tous ſes ennemis tout ce qu'un Roi vertueux peut " deſirer contre les uſurpateurs de ſes états, & les perſécu- " teurs de ſa vie.

" Ce repart piqua bien *Alexandre*; mais il le remplit " d'admiration & d'eſtime pour mon Prince, & l'obligea " à lui repliquer: Si *Darius* avoit pluſieurs amis comme " vous, je ſerois peut-être encore au-delà du *Granique*; " mais s'il avoit quelqu'un des miens en ſon pouvoir, & " qu'il ouït de ſa bouche une pareille déclaration, je " penſe qu'il le feroit mourir, & qu'il aſſureroit ſa vie " par la perte d'un ſi dangereux ennemi. Si vous avez la " même crainte, lui repartit *Oroondate*, ſans s'étonner, " vous avez le même pouvoir, & j'ai toujours la même " intention.

" *Alexandre* plus ſurpris qu'au commencement, de- " meura long-tems ſans reprendre la parole, témoignant " ſon irréſolution dans ſon viſage. Tous les aſſiſtans " attendoient impatiemment le ſuccès de cette aven- " ture, & m'aſſure que les plus vertueux de ſes amis, " quoiqu'ils euſſent été bien joyeux d'aſſurer le ſalut de " leur Prince par la perte d'un de ſes ennemis, avoient " déjà aſſez de bonne volonté pour lui pour ne voir pas

" la ſienne ſans déplaiſir : pour moi, j'avoue que j'avois
" peur pour lui, & que je tremblois dans l'attente d'un
" évènement ſi incertain.

" Mais enfin *Alexandre*, après avoir tenu les yeux
" fixés à terrre, les attacha tout-à-coup ſur ceux de mon
" maître, & ſe levant de ſur une chaire où il avoit tou-
" jours demeuré aſſis à cauſe de la bleſſure de ſa cuiſſe, il
" lui dit, en lui touchant dans la main : Qui que tu ſois,
" ou *Grec*, ou *Perſan*, ou Prince, ou homme privé, je te
" connois trop généreux & trop brave pour attenter à ma
" vie par des voies contraires à la vertu, & m'eſtime aſſez
" fort pour la défendre quand tu l'attaqueras en vaillant
" homme. Je ne veux pas l'aſſurer par la perte de la tienne :
" mais je tâcherai de te faire partager le péril, quand
" l'avantage ſera partagé. Je te laiſſe donc la vie, & la
" liberté que tu pourras déſormais employer pour *Darius*.
" Je ne te crains pas aſſez pour tâcher de t'attirer à nous
" après la déclaration que tu m'as faite, & je ne te mé-
" priſe pas tant auſſi, que ſi je le pouvois maintenant avec
" honneur, je ne préféraſſe ton amitié à la meilleure pro-
" vince de l'*Aſie*. Retire-toi quand il te plaira, & ſi tu
" te trouves à la bataille, fais-toi connoître, & ſouviens-
" toi de ta belle réſolution ; c'eſt là que nous combattrons
" pour ma tête, & qu'avec plus de grace que je ne le
" ferois maintenant, je tâcherai de tirer raiſon de la
" bleſſure que tu m'as faite.

Je vous le demande, Monſieur, *Corneille* a-t-il une ſcène plus noble que celle-là ? *Scarron* en a-t-il une plus dégoûtante que celle de la *Bibliothèque* ?

Dans la BIBLIOTHEQUE, ce même Ecuyer racontant la mort du Prince *Artaxerxes*, intime ami d'*Oroondate*, & tué dans une bataille ſous ſes yeux, dit... " *Oroondate*
" avoit collé ſa bouche à celle du cadavre, & cherchoit
" à lui communiquer une autre vie par ſon haleine ;

" mais bientôt je le vis repouſſer ce cadavre INDOCILE " A SON INTENTION." .... *Oroondate* ayant été bleſſé auſſi, perd la connoiſſance : on l'enlève, on le ſoigne : en revenant à lui, ſuivant le récit du néologiſte Ecuyer, il s'écrie, en penſant à ſon cher *Artaxerxes :* " C'eſt vous, " Dieux impuiſſans, qui avez repouſſé de ſon cadavre " inſenſible le ſentiment & l'ame que je voulois lui tranſ- " mettre."

Dans l'ORIGINAL on ne trouve rien de ſemblable à beaucoup près à cette ſcène qui ſe pardonneroit tout au plus entre un amant & une maîtreſſe, ni à ce langage entortillé, extravagant, d'un cadavre *indocile à une intention*, &c. *Oroondate*, en voyant tomber ſon ami, fait le plus horrible carnage pour le venger : bleſſé lui-même, ayant perdu connoiſſance, quand à force de ſecours il a repris un peu de vie, " A-peine, dit l'auteur, eut-il ouvert les " yeux, que les tournant tous hagards ſur ceux qui l'en- " vironnoient, il s'écria, Ah, *Artaxerxes !* & les referma " avec tous les ſignes d'un homme qui tend à ſa fin." Et quand on veut le panſer, il le refuſe : on lui dit que c'eſt offenſer les dieux que de ne pas attendre d'eux ſeuls la fin d'une vie qu'ils lui ont donnée : il répond, " Puiſ- " qu'ils ont ravi celle d'*Artaxerxes*, ils ont perdu le ſoin " de la mienne ; & m'en ôtant le ſujet, ils m'ont ôté le " deſir de la conſerver."

Les femmes ne ſont pas moins groſſièrement traveſties que les hommes, dans la prétendue BIBLIOTHEQUE : la *Calprenède* les a peintes courageuſes, honnêtes, délicates ; voici un échantillon de la manière dont l'extrayeur les fait parler. L'Amazone *Thaleſtris* s'eſt battue avec la plus grande valeur contre le brave *Lyſimachus*, qu'elle a même mis en danger : ce guerrier l'ayant reconnue pour une femme ne veut plus ſe battre ; au contraire il ſe jette à ſes genoux, il l'amène à ſon ami *Oroondate* qui eſt bleſſé, & au lit : l'héroïne en entendant nommer le Prince des

Scythes, s'écrie dans l'EXTRAIT : " Premier guerrier du " monde, viens m'embraſſer : c'eſt à toi que je gardois le " *baiſer de la valeur* ; mais ce guerrier-là (en montrant ſon " introducteur) *qui ne termine point ſes batailles*, quel eſt-il ? "

Plus bas *Oroondate* raconte ſes aventures ; lui & *Lyſimachus* ont perdu leurs maîtreſſes : ils aſſiègent *Babylone* pour les venger : il déclare que cette ville va regorger de ſang. *Thaleſtris* l'interrompt, dans la *Bibliothèque* : " Nobles guerriers, vous êtes deux enfans ; c'eſt bien au- " jourdhui qu'il eſt queſtion de vaillance, quand vos " belles ſont dans le tombeau. Il falloit prévenir vos " ennemis en uſurpation ; il falloit enlever vos maî- " treſſes ; tuer *Alexandre*, tuer *Epheſtion* ; & vous n'auriez " point aujourdhui de vengeance à pourſuivre : mais " parce que tu es un grand homme, & que je t'aime, " dit-elle à *Oroondate*, je veux vous aider tous deux. " Pars, *Hippolite* ; vas à *Themiſcire* ; amènes-moi dix mille " guerrières ; oublions notre infidelle ; & battons-nous " pour des amans imbécilles. "

C'eſt ſur ce ton grivois & dégoûtant que parlent, dans le prétendu extrait, les héroïnes à qui la *Calprenède* a donné un langage auſſi décent, auſſi fier que leurs procédés ſont nobles & purs. Encore une fois il n'y a pas un mot dans l'original qui ait pu donner la moindre idée de ces fades & impertinentes bouffonneries : tout eſt de l'invention de l'extrayeur. Je crois cette licence ſans exemple dans la litterature.

Il étoit d'autant plus important d'en faire l'obſervation, que l'on a vu paroître depuis une prétendue traduction de l'*Arioſte* en *François*, dans le même goût : tous les caractères y ſont changés : le tranſlateur y a fait juſqu'à des additions conſidérables : il y a introduit des évènemens du 18e ſiècle ; il a rendu par des groſſièretés ce qui eſt délicat dans l'*Italien*, par des bouffonneries ce qui eſt plaiſant ; par une emphaſe rebutante ce qui eſt énergique & noble.

Cette révolution réunit déjà toutes les eſpèces de ſingularités; n'en aura-t-elle pas bientôt une de plus encore; celle d'être auſſi courte qu'étrange? Les Miniſtres nouvellement inſtallés ne reſſembleront-ils pas un peu à ce Conſul *Romain* que *Ciceron* regardoit comme un prodige de vigilance & de ſobriété, parce qu'ayant été élu le ſoir du dernier jour de l'année, il n'avoit, diſoit en riant l'orateur, ni mangé ni dormi pendant toute ſa magiſtrature?

C'eſt ce qu'on ne pourra ſavoir qu'au retour des ſéances du *Parlement*, interrompues ſuivant l'uſage par les fêtes de *Noel*. Cette nation-ci, regardée comme aſſez peu religieuſe, a pourtant conſervé plus ſcrupuleuſement peut-être que toutes les autres un grand nombre des pratiques extérieures de la religion dont elle a abrogé, ou du moins réformé tant de dogmes. On ne jeûne point ici à la vérité pour les *quatre tems*: mais le retour de chaque ſaiſon eſt ſolemniſé par la ſanctification ou l'oiſiveté d'un certain nombre de jours; les affaires publiques ſont ſuſpendues, & afin de ne pas laiſſer de doute ſur l'objet de cette interruption, on les nomme les *Saints jours*, HOLIDAYS.

La fin de cette inaction édifiante ramenera donc les diſputes profanes, qui décideront du ſort des Miniſtres récemment promus. S'ils ont pour eux dans le Parlement la pluralité des voix, ils conſerveront leurs places: s'ils ne l'ont pas, ils ſeront obligés de les quitter, ou d'engager le Roi à diſſoudre le Parlement lui-

même ; expédient que la loi laiſſe inconteſtablement ici à la diſpoſition du Souverain ; mais expédient triſte, dangereux peut-être, certainement nuiſible à la nation dans les circonſtances actuelles, & capable de compromettre d'une manière irréparable le crédit public, déjà trop ébranlé en ce moment.

Ils n'ont que cette alternative : preſque toutes les affaires exigeant ici la ſanction du Corps National, & cette ſanction dépendant de la *Majorité*, c'eſt-à-dire de la pluralité des voix, des Miniſtres qui n'en ſeroient pas aſſurés ne jouiroient que d'un vain titre ; non-ſeulement ils ne feroient rien ; non-ſeulement ils ne tireroient de leurs places que le déſagrément d'être ſans ceſſe obligés de deſcendre dans cette arène où ils ſeroient toujours battus, de s'expoſer journellement à ces duels outrageux qui entraîneroient pour eux des défaites journalières : mais la léthargie de l'adminiſtration ainſi enchaînée entre leurs mains produiroit des déſordres dont ils pourroient un jour ſe trouver reſponſables.

Et même ſans ce prétexte la faction contraire pourroit les attaquer juſques ſur les marches du trône, leur demander compte de l'obſeſſion exercé, diroit-elle, par eux envers le Prince. Si la charge de Roi, comme on le ſait, n'eſt pas ici exempte d'embarras, les places de Miniſtre, comme on le voit, ne le ſont pas d'épines ; & s'il y a quelque choſe de vraiment étonnant dans ces variations qui les agitent, c'eſt qu'on ſe les diſpute.

Il faut attendre le ſuccès du tournois Parlementaire pour donner l'hiſtoire de cette révolution, & la donner complette. Elle ſera piquante par ſes détails, par le rapprochement des motifs qui l'ont préparée, conduite, & conſommée; par les réflexions ſans nombre qu'elle fait naître, & qui ſont bien propres à jetter un véritable jour ſur la conſtitution *Britannique*. Je la renvoie donc au Numero prochain.

Ce que je dois obſerver dès à préſent, c'eſt que ſi le plan du Miniſtère déplacé a obtenu les ſuffrages de tous les ſpectateurs déſintéreſſés, le Miniſtère actuel a également leurs vœux. Dans l'un ce ſont les opérations, dans l'autre ce ſont les perſonnes qu'ils eſtiment: & les deux partis ſe diſtinguent également par des talens.

C'eſt un avantage propre à l'*Angleterre* d'avoir bien rarement à la tête de ſon adminiſtration des hommes ineptes, ou même médiocres: ailleurs des intrigues obſcures élèvent des individus plus obſcurs encore; des courtiſans qui n'ont d'autre mérite qu'une baſſeſſe adroite, portent aux grans emplois d'autres courtiſans trop dignes de les avoir pour proneurs & pour appui. On voit des départemens entiers dévoués, pour ainſi dire, à des générations ſucceſſives d'imbécilles, qu'on ſe garderoit bien d'y ſouffrir, s'ils étoient capables de les remplir: le vœu public n'eſt ſouvent qu'un motif d'excluſion contre ceux qu'il déſigne.

Ici, ſur-tout dans les circonſtances délicates, il faut bien le conſulter : ſi c'eſt un homme eſtimé que l'on veuille éloigner, l'incapacité de ſon ſucceſſeur fourniroit à ſes partiſans trop de prétextes : & ſi par haſard le Prince a d'abord fait un mauvais choix, les déſagrémens qui en ont réſulté pour lui-même l'obligent à le réparer par une promotion plus honorable.

Et il ne peut pas y avoir doute ſur le mérite perſonnel de ces Agens du Trône : éprouvés néceſſairement avant leur élévation dans ce noviciat Parlementaire ſans lequel on ne parvient à rien ; expoſés pendant leur jouiſſance à toutes les cenſures, à toutes les contradictions, ils ne pourroient pas plus cacher leur inſuffiſance qu'endormir leurs rivaux.

Ajoutons encore une autre différence Miniſtérielle à l'avantage de l'*Angleterre*, & inſéparable de ſa conſtitution : c'eſt qu'un Miniſtre même dépravé ne peut guère s'y permettre de prévarication, ni d'abus d'autorité. Commis en ſon propre nom, il en ſeroit puni : s'il les autoriſoit du nom du Prince, il s'expoſeroit à un retour plus accablant encore. Ailleurs un Miniſtre qui a fait le mal eſt juſtifié dès qu'il a mis ſur l'ordre *Par le Roi :* ici cette allégation ſeroit un crime de plus : on accuſeroit avec ſuccès le coupable d'avoir oſé tout à la fois enfreindre la loi, & calomnier un nom ſacré.

Enfin puiſque nous en ſommes à cet article, conſignons ici une autre obſervation moins im-

portante, mais qui contribuera encore à achever de démontrer que le nom de Miniſtre, ainſi que celui de Roi, n'a point en *Angleterre* le ſens qu'il préſente ailleurs.

Dans les autres pays un homme ainſi diſtingué de la foule, & honoré ſpécialement de la confiance du Souverain, devenu ſa langue & ſon bras, ne ceſſe pourtant pas de n'être qu'un ſeul homme. Il jouit d'un pouvoir immenſe tant qu'il eſt incorporé au chef qui l'avoue: mais il peut être déplacé, exilé, *embaſtillé*, *ſpandauſié*, &c, &c, ſans qu'il en réſulte ou à la Cour, ou dans l'Adminiſtration, ou même dans ſes propres Bureaux d'autre changement que l'apparition d'un nouveau *ſeigneur*: le renvoi du défunt eſt une nouvelle & non pas une révolution.

A *Londres* quand les rènes changent de main, tout change: ce n'eſt pas un courtiſan qui ſupplante un rival, c'eſt une faction qui écraſe l'autre: la révolution eſt totale, ou elle n'a pas lieu: & ce qui eſt remarquable, c'eſt que ce ne ſont pas des deſtitutions; ce ſont preſque toujours des démiſſions volontaires. Les ſubalternes ſe détachent d'eux-mêmes de leur emploi, & ſuivent ſans balancer leur bienfaiteur dans la nullité dont il les a tirés.

Ainſi quand le Marquis de *Rockingham* & ſon parti l'emportèrent ſur Lord *North* & ſon parti, il ne reſta dans les emplois aucun des noms qui avoient rempli la liſte. Quand il y a dix mois

Lord *Shelburne*, héritier politique du Marquis de *Rockingham*, & ſon parti, ont cédé a la ligue formée contre eux entre Lord *North* & M. *Fox*, l'évacuation n'a pas été moins complette. Le Cabinet & les Bureaux ont été tout d'un coup peuplés également de nouveaux viſages. Ici malgré l'inſtabilité des locataires récemment inſtallés, la Maiſon a été dégarnie du haut en bas avec la même promptitude & le même ſcrupule.

Les révocations ſe ſont étendues juſqu'aux Repréſentans Royaux dans les Cours étrangères. Le Duc de *Manchester*, ami & confident de l'Adminiſtration caſſée, a eu pour ſucceſſeur à *Paris* le Duc de *Dorſet* qui auroit à-peine le tems d'arriver à *Calais*, ſi ſes amis n'ont pas celui de s'affermir à *Weſtminſter*.

Il ne faut pas croire que cette mobilité ne coûte rien au Public. Un uſage aſſez ſingulier oblige le Roi de donner à tous ſes *Miniſtres*, *Ambaſſadeurs*, *Vicerois d'Irlande*, *Chanceliers*, &c. une vaiſſelle d'argent neuve: elle leur eſt due & payée du moment de leur nomination. C'eſt une galanterie dont le Maître du Logis gracieuſe à leur arrivée ſes zélés ſerviteurs: mais ce n'eſt pas une petite dépenſe dans une maiſon où elle devient néceſſaire tous les quinze jours.

ESPAGNE.

Expédition contre ALGER. *Mémoire ſur les* BATTERIES FLOTTANTES; *& les vraies cauſes de leur deſtruction.*

ETONNE'E, non ſans raiſon, de l'iſſue d'une guerre qui lui a donné des voiſins redoutables dans le nouveau monde, ſans la débaraſſer d'un hôte incommode dans l'ancien; réduite pour toute indemnité de ſes effroyables dépenſes à la poſſeſſion d'une province qui augmente ſes domaines, & non ſes forces, dans l'un, & d'un beau port dont elle ſera peu d'uſage dans l'autre, l'*Eſpagne* a voulu eſſayer de cueillir en *Afrique* les lauriers que l'*Amerique* & l'*Europe* lui refuſoient. N'ayant pu chaſſer de ſes terres des *Chrétiens* dont le ſéjour y eſt plus humiliant pour elle que nuiſible, elle s'eſt propoſé de châtier les *Pirates* infidèles qui déſolent ſes mers. L'impuiſſante eſcadre de *Gibraltar* a eu ordre d'aller rendre aux murailles & aux maiſons d'*Alger* les inſultes que les vaiſſeaux de ces barbares ne ceſſent de faire au commerce *Eſpagnol.*

Aſſurément cette manière de le protéger eſt plus noble que l'inſtitution de *la Mercy.* Il eſt

plus beau, & peut-être moins coûteux d'envoyer des ſoldats pour arracher des mains de ces corſaires les eſclaves enchaînés par eux, que des moines pour les racheter.

Louis XIV a eu autrefois recours à cet expédient; & les pirates ont reſpecté depuis la navigation *Françoiſe*. Les *Anglois*, avec moins d'éclat & de hauteur, par des menaces, par des préſens adroitement diſtribués, ont obtenu à-peu-près la même franchiſe. La Cour de *Vienne* eſt arrivée au même but par une voie toute différente, & d'une manière plus avantageuſe encore. Profitant de la terreur qu'elle inſpire en ce moment au *Turc*, Souverain apparent de ces milices pillardes, elle l'a forcé de ſigner un traité par lequel il s'engage à contenir leurs brigandages, ou à en reſtituer la valeur. Cet accord, un des plus ſinguliers peut-être qui aient jamais eu lieu, prouve tout à la fois & que le *Croiſſant* a grand peur, & que ſon effroi eſt très-fondé.

Le Cabinet de *Madrid* ayant à choiſir entre ces trois préſervatifs, mais craignant peut-être de ne pas réuſſir à ſe procurer le dernier; rougiſſant apparemment des démarches néceſſaires pour obtenir le ſecond, a préféré de ne traiter avec ſes ennemis que par l'entremiſe de ſes canons & de ſes mortiers. Le Général Dom *Barçelo* a été bombarder l'aſile de ces dévaſtateurs redoutables.

Si l'on s'en rapporte aux *gazettes*, il leur a fait beaucoup de mal. Suivant les nouvelles

directes des pays voiſins & des côtes de la *Méditerranée*, loin d'affoiblir leurs forces, ou de leur faire craindre de les employer contre les *Eſpagnols*, cette expédition n'a fait qu'y ajouter le deſir aſſez naturel de la vengeance. On prétend qu'ils ſont plus nombreux, plus hardis, & plus fortunés que jamais.

On parle, dit-on, de faire au printems prochain une nouvelle excurſion : il ſeroit preſque également triſte, & de ne pas l'entreprendre, & de n'y pas réuſſir. Et par malheur le ſuccès paroît plus que problématique aux obſervateurs qui connoiſſent la marine d'*Eſpagne*, & les difficultés d'une pareille tentative, devenue aujourd'hui infiniment plus haſardeuſe préciſément par ce qu'elle a déjà été haſardée.

Sans vouloir pénétrer l'avenir, je puis me permettre de jetter un coup-d'œil ſur le paſſé. Parler du dernier ſiège de *Gibraltar*, & de ſa funeſte iſſue, c'eſt rappeller, je le ſais, à une nation infiniment reſpectable un ſouvenir infiniment douloureux ; mais c'eſt lui rendre auſſi un vrai ſervice que de l'éclairer ſur les détails de ce déſaſtre : ceux que je vais préſenter, d'après un mémoire autentique, ſeront intéreſſans pour toute l'*Europe*, & inſtructifs peut-être pour toutes les Puiſſances.

Parmi les ſingularités de ce ſiècle, qui n'en manque pas, comme je l'ai déjà obſervé plus d'une fois, une des plus intéreſſantes eſt le ſiège de *Gibraltar*. Il eſt remarquable par ſa

longueur; il l'eſt par les efforts mutuels des deux partis: il l'eſt encore par ſon iſſue: combien l'auroit-il paru davantage ſi l'on avoit pu être inſtruit dans le tems de tout ce que révèle ce mémoire! ſi l'on avoit connu les cauſes qui ont rendu inutiles les préparatifs immenſes amoncelés en dernier lieu contre cet écueil!

De toutes les biſarreries inconcevables qui caractériſent l'époque à laquelle nous vivons, la plus inconcevable ſans doute ce ſeroit que le ſeul obſtacle au ſuccès du ſiège fut venu des aſſiégeans eux-mêmes; que ces *Batteries flottantes*, ſi terribles d'abord, & devenues enſuite preſque ridicules par la promptitude de leur diſparution, euſſent été détruites non par l'ennemi, mais par leurs propres conſtructeurs; qu'elles euſſent été embraſées non par les boulets enflammés des aſſiégés, mais par les chemiſes ſouffrées attachées, & allumées par des nationaux, & ſur des ordres reguliers; qu'enfin les *Anglois* duſſent le ſalut de ce rocher, auquel tenoit peut-être celui du reſte de leurs domaines extérieurs, non pas à la bravoure de leur garniſon, non pas à la juſteſſe de leurs manœuvres, non pas à l'uſage induſtrieux du fer & du feu combinés contre des machines faites pour porter elles-mêmes la mort & l'incendie; mais à la précipitation, aux mal-entendus, aux jalouſies mêmes des mains qui les dirigoient! Voilà cependant ce qui réſulte de ce petit ouvrage. Je me bornerai à en conſigner ici un court réſumé.

Deux ſiéges infructueux ; l'exceſſive longueur d'un troiſième qui n'avoit produit aucun avantage, ayant démontré l'impoſſibilité de reprendre *Gibraltar* par terre, on ſe réuniſſoit à convenir de la néceſſité d'une attaque du côté de la mer. La ville n'ayant pour défenſe dans cette partie-là que des murailles ordinaires, & point d'autre foſſé que les bas fonds qui la bordent, elle étoit évidemment plus acceſſible, & plus foible : mais il falloit franchir ces bas fonds ; il falloit ſe procurer un terreplein ſolide pour établir des batteries, des mortiers, des tranchées, ou des blindages, des fauciſſons capables d'en tenir lieu, & de garantir dans les premières approches, ſoit ces inſtrumens deſtructeurs, ſoit les agens dévoués pour les mouvoir.

On avoit propoſé de ſacrifier à cet emploi 16, ou même 20 vaiſſeaux de guerre qui ſe ſeroient établis le plus près qu'ils auroient pu de la place, & l'auroient écraſée par le feu de tous les canons qu'ils auroient pu porter, ſauf à être détruits eux-mêmes après avoir raſé les murailles, & ouvert le paſſage aux troupes deſtinées à les ſuivre.

M. d'*Arçon*, ingénieur *François* connu & généralement eſtimé, chargé de l'examen de ce projet, le trouva trop diſpendieux. Le ſacrifice certain de tant de vaiſſeaux utiles lui parut énorme. Il propoſa une autre manière moins fâcheuſe de ſuppléer à ces platteformes dont on avoit beſoin abſolument pour établir l'artillerie.

C'étoit de prendre des vaiſſeaux de tranſport moins précieux par eux-mêmes, plus mobiles, auxquels il s'engageoit à donner la propriété de ne pouvoir être ni brûlés, ni coulés à fonds.

Son expédient étoit ſimple. Contre la ſubmerſion il vouloit augmenter l'épaiſſeur des bois, au point qu'aucun boulet d'aucun calibre ne pût les traverſer. Contre l'incendie il promettoit de ménager dans cette épaiſſeur des canaux, des rigoles, qui étant diſpoſées avec art, & nourries par des pompes, auroient fourni un antidote certain contre les boulets *rouges* dont il prévoyoit bien que les ennemis ne manqueroient pas de s'armer.

" Cela devoit s'opérer, dit le Mémoire, " d'une manière ſimple, naturelle, & ſans que " perſonne y mît la main. L'expanſion de " l'eau devoit être générale, & contenue dans " les épaiſſeurs, pour ainſi dire comme le ſang " dans les veines des animaux, c'eſt à dire que " de toutes les bleſſures faites dans les bois par " les boulets rouges l'eau devoit y couler " abondamment, & pourſuivre en même tems " tous les boulets, à quelque profondeur qu'ils " pénétraſſent, dans l'epaiſſeur des bordages: " l'eau employée à cette circulation ne pouvoit " jamais s'épuiſer, au moyen d'un intermède " ſpongieux placé dans l'intervalle ménagé " entre les bordages: des expériences particu- " lières, ajoute-t-il, ne laiſſent aucun doute " ſur cet effet."

Quant à la mobilité, à la faculté de ſe pouſſer en avant, ou de retrograder en cas de beſoin, elle étoit également facile à ſe procurer. M. d'*Arçon* déſagréoit à la vérité ſes vaiſſeaux transformés en platteformes : il ne leur laiſſoit ni voiles, ni mats, mais il les feſoit *tourer* ; & cet expédient ſuffiſoit pour le court eſpace qu'ils devoient avoir à parcourir dans un ſens ou dans l'autre.

Ce projet fut rédigé ; il fut préſenté aux deux Cours, & agréé dès le mois de *Fevrier* : il ſemble que dès-lors on n'auroit pas dû perdre un moment pour en accélérer l'exécution : une première infortune fut la lenteur des travaux ; à-peine étoient-ils commencés à *la fin de Mai*.

Il fallut réparer par la précipitation le tems précieux perdu par les délais : la main-d'œuvre fut moins parfaite, & l'on manqua ſur-tout cette circulation intérieure & ſalutaire, ſeul préſervatif efficace contre les foyers enflammés que l'on alloit avoir à braver.

L'eau ne pouvoit être contenue que par l'exactitude avec laquelle auroient été bouchés tous les paſſages par leſquels elle pouvoit s'écouler, comme les jointures des bois : c'étoit l'affaire des *Calfateurs* de les étancher ſoigneuſement : ſoit précipitation, ſoit indifférence, ſoit répugnance à travailler ſous les ordres & pour la gloire d'un étranger, le calfatage fut imparfait : à la première expérience l'eau, au lieu de ſe borner à baigner intérieure-

ment l'entredeux des bordages, & d'attendre pour ſe manifeſter au dehors des bleſſures violentes qui exigeaſſent un prompt appareil, tranſpira de toutes parts : elle menaçoit d'inonder l'intérieur des batteries ; pour en garantir les poudres il fallut commencer par condamner les pompes, & ſe priver de ce ſecours eſſentiel.

Cependant on y fit peu d'attention : les remontrances de l'auteur, effrayé de ce premier contretems, furent étouffées par les cris de joie & d'eſpérance. L'entouſiaſme, la confiance avoient gagné, ou paru gagner toutes les têtes : *on avoit*, diſoit-on, *de quoi prendre quatre Gibraltars.* On ſe mocquoit d'avance des *boulets rouges.* Un des Généraux dit en plein Conſeil, qu'il *ſe chargeroit lui ſeul de recevoir dans l'eſtomach tous ceux que tireroient les* Anglois.

Mais ces diſpoſitions héroïques n'étoient pas univerſelles : les jalouſies de rang, ou de nation agiſſoient ſourdement. Quelques hommes diſtingués étoient aſſez généreux & aſſez éclairés pour dire, en parlant de la nouvelle invention, & du ſuccès regardé comme infaillible, *plus ce ſera l'auteur, plus ce ſera moi* ; mais on eſſaya de perſuader à d'autres, *à qui tout revenoit de droit*, obſerve le mémoire, *que moins ce ſeroit l'auteur, & plus ce ſeroit eux* ; de ce moment l'auteur n'éprouva plus que des contradictions.

Il avoit demandé & obtenu que l'attaque fût différée juſqu'à ce que tous les moyens de l'aſ-

la même négligence ne fut d'aucune utilité à l'attaque de mer.

L'auteur avoit porté les ſoins juſqu'à dreſſer un mémoire qui indiquoit à chaque bouche-à-feu de celle de terre, ſon objet & ſa deſtination, non-ſeulement le premier jour de l'attaque, mais chacun des ſuivans, s'il avoit fallu en employer pluſieurs; il ſoupçonne que ce mémoire *n'a jamais été remis au commandant de ces batteries*; & il affirme, en obſervant lui-même *qu'on ne voudra pas le croire*, que LES MUNITIONS MANQUÈRENT le 13 Sept. A CES MEMES BATTERIES.

De cette ſuite accablante de mépriſes & d'omiſſions réſultèrent dès le premier moment des effets funeſtes. Les *batteries flottantes* portoient 153 pièces de canon; l'artillerie de terre, celle des chaloupes, &c. &c. avec 90 mortiers formoit en tout 400 bouches-à-feu: c'eſt-à-dire de quoi produire la plus épouvantable exploſion qui ait jamais déchiré l'atmoſphère. La plus grande partie de ces tonnerres étant portatifs; tous devant ſe diriger, ſe réunir vers un ſeul point, il paroiſſoit, il devoit être impoſſible que les *Anglois* du haut de leurs rochers puſſent jamais leur oppoſer en aucun endroit un feu approchant même de l'égalité.

Mais les batteries de terre ſe taiſant, ou ne feſant que du bruit; les deux eſpèces d'auxiliaires qui devoient les ſeconder n'imitant que leur ſilence, les *batteries flottantes* s'étant déſunies, & écartées du point convenu, l'ennemi s'y trouva ſupérieur aux deux d'entre elles qui

parvinrent ſeules à s'y fixer. Si le courage ſuffiſoit pour aſſurer des ſuccès en ce genre, il ſuffiroit auſſi de dire qu'une des deux étoit montée par M. le *Prince de Naſſau*, & par l'auteur lui-même, pour faire comprendre qu'elles n'ont manqué à rien de ce qu'elles pouvoient faire. Mais elles ne préſentoient que 60 pièces de canon à l'ennemi, qui ſe trouvoit en état de leur en oppoſer 260.

Ce n'eſt pas tout: ſuivant le projet, ce fracas meurtrier ſi bien combiné devoit non-ſeulement écraſer, mais protéger. Si l'expédient des *boulets rouges* eſt une des plus terribles reſſources de l'artillerie moderne, c'en eſt auſſi la plus embaraſſante pour ceux mêmes qui l'emploient. Ces globes enflammés ne ſont point maniables: ils ne peuvent pas ſéjourner dans le tube qui les lance. Les coups toujours précipités ont donc rarement la force de pénétrer profondement: & plus rarement encore une direction bien juſte. Dans le plan de l'auteur ce fracas infernal, cette pluie de fer froid qu'il avoit préparée, étoient des moyens de rendre moins redoutable la pluie de fer ardent qu'il prévoyoit. Il ſongeoit à déconcerter les canoniers ennemis, preſque autant qu'à les détruire, & à les mettre hors d'état de nuire à ſes machines, autant qu'à les foudroyer eux-mêmes. Mais de ces arrangemens ſi bien combinés aucun ne ſe réaliſa: les *Anglois* ayant acquis preſque ſur le champ la ſupériorité, ils manœuvroient ſi tranquillement, qu'ils tiroient, & adreſſoient aux *embraſures* des *batteries flottantes*: c'étoit le ſeul paſſage par où les ſoldats

qu'elles contenoient pouvoient être atteints : en peu de tems elles en perdirent *trois cens*.

Avec cette juſteſſe les boulets avoient auſſi plus de force. On en éteignit pluſieurs en injectant de l'eau par dehors : un ſeul, entré de trois pieds de profondeur, ne céda point à ces arroſages : une fumée rebelle en indiquoit le ſéjour, & les progrès de l'incendie : ils étoient lents : on pouvoit les arrêter en s'éloignant : on voulut faire cette retraite : il falloit des *ancres*, des *cables*, des *chalouppes* : on ne trouva ni ancres, ni cables, ni chalouppes.

La flotte *Françoiſe* étoit témoin de ce commencement de déſaſtre, & de cette immobilité. Le Général, M. le Comte de *Guichen*, fit offrir tous les ſecours néceſſaires : on lui répondit que *tout alloit bien, & qu'on n'avoit beſoin de rien*.

Une ſeule batterie étoit attaquée de ce ver rongeur : en ſuppoſant que le ſacrifice en parut néceſſaire il en reſtoit neuf dont deux n'avoient que très-peu ſouffert, & *ſept étoient intactes*. On n'avoit donc réellement rien perdu : en les retirant ; en prenant des meſures plus ſuivies ; en combinant avec plus de réflexion les reſſources immenſes trop négligées dans cette première journée, l'avantage reſtoit tout entier aux aſſiégeans, & le triomphe des aſſiégés s'évanouiſſoit. Il ne falloit qu'attendre au lendemain : la nuit déjà avancée, avant que le feu ennemi ſe fût manifeſté, même ſur la batterie malade, aſſuroit la retraite & le ſalut de toutes les autres.

Pendant ſix heures entières on ne fit rien pour les ſauver ; & l'ennemi ne les brûlant pas, à minuit vint *un ordre* précis de mettre le feu *à toutes* indiſtinctement.

Les incendiaires étoient ſi preſſés qu'ils n'attendoient pas même qu'elles fuſſent évacuées : les ſoldats deſtinés à les défendre, chaſſés par ces flammes imprévues, ne trouvoient d'aſile que du côté de l'ennemi. On ſait que le Général *Elliot* & ſa garniſon eurent la généroſité d'en ſauver 335.

Les gazettes ont publié que ces malheureux s'étoient échappés des batteries flottantes, *coulées à fonds*. M. d'*Arçon* prend à témoin l'armée *Eſpagnole*, la flotte *Françoiſe*, la garniſon *Angloiſe*, cent mille hommes ſpectateurs de cette étrange ſcène : il affirme que pas une batterie n'a *coulé à fonds*, qu'elles ont toutes brûlé *à flot*, & que quatre d'entr'elles étoient encore entières à ſix heures du matin le lendemain, *ayant reſiſté*, dit-il, *aux incendiaires amis, auſſi bien qu'aux* BOULETS ROUGES *de l'ennemi*.

Voilà, je le repète, une des plus étranges anecdotes que l'hiſtoire de ce ſiècle, & même celle d'aucun ſiècle pourra jamais conſigner à la poſtérité. Ce n'eſt pas à moi à en approfondir les détails, ni à eſſayer d'en développer les cauſes : l'auteur lui-même ſe plaint peu, & ne dit que ce qu'il a cru néceſſaire pour ſa juſtification.

Il y auroit de l'injuſtice à lui faire un reproche de l'avoir tant retardée ; il n'a pas été

probablement le maître de la publier plutôt : il paroît même que c'eſt au zèle de ſes amis que l'impreſſion de ſon mémoire eſt due.

Il y auroit plus d'injuſtice encore de blâmer, ou lui, ou eux, de la manifeſter aujourdhui. Qu'on ſonge combien il en a dû coûter dans le tems à un brave homme de voir évanouir ſous ſes yeux, entre ſes mains, une invention ingénieuſe qui devoit aſſurer ſa gloire plus encore que ſa fortune : ſatisfait de ce dernier côté, car il reconnoît qu'il a été magnifiquement récompenſé, il lui reſtoit du moins à ſauver ſa réputation : il devoit deſirer de déſabuſer le Public des calomnies, par leſquelles on l'avoit compromiſe. De toutes les indemnités dues à un homme irréprochable en pareil cas c'eſt peut-être la plus illuſoire ; & cependant il n'y a point de cœur honnête qui n'avoue que c'eſt la plus ſatisfeſante.

SUITE

De l'*EXAMEN des OEUVRES*

De M. de *VOLTAIRE.*

De ſes Pièces fugitives, & autres Poéſies; de ſes Romans; de ſes Hiſtoires, &c.

J'AI donné quelque étendue à la diſcuſſion qui concernoit le *Théatre*, & les *Poèmes Epiques* de M. de *Voltaire:* ce ſont les ſeuls de ſes nombreux ouvrages qui m'aient paru exiger cette reviſion détaillée, les ſeuls dont le mérite *littéraire* puiſſe, à mon avis, être diverſement évalué, les ſeuls dont une critique impartiale puiſſe & doive ſe permettre d'apprécier la réputation: ſur le reſte de ſes productions, quant à cette eſpèce de mérite, il me ſemble que les opinions ne peuvent pas être partagées.

Ainſi dans tous les autres genres de poéſie le nom de M. de *Voltaire* ſera toujours cité parmi les plus célèbres en chacun de ces genres, & ſouvent il ſera regardé comme le premier. Au

milieu des travaux les plus étrangers en apparence il cultivoit cette litterature légère: il l'enrichiſſoit ſans preſque paroître y penſer d'une infinité de pièces, toutes variées, toutes pétillantes d'eſprit, de goût, de connoiſſances; c'étoit *Phidias*, qui en travaillant le *Jupiter Olympien* couvroit le pavé de ſon attelier de fragmens d'or & d'ivoire.

Ce n'eſt pas que M. de *Voltaire* ait fait autant de *Satyres* que *Boileau*, ni autant de *Contes* que *La Fontaine:* mais parmi les premières combien y en a-t-il qui ſoient vraiment dignes de leur auteur? Et à celles-là ne peut-on pas oppoſer le *Pauvre Diable*, le *Ruſſe à Paris*, &c? C'eſt un autre ton! Eh, ſans doute: ſi c'étoient des copies pourroit-on les comparer?

Il y a trop de perſonnalités dans le *Pauvre Diable*, & elles ſont trop dures; ſans doute encore: *Greſſet* y eſt cruellement ridiculiſé, & jamais il n'avoit offenſé l'auteur. Je l'avoue: je n'excuſe pas celui-ci: c'eſt un de ſes plus grans torts: mais *Quinaut*, mais *Bourſaut*, mais *Haynaut*, étoient-ils plus coupables envers le *Juvenal* moderne? Ce n'eſt pas de la bonté morale de ces pièces qu'il s'agit ici, mais de leur bonté litteraire.

Quant aux *Epitres*, M. de *Voltaire* qui a inconteſtablement l'avantage du nombre, n'a-t-il pas auſſi celui de la variété, de l'agrément, & peut-être de l'utilité? Sous ce nom je comprens les ſept diſcours ſur la *modération*, ſur la *nature*

de l'homme, &c. *Boileau* a-t-il fait de plus beaux vers que ceux-ci ?

Demandez à *Silva* par quel ſecret myſtère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé :
Comment, toujours filtré dans ſes routes certaines,
En longs ruiſſeaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languiſſant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur & penſer mon cerveau.

L'auteur du *Lutrin* s'applaudiſſoit d'avoir, diſoit-il en proſe, *aſſez heureuſement frondé la perruque* dans ces vers :

Mais aujourdhui qu'enfin la vieilleſſe venue,
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
A jetté ſur ma tête avec ſes doigts peſans
Onze luſtres complets ſurchargés de deux ans ;

N'auroit-il pas applaudi avec encore plus de raiſon à la peinture précédente ſi elle avoit été de lui ?

Trouvera-t-on dans aucun poète, dans aucune langue beaucoup de morceaux ſupérieurs à celui-ci pris au haſard dans le diſcours ſur l'*égalité des conditions ?*

Vois-tu dans ces vallons ces eſclaves champêtres
Qui creuſent ces rochers ; qui vont fendre ces hêtres,
Qui détournent ces eaux, & la bèche à la main
Fertiliſent la terre en déchirant ſon ſein.
Ils ne ſont point formés ſur le brillant modèle
De ces paſteurs galans qu'a chantés *Fontenelle* ;
Ce n'eſt point *Timarette* & le tendre *Tircis*,
De roſes couronnés, ſur des myrthes aſſis,

Entrelaſſans leurs noms ſur l'écorce des chênes,
Vantant avec eſprit leurs plaiſirs & leurs peines:
C'eſt *Pierrot*, c'eſt *Colin*, dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un foſſé bourbeux,

. . . . . .

Mais tandis que *Damis*, courant de belle en belle
Sous des lambris dorés & vernis par *Martin*,
Des intrigues du tems compoſant ſon deſtin,
Duppé par ſa maîtreſſe, & haï par ſa femme,
Prodigue à vingt beautés ſes chanſons & ſa flamme;
Quitte *Eglé* qui l'aimoit pour *Cloris* qui le fuit,
Et prend pour volupté le ſcandale & le bruit.
Colin plus vigoureux, & pourtant plus fidelle,
Revient après trois mois de regrets & d'ennui
Lui préſenter des dons auſſi ſimples que lui.

En traitant avec nobleſſe comme *Boileau* des ſujets moraux & utiles, M. de *Voltaire* mêloit dans ſes *Epitres* la *philoſophie*, la *gaieté*, que *Boileau* n'avoit pas: il y mêloit des peintures du monde, de ces traits énergiques & vrais, dignes de *Molière*, qui redoublent mon étonnement quand je penſe à ſes *Comédies*.

Quant au talent de narrer, la naïveté dans ſes *fables*, la gaieté dans ſes *contes*, c'eſt-là le mérite de *La Fontaine:* il s'en faut bien qu'il ſoit par-tout égal: mais il eſt enchanteur dans ſes beaux endroits. Eh bien, *Ce qui plait aux dames*, *Gertrude*, *Les trois Manières*, &c. avec un autre genre de mérite, n'ont-ils pas celui de plaire infiniment?

Je me ſouviens d'avoir entendu autrefois reprocher à M. de *Voltaire* d'avoir pris ſa *Fée*

Urgelle dans l'*Anglais Chaucer*, ſi je ne me trompe: mais *La Fontaine* a-t-il inventé un ſeul de ſes ſujets? Ne doit-il pas le fonds de ſes fables à *Æſope*, à *Phèdre*, &c. & celui de ſes contes à la *Reine de Navarre*, à *Bocace*, à ce chanoine peu édifiant qui a compilé le *Moyen de parvenir?*

Une autre critique auſſi peu fondée c'eſt celle que je me rappelle encore au ſujet des *Trois Manières:* cette idée, diſoit-on, eſt pillée de *La Fontaine*, de ſes filles de *Minée*. C'eſt-à-dire que le poète du 18e ſiècle, a jouté en ce genre contre celui du 17e. Oui: mais qu'ont-ils de commun? Rien autre choſe que d'avoir fait chacun une pièce où ſont inſérés trois recits, l'un dans le genre attendriſſant, l'autre dans le genre plaiſant, l'autre dans le genre mitoyen: mais *Raphael* a peint la *Sainte Famille*: *Rubens*, le *Jordans*, ſont-ils des plagiaires parce qu'ils ont auſſi peint des vierges avec des *Jeſus*, & des S^te^. *Jeans?* *Oroſmane* eſt vraiment une copie, & une copie affoiblie: mais *Les Trois Manières* peintes deux fois ſont deux originaux.

Si M. de *Voltaire* peut ſoutenir la comparaiſon ſans déſavantage avec ces deux poètes juſtement célèbres, quelle ſera ſa ſupériorité à l'examen ſur les *Voitures*, les *Chapelles*, les *Chaulieux?* Il l'emporte ſur eux tous enſemble pour le nombre des pièces, & ſur chacun en particulier pour l'aiſance, la gaieté; on trouve preſque dans toutes des rapprochemens ingénieux, des alluſions piquantes & inſtructives tout à la

fois ; on y trouve la fineſſe, la légèreté d'un homme du monde, avec la dignité, la liberté d'un philoſophe.

Ce qu'on pourroit ſeulement lui reprocher à cet égard, c'eſt un peu trop de monotonie dans un grand nombre de ſes pièces fugitives ; c'eſt une trop grande facilité comme je l'ai déjà reconnu à prodiguer la louange, ſoit aux grands qu'il craignoit, ſoit aux gens de lettres qu'il vouloit captiver : l'eſprit y domine tant que rarement elles paroiſſent ſincères ; & plus rarement les éloges y ſont-ils juſtes : mais c'eſt ce qui importe aſſez peu à la poſtérité : s'inquiète-t-elle aujourd'hui ſi *Glycère* a été auſſi jolie, & *Canidia* auſſi laide qu'*Horace* le prétend ? Et la plupart de ceux qu'a ainſi immortaliſés M. de *Voltaire*, ſeront-ils plus connus d'elle que *Glycère* & *Canidia* ?

Le *Roman* étant, pour ainſi dire, une nuance entre la poéſie & la proſe, il étoit aſſez naturel que M. de *Voltaire* ne negligeât pas ce département de la litterature : auſſi s'y eſt-il haſardé, & avec le même ſuccès.

La plus honteuſe licence y règnoit alors. C'étoit le tems du débordement de ce flot ordurier qui a produit les *Sopha*, les *Tanzaï*, les *Angola*, &c. caricatures dégoûtantes, où, à la honte de notre ſiècle, les mœurs ne ſont que trop fidèlement ſaiſies, où le *roman* employé juſques-là à élever l'ame, à l'attendrir, ou du moins à l'amuſer, ne le fut plus qu'à l'avilir,

& à conſtater comme à perpétuer ſa dégradation.

M. de *Voltaire*, dans ſa *Pucelle*, &c. n'avoit que trop ſuivi le ton du jour: pluſieurs de ſes romans s'en reſſentent: mais ceux où il s'en eſt garanti peuvent être regardés comme les chefs-d'œuvres d'un genre nouveau dont la littérature lui eſt redevable. Il n'a pris ni la folle ſublimité des *Amadis*, ni l'héroïſme trop élevé pour nous des *Oroondates*, ni la ſimplicité attendriſſante des Princeſſes de *Cleves*, ni le burleſque aviliſſant des *Mazulbims*, &c. Il s'eſt fait à lui-même un genre où brillent une philoſophie lumineuſe, une critique preſque toujours utile, &, avec quelques exceptions pourtant, une gaieté honnête dont tout le monde peut jouir ſans honte.

Ainſi *Zadig* eſt doux, agréable; il fait ſourire l'eſprit. Quoique pluſieurs des chapitres ſoient pris de l'*Arioſte*, ou des *Contes Chinois*, inſérés à la fin du recueil de *Du Halde*, ou des *Mille & une nuits*; quoiqu'il n'y ait pas d'aventures bien éclatantes, que l'intérêt n'y ſoit pas vif, il eſt cependant ſi bien écrit, ſi rempli d'eſprit, de choſes vraies, de peintures ſatisfeſantes, qu'on le lit avec un plaiſir toujours nouveau.

L'*Ingénu* eſt d'une autre eſpèce, & peut-être encore plus agréable. On doit regretter que de véritables amis de l'auteur ne l'aient pas engagé à en retrancher quelques mau-

vaiſes équivoques, ou bouffonneries indécentes qui le défigurent. Il offre des tableaux touchans, & tous tirés de la vie commune, des évènemens journaliers, ſans en excepter la *Baſtille.*

On peut obſerver que c'eſt de tous les ouvrages en proſe de M. de *Voltaire* le ſeul où il ait deſſiné une ſcène vraiement pathétique, comme *Tancrède* eſt la ſeule de ſes tragédies où il ait réuſſi à peindre le même ſpectacle. L'aventure de Mlle de *St. Yves*, ſa maladie, ſa mort, arrachent des larmes. On croiroit preſque que M. de *Voltaire* a voulu eſſayer dans ce morceau de jouter contre le dénouement de la *Nouvelle Héloïſe*, imité lui-même de la *Clariſſe Angloiſe*; mais c'eſt un autre ton; il eſt même ſi différent qu'il n'y a point de comparaiſon à établir; je l'ai déjà obſervé, ce genre-là manquoit à M. de *Voltaire.*

Après ces deux principaux romans, on lira toujours volontiers ſon *Micromegas*, ſon *Scarmentado*, ſon *Memnon.* Des perſonalités trop fortes, des obſcénités trop peu voilées déparent *Candide* & pluſieurs autres enfantés dans ſa vieilleſſe, c'eſt-à-dire à un âge où ſa grande habitude d'écrire le rendoit moins difficile ſur ſon ſtyle, & ſa grande certitude d'être lu moins délicat ſur ſes expreſſions.

Ayant ainſi parcouru avec tant de ſuccès tous les départemens de l'empire litteraire qui dépendent de l'imagination, M. de *Voltaire*

s'eſt haſardé dans celui de l'hiſtoire où cette faculté de l'eſprit eſt ſouvent bien plus dangereuſe qu'utile : peut-on regarder cette tentative comme une témérité ? Quoiqu'à cet égard il y ait encore quelque incertitude dans les ſuffrages il ſemble que l'opinion des obſervateurs vraiment déſintéreſſés eſt fixée & unanime : on regarde généralement les productions hiſtoriques de M. de *Voltaire* comme un des titres qui juſtifient le mieux ſa renommée.

Je ne parle pas de l'hiſtoire de *Charles XII*, morceau digne de l'accueil qu'il a reçu, bien écrit, intéreſſant, mais où la ſingularité des faits eſt encore plus remarquable que le ſtile. Cette hiſtoire eſt écrite avec ſageſſe, avec dignité, avec élégance, mais non pas de manière à ôter à des rivaux l'eſpoir de l'égaler.

Ce qui ſemble ne laiſſer aucun lieu à la concurrence, ce qui aſſure à M. de *Voltaire* un rang non-ſeulement diſtingué, mais ſupérieur parmi tous les hiſtoriens, ſoit modernes, ſoit même anciens ; ce qui autoriſe à le regarder comme le créateur d'un genre nouveau dans cette carrière, plus encore que dans celle du *Théatre*, ou des *Romans*, c'eſt le ſiècle de *Louis XIV*.

A l'apparition de cet ouvrage l'admiration fut univerſelle ; & la ſatire même ſe tut : elle n'a depuis recouvré la parole que pour accuſer l'auteur de quelques défauts d'exactitude peu importans, dont pluſieurs même n'étoient que

dès fautes d'ouvriers ou de copiſtes. Mais il n'y a eu qu'une voix ſur la beauté du frontiſpice de cet ouvrage; ſur le tableau de l'état de l'*Europe*, au commencement de ce règne célèbre, ſorte de peinture inconnue aux anciens & aux modernes, & qui paroiſſoit dès la première fois dans toute ſa perfection.

On ne goûta guères moins les chapitres de cette guerre ridicule de la *Fronde* qui auroit rendu la nation auſſi mépriſable que malheureuſe, ſi quarante années de ſplendeur à la ſuite de cette honteuſe période n'en avoient effacé l'opprobre; & ceux qui concernent les *arts*, le *gouvernement*, où les vues de *Louis XIV*, ſes intentions, ſes démarches ſont préſentées avec tant d'art & de dignité tout à la fois, que les fautes même de ſon adminiſtration ſemblent confirmer le reſpect qu'inſpirent ſes qualités réelles.

On dévora également le récit abrégé des diſputes *eccléſiaſtiques*, trop multipliées dans ce ſiècle où le progrès des lumières auroit dû les rendre plus rares. On n'avoit point encore vu d'exemple de cette clarté dans l'expoſition des cauſes des querelles; de cette impartialité dans le récit des faits; de cette nobleſſe répandue ſur toute la narration; nobleſſe accompagnée d'un badinage ſi adroit qu'il ne ſert qu'à développer la raiſon; & preſque toujours à épargner les raiſonnemens. S'il exiſtoit de l'antiquité *Grecque* ou *Romaine* un pareil monument, il ſeroit conſacré parmi nous avec idolâtrie.

Si le corps même de l'hiſtoire, c'eſt-à-dire le réſumé des évènemens politiques a paru un peu inférieur, c'eſt peut-être d'abord parce que les morceaux trop brillans dont il eſt précédé & ſuivi lui ont nui ; & enſuite qu'un abregé, avec quelque habileté qu'il ſoit tracé, a toujours quelque choſe d'un peu ſec : l'hiſtoire proprement dite ſe nourrit de détails plus encore que de réflexions.

La critique a trouvé plus de reſſources & d'alimens dans l'eſſai. On ne peut pas ſe diſſimuler que cet ouvrage ne ſoit le fruit de l'émulation qui portoit M. de *Voltaire* à lutter dans tous les genres contre les écrivains sûrs de l'immortalité. Le célèbre diſcours de *Boſſuet* ſur l'*hiſtoire univerſelle* fut l'objet de ſa rivalité, peut-être de ſa jalouſie : il en a réſulté pour la litterature une production d'un genre abſolument différent : M. de *Voltaire* en aſpirant à marcher à côté de *Boſſuet*, s'eſt abſolument écarté du plan tracé par cet éloquent prélat.

Il s'eſt bien moins encore propoſé le même but ; ou plutôt il ſemble, comme on le lui a reproché, s'en être propoſé un abſolument contraire. *Boſſuet* n'écrivoit que pour faire voir le rapport de tous les grans évènemens de l'*hiſtoire ancienne* avec l'établiſſement du *Chriſtianiſme*, & par conſéquent pour affermir le reſpect dû à cette religion. M. de *Voltaire*, il faut l'avouer, ſemble avoir affecté de rapprocher, de faire ſortir dans ſon tableau de l'*hiſ-*

toire

toire moderne les grans & les petits évènemens, les plus propres à contrarier, à détruire ce reſpect. *Boſſuet* ramène tout à la *foi*, & M. de *Voltaire* tout à la *philoſophie*.

Je dirai bientôt ce que je penſe de cette *philoſophie* qu'il a fait tranſpirer dans preſque toutes ſes productions: mais avant que de paſſer à ce ſujet je ne puis me refuſer à dire un mot d'une des plus injuſtes critiques que cet écrivain ait eſſuyées. L'année dernière, cinq ans après ſa mort, on a vu paroître un livre dont le principal objet ſemble avoir été de l'outrager préciſément ſur cet article: il y eſt cité à chaque page comme hiſtorien, & jamais ſans inſulte. " *Il a fini tous ſes ouvrages*, ſi l'on en croit M. l'Abbé de *M.....*, *avant que d'avoir bien conçu ce qu'il vouloit dire*; *il y débite des ſottiſes avec emphaſe: il ne voyoit pas au bout de ſon nez*; *c'eſt le plus frivole, le plus plaiſant des hiſtoriens*; dans ſon CHARLES XII *il court comme un fou à la ſuite d'un fou*; *ſon hiſtoire univerſelle n'eſt qu'une Paſquinade, &c.*

Ces étranges expreſſions décèlent dans le critique une prévention bien aveugle, & une animoſité bien injuſte. Non-ſeulement dans ſes compoſitions hiſtoriques M. de *Voltaire* n'eſt ni frivole, ni plaiſant: mais ce qu'on pourroit leur reprocher avec le plus de fondement ce ſeroit d'être trop ſérieuſes, trop réfléchies; c'eſt d'exiger des lecteurs une attention trop ſuivie: c'eſt de préſenter à chaque inſtant des réſultats

fatiguans pour les eſprits qui ne ſont pas familiariſés avec l'habitude de la méditation.

C'eſt une grande ſingularité même que cet homme ſi gai, ſi léger par-tout ailleurs, ait été capable d'une gravité, d'une tenſion auſſi ſoutenue. Loin d'y prodiguer du badinage & de la frivolité, il s'y montre ſérieux juſqu'à la froideur, & auſtère juſqu'à la ſéchereſſe. Quand il s'y permet des alluſions malignes, la plaiſanterie eſt dans les choſes même, dans le rapprochement des faits, & bien rarement dans les mots.

M. l'Abbé de *M....* auroit dû être plus réſervé qu'un autre à haſarder ce reproche; lui qui a cherché la plaiſanterie, tant qu'il l'a pu, dans un ouvrage qui en étoit encore moins ſuſceptible, lui qui dans un recueil des préceptes dogmatiques dit que *le Janſéniſme allumeroit encore des guerres civiles à la* BARBE DE MESSIEURS LES PHILOSOPHES & DE MESSIEURS LEURS CLIENS; ſi..... ce qui ne paroîtra pas aux gens de goût une plaiſanterie bien fine; lui qui dit ailleurs qu'un *hiſtorien doit*, en politique, *être un peu plus habile que ſes héros*, ce qui paroîtra plutôt une choſe plaiſante qu'une plaiſanterie.

Il reproche encore à M. de *Voltaire* des *infidélités volontaires* dans ſes récits hiſtoriques; & il veut que l'hiſtoire ſoit en *quelque ſorte un* POEME EPIQUE.

De la Philoſophie de M. DE VOLTAIRE, *& de ſes ouvrages ſur la Religion.*

Nous voici enfin à celle de toutes les voies qui ont conduit cet homme étonnant à la réputation, par laquelle il a paru le plus jaloux de ſe diſtinguer; celle où il a marché conſtamment toute ſa vie, & à laquelle il ſubordonnoit pour ainſi dire ſes excurſions dans toutes les autres : la *Philoſophie* étoit ſon idole, ſa paſſion : & par ce mot il entendoit la haine de ce qu'il appelloit des préjugés, la hardieſſe à combattre les opinions reçues dans tous les genres, mais principalement dans ce qui concerne la religion.

Sa manière de traiter ces objets importans lui a concilié, comme je l'ai obſervé à l'occaſion de l'un de ſes poèmes épiques, les ſuffrages de la jeuneſſe encore moins modérée dans ſon admiration que dans ſa haine; ceux des femmes, diſtraites, trop faciles à ſéduire par ce qui les amuſe, pour avoir pu réſiſter à des bons-mots donnés pour des raiſons; ceux de la plupart des gens du monde, rarement inſtruits, encore plus rarement capables de réfléchir, & qui donnant toujours le ton aux femmes, ou le recevant d'elles, ont dû ſe trouver d'accord dans leur eſtime pour un homme qui les feſoit rire, en leur parlant des objets les plus ſérieux.

D'un autre côté les dévôts des deux ſexes, les hommes graves qui regardent la religion comme la ſauve-garde des mœurs & du repos public; les prêtres dont le miniſtère eſt de la prêcher, & qui ſe perſuadent tout naturellement que leur devoir eſt de la défendre, ont conçu une horreur raiſonnée pour un homme qui s'en déclaroit ouvertement l'ennemi. Ils ont voué à l'anathème ſa mémoire & ſa philoſophie. Ils l'ont proſcrit comme un corrupteur public d'autant plus dangereux, que ſes poiſons étoient, diſoient-il-, préſentés comme des remèdes; qu'il ne feignoit un ardent amour de la vérité que pour mieux accréditer ſes erreurs; & qu'en multipliant les blaſphèmes il les couvroit d'une apparence de raiſon ſi impoſante, d'une gaieté ſi propre à ſéduire, qu'il s'aſſuroit preſque autant de complices que de lecteurs.

Entre ces deux jugemens ſi différens, un appréciateur impartial après une mûre réflexion ſera forcé de pancher pour le plus ſévère. L'admiration qu'il ne peut refuſer aux talens de l'*écrivain* s'affoiblit quand il veut chercher quel bien a fait le *philoſophe*.

Ce n'eſt pas cependant qu'en cette qualité M. de *Voltaire* n'ait rendu de très-grans ſervices à la ſociété. Etant de tous les hommes qui ont jamais écrit celui qu'on a lu le plus univerſellement, celui qui a eu au plus haut dégré l'art de rendre ſes idées avec clarté, & de les inſinuer dans les eſprits, il a fait un nombre infini de proſélytes, & l'on doit l'en remercier

quand ces idées ſe ſont trouvées conformes au bien public, à l'avantage général. Or il en a eu, & beaucoup de cette eſpèce ſur la *littérature*, ſur l'*éducation*, ſur le *gouvernement* ; ſur la *légiſlation*, ſur la *juriſprudence* même.

Quoiqu'il n'ait pas diſtinctement opéré de réforme, parce qu'il n'avoit point de pouvoir, il a influé ſur l'eſprit général qui les produit à la longue, & il a fait une vraie révolution dans cet eſprit. Les mœurs ſont devenues, non pas plus pures, mais au moins plus douces, & les yeux plus ouverts ſur ce qui pouvoit les bleſſer. Des arrêts qui, trente ans plutôt, n'auroient pas excité la moindre ſenſation, ont été caſſés par la voix publique, qui a forcé le gouvernement de ratifier ce cri de la raiſon & de la juſtice. Des démêlés, moitié politiques, moitié religieux, qui, au commencement de ce ſiècle, & peut-être encore plus tard, auroient amené des violences & des perſécutions, n'ont excité aucun intérêt. L'indifférence générale les a rendus moins vifs, & leurs ſuites moins longues, moins fâcheuſes ; ce qui peut-être les préviendra par la ſuite, & ſauvera à nos enfans les fléaux qui ont affligé & ſcandaliſé nos pères.

Il faut être juſte, & convenir que c'eſt en très-grande partie à M. de *Voltaire* qu'on en a l'obligation. Juſques-là il n'eſt que louable : il a des droits à la reconnoiſſance de ſes contemporains, comme de la poſtérité.

J'irai même plus loin : s'il s'étoit borné, en parlant de la Religion, à montrer combien ſous prétexte d'en faire valoir les privilèges, on s'eſt ſouvent écarté de ſon eſprit, à quel point les paſſions ont quelquefois prévalu ſur ſa morale ; ſi en retraçant avec vigueur les attentats du fanatiſme, les ſcandales de la ſuperſtition, les turpitudes de l'avarice, déguiſée ſous une forme reſpectable, il avoit eu ſoin de dire aux hommes, " Ces horreurs ne ſont pas moins op- " poſées à la vraie religion qu'à la raiſon ;" idée ſi bien exprimée dans *Alzire* ;

Ils ont le même Dieu, mon fils, mais ils l'outragent ;

quand même il auroit quelquefois paré des graces de ſon ſtyle ces maximes ſérieuſes, & employé la plaiſanterie pour décréditer les erreurs contraires, il auroit encore mérité le nom de bienfaiteur du genre humain.

Par malheur il ne s'eſt pas renfermé dans ces bornes. Ce n'eſt pas à émonder l'arbre qu'il a paru prétendre, mais à le déraciner. Dans ſes dernières années ſur-tout il a paru poſſédé d'un fanatiſme anti-religieux, encore plus violent que celui dont il accuſoit les prêtres devenus l'objet du ſien. Certainement jamais enthouſiaſte d'aucune ſecte, d'aucune réforme, ne s'eſt permis contre les incrédules des ſorties auſſi violentes, auſſi cruelles, qu'il en a multiplié ſans nombre contre le *Chriſtianiſme*.

Il a dit quelque part :

J'ai plus fait en mon tems que *Luther* & *Calvin*.

Cela eſt vrai en tout ſens ; mais ſur-tout en ce que ces réformateurs célèbres ne parloient que de réparer l'édifice, ils ne le renverſoient pas ; ils élaguoient les additions dont, ſuivant eux, la pureté du dogme avoit été ſouillée ; mais le fonds du dogme ils le reſpectoient ; & lors même que les liens qui les attachoient au centre de la *Catholicité*, ont été déchirés, il leur eſt encore reſté l'évangile pour règle de foi & de conduite : mais dans la réforme de M. de *Voltaire*, que reſte-t-il pour ſervir d'encouragement aux foibles, de conſolation aux malheureux, de frein aux mèchans, de ſigne d'union à tous les hommes ?

Le *Théiſme*, a-t-il toujours dit, l'idée d'un Dieu *vengeur & remunérateur* ; c'eſt la religion des grans génies dans tous les ſiècles ; c'eſt celle des *Juliens*, des *Marc-Aurèles*, des *Cicerons*, des *Scipions*, &c. Pourquoi ayant autant d'eſprit que *Ciceron*, aurois-je reſpecté la religion de mon tems plus qu'il ne reſpectoit celle du ſien ? Ses ouvrages philoſophiques ſont des cours complets d'incrédulité, & on les imprime pour l'éducation de notre jeuneſſe ; on les réimprime *ad uſum Delphini* ; pourquoi ſerois-je coupable en me permettant ce qu'on le récompenſe en quelque ſorte par ces honneurs, d'avoir haſardé ?

La cenſure que vous faites de ma prétendue hardieſſe n'eſt qu'une ſuite de votre inconſé-

quence. Je ne puis pas faire, en attaquant ce que vous croyez, plus de mal que lui qui annonce hautement qu'il doute de tout : la tolérance de tous les ſiècles envers ſon ſcepticiſme prouve que cette vertu n'eſt point nuiſible ; pourquoi n'en uſeriez-vous pas de même envers moi ?

Voilà à-peu-près le réſumé de tout ce qu'a dit M. de *Voltaire* pour juſtifier ſes incurſions anti-religieuſes. Il y a long-tems que j'ai annoncé ma manière de penſer ſur cette matière ; laiſſant le dogme à ceux dont l'état eſt de l'enſeigner, & de le défendre, je n'ai jamais enviſagé le culte que du côté politique : ce n'eſt point en qualité de miſſionaire, mais de philoſophe, que je répondrois à M. de *Voltaire* en ces termes.

Vous avez une idée très-fauſſe de la tolérance, & vous vous appuyez avec auſſi peu de raiſon de l'exemple de *Ciceron* : les circonſtances qui changent tout ne ſont point les mêmes au premier ſiècle de notre ère, & au dix-huitième.

1°. Du tems de cet orateur non-ſeulement le peuple, mais même la meilleure bourgeoiſie ne liſoit point. Le prix exceſſif des livres, la difficulté de s'en procurer même pour de l'argent, les réduiſoit à n'être qu'un objet de luxe, & par conſéquent un appanage de l'opulence, une des jouiſſances de la richeſſe. Ainſi toutes les opinions débattues dans les écoles, ou par écrit, ne parvenoient qu'aux oiſifs qui avoient du tems à

perdre pour aller entendre ces ſortes de thèſes philoſophiques, ou aux hommes aiſés qui s'en amuſoient dans le cabinet; ce qui compoſoit à-peine, même à *Rome*, & dans ce ſiècle-là, la millième partie de la nation.

2°. *Ciceron*, en traitant de ces objets de philoſophie, les traitoit philoſophiquement; ſon ſtile étoit conforme à la gravité du ſujet. S'il imitoit *Platon* par la tournure familière du dialogue, il ne l'imitoit pas moins par la ſévérité avec laquelle il s'interdiſoit tout ce qui auroit paru tendre à la plaiſanterie. Il ne ſe permettoit d'autre ornement que la clarté, & l'élégance; raiſon de plus pour aſſurer qu'il ne cherchoit des lecteurs que dans un ordre très-reſſerré de la ſociété.

3°. Quelque impreſſion que pût faire ſur ce petit nombre de lecteurs, & même ſur un plus grand, ſi l'on veut, l'opinion de *Ciceron*, elle ne pouvoit nuire bien conſidérablement, puiſque le paganiſme dont il révoquoit en doute les divinités n'avoit point de *dogmes*. Il conſiſtoit en cérémonies, en rites aſſez indifférens, pour leſquels il n'étoit pas à craindre que perſonne s'enflammât, dès que la politique avoit ceſſé de les placer au rang de ſes principaux reſſorts.

D'un autre côté la mythologie même dont il apprenoit à ne plus révérer les chimères n'offroit ni des exemples aſſez honnêtes, ni des préceptes aſſez ſages, pour que la philoſophie qui

la décréditoit pût paroître dangereuſe. Aſſurément les principes d'une morale épurée, rectifiée par la raiſon & l'amour du bien public, telle que celle qu'il développe dans ſes *offices*, &c. valoient bien pour la ſociété l'hiſtoire de *Mercure Dieu des Voleurs*, ou celle des *filets de Vulcain*. L'ordre général ne perdoit rien au mépris où tomboient les autels dédiés au protecteur du larcin, ou aux modèles de l'infidélité conjugale.

4°. Quant à l'indulgence que l'on a aujourdhui pour ſes raiſonnemens philoſophiques; quant à l'emploi que l'on fait ſans ſcrupule & ſans inquiétude de ſes ouvrages dans nos écoles; quant à la tranquillité avec laquelle on les voit entre les mains de tous les ordres de lecteurs, l'inconſéquence qui ſe trouveroit dans cette conduite, s'il y en avoit, ne vous juſtifieroit pas. L'habitude, la différence des idiomes; ce nom d'*ancien*, & la vénération qu'il inſpire excuſeroient la ſécurité des inſtituteurs, & des gouvernemens: mais au fonds il n'y a point d'inconſéquence à leur reprocher ſur cet article.

Ce ſont les Dieux, c'eſt la religion de ſon tems que l'orateur *Romain* apprécie: ce ſont les rêves du Paganiſme qu'il traite comme des illuſions pueriles. Or ces Dieux, cette religion, ſont en effet évanouis. Il n'eſt pas à craindre que les réflexions d'un philoſophe *payen* ſur les *poulets ſacrés*, ou ſur les aventures de *Jupiter*, faſſent naître à un lecteur moderne des doutes

ſur les miſtères de la foi *Chrétienne.* On peut laiſſer les élèves y chercher un modèle de la pureté d'une langue qu'ils étudient, ſans appréhender qu'ils en rapportent des impreſſions capables de changer leur croyance.

Mais pouvez-vous vous approprier aucune de ces excuſes? Les tems ſont-ils les mêmes? Notre culte, nos principes religieux, nos dogmes reſſemblent-ils aux fables dont s'eſt mocqué *Ciceron?* L'effet de vos livres, leur but, leur ton peuvent-ils ſe comparer à l'effet, au but, au ton des ſiens? Votre objet en écrivant a été évidemment d'être lu par des hommes de tous les âges, de toutes les conditions, ſur-tout dans vos traités ſur la religion. Les plaiſanteries que vous y avez prodiguées ne peuvent pas avoir eu d'autre objet. La forme même de ces pamphlets toujours courts, & par conſéquent faciles à ſe procurer, à lire, à retenir, & de plus à la portée, quant au prix, de tous les curieux, eſt un indice qui décèle votre but ſecret. C'eſt donc ſur-tout le grand nombre, le peuple que vous avez voulu ſéduire, ou, ſi vous voulez, perſuader; or en cela quel bien avez-vous pu vous propoſer?

Je vous ai loué d'avoir rendues ridicules les querelles du *Janſéniſme,* odieuſes les perſécutions du dernier ſiècle contre les *Calviniſtes:* ſans doute l'opiniâtreté à exiger des *Janſéniſtes* une rétractation indifférente étoit auſſi extravagante, que leur obſtination à la refuſer; l'expulſion des *Calviniſtes,* ou du moins les condi-

tions auxquelles on les vendoit le droit de reſpirer l'air de leur patrie, étoient cruelles. Vous avez très-bien fait d'expoſer à la riſée, ou à l'horreur publique, ces deux traits de délire, & de deſpotiſme; mais en eſt-il de même de vos réflexions dériſoires, de vos intariſſables plaiſanteries ſur tout ce que l'égliſe *Chrétienne* préſente comme ſacré à l'adoration des peuples?

Vous réclamez ſans ceſſe les privilèges de la tolérance, & moi auſſi; mais vous les faites conſiſter dans des droits qu'aſſurément ils n'ont jamais pu donner. La tolérance ſe borne à ne point gêner les opinions intérieures, ni même les actions extérieures, autant qu'elles n'intéreſſent pas l'ordre public; à laiſſer chacun, dans ce qui le concerne perſonnellement, ſuivre ſa conſcience & ſa volonté, mais non pas à lui permettre de travailler à changer, à maîtriſer celle des autres.*

Ainſi, rempliſſez les devoirs publics de la religion, ou ne les rempliſſez pas; tant que vous vous bornerez à une ſimple omiſſion ſilencieuſe je crois que la police n'a pas même le droit de s'en appercevoir. En vous refuſant à ces obſervances ſalutaires vous ne compromettez que votre ame propre; les magiſtrats & les paſteurs ne peuvent que vous exhorter, & vous plaindre;

---

* Voyez à ce ſujet La Diſſertation ſur la Tolérance, T. II. de ces *Annales*, page 114 & ſuiv.

quand ils ſouffrent en paix votre éloignement ils rempliſſent leur devoir, ils ſont *tolérans.*

Mais ſi vous rendez ces obſervances ridicules aux voiſins, ſi vous leur inſpirez du mépris pour les myſtères qu'on y célèbre, vous dogmatiſez, vous troublez l'ordre public; vous êtes *intolérant* vous-même, puiſque vous prétendez détruire la foi des gens qui pardonnoient à votre incrédulité. Dès-lors vous êtes criminel, & ſi l'on ne vous réprime, vous pouvez faire beaucoup de mal.

Si vous alliez injurier un roi dans ſon palais, crier qu'il faut être fou pour lui demander des graces, pour reſpecter ſes miniſtres, & le braver en préſence de ſes courtiſans, quel eſt le capitaine de ſes gardes, quel eſt le ſimple garde, quel eſt le dernier de ſes officiers qui ne courroit pas le venger? Quel eſt le ſpectateur, fût-il plus philoſophe que *Julien*, ou *Ciceron*, qui oſeroit les blâmer? Et ſi dans l'ardeur d'un zèle, ou ſincère, ou politique, ils vous maltraitoient ſeriez-vous bien en droit de crier à l'oppreſſion, à la tyrannie?

Vous voulez détruire le *Sacerdoce*! Vous ne voulez que des *Magiſtrats*, & des *Soldats*! Mais quand le ſouverain emporté par ſes paſſions aura violé les loix; quand il vous aura, comme *David*, fait aſſaſſiner pour rendre votre femme veuve, & l'épouſer; quand il aura, comme *Théodoſe*, proſcrit, & livré au maſſacre un peuple entier, raſſemblé pour jouir de vos talens

au théatre, ſont-ce des *hommes de robe* qui arrêteront ſa main, ou le forceront à pleurer ſon crime? Sont-ce les *Joabs* qui lui impoſeront une pénitence, & l'obligeront à conſtater par des monumens publics ſon repentir?

Ce fut un eccléſiaſtique qui vint dire de la part de Dieu au pere de *Salomon, Tu as péché.* Dans le tems du maſſacre de *Theſſalonique* on peut ſuppoſer que l'empire *Romain* étoit rempli de gens de loi vertueux, de généraux d'armée pleins de généroſité. La lâche fureur du prince ne trouva cependant parmi eux que des approbateurs & des miniſtres: ſans le courage héroïque d'un prêtre elle reſtoit impunie.

Quelle punition, dites-vous, quelle réparation pour 7000 aſſaſſinats, que la néceſſité de s'abſtenir pendant quelques mois *d'aller à la meſſe!* Sans doute le crime étoit grand, & le châtiment léger. Mais ſi *St. Ambroiſe* en avoit employé un plus rigoureux vous l'accuſeriez de deſpotiſme, & de révolte. Il s'agiſſoit moins d'expier la faute paſſée, que d'en prévenir une nouvelle: il falloit punir le prince ſans l'avilir, l'enchaîner ſans l'effaroucher, aſſurer la vie des ſujets ſans aigrir l'ame du maître. La conduite d'*Ambroiſe* me paroît un chef-d'œuvre de rigueur religieuſe, & d'indulgence politique.

Gardons-nous de briſer cette barrière, ſeule défenſe des infortunés ſujets contre les monſ-

tres qui ne s'abaiſſent à ramper autour d'un trône que pour acquérir le droit de les dévorer. Il eſt indifférent ſans doute au repos public que vingt, ou cent philoſophes méditent, combinent, s'égarent dans l'obſcurité, pourvu que leurs ſyſtêmes, vrais ou faux, y reſtent; mais il ne l'eſt pas que leur indépendance, leur hardieſſe s'étendent juſqu'aux ſujets à qui il faut des guides; juſqu'aux maîtres à qui il faut un frein; & ce frein ne peut conſiſter que dans les préceptes d'un Dieu ſupérieur aux rois mêmes; il ne peut être dépoſé que dans la main de ſes miniſtres. Il faut donc un Dieu qui parle; il faut des miniſtres qui rappellent ſes commandemens.

Ils en abuſeront!.... Cela ſe peut: mais n'y auroit-il pas plus de danger encore dans une licence abſolue? Le ſeul moyen de prévenir celui-là c'eſt de rendre le clergé vertueux, & de lui-même ſon propre intérêt le porte à l'être. Dans un ſiècle éclairé, l'efficacité de ſes remontrances dépend ſur-tout du reſpect qu'il inſpire: un prêtre prévaricateur eſt néceſſairement le plus lâche, & le plus mépriſé des hommes. Si *St. Ambroiſe* n'avoit pas été un prélat irrépréhenſible, les courtiſans auroient ri de ſa réſiſtance, & même il n'en auroit pas fait.

Quand donc, hors les ſiècles d'ignorance, le clergé ſera aſſez reſpecté pour que ſon miniſtère ſoit redoutable, il ne ſera jamais dangereux,

parce que la vénération publique ne s'accorde alors aux prêtres, qu'autant que leurs mœurs, & leur conduite, ſont conformes à leur morale ; & que par tout pays, la religion qui leur ordonne la fermeté, leur défend non moins ſévèrement l'intrigue. Mais avilir cette religion, eſt-ce leur inſpirer le deſir de l'honorer par leurs mœurs ?

Mais, dites-vous, pourquoi des *miſtères*, pourquoi des *dogmes ?* Pourquoi cette foi exigée à des choſes abſurdes qui choquent la raiſon, & qu'on ne peut même feindre d'admettre, ſans rougir d'avoir été jugé capable de les croire ? &c.

Je laiſſe toujours aux *théologiens*, aux paſteurs honorés de ce miniſtère le ſoin de juſtifier la révélation, d'en établir la vérité : mais je vous demande au nom de cette même raiſon, dont vous croyez défendre les droits, ce que vous trouvez d'humiliant pour elle dans ces miſtères ! Ils ſont *incompréhenſibles*, comme l'ont déjà obſervé des écrivains plus éloquens que moi ; mais s'enſuit-il delà néceſſairement qu'ils ſoient *abſurdes ?* Tout n'eſt-il pas miſtère pour vous dans la nature, & tout y eſt-il extravagant, impoſſible ?

N'eſt-ce pas un miſtère par exemple que la *viſion ?* Comprenez-vous comment ce rayon qui eſt inviſible quand il n'eſt réfléchi par aucun objet, acquiert en ſe moulant ſur un corps la faculté de frapper votre œil, & d'ébranler votre

votre rétine ? Comprenez-vous comment alors ce n'eſt pas même lui qui eſt ſenſible, mais la ſurface dont il a reçu l'empreinte en la choquant ?

Ce miracle uſuel, ce miſtère journalier, vous y croyez pourtant ; vous en faites uſage ; vous ne vous trouvez point humilié de jouir d'un beau payſage, d'un magnifique point de vue, quoique la manière dont l'immenſité des objets qu'il raſſemble, & fait couler ſur votre nerf optique vous ſoit incompréhenſible ; pourquoi donc êtes-vous plus délicat, ou plus ombrageux ſur les miſtères de la religion ?

La foi ne dépend pas de vous ! Soit : mais le ſilence eſt en votre pouvoir : encore une fois qui vous force à le rompre ? On n'exigeroit pas d'un aveugle né qu'il crût aux prodiges de la lumière : l'organe néceſſaire pour en avoir quelque idée lui manque. S'il ſe contentoit de les nier tout bas, on ſe contenteroit de le plaindre : ſi même en élevant la voix il ſe bornoit à dire dans ſa chambre que ce ſont des abſurdités, & qu'il faut être imbécille pour les admettre, quand il prodigueroit les plaiſanteries, & les bonnes même, ce qui ne lui ſeroit pas difficile, pour appuyer ſon ſiſtême, l'indulgence accompagneroit encore la pitié.

Mais s'il ſe mettoit à crier dans la rue que ceux qui ſouffrent des fenêtres à leurs appartemens ſont des duppes, & les architectes qui les pratiquent des ſcélérats ; ſi avec des pierres & ſon bâton il commençoit à les briſer ; ſi à ſes cris d'autres

aveugles & même des clairvoyans mal-intentionnés ſe ramaſſoient, & que tout annonçât le deſir, avec les ſimptomes d'une émeute, ne faudroit-il pas accourir? ne faudroit-il pas uſer de ſévérité envers le prédicateur & ſes proſélites?

Si les cérémonies religieuſes entraînoient aujourdhui, comme autrefois, cet appareil ſanguinaire & effrayant qui rempliſſoit les temples; ſi vos organes y étoient déchirés par les cris des victimes; bleſſés par l'odeur des graiſſes, des chairs brûlées, ou du ſang répandu, votre répugnance ſeroit excuſable, quoique vous ne puſſiez pas la juſtifier par l'exemple de ces grans hommes que vous citez comme vos prédéceſſeurs & vos modèles dans la révolte contre les cultes de leur tems.

Le philoſophe *Julien* non-ſeulement ne mépriſoit, ne fuyoit pas les ſacrifices; mais il y aſſiſtoit: mais il y opéroit: il étoit grand Prêtre, & donnoit l'exemple à ces Pontifes bouchers dont il s'applaudiſſoit d'être le chef. *Scipion* cité, accuſé devant le peuple *Romain*, dédaigna de ſe juſtifier; mais il ne dédaigna point d'aller rendre graces aux Dieux des Victoires qui lui ſembloient ſuffiſantes pour ſon apologie: il quitta fièrement le tribunal où on ſembloit vouloir le juger, mais ce fut pour aller s'humilier au pied des autels, & les charger de victimes. *Socrate* en mourant martyr du *Théiſme*, ordonna de ſacrifier un coq à *Eſculape*. Ses dernières paroles furent un hommage aux Dieux, à la religion de ſon pays.

Ainſi, quand vous ſeriez né ſous un culte qui demandât phiſiquement le ſang des animaux, pour avoir droit d'excuſer par leur exemple votre incrédulité intérieure, il faudroit auſſi les imiter dans leur condeſcendance extérieure pour les uſages, & les rits établis : mais le *Chriſtianiſme* a purgé ſes ſanctuaires de cette barbarie affligeante. Il a ſubſtitué à ces maſſacres, une offrande douce, paiſible, qui ne choque ni les yeux, ni l'eſprit ; phyſiquement même, elle eſt le ſymbole de la paix, & de l'union ; à ne l'enviſager que du côté politique, elle ne peut inſpirer que la concorde, l'amour des hommes, & la reconnoiſſance pour la divinité. Quand il n'auroit que ce ſeul avantage, c'en ſeroit aſſez pour mériter les égards d'un philoſophe humain ; & ſa puiſſance actuelle, la profondeur de ſes racines, l'impoſſibilité de l'arracher ſans ébranler toutes les conſtitutions civiles auxquelles il eſt maintenant incorporé, ſont d'autres conſidérations déciſives qui ſuffiroient pour interdire à des *Confucius* vraiment bienfeſans, même le deſir de ſa deſtruction, quand elle ſeroit poſſible.

Et combien d'autres motifs encore, même, en admettant cette poſſibilité, ſe réuniroient pour impoſer ſilence à de véritables *Philoſophes*, à des hommes plus jaloux d'affermir la paix, l'union dans la ſociété, que du triſte honneur de ſe faire une réputation en attaquant, en briſant les liens qui en rapprochent, & en contiennent reſpectivement toutes les claſſes !

Je n'examine point ſi ce *Théiſme* tant vanté aujourdhui, n'eſt pas réellement un *Athéiſme* déguiſé par ce leger adouciſſement du nom ; ſi ce Dieu rélégué ſans *Prêtres*, & ſans *Miniſtres* dans le Ciel intellectuel où il ſe cache, eſt un être beaucoup plus effectif que le Dieu ſourd, muet, aveugle, & inſouciant d'*Epicure*.

Je n'examine pas ſi cette communion volontaire, ſpirituelle & ſecrette, cet hommage intérieur, rendu tacitement à un Dieu ſans influence ſenſible, & indiqué uniquement par la raiſon, eſt un frein auſſi sûr, auſſi efficace pour les paſſions, & les deſirs contraires à l'ordre général, qu'une religion ſoutenue par l'appareil de ſes cérémonies, par la pureté de ſa morale, par la majeſté de ſes dogmes, par la pompe même qui entoure ſes Miniſtres. Je le ſuppoſe.

Je ſuppoſe encore que ſon aſcendant ſera le même ſur tous les hommes, ſur tous les eſprits, ſur toutes les claſſes de la ſociété. Je ſuppoſe que le philoſophe parlant froidement au nom de la raiſon, & diſcutant loin de l'occaſion l'avantage ou le déſavantage qu'il y auroit, ſoit à reſiſter, ſoit à ſuccomber, prendra ſur les cœurs autant de pouvoir que le Pontife inſpiré par Dieu même, promettant de la part de l'Etre tout-puiſſant des châtimens & des récompenſes; réiterant à chaque inſtant ſes menaces & ſes promeſſes pour l'avenir, & exerçant dès le préſent une juriſdiction ſévère & redoutable par

le rapport qu'elle a avec les jugemens futurs. Je ſuppoſe tout cela : & ce n'eſt pas ſans doute faire tort à la philoſophie, que de lui accorder une telle égalité d'effets, & de puiſſance.

Eh bien, dans ce cas-là même, entre deux manières d'aſſurer l'ordre qui auroient une efficacité pareille, la préférence ne ſeroit-elle pas due à celle qui eſt établie ? Voilà un édifice qui m'aſſure un abri ſuffiſant pour tous mes beſoins ; ſeriez-vous excuſable de le renverſer, uniquement parce que vous pourriez en ſubſtituer un autre qui auroit le même avantage ?

C'eſt le bon ordre ; c'eſt l'amour de la vertu ; c'eſt la fraternité entre les hommes que va faire règner le *Théiſme* ; je le veux ; mais la religion a-t-elle un autre but ? Ses Miniſtres auront des paſſions ! mais vos Philoſophes en ſeront-ils exempts ?

Elle a un appareil gênant ; elle a des pratiques fatiguantes ; elle exige une docilité peu agréable. Ses prêtres veulent non-ſeulement qu'on les croie, mais auſſi qu'on les reſpecte. Cela eſt vrai : mais, quand on ne la regarderoit toujours, ainſi que vous le voulez, que comme un établiſſement purement civil, comme une inſtitution politique deſtinée à conſolider l'édifice ſocial, à aſſurer le repos général de toutes les peuplades qui ſe réuniſſent pour vivre en commun, cet appareil, ces pratiques, cette ſoumiſſion, ce reſpect ne ſeroient-ce pas des choſes néceſſaires ?

Conteſtez-vous à un Souverain le droit d'avoir des gardes, à un Magiſtrat celui d'avoir des Licteurs, des Appariteurs, des Huiſſiers, &c.? Regardez-vous comme une uſurpation de leur part, les hommages qu'on leur rend, & la vénération qu'ils exigent? Pourquoi donc cet acharnement à les trouver injuſtes, humilians, quand c'eſt à une *mitre*, ou une *étole*, qu'ils s'adreſſent, lorſque vous les approuvez envers un *diadême*, ou un cordon *bleu*, *jaune*, ou *rouge*?

Aſſurément rien n'eſt moins philoſophique, rien n'eſt plus puérile même que cette diſtinction. On l'excuſeroit dans le peuple; dans ces hommes ignorans & groſſiers que l'apparence ſeule détermine, & qui trouvant les évolutions militaires plus impoſantes que les cérémonies eccléſiaſtiques, ſe prêteroient avec moins de répugnance à fléchir le genou devant l'ordonnateur impérieux qui commande les premières, que devant le chef paiſible qui dirige celles-ci: mais des hommes éclairés, des hommes qui ſe vantent d'écarter tous les préjugés; qui veulent tout réduire à la valeur réelle des choſes, peuvent-ils être ainſi duppes du rapport de leurs yeux, & ſe croire humiliés de vénérer un uniforme plutôt qu'un autre?

Vous rougiſſez d'être contraint à des déférences pour un *Curé*, pour un *Evêque*; mais bientôt vous trouverez incommode celle qu'il faut avoir pour un *Sheriff*, pour un *Alderman*, pour un *Bailli*, pour un *Chancelier*, pour un *Roi*: toutes ces gradations de l'obéiſſance ſe touchent, & ſe ſoutiennent l'une par l'autre:

votre philoſophie ſeroit même inconſéquente, ſi ayant une fois briſé un de ces jougs, elle reſpectoit plus ſcrupuleuſement le ſecond. En les regardant toujours tous deux comme des inſtitutions purement humaines, encore une fois, il faut qu'ils aient la même force, ou la même caducité : c'eſt donc réellement le plus affreux déſordre que vous tendez à introduire, même ſans le vouloir : c'eſt donc de la ſociété entière que vous vous déclarez ennemi, en publiant que vous n'en voulez qu'à ſes tyrans.

Et que ſeroit-ce, ſi je ſuivois juſques dans les claſſes inférieures les funeſtes effets de cette indépendance que vous reclamez au nom de l'humanité, & pour ſoutenir, dites-vous, la dignité de notre eſpèce ? Je continue à ne conteſter à votre réforme aucun des avantages que vous lui attribuez : je conſens toujours à ſuppoſer que le théiſme une fois reçu, accrédité univerſellement, vaudra pour le bien public autant que tout autre culte ; qu'un philoſophe de ſon cabinet échauffera autant les eſprits par un bon traité de morale, qu'un prédicateur ou un curé par des ſermons publics, ou des exhortations particulières & verbales ; qu'un coupable ou un homme foible & tenté de le devenir, ſera rappellé à ſes devoirs à l'aſpect d'un *Lycée* comme à celui d'un *Temple* ; qu'il ſe formera même des *académies* de vertu, comme il y en a de langage, de manipulations phyſiques ; & que ces beaux-eſprits en diſſertant élégamment, à leur aiſe, ſur les *bonnes mœurs*, travailleront avec autant de ſuccès à leur maintien qu'un

clergé nombreux & regulier, dont ce miniſtère eſt la principale, & même l'unique profeſſion.

Mais pour paſſer de l'ancienne ſervitude des eſprits à leur nouvelle indépendance, il s'écoulera néceſſairement un certain tems. Ce n'eſt que par le mépris de ces rites, de ces pratiques de l'eſclavage que vous parviendrez à l'élévation ſublime & épurée dont ſe berce votre philoſophie. Cet intervalle ſera franchi peut-être ſans danger par quelques ames plus ſenſibles, mieux organiſées, garanties des tentations par une fortune ſuffiſante, ou par le défaut d'occaſions.

Celles-là ne croiront pas leurs devoirs anéantis avec les acceſſoires qui en avoient précédemment accompagné la théorie. Soit. Mais le peuple; ce peuple que vous croyez eſſentiel d'éclairer, & qu'il eſt au moins très-important de contenir; ce peuple pour qui tout eſt tentation, parce que dans ſa vie tout eſt privation; ce peuple qui n'a pas une minute ſans beſoins, & un mouvement ſans contrainte, ſera-t-il capable des mêmes réflexions & des mêmes ménagemens? Quand tous les hommes ſeront devenus philoſophes & théiſtes, ils n'auront plus beſoin d'être *Chrétiens:* je le veux: mais dans le tems de leur éducation, dans l'intervalle employé à les déſabuſer de ces vieux préjugés, à les impregner de ces nouvelles lumières, que ſeront-ils?

Diſtingueront-ils la vertu qu'il faut aimer & pratiquer toujours, de l'organe qui la prêchoit,

organe que vous leur apprenez à déteſter & à fuir? Sauront-ils reſtreindre aux accompagnemens extérieurs le mépris que vous leur récommandez pour les objets de leur adoration paſſée, & ſe trouver encore liés par les devoirs, quand ils ne le ſeront plus par les pratiques viſibles deſtinées à leur en rappeller l'obſervance?

Si vous héſitiez ſur la réponſe, tous les honnêtes gens, pluſieurs de vos partiſans même, pluſieurs de ceux que vous avez le plus amuſés & pervertis, ne la feroient-ils pas pour vous? Voyez ce qui ſe paſſe dans cette ſociété où vous jouiſſez d'un triomphe ſi flatteur, en apparence, où vous avez réellement formé une école, non pas d'élèves, mais de prédicans auſſi zélés, auſſi hardis que vous.

Tout y eſt apprécié; tout y eſt diſcuté; tout y eſt détruit; mais qu'en arrive-t-il? Demandez-le aux magiſtrats armés du Miniſtère rigoureux inſtitué pour punir les crimes commis, & vous ſaurez s'ils ne gémiſſent pas d'en voir multiplier le nombre en raiſon de ce que s'affoiblit le pouvoir du Miniſtère pacifique deſtiné à les prévenir.

Quant aux délits que la loi ne peut frapper, parce qu'ils ſont ou ſecrets, ou d'une eſpèce pour laquelle elle n'a point de châtimens, quant à ceux qui ne troublent que l'intérieur des familles par la deſtruction des ſentimens qui en font le bonheur, conſultez le cri univerſel pour

ſavoir ſi le *Théiſme* eſt plus propre que la religion à les réprimer. Oſeriez-vous aſſurer que ce ſoient les familles *philoſophes* où ſe trouvent des enfans plus reſpectueux, des époux plus unis, des amis plus fidèles, des domeſtiques plus sûrs; & ſi vous le diſiez votre propre conſcience, votre propre expérience peut-être n'arrêteroit-elle pas cette aſſertion menſongère avant que votre bouche eût fini de la prononcer.

Et encore ſi ces triſtes effets d'une licence vainement décorée par de trop beaux noms, ſe bornoient à l'enceinte des maiſons où elle ſe développe avec plus d'impunité, les vrais philoſophes, les vrais amis des hommes pourroient ſe contenter d'en gémir; mais ils s'étendent à toutes les claſſes, comme à tous les eſprits. Le laquais qui ſert à table voit des hommes réputés honnêtes ſe réunir pour trouver ridicules le paſteur qui lui prêchoit la fidélité, & le culte qui ſeul lui en aſſuroit la récompenſe: il ſeroit bien imbécille s'il ne ſe trouvoit pas bientôt lui-même ridicule de perſiſter à être fidèle.

Si une heureuſe organiſation, ou la crainte du gibet l'empêchent de réaliſer dans ſa conduite la conſéquence de ces propos plus qu'indiſcrets, il en ſera l'écho & le propagateur; comme un homme ſain qui a touché un peſtiféré peut communiquer la contagion ſans en être atteint lui-même.

Cette épidémie cependant gagne de toutes parts: elle pénètre jusqu'à l'ouvrier tapi dans les galetas, jusqu'au payſan mourant de faim & de déſeſpoir dans ſa chaumière; ils apprennent à comparer leurs beſoins & leurs misères, avec la valeur des ſcrupules qui les perpétuent; ils ceſſent d'aller entendre le Curé, qui au prône leur en feſoit eſpérer un jour une indemnité, qui dans le Confeſſional balançoit les progrès de la tentation de s'y ſouſtraire. Et quel eſt le réſultat de ce terrible affranchiſſement? N'eſt-ce pas, de toute néceſſité, le crime, ou le déſeſpoir? Et l'un ne doit-il pas preſque auſſi néceſſairement naître de l'autre?

C'eſt ici ſur-tout que l'on ſent la prodigieuſe différence entre les ſpéculations arbitraires de la Philoſophie, & les ſervices de la Religion, qui réuniſſant une théorie ſublime à des pratiques uſuelles, eſt réprimante & conſolante tout à la fois. La première recommande bien, à la vérité, la modération, l'obéiſſance aux loix, le reſpect pour les propriétés d'autrui: c'eſt le langage de la raiſon, ou plutôt de l'intérêt: la politique ſeule ſuffit pour faire ſentir que quand on veut exercer des droits ſoi-même, il faut ménager ceux des autres; mais je ne vois dans tout cela que des barrières élevées en faveur de l'opulence. Que rend la philoſophie à l'indigent en échange des fers dont elle le charge à l'approche des poſſeſſions du riche?

Va-t-elle pénétrer dans ſa chaumière, au milieu de la fange qui l'entoure, & l'infecte?

Va-t-elle s'asseoir près de ce lit de douleurs où le moindre de ses maux souvent est la maladie qui le dévore? Lui offre-t-elle dans le visiteur compatissant qui l'exhorte, l'image du Dieu juste qui va l'indemniser dans une autre vie des souffrances de celle-ci? Impose-t-elle à ce dissertateur éloquent l'obligation de seconder par des secours temporels, effectifs, les espérances verbales & futures qu'il prodigue?

Le philosophe qui rempliroit quelquefois dans sa vie ce ministère de bienfesance, seroit un prodige de vertu: la religion en fait pour ses Ministre le plus commun de leurs devoirs, & une fonction journalière: ils ne peuvent s'y refuser sans crime, ni même le différer sans prévarication: ils sont comme le philosophe les protecteurs de la jouissance du riche: mais ils sont de plus que lui les consolateurs du dénuement du pauvre. Celui-ci dégradé dans tous les sens; réduit à chaque instant à envier le sort les animaux dont sa plus grande félicité est d'être le compagnon, & souvent l'esclave, exerce par sa misère même une sorte d'empire sur son pasteur: il ne tient à la société que par les remontrances qui justifient la dureté avec laquelle elle le sacrifie. Ce n'est que quand on l'exhorte à se voir sans murmure privé de tous les droits de l'humanité qu'il lui est permis de soupçonner qu'il est homme.

Quand la religion auroit causé tous les maux dont vous l'accusez faussement; quand elle auroit troublé dans des tems malheureux, & à

de certains intervalles bornés quelques-unes des périodes consignées dans l'hiſtoire, les ſervices qu'elle ne ceſſe de rendre à toutes les claſſes ſociales, & qu'il eſt de ſon eſſence de leur rendre, ne les auroient-ils pas expiés & au-dela?

Ceſſons donc encore une fois de la décrier, de l'attaquer: quand il ſeroit vrai qu'on pût ſe flatter de parvenir à la détruire ce ſeroit un véritable crime de le tenter. Si ſes interprêtes, ſes miniſtres, ſont quelquefois capables d'oublier leur deſtination & leurs devoirs, le vrai philoſophe peut prendre ſur lui de les leur rappeller; mais non pas en prêchant contre eux une *inſurrection*, non pas en tâchant de les rendre odieux & ridicules. Quelles que ſoient ſes opinions perſonnelles, il me ſemble qu'il doit uſer de ſes talens, de la ſupériorité de ſon génie, pour rappeller à tous les ordres d'un état, leurs devoirs, leurs obligations, & non pour en humilier, pour en décourager, pour en détruire aucun.

Il doit dire aux PRETRES; " Soyez vertueux " & indulgens, afin d'être révérés & utiles:" aux PEUPLES; " Reſpectez les loix qui aſſer- " miſſent vos propriétés, le pouvoir civil qui " les protège, le pouvoir religieux qui défend " les premières des invaſions de celui-ci:" & aux ROIS; " Aimez, ſoutenez la religion, don- " nez l'exemple de la pratiquer, parce qu'elle " eſt, même pour vous, une garde plus sûre que " mille régimens; vénérez ſes Miniſtres dont " l'aſcendant ſur le peuple dépend en partie de

" l'accueil qu'ils reçoivent de vous ; contenez-
" les s'ils s'écartent, & ils ne s'écarteront
" jamais ſi vos hommages ſont le prix de leur
" fidélité à remplir leurs devoirs ; ne ſouffrez
" point qu'on diſcute les dogmes de votre
" croyance, ils ſont fixés ; ne permettez pas
" plus de les défendre, que de les attaquer.
" Ne recherchez jamais ceux qui ayant le mal-
" heur de n'y pas croire, ont au moins la pru-
" dence de taire leur incrédulité ; mais puniſſez
" ſévèrement ceux qui oſeroient l'étaler avec
" ſcandale. Réprimez-les, non pas préciſé-
" ment pour venger la gloire de Dieu, que
" ces attentats ne peuvent compromettre, mais
" pour affermir l'ordre civil qu'ils tendent
" à troubler."

En parlant ainſi, un philoſophe, digne de ce nom, deviendroit le médiateur entre tous les pouvoirs établis ; il ſeroit le bienfaiteur univerſel du genre humain.

Il eſt fâcheux que M. de *Voltaire* n'ait pas ſenti cette vérité, ou qu'une imagination trop ardente l'ait empêché de la goûter. Un eſprit, tel que le ſien, l'auroit embellie, & rendue prépondérante. Elle n'a ici que le ton ſimple & uni de la raiſon. Je demanderois pardon à ſon ombre de l'avoir expoſée au pied de ſon tombeau, ſi la juſtice que je lui rends dans d'autres articles, & le bien public, ne juſtifioient aſſez la ſévérité de celui-ci.

ÉDITION CORRIGÉE
DES ŒUVRES
De M. de *VOLTAIRE*,
Avec des NOTES,
Par M. *LINGUET*.

Erat quod tollere velles.

En m'occupant du travail dont on vient de voir le fruit, j'ai conçu une idée qui en eſt la ſuite naturelle, & en quelque ſorte le complément : c'eſt de réaliſer, d'après le jugement que je viens de porter ſur les œuvres de M. de *Voltaire*, ce qu'il eſt fâcheux que ſes amis ou lui-même n'aient pas fait ; c'eſt d'en donner une Edition qui ne puiſſe inſpirer aux Lecteurs délicats, ni crainte, ni regret.

Certainement la langue *Françoiſe* n'a point d'écrivain plus fait pour devenir *claſſique*. Elle n'en a point qui offre aux Jeunes Gens, aux Etrangers, un modèle plus ſûr ; qui puiſſe mieux leur en enſeigner les fineſſes, leur apprendre à l'écrire, comme à la parler avec élégance, avec juſteſſe, avec dignité.

Mais elle n'en a point non plus dont juſqu'ici les collections renferment un mêlange plus inquiétant pour les Inſtituteurs, pour les Chefs de Famille, pour les Lecteurs en général que leurs rapports, ou leur caractère aſtreignent à des bienſéances, ou des ſacrifices. Les morceaux honnêtes, inſtructifs, agréables s'y trouvent confondus

avec des pièces qu'on ne peut, ſans imprudence, ſans prévarication peut-être, ſouffrir entre les mains de la Jeuneſſe, & même que les hommes faits, d'un état grave n'oſeroient avoir, ou laiſſer voir dans leurs Bibliothèques.

J'ai penſé qu'en donner une qui n'ait point ce danger, qui ne néceſſite point cette privation, ou cette gêne, ce ſeroit rendre un vrai ſervice au Public, & à l'Auteur lui-même.

Il y a des écrivains qu'on ne pourroit ainſi purifier, ſans les détruire. Les dépouiller de ce qui peut chez eux corrompre les ames honnêtes, ou flatter les lecteurs dépravés, ce ſeroit les anéantir. Heureuſement M. de *Voltaire* n'eſt pas dans ce cas ; ſes œuvres purgées de cette mouſſe dangereuſe ſeront encore, ou plutôt deviendront alors un des plus honorables monumens de la Litterature *Françoiſe*.

Ce projet doit plaire aux Cenſeurs raiſonnables qui ont déſapprouvé les écarts de cet Ecrivain célèbre ; il ne doit ni choquer, ni même alarmer ſes partiſans les plus enthouſiaſtes. Loin de nuire à ſa renommée, c'eſt peut-être le moyen le plus efficace de l'affermir. Cette heureuſe mutilation eſt, j'oſe le dire, un honneur qui manque à ſa mémoire. C'eſt, au moment où il vient d'être enlevé, le traiter déjà comme ces Auteurs anciens devenus par leur mérite des modèles néceſſaires, mais condamnés par le reſpect dû aux mœurs, à ne paroître dans les écoles, ou même dans les mains ſcrupuleuſes ou décentes, qu'après des retranchemens non moins indiſpenſables. La véritable époque de ſa gloire ne ſera-t-elle pas celle où il ſera ouvertement les délices journalières de cent mille perſonnes peut-être qui ne peuvent aujourdhui le poſſéder ſans honte, ni le lire ſans remords.

Voici mon Plan en général. Je tâcherai que cette Edition ſoit à la fois la plus courte, & la plus complette

qu'il ſera poſſible, d'après les principes que j'ai développés ci-deſſus. Tout ce qui peut intéreſſer les Lecteurs de tous les ordres, ſans alarmer leur délicateſſe, ſera conſervé : quand pour épargner un retranchement il ne faudra qu'une note, une réfutation, cet expédient ſera préféré.

Les Poéſies, le Théatre ſur-tout éprouveront une diminution aſſez conſidérable. Je ne conſerverai de ſes Comédies que les trois que l'on voit encore avec plaiſir ſur le ſcène : dans ſes Tragédies je n'irai pas plus loin que *Tancrède* ; & je tâcherai, ſur ce Théatre ainſi abrégé, de faire en faveur des Etrangers, des Jeunes Gens qui veulent apprendre la langue avec ſureté, ce que M. de *Voltaire* lui-même a fait, dans les mêmes intentions, ſur celui de *Corneille*. Il a rarement bleſſé le goût, & les règles ; mais il n'eſt pas tout-à-fait exempt de fautes, même en ce genre. Travaillant ici ſur-tout pour la Jeuneſſe, c'eſt à elle qu'il eſt important de les indiquer.

Je crois que perſonne ne ſe plaindra de la réduction que j'annonce ſur ce nombreux Théatre : *Tancrède* paroît avoir été pour M. de *Voltaire*, ce que fut *Othon* pour *Corneille*, la dernière pièce où ſon talent l'ait ſervi avec ſuccès : tout ce qu'il a donné depuis ſemble n'avoir été que le fruit de l'habitude contractée de bonne heure de dialoguer en vers, & de cette confiance qu'inſpirent des travaux long-tems heureux.

La pareſſe de l'âge, l'empreſſement de jouir, le rendoient moins difficile, ou plutôt trop indulgent ſur les plans, & ſur le ſtile : devenu l'idole des Comédiens, & l'arbitre du Théatre, il croyoit ne pouvoir ceſſer d'en être le modèle. Il ſe livroit, ſans y penſer, à la même foibleſſe dont il blâmoit *Corneille* ; car c'eſt dans le tems qu'il travailloit à ſon *Commentaire*, qu'il donnoit *Olympie*, les *Pélopides*, &c. Ainſi ces deux *Milons* de la Litterature ſe ſont également abuſés ſur la durée de leurs forces ; mais cependant,

comme je l'ai remarqué ci-devant, il y a une prodigieuſe différence entre leurs décrépitudes.

Ce qui caractériſe ſpécialement celle de M. de *Voltaire*, c'eſt d'un côté la manie d'avoir voulu refaire à cet âge une partie des pièces qui avoient de la réputation ; c'eſt d'avoir voulu lutter contre les Auteurs les plus vantés. Ainſi dans ſes *Pélopides* il avoit en vue l'*Atrée* de *Crebillon*, qu'il avoit déjà trop imité dans *Mahomet*. *Zulime* eſt une foible imitation de *Bajazet*, déjà foiblement imité dans *Zaïre*. Dans *Olympie*, c'eſt *Racine*, c'eſt *Athalie* qu'il vouloit balancer, & qu'il ſe flattoit peut-être d'effacer.

Ces mêmes pièces tardives, je dirois preſque poſthumes, portent l'empreinte d'une autre manie moins excuſable : de celle qui tranſportoit l'Auteur à cet âge contre le *Chriſtianiſme*. Elle étoit devenue en lui, comme je l'ai obſervé ci-devant, un véritable fanatiſme ; elle occupoit toutes ſes facultés, en les altérant, & l'entraînoit ſouvent à choquer les règles de la logique, autant que celles de la décence. Je n'en citerai ici qu'une preuve.

Dans *Olympie* c'eſt le caractère de *Joad*, & en général celui du ſacerdoce, qu'il ſe propoſoit de rendre odieux. C'eſt l'eſprit factieux, intriguant, & deſpotique attribué par lui aux Prêtres *Chrètiens* qu'il vouloit peindre & décrier, en traçant le portrait d'un Pontife exempt de tous ces vices. Afin qu'on ne pût pas ſe tromper ſur ſes intentions il a eu ſoin de les expliquer lui-même dans les remarques qui ſuivent ſa pièce.

Il y dit en propres termes : " De quel droit le Prêtre " *Joad* arme-t-il ſes *Levites* contre la Reine à laquelle il " a fait ſerment de fidélité ? De quel droit la fait-il " maſſacrer dans la plus extrême vieilleſſe ?.....Apparte- " noit-il à *Joad* de conſpirer contr'elle, & de la tuer ? " Il étoit ſon ſujet ; & certainement dans nos mœurs & " dans nos loix il n'étoit pas plus permis à *Joad* de faire " aſſaſſiner ſa Reine, qu'il n'eût été permis à l'Archevêque

" de *Cantorbery* de faire aſſaſſiner *Elizabeth*, parce qu'elle " avoit fait condamner *Marie Stuart*."

Aſſurément la comparaiſon n'eſt pas juſte ; mais le raiſonnement ne l'eſt pas davantage. Comment *Joad* étoit-il ſujet d'*Athalie* ? Comment étoit-elle devenue *ſa Reine* ? C'étoit une étrangère, une uſurpatrice : elle occupoit le trône ; mais après l'avoir inondé du ſang de tous les Princes que la naiſſance y appelloit. D'où M. de *Voltaire* ſait-il que *Joad* lui avoit *prêté ſerment de fidélité* ? Quand par politique il auroit conſenti à lui rendre cet hommage, en ſeroit-ce aſſez pour nous autoriſer à nommer révolte, aſſaſſinat, la révolution dirigée par lui qui rappelloit à la couronne le légitime héritier, ſauvé par ſes ſoins ?

Suppoſons que *Catherine de Médicis* eût fait aſſaſſiner *Henri III*, & ſe fût emparée de la couronne de *France*, comme *Athalie* de celle de *Jeruſalem* ; qu'*Henri IV* à cette époque n'eût été qu'un enfant ; qu'un Archevêque de *Paris* eût trouvé moyen de le ſouſtraire aux meurtriers & aux empoiſonneurs, & qu'à la majorité du jeune Prince il l'eût préſenté au peuple ; qu'il en eût réſulté un ſoulèvement général où l'uſurpatrice eût péri, accuſeroit-on le Prélat d'avoir violé ſa Foi, d'avoir conſpiré contre *ſa Reine*, de l'avoir aſſaſſinée ?

Voilà un exemple des réponſes que l'on auroit pu faire aux ſaillies anti-ſacerdotales de M. de *Voltaire* ; c'eſt ainſi que je le réfuterai quand l'occaſion s'en préſentera : mais ce ne ſera pas relativement à ces foibles Tragédies, enfans trop languiſſans de ſa vieilleſſe, indignes d'être admis dans un recueil voué excluſivement aux productions qui peuvent lui concilier l'eſtime & l'admiration univerſelle.

Je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire d'obſerver ici, que dans cette reviſion, dans les choix particuliers je conſerverai la même impartialité que je crois avoir montrée dans l'examen général. Cette entrepriſe-ci eſt

un hommage que je rends aux mœurs, à l'utilité publique : il n'y entre aucune politique, aucun desir de flatter tel corps, ou tel parti. J'oſe promettre que les hommes honnêtes de tous les corps, de tous les partis, n'auront ni à ſe plaindre de ma ſévérité, ni à ſe ſcandaliſer de mon indulgence.

Je ne puis à préſent fixer au juſte le nombre de Volumes qui compoſeront cette édition. Cependant je ne penſe pas qu'elle aille au-delà de vingt vol. de 5 à 600 pages chacun, même format, même papier, mêmes caractères que les *Annales*. Ils ſe payeront chacun 5 *Shillings*, ou 6 *Livres* argent de *France*, rendus francs de port par tout le royaume. On payera d'avance ſeulement le prix d'un volume, en ſouſcrivant, avec l'engagement de prendre l'édition entière : & ce prix ſera imputé ſur le dernier.

Il en paroîtra un tous les mois : le premier eſt ſous preſſe : il pourroit être diſtribué le 1er *Mars* prochain. Cependant il ne le ſera qu'au 1er *Mai*, afin de donner aux perſonnes que cette entrepriſe intéreſſe le tems de ſe faire connoître. Je les prie même de vouloir bien ſe hâter, afin de prévenir, s'il eſt poſſible, l'infidélité des contrefaçons, qui malgré moi la feroient avorter, ſi elles s'y attachoient avec autant de ſuccès qu'aux *Annales*. Je me flatte que d'ici au 1er *Mai* il y aura un nombre de Souſcripteurs ſuffiſant pour répondre des frais de l'entrepriſe. Je parlerois moins hardiment du ſuccès, ſi j'étois ici autre choſe qu'un ſimple Editeur, ſi je n'avois pour caution le mérite de la choſe, & la pureté du motif.

On ſouſcrit à Londres *chez M.* LINGUET, *Jermyn-Street*, *No.* 88.

Ou chez M. ELSMLEY, *Libraire, Strand.*

Et à Paris *chez M. de* MONTBINES, Rue St. Benoît, Fauxbourg St. Germain, *maiſon de M.* Renaud, Bourrelier de MONSIEUR, *Frere du Roi.*